LES ORIGINES

DE

L'HISTOIRE SAINTE

D'APRÈS LA GENÈSE

PAR

H.-W.-J. THIERSCH

Traduit, avec l'autorisation de l'auteur, sur la 2me édition allemande

et augmenté

DE NOTES HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES

PAR

G. GODET



LAUSANNE
Arthur Imer, éditeur.
Librairie Imer et Payot.

PARIS
J. Bonhoure & Cie.
48, rue de Lille, 48

1882

LES ORIGINES

DE L'HISTOIRE SAINTE

D'APRÈS LA GENÈSE

TABLE

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

C'est en étudiant la Genèse, en vue de l'édification de ma paroisse, que j'ai appris à apprécier le livre dont je publie aujourd'hui la traduction, avec l'autorisation bienveillante de l'auteur. Jamais comme en me livrant à cette étude, je n'avais été frappé du caractère de grandeur et de simplicité monumentales de ce document des révélations primitives et des plus anciens souvenirs de l'humanité. A côté d'admirables caractéristiques des patriarches et d'une foule de vues profondes sur le développement du règne de Dieu, j'ai trouvé dans l'ouvrage de M. Thiersch une richesse extraordinaire d'applications pratiques. Je ne connais pas de recueil de sermons qui le surpasse à cet égard. Aussi est-ce aux prédicateurs, avant tout, que j'offre ce volume, persuadé qu'ils y trouveront, comme moi, une nourriture saine et forte à distribuer à leurs troupeaux. Ils reconnaî-

tront bien vite qu'ils n'ont pas à faire ici à un esprit d'une portée ordinaire, mais à une intelligence élevée, d'une originalité souvent géniale, et dont la haute culture classique se fait sentir partout. M. Thiersch est un maître aussi bien pour la solidité du fond que pour le soin et la beauté de la forme. Son style se distingue par une remarquable clarté et une concision digne de Tacite, que j'aurais voulu pouvoir, mieux que je n'ai su le faire, conserver dans la traduction.

Heinrich-W.-J. Thiersch est né à Munich, en 1817. Il était le fils aîné du célèbre philologue Friedr. Thiersch. Atteint dans son enfance d'un mal douloureux qui ne l'empêchait pourtant pas de se livrer à l'étude, il acquit de bonne heure une maturité et une culture scientifique peu communes. A 22 ans il était docteur en théologie et donnait des cours à Erlangen. A la même époque, il épousait l'une des filles de Chr.-H. Zeller, le pédagogue chrétien bien connu, de Beuggen. En 1843, il devint professeur à l'université de Marbourg, qu'il dut quitter en 1849. Il a habité, dès lors, sans revêtir de nouvelles fonctions publiques, Munich, Augsbourg et enfin Bâle, où il réside actuellement.

L'activité littéraire de M. Thiersch a été longue et variée. Il débuta par la théologie proprement dite. Personne peut-être n'a fait de nos jours une étude plus complète et plus approfondie des Pères de l'Eglise. Cette étude le mit en état, tout jeune encore, de lutter le premier et avec succès contre le chef de

la nouvelle école critique, Ferd.-Christian Baur. Son *Versuch zur Herstellung des historischen Standpuncts für die Critik der neutestam. Schriften* (1845) lui valut une très-vive réplique de Baur, à laquelle il répondit à son tour dans ses *Einige Worte über die Echtheit der neutest. Schriften und ihre Erweisbarkeit aus der ältesten Kirchengeschichte* (1846). A côté de travaux en latin sur l'épître aux Hébreux, la version alexandrine du Pentateuque et le discours d'Etienne (Act. VII), M. Thiersch a publié un important ouvrage sur le siècle apostolique : *Die Kirche im apostolischen Zeitalter und die Entstehung der neutestam. Schriften* (3e éd., 1879).

Dans le domaine des questions pratiques et ecclésiastiques, je nommerai, entre autres écrits sortis de sa plume, les suivants : *Vorlesungen über Catholicismus und Protestantismus* (2e éd., 1848); *Döllingers Auffassung des Urchristenthums* (1861); *Ueber den christlichen Staat* (1875); *Das Verbot der Ehe innerhalb der nahen Verwandschaft* (1869); et surtout l'excellent petit écrit: *Ueber christliches Familienleben* (7e éd., 1876), qui, je l'espère, ne tardera pas à paraître en français.

Enfin, M. Thiersch est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'édification (*Beiträge zum Verständniss der christl. Lehre,* 1858; *Die Gleichnisse des Herrn nach ihrer moralischen und prophetischen Bedeutung betrachtet,* 1875; *Die Bergpredigt und ihre Bedeutung für die Gegenwart,* nouvelle éd. 1878; *Ueber die Gefahren und Hoffnungen der christl. Kirche,* 2e éd., 1878; etc.) et d'écrits historiques ou biographiques (*Griechenlands Schicksale vom Anfang des Befreiungskrieges,* 1863; *Lu-*

ther, Gustav-Adolf und Maximilian I. von Baiern, 1869; biographies étendues de son père, de son beau-père et du professeur E.-A. von Schaden; conférences sur Mélanchton, Wesley, Lavater, etc.).

Il m'est impossible de passer sous silence le fait le plus caractéristique de la carrière de M. Thiersch, son entrée dans l'Eglise « apostolique, » communément appelée irvingienne. Je le puis d'autant moins, que l'influence des doctrines de cette Eglise se fait, quoique avec une grande réserve, sentir dans les pages qu'on va lire. Son adhésion à l'irvingianisme a coûté à M. Thiersch sa position de professeur à Marbourg, et lui a imposé des sacrifices de plus d'un genre. Dès longtemps frappé et affligé du triste état de l'Eglise, il avait cru reconnaître l'intervention du Seigneur dans l'œuvre « apostolique » qui se poursuivait depuis 1830 en Ecosse et en Angleterre et à laquelle son principal fondateur, le pasteur Edouard Irving (mort en 1834), a donné son nom. Il s'y rattacha formellement en 1847, et jusqu'à ces dernières années il a rempli diverses charges dans cette Eglise.

Je n'ai pas à examiner ici les principes de l'Eglise irvingienne, qui a rétabli les charges de l'Eglise primitive et en particulier l'apostolat, et dans le sein de laquelle se sont produits des phénomènes que ses adeptes envisagent comme une résurrection des dons miraculeux du premier siècle. On comprendra, sans que j'aie besoin d'insister, qu'en traduisant l'ouvrage de M. Thiersch, je n'ai point enten-

du me rendre solidaire des vues propres à l'irvingianisme que l'on y rencontrera quelquefois. Quant à la préoccupation dominante du retour de Christ, que l'irvingianisme envisage comme très-prochain, il ne saurait être inopportun de la replacer devant les yeux de notre chrétienté, surtout quand on sait en tirer des leçons aussi saisissantes que celles qu'y puise M. Thiersch.

On reconnaîtra d'ailleurs chez lui l'esprit toujours large et élevé de la vraie catholicité chrétienne, bien éloigné de toute préoccupation sectaire. Peut-être lui reprochera-t-on d'abuser de l'allégorie. Mais, là même où il semblera dépasser la mesure, la vérité et le sérieux des applications au temps présent, la fermeté et la lucidité des jugements, feront taire la critique. Je n'ai pas besoin de recommander à l'attention du lecteur la préface dans laquelle l'auteur expose ses vues sur l'interprétation de l'Ancien Testament.

Je dois encore au lecteur une courte explication sur mon travail de traducteur et sur les notes dont j'ai fait suivre les discours de M. Thiersch. L'ouvrage allemand a été condensé dans la traduction, sans qu'aucune pensée de quelque importance ait disparu. Quant aux notes, elles n'ont pas plus la prétention d'être complètes que celle de donner les résultats de recherches originales. Sans traiter aucune des questions théologiques et critiques qui se posent à l'occasion de la Genèse, j'ai cru rendre service à quelques personnes en réunissant, sur certains points importants, des renseignements de fait empruntés

aux derniers travaux de la science et propres à compléter l'explication pratique du texte sacré.

Que le Seigneur veuille bénir ce travail entrepris en vue de l'édification de son Eglise !

Le 30 novembre 1881.

G. G.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

L'explication de l'Ecriture sainte réclame le concours de forces multiples et variées. La connaissance toujours plus exacte des langues dans lesquelles elle a été écrite et l'étude approfondie du milieu historique d'où sont sortis les divers livres qui la composent, sont l'une et l'autre indispensables. Je ne suis pas demeuré étranger à ce travail de la science. Mais il y a encore une autre tâche à remplir, celle de retrouver et d'appliquer à l'instruction et à l'édification de l'Eglise les vérités divines renfermées dans la Bible. C'est à cette dernière que le présent écrit est exclusivement consacré.

On aurait tort de croire que l'Ancien Testament ne se prête pas comme le Nouveau à cet usage, ou que du moins on ne puisse trouver d'édification que dans les Psaumes et dans les écrits des prophètes, à l'exclusion des livres historiques et en particulier

du plus antique et du plus admirable de tous, la Genèse. Ce livre, confié à Israël comme un trésor de traditions authentiques et de divines révélations, et soigneusement conservé par les Juifs ainsi que les autres livres de l'ancienne alliance, a été transmis par eux sans altération à l'Eglise chrétienne. Celle-ci a appris de Jésus et des apôtres à envisager l'Ancien Testament comme le document fidèle de la révélation divine, et à ne l'aborder qu'avec respect et avec la plus entière confiance dans son contenu (Matth. v, 17-19; Luc xvi, 17; xxiv, 44, 45; Jean x, 35; 2 Tim. iii, 16, 17).

Les écrits de l'Ancien Testament sont pour l'Eglise une source inépuisable d'édification; ils doivent être lus et expliqués dans ses assemblées. C'est ce qui a eu lieu dès les premiers temps, et l'antique liturgie de l'Eglise d'Espagne fait précéder chaque dimanche l'évangile et l'épître du jour d'une section de l'Ancien Testament. Si, comme cela devrait être, l'Eglise se rassemblait quotidiennement devant Dieu, l'Ancien Testament tout entier, à l'exception d'un petit nombre de morceaux, pourrait et devrait être lu et médité dans le culte. Qu'on l'étudie dans un esprit de prière et de respect, avec un désir sincère d'être sanctifié, et l'Esprit de Dieu, qui en a inspiré et guidé les auteurs, saura en rendre le contenu clair et vivant pour l'Eglise et rattacher aux saints livres ce qu'il peut avoir à lui dire.

Les méditations qu'on va lire sont nées du devoir qui m'était imposé d'expliquer l'Ancien Testament

pour l'édification d'une communauté chrétienne. J'ai cherché à rendre, sans phrases ni développements scientifiques, sous une forme simple et accessible à tous, ce que je puis avoir reçu de lumières sur le plus ancien de nos saints livres, dans le désir d'être utile au-delà du cercle restreint où ces discours ont pris naissance.

Nous allons considérer la Genèse dans sa signification morale et prophétique. Ce double point de vue réclame quelques développements.

L'histoire biblique est riche en contenu édifiant. Quiconque a été appelé à l'enseigner aux enfants ou à l'expliquer aux adultes, s'en est convaincu. Il n'est nullement nécessaire d'ôter aux récits leur sens simple et naturel, pour en faire sortir de nombreuses applications à la vie chrétienne. Les caractères et les actes des personnages sont autant d'exemples à fuir ou à imiter; les dispensations de Dieu, que la suite des événements révèle, sont une ample source de consolation et d'encouragements. C'est là le point de vue de l'explication morale, qui s'en tient au sens littéral et au contenu historique du texte. C'est de cette manière que Luther a traité la Genèse dans son grand Commentaire, où il a emprunté tant de choses excellentes à Jérôme, à Augustin et à d'autres Pères, et qui peut être envisagé comme le plus mûri et le plus solide de ses ouvrages. On s'apercevra sans peine que je lui dois beaucoup.

Mais, à côté de ce sens pratique, je me suis appliqué à relever aussi cet autre sens plus profond de

l'histoire et des textes sacrés que l'on appelle le sens mystique, spirituel, typique, — il serait plus exact de dire *prophétique.* La tentative n'est pas nouvelle. Les écrits des plus anciens Pères prouvent que l'Eglise des premiers siècles a vécu comme dans son élément dans l'interprétation prophétique de l'Ancien Testament. Origène peut avoir erré en mêlant des idées néoplatoniciennes au système chrétien; il n'en est pas pour cela moins digne de foi quand il nous rapporte les opinions admises de son temps. On sait que dans l'introduction de son livre *des Principes,* il donne un résumé de ce que toute l'Eglise proclamait comme doctrine apostolique; il termine cet exposé en énonçant la thèse que les livres saints, outre leur sens littéral et accessible à tous, en ont un autre plus profond, caché à la multitude et que le Saint-Esprit seul peut révéler*). On comparait le sens littéral au feuillage du cep, le sens spirituel au fruit qui se cache derrière les feuilles; en écartant celles-ci, on trouve le fruit exquis.

La Bible elle-même nous autorise et nous invite à l'expliquer de cette manière. Les lettres des apôtres sont pleines d'explications prophétiques de l'Ancien Testament, et cela aussi bien à propos des parties purement historiques que des morceaux symboliques par leur nature même. Saint Paul pose le principe de l'interprétation prophétique dans ces paroles que l'on regarde avec raison comme l'une des principales preuves de l'inspiration de l'Ancien Testament: « De-

*) *De Principiis*, I, 8; éd. Redepenning, p. 93, 94.

meure ferme dans les choses que tu as apprises, sachant de qui tu les as apprises, et que dès ton enfance tu as la connaissance des saintes lettres qui peuvent t'instruire pour le salut par la foi en Jésus-Christ. Toute Ecriture (toutes les parties de l'Ancien Testament) est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger et pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu (le serviteur de Christ appelé à instruire et à guider les autres) soit accompli et propre à toute bonne œuvre» (2 Tim. III, 14-17). D'après ces paroles, l'inspiration de l'Ecriture se démontre par l'édification que le contenu des saints livres procure aux croyants. Le terme *théopneustos* *), qui proprement se dit d'un *homme* animé de l'Esprit divin et comme pénétré par le souffle de Dieu, est appliqué ici par extension aux *écrits* des hommes inspirés. Ainsi, d'après l'idée biblique de l'inspiration, l'Ancien Testament tout entier doit être pour les serviteurs de Christ et pour les troupeaux qui leur sont confiés une source de salutaire instruction. Mais si l'on s'en tient au sens historique et littéral, il s'y rencontre des parties stériles et même des pierres de scandale, dont il ne me semble pas qu'un saint Paul lui-même ait pu tirer parti pour l'édification de l'Eglise autrement qu'en recourant à l'interprétation prophétique. Ces exemples montrent que l'inspiration divine de l'Ancien Testament n'implique pas seulement l'exactitude historique, mais qu'un de ses éléments essentiels

*) « Inspiré. »

est ce sens prophétique et caché dont nous parlons. Je crains que si l'interprétation mystique vient à être négligée ou même entièrement mise de côté, la foi à l'inspiration elle-même ne soit compromise et ne puisse à la longue pas se maintenir.

On ne saurait douter que les Psaumes, les prophéties, les cérémonies de la Loi, ne demandent à être expliqués spirituellement; il en est de même de l'histoire de l'ancienne alliance. Dans ce dernier domaine, nous ne sommes pas tout à fait sans fil directeur : nous n'avons qu'à suivre fidèlement les indications qui nous sont données dans le Nouveau Testament.

Paul, dévoilant le sens prophétique de l'histoire d'Agar et de Sara, a employé le mot « allégorie » (Gal. IV, 24). Il veut dire que le sens apparent du récit n'est pas le seul; qu'il y en a un autre plus important encore; que dans cette histoire se reflète un mystérieux dessein de Dieu, lequel ne peut être compris que depuis qu'il s'accomplit en Christ et dans l'Eglise, et grâce à la lumière du Saint-Esprit.

L'explication allégorique a été discréditée par l'abus qu'on en a fait trop souvent. Il ne pouvait guère en être autrement. L'esprit prophétique que l'Eglise a reçu à son origine, devait lui dévoiler le sens profond des Ecritures. Ce don ayant diminué sans qu'on eût pour cela cessé de croire au sens mystique de l'Ecriture et renoncé à le comprendre, la fantaisie prit la place de la prophétie, et l'interprétation allégorique ne fut plus, dans bien des cas, qu'un jeu

d'imagination. Mais ici comme ailleurs il convient de se souvenir que l'abus d'une chose ne nous autorise pas à en proscrire l'usage et ne nous défend pas d'en rechercher l'acquisition.

La véritable interprétation prophétique ne sera jamais la négation du sens historique. La prophétie doit, dans l'Eglise, être réglée par l'analogie de la foi (Rom. XII, 6). Tout développement du sens caché de l'Ecriture doit être en harmonie avec les vérités explicitement enseignées. Non seulement il ne doit pas les contredire, mais il doit se mouvoir entièrement dans les limites de la doctrine positivement révélée et n'introduire aucun élément étranger dans la foi de l'Eglise. La seule interprétation digne de ce nom est celle qui envisage tout en partant du vrai centre : Christ et son Eglise. C'est le plan de Dieu réalisé en Christ et dans l'Eglise que l'interprétation prophétique de l'Ancien Testament a pour but d'éclairer. L'objet des promesses et des révélations divines, en effet, c'est Christ — j'entends le Christ complet, chef et membres tout ensemble, dont Paul parle 1 Cor. XII, 12; Gal. III, 16, — ce « serviteur de l'Eternel » que contemplait Esaïe, — *Christus explicatus,* comme s'exprime Tertullien.

Le moyen-âge a souvent abusé de l'interprétation allégorique, en cherchant à démontrer par ce moyen des doctrines qui n'ont d'ailleurs aucun fondement dans la Bible. C'est avec raison que Luther repousse l'allégorie comme moyen de démonstration dans les choses de la foi. Il ne veut cependant pas la bannir

entièrement; il admet qu'on puisse s'en servir dans l'exposition de la doctrine biblique; mais sa place est, selon lui, non dans la dialectique, mais dans la rhétorique.

L'ancienne théologie protestante fit d'abord peu de cas de l'interprétation mystique. Ce furent les théologiens réformés qui les premiers se remirent à cultiver ce champ abandonné. Ils avaient sur les Luthériens cet avantage, que dans leurs Eglises on chantait les Psaumes, et que, n'étant pas lié par les péricopes, on y prêchait plus fréquemment sur des textes de l'Ancien Testament. L'intelligence de l'Ancien Testament et de son sens prophétique se maintint ainsi plus vivante. Coccéius et Vitringa ont fondé parmi les Réformés, Bengel et Crusius chez les Luthériens, une théologie prophétique. Lorsque, plus tard, à la suite de l'aplatissement qui marqua tout particulièrement dans ce domaine le règne du rationalisme, un nouveau réveil se fit sentir, des hommes comme Menken, Hengstenberg, Bähr, Olshausen, Conrad Hofmann, Delitzsch, Michel Baumgarten et d'autres théologiens croyants, ravivèrent et firent progresser l'intelligence des types de l'Ancien Testament et de la relation intime qui existe entre l'histoire et la prophétie.

C'est pendant les années 1835 à 1837 que je fus initié à la théologie prophétique par mes maîtres, Olshausen et Conr. Hofmann. Les principes qu'ils m'ont enseignés et pour lesquels je leur suis reconnaissant, sont d'une manière générale ceux que je

professe encore aujourd'hui. Plus tard, étant entré en relation avec les communautés apostoliques, j'y ai trouvé une mesure plus abondante d'intelligence prophétique, en même temps que la vraie constitution de l'Eglise. Je désire faire part ici, en ce qui concerne la Genèse, des lumières que j'ai reçues peu à peu par ces diverses voies; non, cela va sans dire, en reproduisant servilement, mais en m'appropriant et élaborant librement ce que j'ai reçu. La responsabilité de ce livre m'appartient donc tout entière. Les lecteurs jugeront, par le plus ou moins de valeur de mes explications, si les maîtres que j'ai suivis étaient bien ceux qu'il fallait écouter.

On objectera peut-être que ce livre renferme bien des choses qui ne sont plus de l'explication, mais de l'application. J'en conviens. J'avoue ne pouvoir en bien des cas fixer la limite précise qui les sépare l'une de l'autre. Mais je ne crois pas qu'il en résulte des inconvénients. L'explication d'un écrit quelconque prétend déterminer exactement le sens que l'auteur a lui-même attaché à ses paroles; elle s'en tient là et écarte toute application étrangère à l'intention de l'auteur. Ce principe est aussi celui qui régit l'interprétation grammaticale et historique de la Bible, laquelle s'en tient strictement au sens que l'auteur humain de tel ou tel livre a voulu exprimer. Mais l'Ecriture présente une particularité qui lui est propre : c'est que souvent l'Esprit divin a exprimé dans le texte sacré plus que l'intelligence de l'auteur humain ne pouvait saisir au moment où il écrivait

(1 Pierre I, 10-12). C'est la tâche de la théologie chrétienne de retrouver ce sens plus profond, d'où découlent beaucoup d'applications prophétiques étrangères, il est vrai, aux préoccupations de l'écrivain sacré, mais voulues de l'Esprit qui sonde toutes choses et voit le futur comme s'il était déjà présent, lorsqu'il guidait les hommes de Dieu dans la composition des saints livres. Nous avons donc, comme théologiens chrétiens, le devoir de comprendre les paroles d'un Moïse d'une manière plus profonde que lui-même ne l'a fait. Si l'interprétation doit se proposer de développer ce qu'un auteur a voulu mettre dans son texte, toute application de l'Ecriture conforme à l'intention du Saint-Esprit méritera aussi, dans un sens large, le nom d'explication.

A mesure que je suis entré plus avant dans la signification prophétique de l'Ancien Testament, le lien intime qui l'unit au Nouveau m'est apparu toujours plus clairement, et j'ai senti s'affermir ma conviction de l'inspiration et par là même de la crédibilité de l'Ecriture sainte. Je voudrais que ces méditations sur la Genèse pussent servir à fortifier chez quelques-uns cette conviction, aujourd'hui attaquée de tant de côtés.

Dans l'histoire de l'humanité primitive sont déjà préfigurés les desseins de Dieu qui nous ont été pleinement révélés par Christ. La vie des patriarches présente de nombreux types de la nouvelle alliance, et celle de Joseph entr'autres offre un admirable parallèle de l'histoire de Jésus et de son

règne. Une harmonie si profonde ne saurait être due à un simple jeu du hasard. Il faut reconnaître et révérer l'action de la Providence divine dans ces faits typiques et dans la manière dont ils nous sont rapportés.

Ma croyance à l'inspiration de l'Ancien Testament et la méthode d'interprétation à laquelle elle me conduit, sont en contradiction avec la conception mythique aujourd'hui si répandue, mais non pas avec les résultats de la science historique et critique. Il ne faut pas marchander à celle-ci la place à laquelle elle a droit. Il est de notre devoir d'étudier toujours mieux les langues originales de la Bible; il n'est pas moins légitime et nécessaire de rechercher avec soin les circonstances historiques dans lesquelles sont nés les livres bibliques. Tout fait nouveau mis au jour doit être accueilli avec reconnaissance. Toutefois qu'on nous permette de distinguer entre ce qui est fait bien constaté et ce qui est pure hypothèse. On sait combien sont subjectives et fragiles, dans la plupart des cas, les opinions des critiques. On n'ignore pas combien aisément les savants perdent de vue la limite entre les faits observés et la simple conjecture. Comme on s'exagère volontiers la valeur d'une idée à laquelle vous a conduit une étude laborieuse! Tant de temps et de travail resteraient-ils donc sans résultat? Dans l'assurance avec laquelle bien des critiques soutiennent leurs hypothèses, il y a quelque chose de la prédilection naturelle que l'on éprouve pour l'enfant

délicat qui vous a coûté beaucoup de soins et de peines. Seulement la critique devrait comprendre qu'elle ne peut réclamer de nous pour ses produits les mêmes sentiments maternels.

Si on laisse à leurs auteurs les nombreuses hypothèses, soit positives, soit négatives, pour s'en tenir à ce qui est sûrement démontré, la crédibilité de l'Ecriture ne court aucun danger sérieux. Pour ce qui concerne la Genèse et les diverses sources auxquelles son auteur a puisé, les résultats de l'analyse critique, bien compris, ne sont nullement en contradiction avec l'inspiration. Je puis, sur ce point important, m'en référer à Delitzsch, avec qui je suis heureux de me sentir en complet accord.

La conception mythique ne repose pas sur des preuves historiques; elle n'a d'autre fondement que l'opinion préconçue que même dans les âges primitifs il ne peut y avoir eu ni révélation surnaturelle ni intervention directe de Dieu; en d'autres termes, ni miracle ni prophétie. Nous n'avons jamais songé à condamner les recherches philologiques ou historiques; ce que nous repoussons, c'est l'intrusion de ces présuppositions erronées.

Ce point de vue mythique est en étroit rapport avec la manière profane de traiter l'Ancien Testament qui a prévalu chez les théologiens protestants, et à laquelle se prêtent même des hommes qui veulent retenir encore quelque chose du contenu divin du Nouveau Testament.

Je n'ai point qualité pour décider quelle part de responsabilité tel ou tel peut avoir dans de pareils errements. Ce qui est incontestable, c'est que la principale cause de ces écarts est l'état général de l'Eglise et particulièrement de l'Eglise protestante d'Allemagne. Pour sentir vivement le contenu divin de l'Ancien Testament, il faut lire saintement les saints livres; il faut s'asseoir humblement aux pieds du Maître et avoir soif de la lumière et de la sainteté dont lui seul est la source. Je n'ai pas besoin de dire combien rares sont ceux qui lisent l'Ancien Testament dans cet esprit et qui en font le seul usage qui soit agréable à Dieu et vraiment béni. Il y a des théologiens qui ne l'ont jamais lu pour leur édification. Toutes les fois qu'ils s'en sont occupés, ils l'ont fait dans un esprit profane et dans un tout autre but que celui de grandir dans la connaissance de Dieu et de sa volonté. Le contenu divin du saint livre ne peut être compris qu'à la lumière du sanctuaire. Plusieurs, peut-être la plupart de nos exégètes et de nos critiques, ne l'ont jamais considéré qu'à la lumière de leur pauvre lampe d'étude. Il n'est pas surprenant qu'une intelligence vivante et spirituelle, et par là même une juste appréciation de l'Ancien Testament, leur fasse défaut. Ils ressemblent à un botaniste qui — à supposer que ce cas pût exister — n'aurait jamais vu une plante vivante et ne connaîtrait le monde végétal que par les exemplaires séchés dans un herbier. L'un des caractères distinctifs de l'Ecriture, c'est qu'elle se révèle vivante, vivifiante et

lumineuse à l'âme qui connaît la vie en Dieu, tandis qu'elle demeure une lettre morte pour qui est spirituellement mort, qu'elle reste fermée à l'indifférent, et que l'orgueilleux se sent repoussé par elle. On peut lui appliquer ce que le Psaume XVIII dit de Dieu : « Avec celui qui est pur, tu te montres pur; mais avec le pervers, tu agis selon sa perversité. »

Le récit mosaïque des origines du monde est aujourd'hui l'objet d'attaques très-vives. La littérature allemande semble prendre en général, à l'égard de l'Ancien Testament, une attitude analogue à celle de la littérature française au temps de Voltaire. On s'autorise des progrès des sciences naturelles pour porter les jugements les plus méprisants sur la cosmogonie biblique. Et cependant nous avons pleinement le droit de maintenir tout ce que la Genèse enseigne sur la création, l'unité de la race humaine, le paradis, la chute, le déluge, la dispersion des peuples. On prétend y substituer des notions toutes différentes et même opposées sur les origines de la terre et de l'humanité : notre devoir est d'examiner avec soin si elles reposent sur des faits ou sur de simples hypothèses. Nous saluons avec reconnaissance toute donnée qui est le fruit de l'observation et de l'expérience, comme un enrichissement de la connaissance que nous avons des œuvres de Dieu. Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir pour l'homme d'étudier sans relâche la nature. En disant aux premiers hommes : « Assujettissez la terre, » Dieu ne les invitait pas seulement à se l'asservir par le

glaive et par la charrue, mais à s'en rendre maîtres en appliquant à la comprendre toutes leurs facultés naturelles, tout l'effort de leur intelligence et de leurs sens. Nous sommes reconnaissants aux naturalistes pour tous les faits nouveaux qu'ils découvrent. Qu'ils nous permettent seulement de mettre leurs hypothèses à la place qui leur convient, c'est-à-dire dans le domaine de l'incertain ! Car, en vérité, l'imagination ne joue pas un moindre rôle dans les théories récentes sur la formation de la terre et l'origine de l'homme que dans la critique de l'Ancien Testament. Quiconque a suivi, depuis vingt ou trente ans, le mouvement des idées à cet égard, sait combien vite une théorie est remplacée par une autre exactement contraire. Il n'en est psychologiquement que plus inexplicable qu'en dépit de ces expériences chaque théorie nouvelle soit à son tour accueillie avec la même confiance et le même enthousiasme. En se renfermant strictement dans les limites de notre connaissance actuelle de la nature et dans celles de la connaissance humaine en général, on ferait preuve de plus de rigueur de pensée et de culture philosophique qu'en acceptant, avec la précipitation qui est de mode aujourd'hui, les solutions les moins mûries de l'énigme de l'univers.

L'étude vraiment scientifique de la nature ne peut causer aucun dommage à la révélation ni à la foi en la révélation. Elle reconnaît, au contraire, un domaine sur lequel la lumière nous fait défaut et ne peut nous être communiquée que par révélation. Ici encore le

danger n'est pas dans les progrès de la science, mais dans les préjugés philosophiques qu'on y mêle. Les fausses théories sur la formation du monde, de la terre et des organismes, et sur l'origine de la race humaine, ont leur source dans les préventions qui existent contre la croyance à la création et au Créateur. Et cependant, sans cette croyance, on ne réussira jamais à se faire du commencement des choses une idée satisfaisante pour la pensée. On croit pouvoir se passer de l'acte créateur en expliquant tout par l'évolution et en assignant à celle-ci un nombre incalculable de siècles. Mais tout développement, si lent qu'il puisse être, suppose un point de départ, — qu'on se le représente sous la forme de la nébuleuse primitive tournant sur elle-même, ou sous n'importe quelle forme, — et à ce point de départ se retrouve toujours le même miracle créateur auquel on voulait échapper. Pour être reculé de quelques millions d'années, le mystère de l'apparition de la vie et de la formation des premiers organismes au sein de la nature inorganique, n'en demeure pas moins sans solution. Les gnostiques, qui mettaient au point de départ un monde de lumière et de perfection, pensaient expliquer l'origine du mal dans le monde actuel par l'interposition d'une série indéfinie d'émanations de moins en moins parfaites. L'énigme n'était pas résolue pour cela. Nos savants tombent dans une illusion toute semblable, quand ils croient, par leurs incommensurables périodes de développement, avoir écarté le miracle créateur. Supposer un

commencement qui renfermerait en germe tout cet univers, avec l'infinie richesse de vie et de formes qui s'y déploie, c'est admettre un miracle tout aussi grand que celui de la formation du monde dans une période relativement courte par la parole du Tout-Puissant.

L'astronomie nous a donné des dimensions de l'univers une idée bien plus grande que celle que s'en faisait l'antiquité et qui s'exprime dans la Bible elle-même. Il n'y a rien là non plus qui puisse mettre en péril l'autorité de l'Ecriture. En éclairant l'homme par la révélation sur son essence et ses desseins, Dieu lui a laissé le soin de déchiffrer la nature, pour autant du moins qu'elle peut être pénétrée par l'intelligence de la créature. L'éloignement, la grandeur, les mouvements des astres, la formation de la terre, la place qu'elle occupe dans le système du monde, — ce sont là autant de sujets dont l'étude est abandonnée à l'homme. Un enseignement surnaturel qui aurait anticipé les résultats de cette étude, n'aurait probablement pas contribué au salut éternel de l'homme et peut-être n'aurait pas même réussi à se faire accueillir. Mais, à côté de ce domaine de la nature, il y en a un autre, sur lequel nous demanderions en vain la lumière à notre raison ou à nos sens. Ce qu'est Dieu, pourquoi il a créé l'homme, ce qu'il réclame de nous, quels sont ses sentiments à notre égard, ce qu'il veut faire pour nous et comment il se propose de nous conduire à notre éternelle destination, — voilà des questions que toute l'intel-

ligence des intelligents est impuissante à résoudre. Le plan de Dieu pour notre salut est l'objet propre de la révélation, et la Genèse aussi est principalement destinée à nous éclairer à cet égard. Nos opinions sur l'organisation du monde visible peuvent se modifier, sans que les vérités révélées soient remises en question, ou que notre foi dans la véracité, la justice et l'amour de Dieu, et dans notre salut et notre gloire à venir, soit ébranlée. Si les miracles de la création nous apparaissent aujourd'hui plus grands qu'autrefois, les miracles de la grâce et de la rédemption se révèlent aussi à nous plus grands et plus merveilleux. Les antiques hymnes de louange, Psaumes VIII et XIX, n'ont pas pour cela perdu leur valeur : ils reçoivent au contraire une signification nouvelle et plus profonde.

Je ne puis terminer sans dire encore un mot de la doctrine qui forme le contraste le plus absolu avec la vérité biblique, je veux dire le matérialisme moderne. La conception matérialiste n'est pas le fruit d'un progrès, mais d'un arrêt de la pensée philosophique. Loin de nous apporter des lumières nouvelles, le matérialisme renonce à toute espèce d'explication des mystères qui nous entourent de toutes parts dans la nature et dans la vie. La propagation des idées matérialistes n'annonce point un effort vigoureux de la pensée; elle est bien plutôt le symptôme d'un affaissement des esprits. Le matérialisme dégrade l'homme non seulement, comme cela saute

aux yeux, sous le rapport moral, mais aussi sous le rapport intellectuel. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'animalisation de l'homme est mise en pratique. Ce qui est relativement nouveau, ce qui est dangereux, c'est qu'on ose la poser en théorie et qu'on cherche à tuer par là dans les âmes le sentiment de la dignité humaine.

Phénomène étrange et sinistre ! Ce sont ceux-là mêmes qui font sortir l'homme de l'animalité par une évolution graduelle, qui proclament aussi très-haut cette autre hérésie : que l'homme, au lieu d'être une créature, est lui-même l'être suprême. Ils placent ainsi, dans leur pensée, l'animal sur le trône de la divinité ; et le temps viendra sans doute où l'on voudra faire passer dans les faits ces conceptions morbides d'une raison obscurcie, et où, tout en faisant de l'homme un animal, on réclamera pour lui des honneurs divins ! C'est ainsi que ces théories viennent confirmer, sans que leurs auteurs s'en doutent, la Parole de Dieu qu'elles prétendent anéantir. Car ce terme effrayant, auquel doit aboutir la révolte de l'humanité contre le Christ, est depuis longtemps prédit dans les livres prophétiques. Jean ne contemple-t-il pas l'homme de péché, l'Antéchrist des derniers temps, sous la forme d'une bête féroce qui se met à la place de Dieu et reçoit l'adoration des habitants de la terre (Apoc. XIII, 1-9 ; 2 Thess. II, 3-12) ?

Les erreurs du matérialisme sont des inspirations de l'esprit malfaisant, qui incessamment travaille à la destruction du bien et qui se fait de tant d'esprits

des instruments en les poussant vers un terme dont la plupart jusqu'ici n'ont pas conscience. En regard de ces tendances, le prix inestimable de la vérité révélée nous apparaît plus clairement que jamais. L'homme n'est pas dieu, il est créature; il dépend de Dieu comme un faible enfant dépend de son père; — l'homme n'est pas un animal, il y a entre lui et les créatures inférieures une différence essentielle : il est créé à l'image de Dieu; Dieu veut se révéler en lui et par lui; il est appelé à une destinée éternelle. Cette doctrine est la seule qui sauvegarde la dignité de l'homme, tout en établissant sa responsabilité. N'oublions pas à qui nous devons ces vérités. La seule doctrine de la création, qui soit digne à la fois de Dieu et de l'homme, est celle qu'enseigne la Genèse, ce « document le plus antique du genre humain. »

Herder tentait il y a un siècle de prouver, contre l'incrédulité de son temps, quel trésor nous possédons dans ce document; il montrait la beauté poétique et la profonde vérité psychologique des premiers chapitres de la Genèse; son travail conserve aujourd'hui encore toute sa valeur. Mais il ne s'était point proposé de montrer l'accord entre le récit mosaïque de la création et les résultats de l'astronomie et de la géologie. Ce dernier point de vue a suscité de nombreux travaux dans ces derniers temps. Il suffit de rappeler les ouvrages d'A. Wagner, de Rougemont, de Kurtz, de Delitzsch, de Reusch et de tant d'autres.

On peut comparer la Genèse à un temple devenu presque inaccessible, grâce aux décombres que l'incrédulité, l'ignorance et le préjugé ont accumulés tout à l'entour. Il faut quelque effort pour écarter ces obstacles, aplanir l'entrée, purifier le seuil et faire paraître l'édifice dédaigné dans sa beauté et son harmonie premières. Cela fait, il faut savoir se souvenir de la véritable destination du temple et entrer dans le sanctuaire, pour y goûter et y adorer la présence de Dieu. Le travail pénible et parfois désagréable du déblaiement est celui qu'accomplissent les savants, polémistes ou exégètes. Qui ne leur en serait reconnaissant? Mais il faut aussi que d'autres, à côté d'eux, soient là pour inviter à entrer dans le sanctuaire, et pour aider ceux qui y sont disposés à reconnaître et à admirer le plan divin qui s'y révèle. Telle est la tâche à l'accomplissement de laquelle je désire contribuer pour ma part. Puisse mon travail n'être pas trouvé sans valeur et sans fruits ; et Dieu veuille l'accueillir avec faveur comme une faible contribution à la gloire de son nom !

Augsbourg, jour de la Toussaint, 1869.

LA GENÈSE

I

LA CRÉATION

(I, 1-II, 3.)

Les prophètes ont contemplé par l'Esprit-Saint l'avenir du règne de Dieu. C'est par le même Esprit que Moïse, ou l'un des patriarches qui ont vécu avant lui, eut le privilége de contempler et de décrire les grandes œuvres de Dieu dans le passé. Quel que soit le nom de celui qui a consigné l'histoire de la création, ceci est certain : une telle histoire n'a pu être connue que par révélation. « Où étais-tu quand je posais les fondements de la terre ? » dit l'Eternel à Job (xxxviii, 4). Ces scènes grandioses, dont aucun homme n'a été témoin, le Seigneur les a fait passer devant les regards du Voyant.

Cette révélation n'est point destinée à nous apprendre en détail l'histoire de la nature, que nous pouvons étudier nous-mêmes sans le secours de l'Esprit-Saint, mais à nous faire connaître, craindre, aimer et servir Dieu, en nous dévoilant sa puissance, sa bonté, sa sagesse, son amour éternels. De ce tableau si riche, nous ne relèverons que les traits principaux qui l'éclairent tout entier.

I. L'Esprit-Saint nous apprend avant tout à qui nous devons tous les bienfaits de l'existence, qui nous a préparé la terre pour demeure et procuré l'aliment nécessaire, qui nous a créés et qui nous conserve. C'est du Père céleste que vient tout cela, et de sa parole créatrice qui agit aujourd'hui comme au premier jour. Tout ce que nous avons est un don gratuit de sa pure et paternelle bonté. Le plus petit enfant parmi nous qui a appris à répéter : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur des cieux et de la terre, » en sait plus long que le plus sage des philosophes grecs, auxquels manquait cette lumière de la révélation qui nous éclaire dès notre enfance. Les sages de l'antiquité ont pensé connaître Dieu; ils ont ignoré que sa volonté a tiré l'univers du néant et qu'il a créé toutes choses par son Fils, par cette Parole « qui était au commencement, » par cette éternelle Sagesse qui parle dans le livre des Proverbes (VIII, 22-31) : « L'Eternel m'a possédée dès le commencement de ses voies; avant qu'il fît aucune de ses œuvres, j'étais là. Quand il compassait les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui, et je faisais tous les jours ses délices. » Ils n'ont pas compris d'où vient la mort et son cortége de maux; ils n'ont pas vu que l'œuvre de Dieu, telle qu'il l'avait faite, était très-bonne, et que la mort est entrée dans le monde par le péché de la créature. Nous qui savons tout cela, nous pouvons reconnaître dans la création la marque de la puissance, de la sagesse, de la bonté de l'Eternel et lui rendre l'honneur qui lui revient. Le premier chapitre de la Genèse est le plus antique chant de louange que le Saint-Esprit ait inspiré à la gloire du Tout-Puissant. Sachons nous y associer, avec les justes de toutes les générations! Les quatre « vivants » de l'Apocalypse qui entonnent le Trisagion *), les vingt-quatre vieillards qui jet-

*) « Trois fois saint. »

tent leurs couronnes au pied du trône, adorent Celui qui vit aux siècles des siècles, en disant : « Tu es digne de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance; car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles subsistent et qu'elles ont été créées ! » (Apoc. IV, 9-11.)

Adorer et rendre grâces ! Est-il un cœur d'homme qui ne sente cette obligation ? Le nom du Créateur et du Père n'éveille-t-il pas un écho, n'appelle-t-il pas une réponse dans toute conscience ? Nous connaissons sa voix, car nous sommes sa race. Il n'est pas loin de nous; c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être (Act. XVII, 27, 28). Voilà pourquoi ne pas l'adorer, ne pas le bénir est un si grand péché; c'est celui par lequel ont débuté les égarements du paganisme et qui a été si sévèrement châtié (Rom. I, 18-25). Péché qui devient plus grave encore, quand ce sont des chrétiens qui le commettent. Le châtiment, c'est un obscurcissement croissant du cœur et de l'intelligence, obscurcissement qui seul explique que des insensés osent dire ouvertement parmi nous : « Il n'y a pas de Dieu ! » (Ps. XIV, 1).

L'incrédulité actuelle cherche à se justifier par un prétendu désaccord entre la création telle que la science nous l'a révélée et le récit que Moïse nous fait de l'origine du monde. Il est vrai que la création comme nous la connaissons aujourd'hui dépasse infiniment l'idée que l'on s'en était faite autrefois d'après le récit de Moïse, et qu'elle paraît être beaucoup plus ancienne qu'on ne l'avait admis. Mais elle en paraît d'autant plus merveilleuse au chrétien, et il n'en discerne que mieux la toute-puissance de son Auteur. La vraie cause de l'incrédulité moderne, ce n'est donc pas le progrès des sciences de la nature, c'est le déclin de la piété dans les cœurs. Et ne faut-il pas le reconnaître, — sans que cela excuse personne, — ce n'est pas sans la faute — faute grave et ancienne — de la chrétienté que la divine lumière de la con-

science et de la raison s'est obscurcie chez un si grand nombre. Si Dieu daigne nous accorder une nouvelle mesure de sa lumière et de son Esprit, notre tâche sera donc de rendre grâces au Père tout-puissant en nous consacrant à lui avec une sainte joie, de célébrer ses perfections et de l'adorer dans les œuvres de sa sagesse.

II. La création terrestre a débuté par les êtres inférieurs, plantes et animaux, pour s'achever dans l'homme. Mais l'œuvre de Dieu, une fois créée, ne doit pas rester éternellement au même point; de bonne, elle doit devenir parfaite, en s'élevant de degré en degré vers le but. « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté » (1 Jean III, 2).

L'aurore de la vie humaine fut pleine de charme et de beauté. Toutefois l'homme, créé dans l'innocence, avec la tâche de dominer la terre et les êtres inférieurs, avec les dons nécessaires pour cela, n'avait point encore atteint à la perfection que le décret éternel de Dieu lui destinait. L'Eternel avait dit : « Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance, » et dès le premier jour il avait mis en l'homme le fondement de la réalisation de cette parole; son image était reconnaissable en Adam dès la première heure de son existence. Mais la parole de l'Eternel vise plus loin: elle est le gage de la manifestation future et parfaite de son image dans la créature, malgré l'altération de cette image causée par la chute. En créant, Dieu ne veut pas seulement, à la façon de l'artiste, montrer par son œuvre sa puissance et sa sagesse; il veut surtout se révéler lui-même personnellement et habiter dans sa créature; et ce n'est pas dans le monde des anges que cette révélation aura lieu, mais dans l'homme : « Faisons *l'homme* à notre image. »

Le Fils unique, « splendeur de la gloire du Père, image empreinte de sa personne » (Hébr. I, 3), est l'image éternelle

et incréée du Dieu invisible. L'homme est appelé à être l'image créée et terrestre de ce même Dieu. Entre ces deux images doit nécessairement exister une similitude. Le Fils éternel est le modèle sur lequel le premier homme a été formé. Aussi Adam est-il appelé par l'Ecriture un « fils de Dieu » (Luc III, 38) et une « figure de celui qui devait venir, » c'est-à-dire de Christ (Rom. V, 14). Et si l'essence intime de Dieu, son amour, sa sainteté, doit un jour être manifestée dans l'homme, la voie est déjà préparée dès la création : c'est par l'union de l'éternelle image de Dieu avec son image temporelle, ou par l'incarnation du Fils de Dieu, que se réalisera ce dessein de son amour, exprimé, dès le sixième jour du monde, dans ce mot : « Faisons l'homme à notre image. » Le séducteur de l'homme et l'homme lui-même ont fait ce qu'ils ont pu pour anéantir le dessein de Dieu; mais sa fidélité ne s'est pas laissé ébranler par l'infidélité générale de l'humanité, et si l'exécution de son plan n'a plus été possible qu'à travers les souffrances de la mort, le Malin n'a cependant pu l'empêcher de s'accomplir. L'amour divin a goûté l'amertume de la mort et porté la malédiction en la personne du Fils devenu homme. Ainsi le Fils de l'homme a rendu à la nature humaine sa pureté au regard de Dieu; il l'a glorifiée, en rentrant lui-même dans la gloire; il a été en notre chair le vrai et céleste Adam, et il a réalisé cette vieille parole qui annonçait la révélation de l'image de Dieu dans l'homme.

III. Quelle a été la durée des six jours de la création, dont les trois premiers se sont écoulés avant que le soleil eût paru? Nous l'ignorons. Mais ce qui est clairement révélé, c'est que ce grand ouvrage ne s'acheva pas d'un seul coup et ne parvint que graduellement à son terme. C'est ce dont témoigne la nature elle-même par les restes variés des âges primitifs qu'elle a conservés dans son sein, et qui prouvent que la

formation de la terre et de ses habitants a parcouru les mêmes phases qui sont indiquées dans le récit de la Genèse, jusqu'au moment où enfin parut l'homme, couronnement de la création [1].

Cette œuvre a trouvé son terme dans le grand sabbat : « Dieu se reposa de toute son œuvre; et il bénit le septième jour et le sanctifia. » Avec ce sabbat qui la couronne, elle forme un tout complet. Un autre âge du monde commence avec la chute de l'homme et sa sortie du paradis : période de labeur et de misère, qui n'est pas encore terminée. Mais ce n'est pas seulement pour l'homme qu'il y a lutte et travail : Dieu travaille aussi à vaincre la résistance de la créature, à réaliser le plan du salut et à établir son règne. Sans la révélation, nous n'aurions devant nous que la perspective désespérée de voir se prolonger indéfiniment notre misère présente jusqu'au jour où la terre, devenue un immense cimetière, n'aurait plus de place pour de nouvelles tombes. Mais, grâce à Dieu, nous savons que ce monde est destiné à un but glorieux et qu'aux siècles de peine et de travail succédera le grand sabbat : « Il reste encore un repos — une fête de sabbat — pour le peuple de Dieu » (Hébr. IV, 9). L'Eternel prépare une création nouvelle, et un jour elle paraîtra dans sa perfection, plus belle encore que la première. « Voici, je crée de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et on ne se souviendra plus des choses passées; elles ne reviendront plus dans l'esprit » (Es. LXV, 17). Telles sont les promesses de Dieu. L'histoire de la première création est un gage de leur accomplissement. Le septième jour, où le Seigneur se reposa et se réjouit de son œuvre (car elle était bonne), est le type du sabbat futur. Le temps du rafraîchissement viendra de la part du Seigneur, quand il enverra son Fils du ciel pour établir le règne de la paix. Il se réjouira alors de l'œuvre de la rédemption enfin achevée, et « son repos sera gloire » (Es. XI, 10):

L'Eglise des premiers-nés aura part à sa joie et à sa gloire. Satan sera lié; il ne séduira plus les peuples; la terre sera délivrée de l'antique malédiction, et le voile de ténèbres dont sont encore enveloppés les Gentils, sera ôté. La nouvelle création, aussi bien que la première, aura son achèvement.

C'est une idée fort ancienne, que notre monde doit durer six milliers d'années, correspondant aux six jours de la création. On la trouve chez les Israélites et chez de très-anciens docteurs de l'Eglise, par exemple dans l'épître dite de Barnabas. D'après l'Ecriture, le sabbat futur doit durer « mille ans » (Apoc. xx, 1-7). La parole : « Mille ans sont devant le Seigneur comme un jour, et un jour comme mille ans » (2 Pierre III, 8), s'applique donc assez naturellement à la durée du monde actuel. Quatre mille ans se sont écoulés d'Adam à Christ, plus de dix-huit cents de Christ à nos jours; les six mille ans ne seraient pas loin de leur terme; nous avons l'espoir que le Roi de paix sera bientôt manifesté. Mais la délivrance et la consommation des « premiers-nés » qui entreront avec lui dans son règne, doit précéder son avénement. Leur mise à part est l'événement le plus prochain dans le règne de Dieu. Et comme, au dernier jour d'une semaine, on cesse de meilleure heure le travail quotidien et l'on distribue à chacun son salaire, peut-être le Seigneur abrégera-t-il le sixième millier d'années pour se hâter de donner aux siens leur récompense. Notre réunion avec lui quand il viendra sera notre entrée dans le repos de sabbat auquel nous sommes appelés (2 Thess. I, 7; II, 1). Prenons garde; craignons de négliger cette grande promesse, de peur que quelqu'un de nous ne demeure en arrière! Le repos de Canaan était promis aux Israélites sortant d'Egypte; mais, après avoir obéi pendant un temps, ils s'endurcirent et irritèrent Dieu par leur incrédulité. Il jura dans sa colère « qu'ils n'entreraient pas dans son repos. »

Dès l'âge apostolique, la chrétienté a reçu un avertissement tout pareil (Hébr. III, 7-IV, 11). L'histoire de l'Eglise montre à quel point il était nécessaire. Il l'est surtout pour la génération actuelle. Qu'il atteigne chacune de nos consciences! Quand le moment décisif sera là, le frère ne pourra sauver son frère; le fond des cœurs sera dévoilé, et chacun portera son propre fardeau. « C'est pourquoi, frères, prenez garde que quelqu'un parmi nous n'ait un cœur mauvais et incrédule qui se détourne du Dieu vivant; mais exhortez-vous les uns les autres chaque jour pendant qu'il en est temps, de peur que quelqu'un ne s'endurcisse par la séduction du péché. Efforçons-nous d'entrer dans ce repos, de peur que quelqu'un de nous ne tombe dans une semblable rébellion! »

II

LE PARADIS

(II, 4-25.)

I. · Dieu avait pourvu non seulement à ce qui était indispensable à la conservation d'Adam, mais aussi à ce qui pouvait réjouir son cœur et embellir son existence. Dans le lointain Orient, un « jardin de délices », destiné à devenir le séjour de l'homme, avait été planté par l'Eternel avec un soin particulier. L'enfant, lorsqu'il vient au monde, trouve une place toute préparée par l'amour de sa mère. De même, Dieu avait pourvu au bien-être de l'homme avant qu'il existât. A ces biens, préparés à l'avance, il voulut ajouter le plus précieux des dons : celui d'une aide semblable à lui et capable de soulager ses efforts et d'accroître ses joies en les partageant.

Cette divine prévoyance est éternelle : elle s'occupe de nous aussi. Les biens du paradis n'ont pas entièrement disparu. Si nous marchions avec Dieu, la terre parfois ne le lui céderait pas de beaucoup. C'est Dieu qui nous a donné les parents qui ont pris soin de nous et les innombrables bienfaits que nous avons reçus de leur amour. C'est lui qui envoie du ciel les saisons fertiles, la santé, la paix, la prospérité, et qui remplit nos cœurs de joie. Les bénédictions de la vie

de famille, dont il a ouvert la source dans le paradis, subsistent encore, et quiconque craint Dieu peut goûter une large part du bonheur que le Père céleste nous avait primitivement destiné.

Lorsque Adam ouvrit les yeux pour la première fois; lorsqu'il vit autour de lui le jardin de Dieu, et au-dessus de lui le ciel et ses astres; lorsque chaque jour il put reconnaître avec quelle bonté Dieu avait pensé à lui, alors sans doute son cœur se répandit en adoration et en actions de grâces. Il en doit être ainsi de nous, chaque fois que nous jouissons des biens de Dieu et que nous puisons à la source de ses bénédictions. Pour oublier de le faire et recevoir les bienfaits sans élever nos regards vers Celui qui les donne, il faudrait que notre cœur fût bien endurci et notre conscience bien obscurcie. Si Dieu, alors même qu'il laissait les païens marcher dans leurs voies, attendait déjà d'eux adoration et reconnaissance, combien plus de nous, qui n'avons pas seulement les lumières naturelles, mais celles bien plus vives de la grâce; de nous, à qui son amour s'est manifesté en Christ, bien plus touchant encore que pour Adam dans le paradis!

II. Le récit qui nous occupe met en pleine lumière la dignité de l'homme. Elle résulte déjà de la manière dont Dieu l'a créé. Sur un signe du Tout-Puissant, les forces vitales déposées dans le sein de la terre et des eaux avaient donné naissance aux créatures destituées de raison. L'homme est tiré de la terre, et il vit aussi de la vie primitive de la nature. Mais, après l'avoir formé de la poudre de la terre avec un art plus merveilleux que toute autre créature, Dieu souffle dans ses narines une respiration de vie et lui communique par un acte créateur le principe de la vie spiritelle qui manque aux animaux : force de la volonté pour servir Dieu librement; lumière de la raison pour le connaître; conscience

pour entendre sa voix; cœur pour l'aimer et l'adorer; aptitude à devenir immortel et à transformer la vie terrestre en une vie céleste. L'homme est ainsi une « âme vivante » dans le sens le plus élevé du mot, un être capable de refléter l'image du Dieu vivant.

Sa dignité paraît ensuite dans sa communion avec Dieu. Ce Dieu n'était pour lui ni éloigné ni inconnu : il lui était apparu et lui avait parlé; sa présence se faisait sentir à lui; lui-même lui apprenait à le prier et à le servir, et l'instruisait de sa tâche et de ses devoirs terrestres. En paix avec lui, Adam goûtait ce bonheur de l'innocence dont une enfance pure nous offre encore aujourd'hui quelque image.

La tâche assignée à l'homme nous révèle aussi sa dignité. Formé hors du paradis, il est placé dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder; le paradis doit s'épanouir plus magnifique sous sa main et en même temps être préservé d'un mystérieux ennemi (s'il n'y avait pas eu d'ennemi, il n'eût pas été besoin d'un gardien); il a puissance sur les créatures; il pénètre leur être intime, il lit pour ainsi dire en elles; et le nom qu'il leur donne, leur restera. Aujourd'hui, il faut qu'il les dompte par force ou par ruse; alors Dieu les lui amenait, et elles lui obéissaient comme à leur maître et à leur protecteur. Sa mission était donc d'ennoblir toute la création qui lui était soumise et de répandre la vie du paradis sur la terre entière en consacrant la création terrestre, dont il était le chef, à la gloire du Créateur.

Lui-même enfin était destiné à s'élever à une vie supérieure. Innocent, il n'avait pas encore subi l'épreuve; il n'était point parvenu à cet état où les enfants de Dieu « ne peuvent plus mourir, parce qu'ils sont semblables aux anges et fils de Dieu, étant fils de la résurrection » (Luc xx, 36). Mais la voie lui était ouverte pour s'y élever sans passer par la mort. Il pouvait, mais il ne devait pas mourir. L'arbre de

vie était dans le paradis. S'il eût été fidèle, le fruit de cet arbre, la pleine possession de l'immortalité, eût été sa récompense [2].

Cette dignité primitive de l'homme a été altérée et obscurcie de bien des manières. Admirons la fidélité de Dieu qui, malgré la chute, a maintenu sans l'amoindrir la glorieuse destination que son amour nous avait assignée. Déjà, en Christ, nous sommes élevés à un état bienheureux, et nous avons, avec une nouvelle vie, l'espérance de la gloire; nous marchons avec Dieu par la foi; son Esprit nous guide; nous avons le privilége d'être en bénédiction à d'autres, et nous voyons approcher le jour où nous serons transformés à l'image du Christ glorifié et où nous atteindrons ainsi le glorieux but assigné à l'homme, lorsqu'il sortait innocent et pur des mains de Dieu.

III. Le paradis est un prélude de cette gloire future. Il n'existe plus sur la terre. Les jugements de Dieu en ont bouléversé le sol; les flots du déluge ont ravagé le jardin d'Eden. Le nom des quatre fleuves qui en sortaient s'est conservé; mais leur cours a été changé [3]. Ce paradis disparu ne sera pas rétabli. Sans doute, quand la terre ne sera plus maudite et que le séducteur des nations sera lié; quand tous les peuples serviront le Seigneur et que la prophétie du Psaume LXXII s'accomplira dans le royaume du Christ, la terre sera semblable à un paradis. Mais nous aspirons à quelque chose de meilleur encore; nous tendons vers une patrie plus belle; nous avons de plus hautes promesses. « Là où je suis, celui qui me sert y sera aussi, » a dit Jésus (Jean XII, 26). Or il est, lui, dans le ciel; s'il règne sur la terre, ce sera sans être lié à la terre. Le terme de notre pèlerinage n'est donc ni sur la terre, ni dans le monde des morts: il est dans la céleste cité, dont Dieu est l'architecte et le fondateur, dans la

nouvelle Jérusalem où coule le fleuve d'eau vive, pur comme le cristal, qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau, et où croît l'arbre de vie qui donne son fruit chaque mois et dont les feuilles servent à la guérison des nations. Là doivent habiter les serviteurs de Dieu; ils verront sa face, et son nom sera écrit sur leurs fronts (Apoc. XXII, 1-4). Voilà la réalité dont le paradis ancien n'est qu'une image. « Notre bourgeoisie est dans les cieux » (Phil. III, 20).

Le commencement et le terme des voies de Dieu s'entre-répondent. Il est l'Alpha et l'Oméga. Ce qu'il s'est proposé au commencement, il le réalisera magnifiquement au terme. Dans le paradis céleste que nous attendons, nous verrons le second Adam, le Seigneur du ciel, et à ses côtés son Eglise sanctifiée, semblable à lui, digne d'être son Epouse, la « mère de tous les vivants » qui partagent avec lui la royauté sur les œuvres de Dieu. Ce mystère n'est pas encore révélé; mais il est déjà une réalité. Ce qui doit être un jour, c'est ce qui est déjà maintenant.

Adam fut créé le premier ; puis Dieu le fit tomber dans un profond sommeil, prit une de ses côtes et en forma la femme. Christ, le second Adam, l'image du Dieu invisible, est apparu dans une forme humaine. Il était seul d'abord ; il n'y avait point d'Eglise pour le recevoir. Il fallut qu'il fût saisi par le sommeil de la mort et que son côté fût percé ; alors seulement son Epouse prit vie, et son Eglise fut fondée; c'est de lui qu'elle a reçu la vie ; c'est par lui et pour lui qu'elle existe. Il s'est donné pour elle, afin de la sanctifier, et elle lui est plus chère que tout le reste. — Nous ne faisons que suivre les indications de l'apôtre, qui reconnaît un sens prophétique aux paroles prononcées par Adam, lorsque Dieu lui donna sa compagne (Eph. v, 30-32). Par amour, Christ a quitté le ciel pour notre salut; par amour pour son Eglise, il quittera encore une fois la place qu'il occupe dans la maison

et sur le trône de son Père, pour la chercher, l'élever jusqu'à lui et partager avec elle la gloire qui lui a été donnée. Alors le divin mystère auquel a préludé le paradis sera réalisé. « Les étoiles du matin éclatèrent en chants d'allégresse et les fils de Dieu poussèrent des cris de joie, » lorsque luit le grand sabbat qui couronna l'œuvre de la première création (Job xxxviii, 7). Une joie plus grande encore remplira le ciel, quand l'œuvre plus difficile et plus glorieuse de la nouvelle création sera achevée, et que, dans le paradis céleste, Christ régnera à toujours avec son Eglise glorifiée.

III

LA CHUTE

(III, 1-6.)

« Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voilà cela était très-bon. » Cependant la plus noble de toutes les créatures de Dieu, l'homme, n'avait point encore atteint sa destination. Pour y parvenir, l'épreuve lui était nécessaire. La créature libre doit s'élever, par l'exercice de sa liberté, à un degré supérieur de félicité et de gloire. Ainsi l'a voulu la divine sagesse. La tentation ne fut donc point épargnée à nos premiers parents. Il fallut une épreuve qui ne fût pas de pure apparence, mais réelle, périlleuse, propre par là même à démontrer la fidélité de l'homme, que Dieu se proposait de couronner. A nous aussi, il faut l'épreuve et la tentation; et c'est par la même voie que le Fils de Dieu lui-même est parvenu à la perfection.

Si nous ne connaissions pas Jésus-Christ demeuré fidèle dans l'épreuve, la chute des premiers hommes serait pour nous le sujet d'une incurable tristesse. Cette chute est là pour nous avertir; mais nous puisons dans la victoire de Christ consolation et force.

I. La séduction n'a pas été purement sensuelle. Sans doute, Eve fut fascinée par la beauté du fruit défendu, et le tentateur sut éveiller ce désir et en profiter. Mais il y a dans la tentation un autre côté plus dangereux encore. « Vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal, » lui dit l'ennemi. Le désir de la connaissance, ainsi excité dans son cœur, y répand la mauvaise semence de l'orgueil. Mais pour réussir, le séducteur cherche avant tout à lui inspirer des doutes sur la parole de Dieu : « Vous ne mourrez nullement. » Dieu avait interdit à l'homme de toucher à l'arbre de la connaissance. Le tentateur pervertit son dessein et ose l'accuser d'agir par malveillance et par envie : « Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme Dieu. » Il met en suspicion la véracité et la bonté du Père céleste, et cherche à miner par là leur confiance en lui. Et, au lieu de fermer l'oreille à ces insinuations, ils y ouvrent leur cœur ; l'incrédulité les envahit ; et c'est par l'incrédulité qu'ils tombent : l'orgueil et la convoitise, ne rencontrant plus en eux de principe de résistance, ont bien facilement raison d'eux.

Le véritable auteur de la chute, c'est donc le diable — cet esprit ambitieux, menteur, rebelle à Dieu, animé contre l'homme d'une haine meurtrière, qui se cache derrière le serpent pour perdre Adam, en faire son esclave et se servir de lui dans sa lutte contre Dieu.

C'est à Eve qu'il s'adresse, sachant bien qu'elle est plus faible qu'Adam ; faiblesse qui ne l'excuse pas, puisqu'elle n'avait qu'à s'en tenir à la parole de Dieu et à s'appuyer sur le protecteur que Dieu lui avait donné, Adam. Au lieu de cela, elle veut agir par elle-même, elle compte sur ses forces, et elle tombe.

La chute n'a pas été l'affaire d'un instant ; elle s'est accomplie graduellement. L'imagination d'Eve s'ouvre d'abord aux

pensées séduisantes ; elle se complaît dans le fruit défendu et dans le rêve enivrant de devenir comme Dieu et de connaître le bien et le mal. Son cœur en est troublé, sa volonté affaiblie ; le mauvais désir toléré grandit; et, sans y prendre garde, elle est entraînée à la désobéissance. Saint Jacques décrit ce progrès en ces mots : « Dieu ne tente personne, mais chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise; et après que la convoitise a conçu, elle enfante le péché; et le péché, étant consommé, engendre la mort » (I, 13-15). Quand l'homme laisse son imagination jouer avec le fruit défendu et le savourer intérieurement, le désir prend insensiblement possession de lui, et après qu'il a ainsi grandi en secret, il éclate soudain au dehors sous la forme de la mauvaise action.

La même chose se répète chez Adam. Lorsqu'Eve lui présente le fruit défendu, son cœur n'est déjà plus intact. Il pourrait encore tenir bon, se souvenir de sa responsabilité comme chef et protecteur de sa femme, et s'appuyer sur Dieu. Mais lui aussi n'a plus confiance dans son Père céleste; il écoute la voix de la femme plutôt que celle de Dieu; comme elle, il tombe par l'incrédulité.

II. La tentation d'Adam est le type de celle de Jésus. Le second Adam, le nouveau chef de l'humanité, recommence la lutte dans laquelle Adam a succombé. Le même séducteur qui s'était glissé dans le paradis sous la figure du serpent, s'approche du Fils de l'homme pour le perdre. Cette fois encore, il excite le désir sensuel pour pousser à la désobéissance. « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent du pain. » Puis il suggère à Jésus d'usurper la gloire et de se faire, contre la volonté de son Père, égal à Dieu et Seigneur de toutes choses. A l'attrait sensuel, il ajoute les séductions de l'esprit. Le Seigneur passe par une

épreuve plus redoutable que celle de nos premiers parents dans le paradis. Mais il triomphe par la foi. Il s'empare de la Parole de Dieu et l'oppose victorieusement à l'adversaire. Son «*Il est écrit*» le met en fuite. Il ne vacille pas dans sa confiance en son Père, comme si Dieu allait le laisser mourir de faim dans le désert; il compte qu'au moment voulu et de la manière qui sera la meilleure, il le secourra et le couronnera de gloire et d'honneur; il ne permet pas que les images de félicité mondaine que le séducteur fait passer devant ses yeux, occupent sa pensée et éblouissent son âme. Son cœur demeure intact, et sa volonté affermie en Dieu. Le Malin ne trouve point de prise en lui. Jésus, vrai Dieu en même temps que vrai homme, ne fait point usage de ses perfections divines pour s'alléger les épreuves qui lui sont assignées. Il n'oppose pas au tentateur le bouclier de la toute-science ou le glaive de la toute-puissance. Ce qu'il disait à Pierre : « Remets ton épée dans le fourreau, » il le fait ici lui-même. Ce n'est point avec les forces surnaturelles dont il dispose qu'il soutient le combat, mais avec le bouclier de la foi et l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu; c'est avec ces armes qu'il triomphe. C'est comme vrai homme qu'il souffre la tentation et qu'il remporte la victoire. Bien qu'enveloppé de faiblesse humaine, il persévère dans sa confiance en son Père, s'attache à sa Parole et demeure fidèle dans les plus terribles épreuves qui puissent atteindre une créature. C'est ce qu'il fait encore quand l'ennemi, qui ne l'avait quitté que « pour un temps » (Luc IV, 13), revient et tente une seconde fois de le faire tomber par la crainte de la souffrance. Obéissant jusqu'à la mort, il montre à son Père l'amour sans bornes qu'il a pour lui, et tient bon, même alors qu'il se sent abandonné de lui. Là encore — et nous lui en rendons grâces — il remporte la victoire par la foi.

III. La chute d'Adam et d'Eve est comme un miroir de notre propre fragilité et de notre infidélité. Nous, leurs descendants, n'avons pas agi autrement qu'eux. Nul ne peut se lever et dire : Si j'eusse été à leur place, j'eusse mieux fait ! Nous avons succombé aussi bien dans de grandes que dans de petites épreuves. L'exemple de nos premiers parents, l'expérience amère qu'ils ont faite, ne nous a point sauvés et ne nous sauve point encore de la défaite. En Jésus seul résident pour nous la justice et la force. C'est dans sa victoire que nous puisons de quoi sortir nous-mêmes victorieux de la tentation.

La situation de l'homme sans Jésus-Christ est plus déplorable que n'était celle d'Adam dans le paradis. Dans ses membres règne la loi du péché, qui s'est attachée à nous depuis la chute (Rom. vii, 23). Nous portons l'image, non plus d'Adam innocent, mais d'Adam tombé sous la puissance du péché et de la mort (1 Cor. xv, 48). C'est notre état naturel. Mais quand nous avons trouvé Christ, ou plutôt qu'il nous a trouvés, nous ne devons plus dire que nous portons ces chaînes. Incorporés à Christ, nous avons acquis une position nouvelle ; nous avons des armes pour subsister dans l'épreuve et remporter la victoire (Rom. vi, 3-14 ; Eph. vi, 10-18). Nous avons un appui qu'Adam, même dans son état d'innocence, n'avait pas : nous sommes en Christ, nous lui demeurons unis par la foi. La malédiction et l'esclavage du péché sont passés ; nous appartenons à cette sainte cité dont le prophète a dit : « Aucun de ceux qui y habitent ne dira : Je suis malade ! Au peuple qui demeure en Sion, son iniquité est pardonnée » (Es. xxxiii, 24). Il ne nous convient donc pas d'être découragés — ce serait renier Christ — et pas davantage de nous excuser lorsque nous avons bronché — ce serait encore renier Christ et son œuvre.

Nous avons foi en Celui qui veut vaincre en nous. Toutefois l'exemple d'Adam demeure devant nos yeux comme un salutaire avertissement. Ni la témérité, ni la sécurité ne sont la foi. Hors de Christ, nous sommes sans force pour vaincre; ce qu'il nous faut donc, avant tout, c'est l'humilité et la défiance de nous-mêmes; sur ce fondement-là, peut se développer la foi qui saisit Christ.

Veiller et prier, résister au premier commencement du péché dans nos cœurs, renoncer à la secrète jouissance que le mal nous procure, de peur que le Seigneur ne nous punisse en nous retirant sa main protectrice, et que nous ne tombions dans le cercle magique de la séduction, où la résistance devient impossible, — voilà notre tâche. Que notre fidélité se montre d'abord dans les petites choses, pour pouvoir se montrer dans les grandes! Notre arme, à nous aussi, c'est la Parole de Dieu; il ne faut pas qu'elle échappe de nos mains; il faut apprendre à la manier contre l'adversaire. Demeurons d'ailleurs dans la condition où Dieu nous a placés. C'est dans l'accomplissement du travail de notre vocation que sa protection nous est assurée.

Telles sont les conditions que nous avons à remplir pour être certains de la victoire. La victoire elle-même est dans les mains du Seigneur. C'est lui qui en nous et par nous exécutera son jugement contre le mal. Nous nous fondons sur sa fidélité, et si nous parvenons au but, c'est à lui seul que nous en donnerons gloire.

IV

LES CONSÉQUENCES DE LA CHUTE

(III, 7-24.)

I. A peine Adam et Eve avaient-ils péché, que les conséquences de leur faute commencèrent à se montrer, et tout d'abord la corruption qui avait envahi leurs cœurs. Ils avaient bien sujet d'avoir honte l'un devant l'autre, et ils avaient raison d'avoir peur de Dieu lorsqu'ils entendirent, au vent du soir, l'Eternel parcourant le jardin d'Eden. Ils ne le voyaient pas, mais ils entendaient un bruit qui leur annonçait sa présence. Autrefois, à son approche, leur cœur se remplissait de respect, de joie et d'adoration. Maintenant, tout est changé. Ils sentent qu'ils ne peuvent subsister devant lui; ils s'imaginent pouvoir lui échapper, et ils tentent follement de se cacher parmi les arbres du jardin. Ainsi se révèlent leur mauvaise conscience et la crainte servile que Dieu leur inspire. La confiance filiale a disparu; rien ne les attire plus vers lui; ils ne veulent plus avoir affaire à lui; ils fuient sa présence; ils désirent être aussi loin de lui que possible. Le même acte qui leur a ravi leur innocence, a dépravé leur cœur tout entier et les a profondément séparés de leur Dieu. A l'heure de la tentation, l'homme est libre de

choisir; une fois le mal commis, il n'est plus son propre maître; il ne peut supprimer les conséquences de son action, et elles se révèlent dans son état moral : son cœur devient étranger à Dieu; il expérimente la vérité de la parole : « Quiconque fait le péché, est esclave du péché » (Jean VIII, 34).

Il peut paraître, au premier abord, que l'homme tombé n'éprouve pour son Dieu et son Père que de l'indifférence; mais dès que Dieu s'approche et parle avec lui, il devient évident que « l'affection de la chair » est, comme le dit l'Ecriture, « inimitié contre Dieu » (Rom. VIII, 7). Lorsqu'il ne peut plus échapper à l'appel de l'Eternel, Adam cherche à expliquer sa fuite. Il tait le vrai motif. Le premier mot de l'homme tombé est un mensonge, une vaine excuse, un essai déloyal de se justifier lui-même et de voiler sa faute. Mais la voix de Dieu devient plus pressante et met au jour la vraie cause de sa crainte. Alors, au lieu de s'avouer coupable, il répond : « La femme que tu m'as donnée m'a offert du fruit, et j'en ai mangé; » c'est-à-dire qu'il rejette la faute sur sa femme et — chose plus odieuse encore — sur celui qui la lui a donnée, son Dieu et son Père! Le mensonge, le murmure contre Dieu, la malveillance envers le prochain, et jusqu'au blasphème : voilà donc ce qui sort de son cœur! Il faut qu'il ait raison dans son péché même. C'est sa faible femme qui sera la coupable, et finalement Dieu lui-même qui sera la cause de tout le mal! Adam reproche à son bienfaiteur son plus grand bienfait. Mais il ne songe pas à expliquer pourquoi il a obéi à la voix de sa femme et à celle du serpent, plutôt qu'à celle de Dieu. Eve ne se repent pas davantage; elle s'excuse; elle jette toute la faute sur le serpent; elle prétend n'avoir agi que par ignorance. Mais pourquoi elle a plutôt eu foi aux mensonges du serpent qu'au commandement de Dieu et aux conseils de son mari, de cela Eve non plus ne dit rien!

N'est-ce pas ici la fidèle image de ce que notre propre cœur est par nature : combien froid envers Dieu, enclin au mensonge, prompt à se justifier, égoïste, prêt à braver le Tout-Puissant, à blasphémer la majesté et l'amour du Père éternel ! Tel est l'abîme de corruption où nous sommes tombés : incapables de confiance filiale, de vraie crainte et d'amour pour Dieu, éloignés de lui par notre mauvaise conscience, qui à son tour devient la source de tant de volontés, de paroles et d'actes coupables !

Tant qu'il est en ce monde, l'homme s'en tire encore, grâce aux distractions et aux jouissances qu'il trouve dans les créatures, bien que parfois le chagrin, l'ennui et une amertume profonde l'accompagnent. Mais enfin, tant bien que mal, en cette vie il parvient à se cacher parmi les arbres. Lorsqu'il a franchi le seuil du monde invisible et de l'éternité, alors plus question de se cacher, d'échapper à la voix de Dieu qui demande compte ! Seul avec lui-même et avec son cœur mauvais en présence de Dieu, sa corruption intérieure, sa mauvaise conscience le rongent comme un ver qu'il n'est pas en son pouvoir de tuer. Il ne trouve en lui-même aucun remède à son mal, car le seul moyen de guérison, la franche confession de sa faute et le jugement sans réserve prononcé sur lui-même, l'homme déchu, s'il le connaissait, refuserait de s'en servir.

Le cœur de nos premiers parents présente donc déjà les traces d'une corruption qui, à moins que le Seigneur n'intervienne par sa puissance et son amour, déploiera ses effets jusque dans l'éternité et plongera l'homme dans une misère sans terme. Si Dieu eût voulu faire usage de son droit absolu, il eût donc pu nous rejeter pour toujours.

II. Mais ce n'est point ce qu'il a fait. « Il ne nous a pas traités selon nos péchés, et ne nous a pas rendu selon nos

iniquités » (Ps. CIII, 10). Sans doute, il inflige à Adam et à ses descendants des peines méritées : travail, souffrance, mort; mais ces peines mêmes sont de salutaires et paternelles corrections, et au lieu d'une mort éternelle, il leur ouvre la perspective consolante d'une semence de la femme qui écrasera la tête du serpent. Il dit à ce dernier : « Sois maudit ; » il ne dit rien de pareil à Adam et à Eve. En s'adressant au serpent, c'est l'ennemi invisible, dont il a été l'instrument, que Dieu menace et maudit. Le menteur, le meurtrier qui nous a perdus, a mérité ce châtiment; et le serpent, objet de crainte et de dégoût, reste comme un symbole qui nous rappelle comment, par la ruse du diable, la mort est entrée dans le monde[1].

En voyant devant lui les deux malheureux pécheurs, Dieu n'oublie pas qu'ils sont ses créatures, faites à son image et pour sa gloire. Bien qu'il ne trouve pas chez eux le repentir, il se souvient pourtant qu'ils ont été séduits et qu'ils n'ont pas, comme Satan, inventé eux-mêmes et introduit le péché dans la création. Mais la menace : « Tu mourras de mort ! » ne peut être révoquée et doit s'accomplir. Ils ne descendent pas, il est vrai, le jour même dans la tombe; mais ils commencent déjà de mourir ; car, au lieu de s'élever à l'état bienheureux où l'on ne meurt plus parce que la vie est plus puissante que la mort, ils sont dès maintenant tombés dans l'état misérable où la vie ne peut se maintenir, parce que la mort est plus forte qu'elle. Le péché leur a fermé la source de la vie divine. Au jour de sa chute, Adam est mort ; bien qu'il ait vécu encore des siècles sur la terre maudite, il porte dès ce jour dans ses membres la loi qui l'oblige à mourir, la mort elle-même.

Les autres peines dont Dieu frappe Adam et Eve sont appropriées à la faute particulière de l'un et de l'autre. A la femme qui, cédant à l'attrait du plaisir, s'est rendue indé-

pendante de son mari, Dieu dit : « Tu enfanteras avec douleur, et tu seras assujettie à ton mari. » Elle avait rêvé de devenir pareille à Dieu, et elle s'entend dire : « Il dominera sur toi. » La dépendance où le Créateur l'avait placée d'abord, devient par la chute plus complète et plus sévère.

Adam n'a pas été fidèle à sa noble mission de protecteur de sa femme et de gardien du paradis. Sa tâche lui est rendue plus dure et plus difficile. Ce n'est plus le jardin de Dieu, c'est la terre infertile qu'il devra cultiver pour nourrir les siens; il faudra qu'il travaille à la sueur de son visage. Dans quelque vocation que ce soit, l'homme sent maintenant l'amertume de la malédiction qui a frappé la terre à cause de lui.

Mais ces châtiments sont en même temps un remède salutaire. La désobéissance est punie; mais, en portant sa peine avec patience, l'homme est purifié et préparé à la guérison complète. Adam et Eve sont mis à l'école de l'humiliation; ils portent leur croix; la carrière qu'ils ont à fournir sera longue, mais bénie; car elle les ramènera à Dieu.

Les classes de la société humaine qui ont la vie la plus facile, sont aussi celles qui sont exposées aux plus grandes tentations et chez lesquelles la corruption croissante du genre humain atteint tout d'abord son point culminant. Le travailleur chargé de soucis, la mère de famille pauvre, sont exposés à moins de périls. C'est dans les situations de ce genre qu'on trouve encore aujourd'hui le plus de bien. Ceux qui sont appelés à porter une lourde part du fardeau imposé à Adam et à Eve, trouvent dans cette nécessité même — si du moins leur cœur ne s'endurcit pas lui-même — un secours et une préparation au royaume de Dieu.

Nous sommes maintenant réconciliés avec Dieu; la séparation entre lui et nous a été ôtée; nous sommes nés de lui. Nous devons tous néanmoins porter le fardeau imposé à nos

premiers parents. « Nous sommes enfants de Dieu; mais ce que nous serons n'a pas été manifesté » (1 Jean III, 2). Destinés à porter un jour l'image du Christ céleste, nous portons encore celle de l'Adam terrestre, auquel il a été dit : « Tu es poudre, et tu retourneras en poudre » (1 Cor. xv, 45-49). Nous avons donc à porter notre part de la peine commune, à travailler aussi pour notre nourriture et notre vie, et si quelque fléau fond sur notre peuple, à prendre de bon cœur notre part de sa souffrance. En tout cela, nous reconnaissons des châtiments paternels et bienfaisants, et la souffrance est adoucie par les divines consolations de l'amour et de l'espérance. Sans la douleur, bientôt partout le sérieux aurait disparu et le zèle pour Dieu serait évanoui. L'affliction, accompagnée de la grâce, devient la source la plus puissante de la vraie joie. La chair souffre — car tout châtiment paraît d'abord un sujet de tristesse et non pas de joie — mais l'esprit est abondamment consolé. Nous nous glorifions même dans les afflictions, et nous ouvrons joyeusement notre cœur et notre bouche pour adorer et louer notre Dieu, et pour lui rendre grâces.

V

ADAM ET CHRIST

(III, 15; Rom. V, 12-21.)

I. « Tu retourneras dans la terre d'où tu as été pris; car tu es poudre, et tu retourneras en poudre. » Ces mots, qui retentissent aujourd'hui au bord de chaque tombe, furent les derniers qu'Adam entendit de la bouche de l'Eternel. « Par un seul homme, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort » (Rom. v, 12). L'avenir se présentait sombre à nos premiers parents, lorsqu'ils franchirent le seuil du paradis; un seul rayon de lumière brillait dans leurs ténèbres : ils avaient entendu l'Eternel dire au serpent : « La postérité de la femme t'écrasera la tête, et tu la blesseras au talon. » Dans quelle mesure comprirent-ils le sens profond de cette parole? On ne peut le dire; mais il ne faut pas douter qu'ils n'aient rattaché de grandes espérances à cette promesse : la victoire ne devait donc pas rester au serpent ancien; l'heure de son châtiment viendrait, et cela par les descendants de la femme; le genre humain serait un jour délivré; mais il ne le serait qu'à travers la souffrance.

Le souvenir de cette grande promesse s'est conservé ailleurs encore que dans le peuple de Dieu. Les païens ont des

4

légendes où il est question d'un vainqueur du serpent [5]. Nous pouvons, nous, à la lumière de l'Evangile, fixer le sens de cette parole, dont l'accomplissement a déjà commencé.

L'homme avait été créé pour que Dieu pût se révéler dans la créature et élever celle-ci à la communion avec lui. Ce dessein éternel de l'amour divin paraissait être anéanti par le péché de l'homme et le triomphe de Satan sur nos premiers parents. Mais Dieu déclare qu'il ne renonce pas à le réaliser, et prend parti pour l'homme contre le séducteur. Satan a été pour cette fois le plus fort; il recevra un jour le coup mortel de la main d'un homme. Il est, de toutes les créatures, la plus puissante et la plus rusée; ce plus fort que lui doit donc être plus qu'une créature. Le Fils de Dieu lui-même peut seul être ce Sauveur; mais il ne le sera qu'à la condition de partager les souffrances de la race humaine. Ce n'est pas par une parole magique ou par un acte de puissance, mais par les douleurs de la mort que l'ennemi sera vaincu. C'est la souffrance qui enlèvera le péché et affranchira l'homme de la puissance des ténèbres; le Fils de Dieu lui-même ne sauvera qu'au prix de sa vie. Il brisera la tête du serpent; mais en même temps celui-ci fera à son vainqueur une blessure mortelle. La mort, il est vrai, ne pourra le retenir; car celui qui avait l'empire de la mort aura perdu sa puissance.

Ainsi le mystère de la croix est déjà exprimé dans le Protévangile *); cette antique parole s'est accomplie par la mort expiatoire de Jésus. Mais elle a un sens plus vaste encore. Le Fils de Dieu ne doit pas vaincre seulement dans sa propre personne, mais aussi dans celle des croyants. Satan a été frappé à mort sur Golgotha; il ne s'en relèvera pas; mais la

*) « Premier évangile, » c'est-à-dire première promesse de salut; nom que les théologiens donnent à la promesse Genèse III, 15.

pleine exécution de son jugement n'aura pas lieu sans le concours et les souffrances des enfants de Dieu. La gloire de Dieu, c'est de triompher de la plus puissante des créatures, de Satan, par la plus faible, l'homme. Il y réussira. « Le Dieu de paix écrasera Satan sous vos pieds » (Rom. XVI, 20; comp. Apoc. XII, 9 et XX, 1-3). Les vainqueurs sont ceux dont il est dit : « Ils ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole du témoignage, et ils n'ont point aimé leur vie jusqu'à craindre la mort » (Apoc. XII, 11). Il faudra qu'ils prennent leur part des souffrances de Christ, qu'ils éprouvent quelque chose de la douleur que la morsure du serpent lui a causée. L'inimitié entre la semence de la femme et celle du serpent dure encore ; la haine est irréconciliable, la lutte sans trêve; la souffrance des enfants de Dieu ne cesse point. Mais l'épreuve les conduit à la victoire. Le jugement prononcé sur l'adversaire sera exécuté. Plus grande aura été la douleur, plus vive sera la joie, quand le ciel et la terre seront délivrés de la présence de Satan, qu'il ne séduira plus les peuples et que Jésus-Christ jouira dans son royaume, avec ses saints, des doux fruits de ses souffrances et des leurs. Alors le paradis que Satan a détruit refleurira, et des biens meilleurs que ceux dont il a privé l'homme, s'offriront en abondance aux enfants de Dieu.

II. « Par la désobéissance d'un seul, tous sont devenus pécheurs; ceux qui meurent, meurent en Adam. » Ainsi parle l'Ecriture (1 Cor. XV, 22). Que notre intelligence se l'explique ou non, la chose est ainsi. Nous sommes tous tombés avec et en Adam, et dans chacun de ses descendants se retrouve la même déchéance physique et morale qui s'est manifestée déjà chez nos premiers parents. L'œuvre de la création est achevée depuis le commencement du septième jour; Dieu conserve dès ce moment ses créatures, il les soutient par sa

parole puissante, c'est par sa bénédiction que de nouveaux êtres sont engendrés. Mais il ne les tire plus du néant. Si l'on demande quand nous avons été créés, il faut répondre, non pas : le jour où nos parents nous ont engendrés, mais : en Adam. C'est pourquoi nous sommes tombés avec lui. Adam a une position exceptionnelle comme chef et ancêtre de la race humaine; aussi l'a-t-il tout entière entraînée dans sa chute. La conduite d'un chef de famille crée le bonheur et le malheur, l'honneur et la honte de ses fils, et c'est un fait d'expérience, que le péché des pères — dans la vie actuelle du moins — est puni chez les enfants.

La faute d'Adam a eu ceci de particulier, qu'elle a profondément modifié tout son être, et que cet état de corruption est devenu l'héritage de ses descendants. Nous n'avons plus une telle puissance. Nous pouvons beaucoup, en bien comme en mal, pour nos enfants, mais non apporter de changement essentiel dans notre condition ni dans la leur. Nous naissons avec le même caractère qu'Adam et Eve se sont donné par la chute; chacun de nous trouve en soi le même mauvais cœur, et la même mort est dans nos membres à tous.

D'où viennent le péché, la mort et toute l'armée des maux qui désolent notre terre? A cette question, aucun des sages de l'antiquité ni des temps modernes n'a pu donner de réponse. Ils se sont fatigués à en chercher une, et ils ne sont arrivés qu'à des idées absurdes ou impies. La Parole de Dieu fournit la solution. Elle ne dit pas, il est vrai, comment le mal s'est d'abord introduit dans le monde des anges; c'est un point que nous ne pouvons éclaircir. Mais elle nous dit comment le péché et la mort sont entrés dans notre monde, dans l'humanité.

Nous sommes sous le coup d'un terrible jugement : nous apportons avec nous en naissant le péché et la mort. Ne murmurons pas, courbons-nous sous la main de Dieu, et la

misère dans laquelle nous sommes nés, au lieu de nous conduire à une éternelle perdition, deviendra pour nous une école dans laquelle Dieu nous prépare pour quelque chose de meilleur.

On peut, pour se servir d'une image employée déjà par saint Paul (Rom. xi, 16-24), comparer l'humanité à un arbre qui croît à travers les siècles. Sorti d'un seul germe, il pousse des branches gigantesques, il porte des rameaux, des feuilles, des fruits innombrables; partout circule une même sève, une même vie; dans chaque fruit se retrouve le même caractère qui était dans le germe. Adam est ce germe, et nous en sommes les rameaux ou les fruits. L'arbre est sauvage, et son plus noble fruit est infecté par la mort et ne vaut rien pour le royaume de Dieu. Mais Dieu a planté un nouvel arbre, qui sort d'une racine pure et céleste. Cette racine, c'est Jésus-Christ ressuscité, vrai Dieu et vrai homme; vrai homme, et cependant libre de la malédiction, de la mort et des conséquences de la chute; saint et sans souillure, portant dans notre infirmité humaine, qu'il partage, une vie divine et indissoluble. Nous appartenons de nature à l'arbre sauvage et n'avons que ce qu'il peut nous communiquer. Mais la main de Dieu nous en a séparés et nous a implantés dans l'arbre nouveau. Nous avons part à la vie qui sort de cette plante céleste; ses forces saintes agissent en nous. De nouvelles branches y sont sans cesse incorporées, et c'est ainsi qu'il grandit constamment. Jésus parlait de cet arbre-là, lorsqu'il disait : « Je suis le cep, vous les sarments; celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit; car hors de moi vous ne pouvez rien faire » (Jean xv, 1 et suivants). C'est là la vigne que chante Asaph : « Elle a jeté des racines et rempli la terre; les montagnes sont couvertes de son ombre, et ses rameaux sont comme les cèdres de Dieu; elle étend ses branches jusqu'à la mer

et ses rejetons jusqu'au fleuve.... Protége ce que ta droite a planté et celui que tu t'es choisi! » (Ps. LXXX, 10-16).

Ainsi, par sa position unique dans l'humanité, Adam est le type dont Jésus-Christ, le second Adam, le chef d'une race nouvelle, est l'antitype. Comme par un seul homme le péché et la mort sont entrés dans le monde, il a plu à Dieu qu'un seul fût pour tous la source de la justice et de la vie éternelle (Rom. v, 12-21). Adam a eu le pouvoir de perdre tous ses descendants; Christ a celui d'apporter un salut éternel à tous ceux qui lui obéissent. Par la désobéissance d'un seul, beaucoup sont devenus pécheurs; par l'obéissance d'un seul, beaucoup redeviendront justes. Jusque-là va la ressemblance. Mais l'antitype dépasse infiniment le type. Jésus ne replace pas seulement les croyants dans l'état d'innocence où les premiers hommes se trouvaient avant la chute; il nous élève à une dignité et à une félicité plus hautes, encore inconnues à Adam. Esclaves du péché et de la mort, non seulement nos chaînes sont brisées, la liberté nous est rendue; mais, en Christ, nous devenons rois, et nous régnerons avec lui dans la vie éternelle!

VI

HORS DU PARADIS

(III, 20-IV, 16.)

I. Ce fut à la fois une peine et un bienfait pour les premiers hommes d'être chassés du paradis. Ils avaient acquis — mais d'une manière illégitime et pour leur malheur — la connaissance du bien et du mal. Demeurés dans le bien, ils y seraient aussi parvenus, mais sur la voie légitime, comme les anges qui sont restés fidèles dans l'épreuve pendant que Satan et les siens se séparaient de Dieu. C'est à ces créatures célestes plus rapprochées de lui et créées avant Adam, que l'Eternel fait allusion, quand il dit : « Adam est devenu comme l'un de *nous,* connaissant le bien et le mal. »

Mais un nouveau péril menaçait Adam. Plus une créature a de forces, plus elle peut agir en bien comme en mal ; l'influence de Satan n'est si redoutable que parce qu'il est un être immortel et qu'il possède des forces spirituelles éminentes. Si Adam, dans son état de péché et de révolte, s'était approprié le fruit de l'arbre de vie, il se fût par là mis en possession de forces supérieures, et il s'en fût servi pour le mal et non pour le bien. Pécheur et immortel tout ensemble, ç'eût été là la pire des conditions pour l'homme. La légende

d'Ahasvérus, le « Juif errant, » qui parcourt la terre sans pouvoir jamais mourir, est l'illustration de cette vérité.

C'est de peur que l'homme tombé ne s'emparât de l'immortalité en goûtant de l'arbre de vie et ne devînt pareil aux anges déchus, que Dieu le chassa du paradis. Plus encore que sa justice, sa Providence paternelle le voulut ainsi.

Le paradis subsista même après le départ des premiers hommes. L'Eternel plaça à l'orient du jardin « des chérubins qui brandissaient une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. » Peut-être, si l'homme se fût promptement relevé de sa chute, le paradis se fût-il rouvert devant lui et les chérubins l'y eussent-ils laissé rentrer. Rien de pareil n'eut lieu; l'humanité tomba toujours plus bas; le paradis et son quadruple fleuve, l'arbre de vie et les chérubins qui le gardaient, disparurent de la terre pour toujours. Mais Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment un paradis plus beau, — celui où Paul fut ravi et où il entendit des paroles ineffables (2 Cor. XII, 4). A celui qui vaincra, Jésus promet « de lui donner à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu » (Apoc. II, 7). L'immortalité qu'Adam n'a point obtenue, Jésus la tient en réserve pour les siens dans ce paradis céleste dont le jardin de Dieu n'était qu'une image et qui déjà nous est ouvert. Depuis que Jésus est remonté vers le Père, nous avons de nouveau accès à l'arbre de vie et nous goûtons déjà par son Esprit les prémices des fruits célestes que le royaume des cieux nous offrira en abondance.

II. L'Eternel donna à Adam et à Eve d'autres preuves encore de sa bonté. Avant de les faire sortir du jardin d'Eden, « il leur fit des robes de peaux et les en revêtit. » On n'explique pas suffisamment ce fait en disant qu'il voulait les protéger contre les intempéries auquels ils seraient exposés hors du paradis. Peu après, Abel offre à Dieu les prémices

de son troupeau, et Dieu accepte favorablement ce sacrifice. Or, un service que l'homme aurait inventé lui-même ne saurait plaire à Dieu; un sacrifice que Dieu accepte doit avoir été institué par son ordre. Nous en concluons que c'est Dieu lui-même qui a appris à nos premiers parents à lui offrir des sacrifices; et à cela sans doute se rattache ce vêtement de peaux. En leur ordonnant de lui apporter des offrandes, le Seigneur leur donna pour s'en vêtir les peaux des victimes. Ainsi fut couverte aussi bien la nudité extérieure que la nudité intérieure dont ils devaient rougir.

Comme chef de la création terrestre, l'homme avait déjà avant la chute une vocation sacerdotale. Mais si déjà alors il lui présentait des offrandes, c'est seulement après la chute que les sacrifices sanglants ont commencé par l'ordre de Dieu. Ces sacrifices expriment par un signe sensible ce que le Protévangile avait exprimé en paroles, à savoir que l'homme déchu ne peut parvenir à Dieu qu'à travers la souffrance et la mort; que la victoire sur le péché n'est pas possible sans effusion de sang; ils préfigurent l'Agneau sans tache qui s'offrira lui-même à Dieu dans une parfaite obéissance et nous réconciliera avec lui par son précieux sang et sa souffrance amère.

« C'est par la foi qu'Abel offrit un plus excellent sacrifice que Caïn, et qu'il obtint le témoignage d'être juste, Dieu approuvant ses offrandes » (Hébr. XI, 4). C'est parce qu'il offrit son sacrifice dans une filiale obéissance aux ordres de Dieu, le regard tourné par la foi vers le Rédempteur promis, qu'Abel obtint la faveur de Dieu; faveur qui se manifesta si clairement — quoique nous ne puissions dire comment — que Caïn lui-même ne put s'y tromper. L'Eternel avait donc pourvu aussi aux intérêts spirituels de nos premiers parents. Bannis du paradis, se nourrissant avec peine sur un sol in-

grat, le Seigneur n'était pourtant pas loin d'eux et leur faisait encore sentir sa présence miséricordieuse.

III. On est d'autant plus effrayé de voir un crime comme le fratricide de Caïn se produire si promptement dans la première famille. Le serpent qui a séduit Eve et qui ne cesse de tendre des piéges à l'homme, révèle ici son vrai caractère. Jésus l'appelle « meurtrier dès le commencement » (Jean VIII, 44). Il s'est montré tel à l'égard de Christ; tel déjà envers Abel. Il a calomnié Dieu auprès d'Eve; il insinue à Caïn des mensonges tout pareils contre son frère. Caïn prête l'oreille aux discours du « père du mensonge. » La méfiance, l'envie, la haine s'emparent de son cœur, sans aucun motif raisonnable, « parce que ses œuvres sont mauvaises et celles de son frère justes » (1 Jean III, 12). Adam et Eve étaient loin de se douter jusqu'où le péché pourrait en venir un jour : ils vont le voir sous sa forme la plus terrible. Ils ne connaissaient pas la mort : pour la première fois elle leur apparaîtra, et sous son aspect le plus repoussant. Qui pourrait décrire leur douleur et celle de leurs enfants[6], lorsqu'Abel fut trouvé assassiné, lorsqu'il se découvrit que le meurtrier était Caïn, et que celui-ci, poursuivi par le juste courroux de Dieu, dut quitter pour toujours la maison paternelle! Rien ne révèle mieux qu'un tel crime, ouvrant l'histoire de la famille humaine, combien profonde avait été la chute et combien misérable est notre race.

Caïn est le saisissant exemple du point où l'on arrive quand on nourrit de mauvaises pensées contre son frère et qu'on méprise les avertissements de Dieu. Bien avant d'en venir au meurtre, il doit avoir entretenu le péché dans son cœur. Si Dieu n'accueillait ni lui ni son offrande, il y avait à cela quelque raison cachée. Son culte, extérieurement irréprochable, n'était point offert d'un cœur pur; il s'y mêlait de l'hy-

pocrisie. Lorsqu'il s'aperçut que son frère lui était préféré, de mauvais sentiments à l'égard d'Abel s'élevèrent avec force dans son cœur. C'est alors que Dieu l'avertit. Le péché était déjà là, semblable à une bête féroce guettant à la porte; Caïn pouvait encore lui refuser accès et le repousser loin de lui. C'est ce qu'il ne fit pas; il se moqua de l'avertissement et ouvrit lui-même la porte au péché; au lieu de le dominer, il se mit sous sa puissance, et il n'eut plus que des pensées de malice et de meurtre contre son frère, comme Judas contre le Christ quand il eut laissé Satan entrer en lui (Jean XIII, 27). Quel sérieux appel à ne pas permettre que des pensées de haine s'élèvent dans nos cœurs contre nos frères! Ce n'est pas pour rien que l'apôtre Jean nous écrit: « Ce qui vous a été annoncé dès le commencement, c'est que nous devons nous aimer les uns les autres. Ne faisons pas comme Caïn, qui était du Malin et qui tua son frère. Quiconque hait son frère est meurtrier et n'a pas la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean III, 11-15).

Caïn est d'abord plein d'insolence; il a recours au mensonge : « Où est ton frère Abel? — Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère? » Mais lorsqu'il a entendu sa sentence : « Tu es maudit, et tu seras errant et vagabond sur la terre! » alors, il passe soudain à l'abattement le plus profond, et il s'écrie : « Ma peine est plus grande que je ne la puis porter. » Tel est bien le cœur de l'homme : fier et lâche tout ensemble. Avant le péché, avant qu'éclate le jugement, plein d'orgueil, prompt à désobéir, à mentir et à se justifier; puis, en face du châtiment, tremblant, désespéré, disant : Il n'y a plus de grâce pour moi! — mais, dans l'un et l'autre cas, jouet des manœuvres de l'ennemi, qui d'abord le pousse à la révolte et ensuite le précipite dans le désespoir. C'est la voix du menteur qui dit d'abord : Pèche seulement, tu ne risques rien! — et ensuite, quand la faute est commise : Plus de par-

don pour toi, ton péché est trop grand! — Tout autre est le langage de la vérité divine : « Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point; que si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste » (1 Jean II, 1). S'il est dangereux de croire au premier mensonge du tentateur, il ne l'est pas moins de croire au second et de désespérer de la grâce de Dieu.

Il est très-remarquable avec quelle mansuétude Dieu traite Caïn. Sa vie durant, il sera errant et fugitif, afin qu'il sente la malédiction qui pèse sur lui. Mais Dieu ne le tue pas, et il ne le fait pas tuer. La loi qui dit que « quiconque verse le sang humain, son sang sera répandu par la main de l'homme » (IX, 6), n'avait pas encore été donnée, et il n'eût d'ailleurs point convenu que Caïn fût mis à mort par son propre père ou par des frères plus jeunes, s'il en avait. Dieu se réserve donc le jugement, et nous ignorons quel a été ce jugement définitif, et si, après une vie de misère, Caïn n'a point obtenu, par une vraie repentance, le salut de son âme. Mais ce que nous apprenons par cette triste histoire de la première famille humaine, c'est combien fragiles nous sommes tous, nous et nos enfants, et à quels dangers exposés; c'est que nous devons à la miséricorde et à la fidélité de Dieu seules d'avoir été gardés jusqu'ici dans sa communion et que sur lui seul nous pouvons compter pour l'être jusqu'à la fin.

VII

LE VIEUX MONDE, D'ADAM A NOÉ

(IV, 17-V, 32; Héb. XI, 5, 6; Jude 14, 15.)

Les chapitres IV, V et VI de la Genèse renferment le tableau d'un monde disparu, dont nous ne saurions presque rien sans cette tradition sacrée. Le souvenir que les peuples ont gardé de nos premiers ancêtres et des temps qui ont précédé le déluge, est obscur et confus. Mais la Bible nous en dit assez pour nous faire comprendre les voies de la Providence dans ce premier âge du monde et nous y faire reconnaître un type des âges subséquents. L'histoire de l'humanité avant le déluge est une période à part; celle de l'humanité sous la loi, ou l'histoire d'Israël, forme une seconde période; l'histoire de l'Eglise, ou l'économie chrétienne, constitue la troisième.

L'âge primitif débute par une séparation entre les enfants du monde et les enfants de Dieu, qui désormais vivent les uns à côté des autres comme deux peuples distincts. Mais les enfants du monde deviennent puissants, et peu à peu les enfants de Dieu eux-mêmes sont entraînés dans leur apostasie. Cependant un reste saint subsiste et rend témoignage en face de l'égarement général; et enfin Dieu intervient miraculeu-

sement pour sauver les justes et juger le monde impie. L'histoire de cet âge — de ces dix patriarches dont la vie remplit les 1656 ans qui séparent le paradis du déluge — est un miroir où nous pouvons reconnaître les voies de Dieu dans l'époque actuelle et envers l'Eglise chrétienne. Ce vieux monde a eu pour terme le salut et le jugement. Les peuples chrétiens, chez lesquels se produisent la même séparation en deux races et le même progrès dans la révolte, aboutiront infailliblement à un terme semblable.

I. Dès le commencement, on reconnaît dans les fils de Caïn des enfants du monde, plus habiles que les enfants de la lumière à s'assurer ici-bas puissance et domination. Leur histoire présente quelques ressemblances extérieures avec celle des fils de Seth. Chez les uns comme chez les autres, on compte dix générations, et quelques noms — Hénoc, Méthusaël, Lémec — sont communs aux deux listes. Caïn s'éloigne de devant la face du Seigneur. Dieu l'épargne et le protège; mais on ne voit chez les Caïnites ni confiance filiale en Dieu, ni attachement à la promesse, ni invocation du nom de l'Eternel. Pas trace chez eux de sacrifices offerts ou de communion avec Dieu, comme dans la race sainte. En revanche, Caïn se bâtit déjà une ville, une demeure fixe sur la terre; ceux qui lui appartiennent cherchent leur patrie ici-bas, et non dans la cité future dont Dieu est l'architecte; ils deviennent puissants en ce monde. Dans le septième représentant de cette race, Lémec, nous pouvons voir les rapides progrès de la corruption. Il prend deux femmes, Ada et Tsilla; il rompt ainsi avec l'ordre que Dieu avait établi, et dont dépendent la prospérité de la famille et les bienfaits de l'éducation. Ses fils, Jabal, Jubal et Tubalcaïn, se distinguent par leurs inventions, mises au service soit de la volupté, soit de la violence. Jubal est le père de ceux qui jouent de la harpe

et du chalumeau; Tubalcaïn forge des instruments d'airain et de fer. Lémec ne prononce pas le nom de Dieu; ses paroles respirent un orgueil sauvage. Il a tué un homme, l'un des Séthites probablement. « J'ai tué, dit-il un homme pour ma blessure, un jeune homme pour ma meurtrissure. » Il ne s'en repent point; en digne fils de Caïn, il compte sur les armes forgées par Tubalcaïn; il provoque ceux qu'il a offensés et les menace de sa vengeance : « Caïn sera vengé sept fois, et Lémec soixante-dix-sept fois. »

Ainsi, alors comme aujourd'hui, un abîme sépare ceux qui aiment Dieu, s'attachent à sa Parole, cherchent la patrie céleste, de ceux qui ne veulent ni de Dieu ni de sa Parole et dont la part est en ce monde. Les vieux patriarches d'avant le déluge ont connu déjà l'amertume de cette séparation.

II. L'autre ligne, la ligne sainte, est celle des descendants de Seth. Abel était mort, Caïn disparu. Dieu adoucit la douleur des premiers parents en leur donnant un troisième fils pour remplacer celui qui venait de périr prématurément; c'est à ce fils qu'ils transmirent la promesse et l'espérance qui s'y rattache. Ce fut lorsqu'à son tour Seth eut un fils et que commença l'éducation d'une génération nouvelle, que s'introduisit l'invocation du nom de Jéhova; c'est-à-dire que le culte patriarcal, établi par Adam et Seth selon l'ordre de Dieu même, reçut une forme stable, ensorte que la crainte de Dieu et la foi en son saint nom ne disparurent pas. Cette tradition sainte dut se conserver sans peine. Quand Lémec naquit, Adam vivait encore; quand Noé vint au monde, Seth était encore là. Neuf patriarches ont été à la fois en vie. La terre était maudite, et les justes portaient en eux-mêmes l'image d'Adam tombé (v, 3). Mais ni l'homme ni la terre n'étaient encore aussi déchus qu'après le déluge ou à l'épo-

que actuelle. Les jours de l'homme étaient « comme les jours des arbres » (Esaïe LXV, 22). La terre portait des fruits plus exquis, l'air était plus doux et plus sain ; l'homme avait une plus grande mesure de forces à employer pour le mal comme pour le bien.

Les noms des patriarches d'Adam à Noé ne nous sont ni étrangers, ni indifférents. Eux aussi sont au nombre de ces fidèles des temps passés dont l'Eglise fait mention dans ses prières et que nous rencontrerons un jour dans la cité de Dieu. Ils ont soupiré après Celui qui devait briser la tête du serpent; ils ont offert des sacrifices comme celui d'Abel, préludes du sacrifice futur et parfait, signes de la grâce de Dieu qu'ils attendaient; le nom de l'Eternel était invoqué parmi eux et sa Parole transmise d'une génération à l'autre; longtemps avant Christ, ils ont porté la croix du Christ, car ils luttaient par la foi contre le monde ennemi de Dieu, et ils souffraient à la vue de la corruption croissante de l'humanité.

III. Le fruit le plus pur de l'œuvre de la grâce dans la race sainte est le septième patriarche depuis Adam. Hénoc, avec ses aspirations célestes, est le pendant de Lémec, le septième de l'autre ligne, avec ses passions terrestres. Lorsque Hénoc eut été enlevé et que son petit-fils, le Séthite Lémec, eut un fils, ils crut voir dans ce dernier le Rédempteur attendu, et il l'appela Noé, en disant : « Celui-ci nous consolera de nos fatigues et de notre travail sur la terre que l'Eternel a maudite, » — paroles qui attestent l'espérance des patriarches dans le salut à venir et la douleur que les progrès du mal leur faisaient éprouver.

Ces vieux patriarches nous apparaissent semblables à des ombres aux contours vagues; Hénoc seul est mis en pleine lumière par ce qui est dit de lui ici et dans l'épître de Jude

(v. 14, 15). Hénoc fut un prophète; nous connaissons sa prophétie: «Voici, le Seigneur est venu avec des milliers de ses saints pour exercer le jugement contre tous et faire rendre compte à tous les impies de tous les actes d'impiété qu'ils ont commis et de toutes les paroles injurieuses qu'ont proférées contre lui les pécheurs impies.» Au temps où il faisait entendre ce témoignage, le monde mûrissait pour le jugement, qui fondit en effet sur la troisième génération après lui. Mais lorsqu'éclata ce jugement, on ne vit pas le Seigneur paraître avec ses milliers de saints. La prophétie d'Hénoc n'eut, à l'époque du déluge, qu'un accomplissement partiel: l'esprit prophétique voit de loin les choses des derniers temps et les contemple comme si elles étaient prochaines, présentes même. La bouche d'Hénoc proclame déjà le jugement suprême qui passera sur le monde quand Christ reparaîtra dans sa gloire avec ses saints anges (Matth. xxv, 31-46). Ainsi le terme de l'histoire a été révélé dès ses premiers commencements.

Hénoc a rendu témoignage, non en paroles seulement, mais aussi par sa vie et par sa fin. Au sein de la corruption déjà bien avancée, il n'était pas facile de marcher selon Dieu. Tenir ferme en face de la masse pervertie ou lâche, nager contre le courant, telle fut la tâche de ces derniers patriarches. Ceux qui l'avaient précédé, lui avaient donné l'exemple d'une vie selon Dieu; lui-même les surpassa tous. Non qu'il vécût d'une vie à part et contre nature, ou que rien d'extraordinaire le distinguât aux yeux des hommes. Comme d'autres, il eut des fils et des filles; il fut occupé des choses de ce monde; il accomplit les devoirs de sa vocation terrestre; mais, avec cela, «il marcha avec Dieu.» On peut être irréprochable dans sa conduite, sévère envers soi-même, et ne point marcher avec Dieu. Ce terme implique une foi vivante en Dieu, en sa toute-présence, en sa puissance, en son amour. Un enfant

même peut marcher avec Dieu, s'il prie, s'il croit à l'exaucement, si son âme s'entretient avec Dieu, s'il l'a constamment devant les yeux et dans le cœur. L'enfant n'a pas de peine à s'attacher au Dieu, au Sauveur invisible, aussi fermement que s'il le voyait des yeux. Un cœur d'enfant, voilà le secret et la force de la vraie piété.

Ainsi vécut Hénoc, et il éprouva la présence de Dieu et fut consolé par les témoignages de sa faveur; il fut, comme Abraham, un ami de Dieu. « C'est par la foi qu'il fut enlevé pour ne point mourir, et il ne parut plus, parce que Dieu l'avait enlevé » auprès de lui dans une vie immortelle et céleste (Hébr. XI, 5). Celui qu'on avait connu comme un juste, tout à coup ne fut plus là. Il n'avait pas encore atteint la moitié de l'âge ordinaire de ce temps-là, lorsqu'il disparut. Nul ne vit ni ne sut quelle avait été sa fin. Avec quelle anxiété ne dut-on pas, parmi les enfants de Dieu, se demander ce qu'il était devenu, le chercher, comme plus tard les fils des prophètes cherchèrent Elie, et pleurer le père disparu, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de leur révéler que ce n'était point la mort qui l'avait pris, mais que dans son amour il l'avait retiré à lui, afin de le soustraire au spectacle de la corruption croissante et du jugement imminent.

Hénoc est parvenu à l'immortalité comme Adam aurait dû y parvenir. Ce privilége lui fut accordé par les mérites du Rédempteur futur dans lequel il espérait. Mais il n'entra pas immédiatement dans la gloire que Christ, le premier-né d'entre les morts, a obtenue du Père. Pour le préserver de la mort, il n'était pas nécessaire que la toute-puissance de Dieu effaçât les degrés différents qui existent même dans la gloire de la vie éternelle.

« Hénoc plut à Dieu, et il fut enlevé, afin d'être pour le monde un appel à la repentance » (Sirach XLIV, 16). Il avait rendu témoignage à Dieu en paroles et en actes; Dieu lui

rend à son tour témoignage, et par sa fin miraculeuse atteste que ses paroles venaient bien de Dieu et que sa vie lui avait été agréable. Combien comprirent cet enseignement? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que le monde, dans son ensemble, ne se repentit point. Il en fut comme au temps d'Esaïe : « Le juste a disparu, et personne ne l'a pris à cœur ; les hommes pieux sont retirés, et nul ne prend garde que le juste a été retiré de devant le mal » (Es. LVII, 1, 2).

« C'est par la foi qu'Hénoc fut enlevé. » La foi doit se fonder sur une parole de Dieu. Il faut donc qu'Hénoc eût reçu la promesse qu'il ne mourrait pas; c'est en s'y attachant qu'il atteignit le but. Telle fut en lui l'œuvre de la grâce et la puissance de la foi, qu'il ne douta pas de sa vocation céleste, bien qu'elle fût contredite par tout ce que l'homme voit, éprouve et sent.

L'Eglise de Christ a reçu la même vocation. Le sort bienheureux d'Hénoc est promis aux croyants de la nouvelle alliance. A ce fait miraculeux, qui précéda la fin de l'âge primitif, répondra, au terme du dernier âge du monde, cet autre miracle dont l'apôtre parle en ces mots : « Nous ne mourrons pas tous, mais nous serons tous changés; ce corps corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité, et ce corps mortel de l'immortalité; alors cette parole sera accomplie : La mort est engloutie dans la victoire. O mort, où est ton aiguillon? O sépulcre, où est ta victoire? » (1 Cor. XV, 51-55). Heureux si, ne perdant pas notre confiance, nous demeurons fermes dans l'espérance et nous purifions en vue de ce glorieux but! Comme les pères des anciens âges ont obtenu par la foi ce qui leur avait été promis, c'est aussi par la foi et par la patience que les fidèles de la nouvelle alliance pourront hériter la plus grande des promesses.

VIII

LES DERNIERS TEMPS AVANT LE DÉLUGE

(VI, 1-12; Luc XVII, 26.)

1. Par quels crimes la génération du déluge avait-elle mérité un si terrible châtiment? L'Ecriture ne dit pas que les hommes de ce temps aient été de plus grands pécheurs que ceux des temps postérieurs. Par les « fils de Dieu » (v. 2), on a quelquefois entendu des anges tombés; cette opinion a été émise chez les Juifs, — ainsi dans le livre apocryphe d'Hénoc, — puis par quelques Pères de l'Eglise. Mais, d'après notre récit, Dieu est irrité contre les hommes, non contre des anges; et c'est le genre humain qui est frappé par le jugement. Aussi, selon nous, les fils de Dieu sont des hommes chez lesquels l'image de Dieu s'était conservée plus pure que dans le reste de l'humanité, les descendants de Seth, demeurés fidèles à la Parole et au culte du vrai Dieu[7]. Ce peuple de Dieu aurait dû rester séparé des descendants de Caïn. Comme, plus tard, entre Israélites et Cananéens, il n'aurait pas dû se faire d'unions entre fils de Dieu et filles des hommes. Salomon est un exemple du danger que présentent toujours de pareilles unions; le plus sage des rois en vint jusqu'à sacrifier aux idoles et attira sur lui la colère de Dieu (1 Rois XI, 1-13). Ce qui

restait encore de fils des anciens justes, fut entraîné dans la corruption. Se marier n'est évidemment point un péché; mais ces fils se mariaient contre le gré de leurs pères : « Ils prirent pour femmes *celles qu'ils voulurent.* » Désobéissants envers leurs parents, sans respect pour le joug protecteur de la famille, ils ressemblaient à ces hommes des derniers temps dont le caractère sera le mépris de la loi de Dieu et l'insubordination envers leurs parents (2 Tim. III, 2).

L'effet de ces unions coupables fut l'apparition d'une race de géants et de tyrans admirée dans le monde, mais rejetée de Dieu. Toutes les fois que l'Esprit se mêle à la chair, le ciel à la terre, que le don de Dieu est mis au service de l'esprit du monde, il sort de ce mélange quelque chose de grand, qui excite l'admiration et l'enthousiasme des hommes. Si les peuples chrétiens de nos jours sont supérieurs à tous les autres, cela tient aux énergies nouvelles dont les a doués le christianisme, et qui sont venues se mêler à l'esprit du monde et le servir. Quand un chrétien renie sa foi pour retourner au monde, il n'est pas rare qu'il obtienne de grands succès et s'attire les louanges et l'admiration des hommes. Mais l'Esprit de Dieu ne nous le cache pas : cette mondanisation des enfants de Dieu, que beaucoup envisagent comme chose indifférente, est la source des maux les plus graves et hâte le jugement. Pendant que les hommes rêvent d'une puissance et d'un bien-être croissants, le déluge les emporte soudain. N'y a-t-il pas dans un tel exemple de quoi nous engager à servir le Seigneur d'un cœur pur, à ne pas nous écarter un instant de la route qu'il nous trace, et à ne jamais chercher l'amitié du monde? « Qui veut être ami du monde, se rend ennemi de Dieu » (Jacq. IV, 4).

Ce qui mit le comble à la corruption, c'est le refus d'accepter la répréhension du Seigneur (v. 3). En vain Dieu s'efforce de montrer aux rebelles leurs fautes et le danger immi-

nent; leur sens charnel oppose une invincible résistance à l'Esprit de vérité. C'est ce péché-là qui finit par faire éclater le jugement. Aux dispensations extérieures de la Providence, se joignent les appels intérieurs de l'Esprit, qui cherche à humilier et à convertir les pécheurs. Mais le monde lui ferme la porte. L'Esprit-Saint ne se lasse pas : il parle par les discours et la vie des serviteurs de Dieu. Mais ni la prophétie et l'enlèvement d'Hénoc, ni la prédication de Noé et la construction de l'arche, ne parviennent à réveiller les consciences endormies et à convaincre le monde de son injustice; tout est inutile! Comme les contemporains de Jésus, les hommes du déluge méconnaissent le temps de leur visitation : ils ferment leurs cœurs à la vérité; ils préfèrent les ténèbres à la lumière; ils comblent la mesure de leur péché et rendent le jugement inévitable. Quand les rebelles, individus ou peuples, acceptent la répréhension, donnent gloire à Dieu, reconnaissent son droit et leur culpabilité, il y a encore de l'espoir. Des vices graves ont régné à certaines époques chez les peuples chrétiens; mais, sous le coup des châtiments divins ou à la voix des témoins de la vérité, les cœurs étaient saisis; on tremblait à la pensée du jugement, et des peuples entiers faisaient pénitence, comme les habitants de Ninive aux jours de Jonas. Ainsi, au moyen-âge. La génération de Noé n'en fit rien. Ce vieux monde, ce monde de pécheurs, n'accepta pas la répréhension, et le prédicateur de la justice, Noé, finit par s'y trouver tout à fait isolé.

Ne faut-il pas reconnaître que notre temps offre une effrayante ressemblance avec celui-là? Où voit-on de nos jours, même après les épreuves publiques les plus douloureuses, quelques traces de repentir et de retour au bien dans la vie nationale? La prédication sérieuse du jugement répugne à nos contemporains; les voix qui annoncent la venue du Juge des vivants et des morts excitent leurs railleries et leur

colère. Il semble qu'aujourd'hui comme alors tout respect pour la Parole de Dieu soit près de disparaître pour faire place à l'indifférence, qui est le signe précurseur du jugement.

Il y a beaucoup à reprendre chez nous, tout éclairés que nous soyons de l'Esprit de Dieu; notre salut dépend de la manière dont nous recevrons la répréhension. Nous avons reçu la grâce de Dieu; c'est cette grâce même qui réclame de nous le renoncement à toute convoitise mondaine (Tite II, 11 et 12); pareille à un glaive à deux tranchants, elle veut pénétrer notre être intime pour y détruire le secret amour du péché. Laissons-lui libre cours; c'est l'unique moyen d'échapper au jugement!

II. « Dieu se repentit d'avoir fait l'homme. » Cela ne veut point dire qu'il blâme sa propre œuvre. Mais il peut la rendre au néant. Il se suffit parfaitement et n'a nul besoin des créatures. Mais il s'abaisse jusqu'à elles; il sent et souffre avec elles; son Esprit est attristé quand les enfants de Dieu pèchent. Cette souffrance divine trouve un écho sur la terre dans le cœur des serviteurs de Dieu. Les patriarches ont souffert à la vue de la corruption grandissante et de l'inutilité de leurs efforts pour la combattre. Le juste Lot « affligeait chaque jour son âme de ce qu'il voyait et entendait des œuvres des impies. » Cette douleur fut pour eux de toutes la plus grande; ce fut une divine tristesse; Dieu était contristé en eux. Ils éprouvaient quelque chose de ce qu'éprouve le Fils de Dieu à l'égard des pécheurs; ils goûtaient d'avance à la coupe d'amertume qu'il dut boire.

Les péchés de notre génération sont-ils pires que ceux de ce temps-là? Quoi qu'il en soit, la situation est grave, et la sévérité de Dieu ne sera pas moindre aujourd'hui qu'alors. Le péril est même plus grand pour notre chrétienté que pour l'ancien monde. Placés plus haut, nous pouvons tom-

ber plus bas; ayant reçu davantage, il nous sera plus redemandé. Les moqueurs du temps de Noé ont péri; qu'adviendra-t-il des moqueurs des derniers temps, de ceux qui disent: « Où est la promesse de son avénement? » de ces chrétiens infidèles dont la révélation décrit l'endurcissement et les blasphèmes (2 Pierre III; Apoc. XVI, 11-21)? Une première fois la terre a été ravagée par l'eau à cause de l'homme; elle le sera une seconde fois par le feu; n'est-ce pas dire que le jugement à venir sera plus terrible encore que celui du déluge?

La bonté de Dieu se révèle dans toute cette histoire autant que sa sévérité. Toute chair avait corrompu sa voie, et la terre était pleine de violence. Cependant Dieu donne encore à l'homme cent-vingt ans de répit, se réservant d'épargner ceux qui profiteraient de ce temps de grâce pour se convertir. Sa patience sait attendre; avant même que l'on crie à lui, il est prêt à exaucer, et il fait entendre à tous l'appel de sa grâce par la bouche de Noé. Sous leurs yeux se construit l'arche qui servira de refuge à tous ceux qui se convertiront. C'est ainsi que les témoignages de sa bonté et de sa patience vont de pair avec ceux de sa justice. N'y a-t-il pas là un gage de la miséricorde qu'il éprouve encore pour son peuple? Son cœur n'a point changé; il attend pour nous faire grâce; sa puissance et son amour, qui ont brillé dans le salut de Noé et de sa famille, se manifesteront aux derniers temps en faveur de ceux — s'il en trouve — qui se convertiront à lui de tout leur cœur.

IX

LA FOI DE NOÉ ET LA CONSTRUCTION DE L'ARCHE

(VI, 13-VII, 4; Hébr. XI, 7.)

I. On se rappelle pourquoi Lémec avait donné à son fils le nom de Noé. Il voyait la corruption grandir; il avait vu Adam mourir, Hénoc disparaître, et il n'osait espérer voir encore des temps meilleurs; mais il comptait que son fils les verrait et contribuerait à les faire arriver. En faisant le compte des années des patriarches, on trouve que Lémec, le père de Noé, est mort cinq ans avant le déluge, et que Méthusélа, son grand-père, a vécu jusqu'à l'année du déluge; il est probable qu'il fut emporté par cette catastrophe. « Mais Noé trouva grâce devant l'Eternel. » Les pensées du cœur des hommes étaient déjà alors, dit l'Ecriture, « mauvaises dès leur jeunesse. » Noé ne fit certainement pas exception à cette loi commune; mais il chercha et trouva grâce; comme Abraham, il devint juste par sa foi. Il connaissait la prophétie d'Hénoc, et, tandis que la multitude se moquait de la Parole de Dieu, il la gardait avec respect dans son cœur. Aussi est-ce à lui que Dieu révèle ce qu'il se propose de faire; il ne peut pas plus le lui cacher qu'à Abraham la destruction de Sodome (XVIII, 17). Il lui parle comme à un ami, et Noé reçoit

la mission d'annoncer au monde le châtiment qui le menace. Il devient le prophète de l'Eternel, le « prédicateur de la justice » (2 Pierre II, 5). Il ne se tait pas, il ne laisse pas ignorer au monde le conseil de Dieu; il emploie les cent-vingt ans de grâce que Dieu leur laisse à convaincre les hommes de leur méchanceté et à leur parler de la justice et de la miséricorde de Dieu.

Mais prêcher n'est pas tout dans une pareille œuvre. Celui-là seul est un vrai « prédicateur de la justice, » qui sait intercéder avec amour et fidélité. Le prophète Ezéchiel mentionne Noé, Daniel et Job comme les trois grands intercesseurs (XIV, 14-20). Comme Job priait pour ses enfants, Daniel pour son peuple et pour la ville sainte, Noé pria donc aussi pour les siens et pour le monde aveuglé qui l'entourait. Son intercession en faveur de ce dernier ne fut, en apparence, pas exaucée; mais sa famille fut sauvée, et aucun des siens ne périt. Lorsqu'un père, comme Abraham ou Noé, enseigne à ses enfants l'obéissance aux commandements du Seigneur, sa prière pour ses fils est agréable à Dieu et a une grande puissance.

La foi de Noé fut mise à une rude épreuve. Il annonçait un événement qui devait paraître incroyable et impossible au bon sens vulgaire. Rien de pareil ne s'était jamais vu. Les sages, les puissants, tout le monde devait être contre lui. Ses prédictions provoquaient la haine, et la construction d'un bateau sur terre-ferme, les moqueries des hommes. A leurs yeux, Noé ne pouvait être qu'un orgueilleux ou un fou. Sans doute, on finit par se lasser de le railler et par ne plus parler de lui et de son arche. Cela paraît ressortir des paroles du Seigneur: « Dans les jours avant le déluge, les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient et donnaient en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche; et ils n'y prirent pas garde jusqu'à ce que le déluge vînt » (Matth. XXIV, 38, 39).

L'épreuve de Noé ressemble à celle de Job; elle fut surmontée par la foi. Par sa foi, il sauva sa maison et condamna le monde; car il prouva, par son exemple, qu'avec l'aide de Dieu on peut demeurer fidèle et que les impies sont inexcusables. Il devint ainsi « un héritier de la justice qui est par la foi » (Hébr. XI; 7).

Quel encouragement n'y a-t-il pas là pour nous! Les jugements de Dieu nous sont annoncés, et sa grâce nous ouvre le chemin du salut. Heureux, si nous sommes du nombre de ceux qui respectent sa Parole, méprisée par la multitude! Nous proclamons et nous attendons aussi des choses qui ne se sont jamais vues et que la raison humaine trouve inacceptables: le retour du Seigneur, la résurrection, la destruction de la mort par la vie de Christ. Ne soyons pas surpris si nous faisons les mêmes expériences que Noé! L'Ecriture n'annonce-t-elle pas que dans les derniers temps viendront des moqueurs (2 Pierre III, 3)? Mais nous avons pour nous la Parole de Dieu et le témoignage de son Esprit. Si notre espérance de voir Christ revenir et son règne s'établir est tournée en dérision, l'exemple des justes des anciens temps est là pour nous consoler. Ils ont, pendant leur pélerinage terrestre, professé cette espérance qui est aussi la nôtre; maintenant encore elle fait leur joie. Avec nous, ils soupirent après la venue de Celui qui doit être pour nous, comme pour eux, le parfait Rédempteur.

II. Comme le tabernacle construit par Moïse d'après le divin modèle qu'il avait vu sur la montagne (Exode XXV, 40), l'arche que Noé bâtit fut établie selon les directions d'en-haut et non d'après un plan humain [8]. L'un des traits les plus étonnants du récit, c'est l'entrée des animaux dans l'arche. Noé n'aurait pu les rassembler ni par la force, ni par la ruse. Il semble qu'ils aient été poussés par une sorte d'in-

stinct et qu'ils se soient réfugiés dans l'arche sous l'empire d'un de ces pressentiments que les animaux éprouvent quelquefois à l'approche d'un ouragan ou d'un tremblement de terre ?. Des créatures stupides entrèrent ainsi dans l'arche, pendant que les hommes, malgré les avertissements de Noé, restèrent dehors. Il en fut de ces derniers comme de Balaam, dont il est dit « qu'une ânesse muette censura la démence du prophète » (2 Pierre II, 16). Tant il est vrai que ni la raison ni la prudence charnelle ne nous font entrer dans le royaume de Dieu. On n'y parvient qu'en cédant à l'attrait intérieur de la vérité divine dont Jésus a parlé (Jean VI, 44). Notre salut est à ce prix.

Des animaux purs et des animaux impurs entrèrent dans l'arche. Les animaux purs sont ceux que la loi de Moïse permettait de manger; les impurs, ceux dont il était défendu de toucher (Lév. XI). Les animaux purs étaient sans doute destinés surtout à servir au sacrifice d'actions de grâces que Noé devait offrir après le déluge. Dans le tabernacle et dans le temple de Salomon n'entraient que des animaux purs, propres à être sacrifiés ; dans l'arche se trouvent aussi des animaux impurs, qui ne peuvent servir de victimes. N'y a-t-il pas là un beau type de ce qu'est l'Eglise chrétienne? Non qu'elle doive être un mélange de purs et d'impurs, de croyants et d'incrédules ; c'est à bien tort que l'on chercherait dans notre récit une excuse du triste état de la chrétienté. Elle devrait, selon la Parole de Dieu, être un peuple saint ; comme sanctuaire du vrai culte, elle ne devrait s'ouvrir qu'à ceux qui se donnent à Dieu en sacrifice vivant, saint et agréable (Rom. XII, 1). Mais, comme lieu de refuge, comme asile de miséricorde, elle s'ouvre aussi à tous ceux qui, quoique faibles dans la vie spirituelle et n'étant point encore parvenus à toute la hauteur de la vocation chrétienne, ont, à l'heure de

l'angoisse, invoqué le nom du Seigneur et trouvé grâce auprès de Dieu.

Lorsque l'Eglise fut fondée, le monde païen était tout entier plongé dans le mal. Au sein de ce monde, le Christ, nouveau Noé, construit son Eglise, le refuge du salut. Ce type, familier aux premiers docteurs chrétiens, explique pourquoi Noé avec son arche figure si souvent dans les représentations symboliques des catacombes. Aujourd'hui, la chrétienté est bien déchue de ses origines; elle se confond avec le monde. Sans doute il est dans les vues de Dieu que des Eglises particulières se forment, dans le sein desquelles sa grâce puisse se déployer sans entraves. Mais on se tromperait en ne voyant l'arche du salut que dans ces communautés, à l'exclusion du reste de l'Eglise. Il faut la reconnaître plutôt dans la grande Eglise, une, sainte, universelle, qui a été le refuge des âmes même aux plus tristes époques, alors qu'elle ressemblait à un dôme inachevé, surmonté seulement d'un toit provisoire. Ce refuge, la fidélité de Dieu l'a conservé jusqu'à cette heure, et il doit subsister encore dans les mauvais jours de l'Antéchrist. C'est ainsi que l'arche de Noé est le symbole de l'œuvre de délivrance que Dieu poursuit de siècle en siècle et qu'il doit accomplir avec plus d'éclat encore dans ces derniers temps que le Seigneur a comparés aux jours du déluge.

Ce n'est point assez d'échapper au jugement, comme des tisons arrachés du feu; nous avons, comme Noé, un sacrifice à offrir à Dieu : l'holocauste dont parle saint Paul lorsqu'il se dit « consacré au service de l'Evangile, afin que l'oblation des païens soit agréable à Dieu, étant sanctifiée par le Saint-Esprit » (Rom. xv, 16). C'est là ce que se propose tout vrai serviteur de Dieu. Mais il faut qu'il rencontre chez les fidèles une libre et entière consécration à Dieu pour le servir en la personne des frères; nos cultes les plus solennels

n'ont de valeur devant Dieu que si les cœurs lui sont joyeusement dévoués, et si l'adoration extérieure est l'expression vraie de celle du dedans. Nous n'en trouverons pas la force en nous-mêmes, mais par un regard porté sur le sacrifice de Jésus-Christ. Dans ce sacrifice parfait, nous puisons l'assurance que le Dieu qui a effacé nos péchés acceptera aussi notre culte. Jésus a remporté dans notre chair une pleine victoire sur le mal. Sa victoire nous donne la certitude qu'il réalisera en nous le bien et y détruira la puissance du mal. Quand nous regardons à lui, l'égoïsme et la timidité meurent, et notre âme s'éveille à une joyeuse consécration.

Dieu veut de tels adorateurs. Rendons-nous dans cet esprit aux saintes assemblées de l'Eglise, et comptons sur la promesse renfermée dans le vœu de l'apôtre : « Le Dieu de paix vous sanctifie lui-même parfaitement, et que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé sans reproche pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Thess. v, 23) !

X

LE DÉLUGE

(VII, 5-VIII, 14; 1 Pierre III, 18-20.)

I. La construction de l'arche s'est lentement achevée au milieu des railleries du monde, et non sans beaucoup de souffrances, de patience et d'intercessions de la part de Noé. Les cent-vingt ans de grâce touchent à leur terme. Nul ne s'en doute. On plante et on bâtit, on mange et on boit, on se marie et l'on donne en mariage, jusqu'au jour où Noé entre dans l'arche (Matth. xxiv, 38). On croit avoir encore d'innombrables jours à vivre sur la terre, quand soudain la fin est là.

L'entrée de Noé dans l'arche fut pour le monde un dernier appel, suivi d'un dernier délai de sept jours : on ne voyait plus Noé ; son témoignage ne se faisait plus entendre ; mais l'arche n'était pas encore fermée. Enfin le jour vint — le dix-septième du second mois — où « les sources du grand abîme jaillirent et les écluses des cieux s'ouvrirent. » Ce même jour, la porte de l'arche fut fermée, non par Noé, mais par Dieu lui-même, de sorte qu'il ne fut plus possible à personne d'y entrer. Pour tous ceux qui n'avaient pas profité des sept derniers jours, il n'était plus temps d'y chercher un refuge.

Le déluge est un événement surnaturel, un acte de la puissance de Dieu. La pluie seule n'aurait pu inonder toute la surface de la terre. Il semble qu'une partie du sol se soit affaissée et que les eaux souterraines se soient précipitées par les crevasses ainsi formées. Plus tard, quand Dieu l'ordonna, les parties qui s'étaient affaissées purent se relever, de manière à faire rentrer les eaux dans leurs limites précédentes [10].

Il en sera à la venue du Fils de l'homme comme en ce moment décisif où l'arche fut fermée par la main de Dieu : « L'un sera pris et l'autre laissé » (Luc XVII, 34). Quand les vierges sages seront entrées dans la salle des noces, la porte sera fermée, et c'est en vain que les vierges folles heurteront pour se faire ouvrir (Matth. XXV, 10-12). La mort est pour chaque individu un instant non moins décisif; et si, dès maintenant, nous ne franchissons pas la porte étroite, après la mort il sera trop tard pour entrer dans le royaume des cieux.

Que dut éprouver Noé en voyant périr dans les flots toute la race humaine, dont il entendait de loin les cris de détresse ! Il avait laissé la porte ouverte aussi longtemps qu'il avait pu; il ne lui appartenait pas de la rouvrir. De son cœur montaient sans doute des soupirs et des prières semblables à la plainte de Jérémie, lorsqu'il prononçait ses Lamentations sur les ruines de Jérusalem.

Le déluge est un type de la grande tribulation qui clorra l'économie chrétienne, la période de grâce où nous vivons. Alors aussi les sources du ciel s'ouvriront: la colère de Dieu se manifestera d'en-haut par toute espèce de plaies — l'effusion des sept coupes (Apoc. XVI). Les fontaines de l'abîme jailliront: les puissances diaboliques, qui maintenant sont encore liées, seront lâchées et se déchaîneront sur l'humanité (Apoc. IX, 1-12). Les flots destructeurs de l'esprit anti-

chrétien monteront peu à peu et emporteront tout ce qui existera encore d'institutions chrétiennes. Comme les montagnes sous les eaux du déluge, les vieilles organisations sociales et ecclésiastiques disparaîtront sous la domination de l'Antéchrist. Et ce qui restera de la vraie Eglise sera pareil à l'arche flottant sur les eaux; c'est-à-dire que l'Eglise, entièrement séparée de l'Etat, ne recevra plus aucun appui des pouvoirs terrestres et sera miraculeusement conservée par la seule main de Dieu, comme une nacelle sur une mer orageuse.

C'est un sombre tableau que celui de ces quarante jours, pendant lesquels les flots montaient sans cesse et engloutissaient les hommes réduits au désespoir. Cependant un rayon consolateur brille à travers cette nuit. Parmi ceux qui périrent, se trouvaient combien d'enfants innocents et d'hommes sinon innocents, du moins ignorants, simples, et par là même moins coupables que d'autres! Qui peut douter qu'à ce moment suprême tous ceux-là n'aient crié à Dieu? Et même parmi les rebelles et les incrédules, plusieurs sans doute se rappelèrent alors la prédication de Noé; sa parole et ses prières produisirent chez eux, bien que tardivement, leur fruit. Ces malheureux furent jugés selon la chair, afin que selon l'esprit ils ne périssent point, mais que leur âme fût sauvée (1 Pierre IV, 6). Descendus dans le séjour des morts et retenus là comme dans une prison, l'Ecriture nous donne la consolante assurance qu'après plus de deux mille cinq cents ans l'Evangile leur a été annoncé. Ce que nous disons ici, ne fait point partie intégrante du dogme chrétien, de la règle immuable de la foi; mais nous avons le droit de le conclure des paroles de l'apôtre Pierre, avec les docteurs et les Pères de l'ancienne Eglise (1 Pierre III, 18-20). Jésus-Christ, mourant selon la chair, remit son esprit entre les mains du Père et fut « vivifié en esprit. » Il traversa

la sombre vallée où descendent les âmes des trépassés. Rempli d'une vie et d'une force divines, il entra dans le royaume des morts, non, comme tous les autres, en prisonnier, mais en libérateur. Car, par la mort, il avait brisé la puissance de celui qui avait l'empire de la mort (Hébr. II, 14). Il apporta la lumière dans ce sombre séjour et annonça la bonne nouvelle aux malheureux qu'avait engloutis le déluge et qui depuis si longtemps languissaient en prison. La rédemption leur fut offerte, et ceux qui crurent à ce message furent introduits dans un état meilleur. C'est là une dispensation tout exceptionnelle de Dieu en faveur de cette humanité primitive, qui n'avait encore ni la loi ni l'Evangile, et qui cependant avait dû subir ici-bas un jugement sans pareil. Ainsi le déluge a été pour beaucoup un moyen de salut, un baptême où leur vieil homme a péri, afin qu'ils eussent la vie selon l'Esprit. Ces réflexions nous permettent d'espérer que plusieurs de ceux qui aujourd'hui méprisent la Parole et l'œuvre de Dieu, se réveilleront de leur sommeil à l'heure de la grande tribulation, demanderont grâce et trouveront miséricorde auprès de Dieu. Mais si quelqu'un refusait jusqu'à l'heure de la mort de se convertir, en se réservant d'entendre l'Evangile et d'y croire dans le séjour des morts, celui-là tordrait l'Ecriture pour sa propre ruine et se trouverait trompé dans son attente.

II. Le déluge a duré au total une année entière [11]. Pendant cinq mois, les eaux se maintinrent, couvrant toutes les montagnes. Quels jours pour Noé et pour les siens! La terre n'était plus qu'un immense tombeau, et l'arche flottait au gré des vents sur un désert liquide sans limites. Paul et ses compagnons, dans leur périlleuse traversée, ne virent pendant plusieurs jours ni le soleil ni les étoiles, et tout espoir de salut semblait perdu (Act. XXVII, 20). Cette épreuve est peu

de chose, comparée à celle de Noé. Dieu ne lui avait pas dit combien de temps le déluge devait durer. Il avait pu croire que le jugement passerait rapidement; et voilà, la situation terrible où il se trouve se prolonge, tandis que les vivres diminuent dans l'arche. Il doit lui sembler que Dieu l'ait oublié, lui et les siens. C'est par de semblables épreuves que la foi de tout enfant de Dieu s'affermit et que le soldat de Christ devient digne de la couronne. Quand le Seigneur cache pour un temps sa face et ne répond pas aux cris des malheureux, c'est le moment pour eux — qu'il s'agisse d'une détresse matérielle ou d'une tentation spirituelle — de persévérer dans la patience et dans la foi et de ne pas perdre leur confiance, qui doit avoir une grande récompense. Telle fut l'épreuve de Jean-Baptiste, quand le Seigneur le laissa attendre et mourir en prison, celle de Jésus lui-même, lorsqu'il dut proférer cette plainte: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?... Je crie le jour, et tu ne réponds pas; la nuit, et je n'ai point de repos! » (Ps. XXII, 2-3). C'est une chose difficile que d'attendre si longtemps le Seigneur; mais il est bon de le faire. « Mon âme, pourquoi t'abats-tu, et pourquoi frémis-tu en moi? Attends-toi à Dieu; car je le célèbrerai encore; il est ma délivrance, il est mon Dieu! » (Ps. XLII, 12). C'est ainsi que Noé s'est attendu au Seigneur. Enfin, « Dieu se souvint de lui et de tous les êtres vivants qui étaient avec lui dans l'arche, » — et les eaux baissèrent. En réalité, Dieu ne l'avait pas oublié un instant; il n'avait cessé de penser à lui et aux siens. Mais il s'était contenu, il s'était tu, pour faire éclater ensuite d'autant plus magnifiquement son secours et sa miséricorde. Les sources de l'abîme s'étaient refermées; la pluie avait cessé; le soleil avait reparu, et jamais sans doute il ne brilla d'un plus doux éclat qu'après ce terrible déchaînement des éléments. Dieu fait luire au mo-

ment voulu le soleil de sa grâce sur ceux qui, aux heures de l'obscurité, ont compté sur lui.

L'arche s'arrêta sur le mont Ararat; les eaux diminuèrent graduellement; les traces du jugement disparurent, et une nouvelle végétation couvrit la terre purifiée. L'envoi successif d'un corbeau et de trois pigeons marque les différentes phases de la délivrance, jusqu'à ce qu'enfin Noé put ouvrir le toit de l'arche et poser de nouveau son pied sur le sol. On peut y voir en petit une image de la manière dont Dieu a rendu sa grâce à l'humanité tombée: dans le corbeau, l'oiseau de mort, qui ne rapporte aucun signe d'espérance, l'image de la loi qui tue (Rom. VII, 10); dans le pigeon, lorsqu'il revient sans avoir pu trouver un lieu où poser le pied, l'image du Saint-Esprit qui ne trouve encore dans l'humanité aucun lieu où demeurer et n'agit que d'une manière intermittente chez les prophètes de l'ancienne alliance; puis, lorsque, sept jours après, il revient portant la feuille d'olivier, signe de paix, l'image de Celui sur lequel repose le bon plaisir de Dieu et en qui habite son Esprit, de Jésus-Christ, dont le retour au Père est le signe de la paix conclue; enfin, lorsqu'après sept autres jours il ne revient pas, l'image de la descente du Saint-Esprit qui, depuis la Pentecôte, a trouvé une demeure qu'il n'abandonne plus, l'Église de Jésus-Christ (Jean XIV, 16). Si Noé eut sujet de se réjouir de ces signes de la miséricorde succédant à la colère, n'avons-nous pas bien plus sujet de nous réjouir et de rendre grâces, nous à qui la paix céleste et parfaite est assurée par l'ascension de Jésus auprès de son Père et par l'envoi de son Saint-Esprit?

XI

L'ALLIANCE DE DIEU AVEC NOÉ

(VIII, 15-IX, 17.)

I. La première chose que fit Noé, après sa merveilleuse délivrance, fut de rendre grâces à l'Eternel. Il bâtit un autel et offrit un holocauste. Lorsque le Seigneur nous a délivrés d'un grand danger ou d'une tentation, n'est-ce pas notre premier devoir de rendre grâces ? L'holocauste, où la victime est consumée tout entière sur l'autel, est l'image de l'absolue consécration que Dieu attend de notre reconnaissance. Cette consécration est l'œuvre de son Esprit, qui descend en nous et y allume le feu de l'amour divin.

Le sacrifice de Noé fut agréable à Dieu. « L'Eternel flaira une odeur d'apaisement. » C'est au cœur qu'il regarde, et non pas à la fumée montant de l'autel ; c'est du cœur plein d'amour et de foi de Noé et des siens qu'arrive jusqu'à lui ce parfum agréable. Non que l'homme fût changé, et que ses tendances naturelles fussent meilleures qu'auparavant. Après comme avant le déluge, « l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. » Cette corruption est trop profonde pour pouvoir être guérie par le châtiment : elle ne le sera que par une œuvre de l'amour divin, la réconcilia-

tion. Le bon plaisir de Dieu, sa patience, ses promesses, ne se fondent donc pas tant sur le sacrifice de Noé que sur le Rédempteur à venir et sur son parfait sacrifice. L'holocauste de Noé est une image du sacrifice de Jésus. C'est en vue de ce dernier que Dieu supporte avec patience et épargne la race coupable : « Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme. »

II. L'humanité commençait une carrière toute nouvelle; sous bien des rapports, la terre n'était plus la même qu'auparavant; il fallait à l'homme de nouvelles institutions et de nouvelles promesses. L'air était devenu plus froid et plus rude, comme après un grand orage; la terre, dévastée par les eaux, était plus malaisée à cultiver; les animaux n'obéissaient plus à l'homme comme aux jours d'Adam, et lui-même, sans cesse aux prises avec l'âpre nature, risquait de tomber dans la barbarie. De là les nouveaux commandements. « Que toutes les bêtes de la terre vous craignent et vous redoutent; que tout ce qui se meut et qui a vie vous serve de nourriture. » Il semble qu'avant le déluge l'homme ne se fût nourri que de végétaux et de lait, c'est-à-dire des aliments qui suffisent encore aujourd'hui dans les climats chauds. Mais ce n'est pas seulement aux animaux que l'homme doit inspirer désormais de la crainte. Un ordre sévère est établi au sein de l'humanité elle-même. « Quiconque répandra le sang de l'homme, son sang sera aussi répandu par l'homme. » C'est un âge de fer qui commence, et, pour mettre des bornes à la brutalité de l'homme, il faut la peine de mort et une autorité armée du glaive. Le pouvoir paternel avait d'abord été le seul; mais à mesure que l'humanité se multiplie, naît de ce pouvoir, par une direction divine, la puissance plus redoutable et plus sévère des juges et des

magistrats. Sans cette discipline, la société retomberait bientôt dans les débordements d'avant le déluge.

L'alliance est accompagnée d'une promesse : « Je ne détruirai plus tout ce qui vit, comme je l'ai fait. Tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point. » Nous vivons tous de cette promesse : jour par jour, Dieu fait lever encore son soleil sur les bons et sur les méchants et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Les terribles bouleversements qui, aux jours du déluge, firent de notre terre un vaste champ de ruines, ont pris fin pour toujours. La patience de Dieu permet que les moqueurs s'en aillent disant qu'il n'y a point de jugement, que tout demeurera en l'état où il est dès le commencement, que le monde est éternel. Mais un jugement par le feu attend les chrétiens infidèles des derniers temps (2 Pierre III, 3-13). Nous ignorons de quelle nature sera ce feu; mais, comme le feu nous fait souffrir plus que l'eau, il est certain que ce dernier jugement sera plus terrible que celui du déluge. Dieu n'en reste pas moins fidèle à sa promesse. Même alors, ni la terre, ni l'homme qui l'habite, ne sera exterminé. Dieu conserve, purifie, perfectionne l'œuvre de ses mains ; il ne la détruira pas. La terre et la vie terrestre subsisteront, affranchies de la malédiction, dans le glorieux règne du Christ, — selon ce mot du Psaume : « Tu renouvelles la face de la terre » (Ps. CIV, 30); — et, dans le règne de mille ans même, « ne doivent point cesser semailles et moissons, froid et chaud, été et hiver, jour et nuit. »

Dieu met son arc dans la nuée, en signe de son alliance immuable avec tous les êtres vivants. A plusieurs reprises, il donne à Noé l'assurance qu'aucun déluge ne viendra plus ravager la terre. Il sait combien notre cœur est tremblant et découragé, quand il a vu de près ses jugements,

et il nous console comme une mère console son enfant; il fait oublier à Noé les cruelles angoisses qu'il vient de traverser, par l'apparition de cet arc qui doit en tout temps nous rappeler que le châtiment est passé et que Dieu a pour nous des pensées de paix. Qu'avant le déluge l'arc-en-ciel eût déjà paru ou non, peu importe. Quoi qu'il en soit, il est le mémorial de la bonté divine qui nous convie à la repentance, et il atteste qu'après le jugement le Seigneur fait briller de nouveau le soleil de sa grâce.

III. Tout cela nous parle enfin des choses à venir. Qui ne pressent qu'un grand jugement approche pour les peuples chrétiens? Il arrivera aussi certainement que le déluge vint pour le vieux monde; mais il passera de même, et « les temps du rafraîchissement viendront de la part du Seigneur » (Act. III, 20). Plus sombre aura été la période du jugement, plus belle et plus heureuse sera celle où le royaume des cieux s'établira sur la terre renouvelée. Comme Noé et les siens offrirent leur holocauste, les élus, échappés au châtiment, inaugureront alors un culte nouveau; ils célébreront la grande fête de la délivrance, et ils offriront à Dieu l'adoration parfaite. Heureux les prêtres du Seigneur qui auront le privilége de lui présenter ce sacrifice d'actions de grâces! Heureux aussi ceux qui seront appelés à s'asseoir au repas du sacrifice! Ceux qui auront part au banquet de l'Agneau, goûteront une joie qui, après avoir rempli le ciel, aura son écho sur la terre entière. Transporté en esprit à ce moment bienheureux, l'apôtre entend une voix sortir du trône de Dieu: « Louez notre Dieu, vous, tous ses serviteurs, et vous qui le craignez, petits et grands! » à laquelle répond une grande multitude dont la voix est pareille au bruit de grosses eaux et de grands tonnerres: « Alléluia! Car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, est entré dans son règne; réjouis-

sons-nous et faisons éclater notre joie, et donnons-lui gloire; car les noces de l'Agneau sont venues! » (Apoc. XIX, 1-9).

Le Seigneur, qui approuva le sacrifice de Noé, accueillera avec faveur le service de ses élus; comme il lui renouvela la bénédiction donnée à Adam : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre, » il renouvellera du ciel l'effusion de son Esprit. Sa lumière et sa vérité se répandront sur toute la terre; du sanctuaire céleste, séjour de l'Eglise, le salut découlera sur le sanctuaire terrestre, c'est-à-dire sur le peuple d'Israël, pour s'étendre de là à tout le monde païen. Comme l'Eternel fit la paix avec l'humanité et avec la terre et mit dans la nuée l'arc, signe de son alliance, ainsi, quand ses jugements auront passé, la paix règnera au ciel et sur la terre. Le chant des anges dans la nuit de Noël sera accompli; le vrai Salomon, le Prince de la paix, paraîtra sur son trône. Lorsque Jean contemple l'Eglise glorifiée adorant son Dieu, et le Fils de l'homme sur le trône, il voit ce trône entouré d'un arc-en-ciel, en signe que le temps de la colère est passé et que la paix parfaite est établie (Apoc. IV, 3).

Nous sommes membres de ce royaume de paix; dès maintenant, nous marchons sous la conduite de Salomon et nous nous efforçons de conserver la paix avec Dieu, la paix les uns avec les autres, afin que, lorsqu'il apparaîtra, nous soyons reconnus pour lui appartenir et nous obtenions auprès de lui une place qui ne puisse jamais nous être ravie!

XII

NOÉ ET SES FILS APRÈS LE DÉLUGE

(IX, 18-X, 32.)

I. Le récit de la chute de Noé est au nombre de ceux dont il est aisé de se scandaliser. Mais l'Ecriture a jugé bon de ne point nous cacher les fautes des hommes de Dieu ; car elles nous servent d'avertissement, et elles sont une source de consolation pour les pécheurs repentants. D'ailleurs, c'est précisément dans ces histoires, où l'homme charnel ne voit qu'un sujet de plaisanterie, que se cache souvent un sens profond et spirituel qui lui échappe.

A partir du déluge, la durée moyenne de la vie humaine diminue tout d'un coup de moitié. La lutte de l'homme avec la nature est désormais plus rude. Dieu lui permet de se nourrir de la viande des animaux; et, avec son approbation, il commence à se livrer à la culture et à la préparation du vin. Mais le vin, qui devait le fortifier, devient pour Noé une occasion de chute. Il s'enivre et se couvre de honte devant ses propres fils. Ce fait renferme une grave leçon. Qu'on songe à l'âge, à l'expérience, à la sagesse, aux œuvres, à la fidélité d'un Noé! Il tombe cependant. Qui de nous oserait encore se croire à l'abri des péchés grossiers?

La foi de Noé avait traversé victorieusement les plus rudes épreuves; les jours de paix qui suivent le déluge lui sont plus funestes que toutes ses afflictions précédentes. L'âge ne l'empêche pas de s'égarer. Les grâces même qu'il a reçues autrefois ne l'en préservent pas. Il n'en est pas de la grâce de Dieu comme des biens matériels. On gagne et on amasse des biens dans les années de la force; puis, quand vient l'âge, on se repose et l'on vit de ce que l'on a acquis. Il en est autrement dans la vie spirituelle. C'est jusqu'au terme de l'épreuve, c'est-à-dire de notre existence terrestre, qu'il faut travailler et lutter, veiller et prier. Travailler d'avance, pour se reposer après, veiller d'abord, puis dormir, n'est pas possible. Il ne faut jamais dormir, jamais tomber dans l'inaction spirituelle, dans l'inertie ou la rêverie. « Que celui qui croit être debout, prenne garde qu'il ne tombe! » (1 Cor. x, 12).

C'est précisément lorsqu'on a reçu de grandes grâces, que viennent les heures les plus critiques. Noé en est la preuve. Notre cœur, insensé et perverti, prend occasion de la bienheureuse expérience du secours de Dieu pour se confier en lui-même; et l'orgueil va au-devant de la ruine. Quand on se confie en soi-même, on est léger et imprévoyant, on néglige la prière. Il faut être humble pour conserver intacts les dons de Dieu; il faut marcher dans un saint tremblement, tenir sans cesse son cœur dans ses mains. Sans doute, nous sommes de nouvelles créatures, et l'Esprit de Dieu a pris possession de nous; notre vieil homme est crucifié. Toutefois, n'oublions pas que c'est « avec Christ » qu'il est crucifié (Rom. vi, 3-8). Avec Christ, et non hors de lui! Tant que nous demeurons en lui, sa force, sa vie, son Esprit est avec nous, et sa victoire devient la nôtre. Mais si nous nous séparons de lui par l'incrédulité, par la désobéissance, par la légèreté, sachons bien que notre vieil homme

n'est plus ni sur la croix, ni dans la tombe, et que tous ses vices ne tardent pas à reparaître. Si nous sortons de la communion cachée avec Christ, nous ne pouvons manquer de faire d'humiliantes expériences. Si nous repoussons les avertissements et les censures de son Esprit, notre châtiment sera de voir notre honte dévoilée à tous les regards, comme celle de Noé.

Parmi les trois fils de Noé, il s'en trouve un dont le cœur est profondément perverti. Le patriarche, si souvent raillé par le monde incrédule, est maintenant un objet de moquerie pour son plus jeune fils; ce doit être pour lui une souffrance pareille à celle que fit éprouver à Jésus la trahison de Judas. Dans l'arche, parmi ceux mêmes que la miséricorde divine avait miraculeusement préservés, se trouvait donc un être dépravé! Car il y a chez Cham autre chose que la frivolité de la jeunesse. La sévérité de la peine le prouve: ses moqueries étaient le fait d'un cœur orgueilleux et insolent.

Le scandale donné par Noé était grand, il est vrai. Mais se scandaliser en devient-il une vertu? Plusieurs se l'imaginent. Lorsqu'ils se scandalisent des faiblesses de leurs parents ou des fautes des hommes pieux, et qu'ils les commentent et les racontent avec le sentiment d'être meilleurs que ceux qui ont failli, ils croient par là faire preuve de sérieux et de zèle chrétien. Leur scandale, leurs médisances, sont bien plutôt la marque de leur faiblesse, de leur peu d'amour et de leur orgueil.

Mais nul ne devra-t-il donc dévoiler et censurer les fautes commises et les abus tolérés par les chefs de l'Eglise ou de l'Etat? Que celui qui a mission pour cela le fasse au contraire sans nulle crainte des hommes, et qu'il proteste contre les scandales, non à la manière de Cham, dans un esprit moqueur et méprisant, mais comme les deux témoins de l'Apocalypse qui se lèvent, vêtus de sac, contre l'Antéchrist (xi, 3). Que

les serviteurs de Christ, qui ont à prêcher l'Evangile du royaume, sachent manier l'épée de l'Esprit et n'épargnent pas les traits contre Babylone; mais qu'ils portent intérieurement le vêtement de sac! Tous nous avons à le porter. Si c'est dans cet esprit-là et dans les limites de notre mission que nous censurons le vice, nul n'a le droit de dire que nous commettons le péché de Cham.

II. Les paroles de Noé sur ses fils — la dernière chose qui nous soit rapportée de lui — sont une prophétie. C'est peu avant sa mort, sans doute, que le patriarche et par lui l'Esprit prophétique les a prononcées. Il eût mérité que l'Esprit de Dieu se retirât de lui. Mais le Seigneur ne le rejette point; il le relève au contraire. Ce récit nous a été transmis pour notre consolation : si nous venons à être surpris par la tentation, nous saurons ne pas désespérer.

La bénédiction et la malédiction d'un père sont une réalité et déploient leurs effets chez ses enfants. Ceux-ci sont traités, en cette vie déjà, selon qu'ils ont agi envers leurs parents. Au cinquième commandement est attachée la promesse : « Afin que tu vives longtemps sur la terre. » Celui qui honore père et mère peut s'attendre à être béni dans ses affaires et dans ses enfants; quiconque suit l'exemple de Cham, ne devra pas se plaindre, si le malheur vient le frapper dans sa propre famille. Le mépris de l'autorité paternelle, la moquerie et l'insubordination à l'égard des serviteurs de Christ et de l'autorité légitime dans l'Etat, sont toujours pour un peuple les signes précurseurs d'un jugement.

Les paroles de Noé nous le montrent. Canaan était le plus jeune fils de Cham; c'est dans sa personne que ce dernier est puni pour le pèché que lui-même, le plus jeune fils de Noé, a commis envers son vieux père : « Maudit soit Canaan!

Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères! » L'Ecriture nous montre l'accomplissement de cette malédiction dans la destruction et l'asservissement des Cananéens par Josué. Peut-être faut-il en rapprocher aussi certains faits de l'histoire profane. Les royaumes chamitiques, l'Egypte, la Phénicie, Carthage, ont disparu; les noirs descendants de Cham sont tombés dans le plus misérable esclavage. Mais ce qui est certain, c'est que la rétribution qui se fait de la faute des pères sur les descendants, ne s'étend pas au-delà de cette vie. Devant le tribunal de Christ, chaque individu portera uniquement « son propre fardeau » (Gal. VI, 4, 5; Ezéch. XVIII, 4).

Sem et Japhet agissent envers leur père comme le commandent l'amour et le respect filial. Ils couvrent sa honte et détournent leurs regards. Leur récompense est cette promesse: « Béni soit l'Eternel, le Dieu de Sem; que Dieu mette Japhet au large, et qu'Il habite dans les tentes de Sem! » Jéhova, le seul vrai Dieu, devient le Dieu de Sem; Sem sera le porteur de l'espérance patriarcale; c'est parmi ses descendants que se maintiendront la Parole, la révélation et le culte du vrai Dieu. Le Seigneur aura son habitation dans les tentes de Sem; c'est là qu'on pourra le trouver, là qu'il révèlera sa présence miséricordieuse, là qu'enfin s'accomplira le dessein de son amour et qu'il habitera dans une chair mortelle. Le Fils de Dieu s'unira à la semence d'Abraham — c'est-à-dire de Sem — pour dresser sa tente parmi les hommes. Ainsi, ce sont surtout des biens spirituels qui sont promis à Sem; tandis que les bénédictions temporelles sont réservées à Japhet. C'est de ce dernier que sont issus les peuples qui s'étendent de l'Inde au nord et à l'ouest de l'Europe, et dont la prépondérance s'est maintenue jusqu'à nos jours, grâce à la richesse de leurs dons naturels.

Une partie de ces Japhétites, ceux qui peuplent l'Europe, jouissent des bienfaits de l'Evangile, dont les autres races sont en grande partie exclues. Offert d'abord aux Sémites, c'est-à-dire aux Juifs, et dédaigné par eux, l'Evangile nous a été transmis. Ce grand événement aurait été prédit par Noé, s'il fallait traduire ses paroles comme on le fait ordinairement : « Japhet habitera dans les tentes de Sem. » Le sens en serait alors le même que celui des paroles de Paul Rom. XI, 17-24, d'après lesquelles les branches de l'olivier noble — les Juifs — ont été retranchées et remplacées par celles de l'olivier sauvage — les Gentils — qui sont ainsi devenues participantes de la racine et de la sève de l'olivier franc.

III. Tels sont les trois fils de Noé ; « c'est d'eux que sont sorties les nations qui ont peuplé toute la terre après le déluge. » Il y a donc trois grandes familles, auxquelles répondent les trois continents de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; cette répartition toutefois n'a rien de rigoureux, toutes trois étant représentées en Asie, tandis que l'Afrique est presque exclusivement occupée par les Chamites et l'Europe par les Japhétites. La table des peuples (chap. X) nous donne une idée de ce qu'était la terre à l'époque d'Abraham et de la vocation d'Israël. Plusieurs peuples qui y figurent ont disparu dès lors, pendant qu'il s'en formait de nouveaux qui n'y paraissent point encore [12].

Soixante-douze — six fois douze — peuples y sont énumérés. Ce nombre, rapproché de celui des tribus d'Israël, ne saurait être accidentel. On les retrouve l'un et l'autre dans l'histoire de notre Seigneur, qui envoie d'abord ses douze apôtres, puis ses soixante et douze disciples*), pour marquer

*) Voir Luc X, 1. Parmi les manuscrits de l'évangile, les uns parlent de *soixante-douze*, les autres de *soixante-dix* disciples seulement.

que l'Evangile doit être prêché d'abord aux Juifs, puis à tous les peuples de la terre.

La promesse est donnée à Sem; Cham et ses descendants serviront. D'après cela, on s'attendrait à voir les Sémites briller par leur puissance et leur gloire. Mais le premier grand conquérant est Nemrod, le fils de Cus, un descendant et un héritier de Cham. « Le commencement de son règne fut Babel, » et la seconde capitale de ce premier empire universel fut Ninive[13]. Il fut « un puissant chasseur, » — il ne manquait pas alors de bêtes féroces à détruire, — un fondateur de cités, un tyran; selon la tradition, un persécuteur et l'un des constructeurs de la tour de Babel, et, d'après le sens de son nom, un « rebelle. » La foi des Sémites est donc mise à l'épreuve. C'est ainsi que Caïn aussi est plus puissant que Seth, Ismaël plus belliqueux qu'Isaac, Esaü un puissant chef, tandis que Jacob doit prendre la fuite et servir. La bénédiction et la malédiction de Noé ne s'accomplissent point, semble-il; ce qu'on voit en est plutôt le contre-pied: l'une et l'autre ne se sont réalisées que tardivement. Ne jugeons pas des desseins et des promesses de Dieu par ce que nos yeux voient présentement, mais par la Parole de Dieu. Il faut s'attendre à lui et persévérer dans la foi à la venue de son règne, alors même que tout ce que nous voyons autour de nous proclamerait le contraire. Qu'étaient les tentes de Sem, à côté de la ville royale que bâtissait Nemrod ? Mais l'Eternel habitait dans ces tentes, où l'on invoquait son nom, où l'on croyait à sa promesse et où il devait apparaître un jour à Abraham. Ce n'est pas dans les exploits de chasse et de guerre ou dans les constructions de Nemrod, c'est dans le culte des Sémites qu'est le germe d'où naîtra le royaume éternel de Dieu.

Nemrod, le fondateur de la première monarche universelle, est un précurseur du dernier Antéchrist : il est « un puissant chasseur devant l'Eternel, » il veut avoir le pas sur

Dieu lui-même et établir son propre empire ici-bas. A peine les royaumes de ce monde commencent-ils d'exister, que se montre leur caractère anti-divin. A aucune époque, mais surtout pas dans les derniers temps, il ne faut attendre autre chose des dominateurs de la terre. Nous n'avons rien à espérer des Nemrod. Il ne fera pas bon ici-bas, tant que le Seigneur ne sera pas apparu, et son règne avec lui. Mais avant que celui-ci triomphe, il faut d'abord que passe la grande tribulation.

XIII

LA TOUR DE BABEL

(XI, 1-9.)

I. Les descendants de Noé nous présentent le spectacle d'une race remplie du sentiment de sa force et d'un besoin désordonné d'activité. Ils oublient de nouveau Dieu et suivent des voies semblables — bien que moins perverties — à celles des hommes d'avant le déluge. « Bâtissons une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. » Ils avaient donc un pressentiment de leur dispersion; ce que redoute l'impie, ne manque pas de lui arriver. Peut-être l'un des patriarches, voyant les progrès de leur impiété, les avait-il menacés de quelque chose de pareil. Ils veulent se prémunir contre une telle dispensation en faisant de leur ville et de leur tour le centre d'un empire universel solidement fondé. Il ne s'agit point pour eux d'édifier une œuvre d'art, mais d'établir leur domination. Ils savent aussi bien que nous qu'on n'élève pas des briques jusqu'au ciel. Leur tour doit être le symbole de leur empire, qu'ils entreprennent d'établir sans Dieu, et même pour le braver. Elle s'élèvera jusqu'au ciel, c'est-à-dire qu'elle sera pour toujours assurée

contre toute intervention de Dieu. Tout l'édifice est fait pour être un symbole de la grandeur de l'homme. L'homme veut « élever son trône au-dessus des étoiles du Dieu fort, » égaler la puissance divine, être Dieu sur la terre : il s'enivre de la pensée qui avait séduit nos premiers parents: « Vous serez comme des dieux. » C'est déjà là même tendance qui parviendra à son apogée dans l'homme de péché, qui s'élèvera au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore (2 Thess. II, 4).

Nébucadnetsar, se promenant un jour sur la terrasse de son palais, s'écria : « N'est-ce pas là la grande Babylone que j'ai bâtie pour ma demeure royale et pour la gloire de ma magnificence ! » Le châtiment ne tarda pas : lui aussi fit l'expérience que Dieu résiste aux orgueilleux (Dan. IV, 29-33). Les montagnes de décombres qui couvrent aujourd'hui les rives désertes de l'Euphrate, là où fut autrefois Babylone, sont les restes des constructions de Nébucadnetsar, qu'Hérodote a vues et décrites, et qui étaient des essais de restauration des antiques édifices de Babel [14].

II. Dans la plaine de Sinéar, comme dans le paradis, c'est l'orgueil de l'homme qui provoque le jugement de Dieu. Le châtiment répond à la faute. Adam veut être comme Dieu : il ne sera plus que poudre; — être immortel : il sera la proie de la corruption; — monter au ciel : il descendra dans la tombe; — être indépendant et glorieux : il sera l'esclave du péché et de la mort. Il en est de même des orgueilleux constructeurs de Babel. Ils veulent s'assurer un renom éternel : ils ne récoltent que honte et confusion; — établir un empire universel : saisis par la frayeur, leur impuissance devient manifeste; — fonder solidement leur unité : ils sont punis par la division et la dispersion.

« Dieu dit : Descendons, et confondons leur langage. » Il n'a nul besoin de descendre pour savoir ce qui se passe;

mais il y a des temps où il semble qu'il ne voie et ne sache pas, où il se contient et se tait, ensorte que les impies se croient en sûreté et deviennent insolents. Mais, soudain, il fixe sur eux son regard et leur fait sentir sa présence; alors la terreur les saisit, et ils sont obligés de dire: Dieu, qui nous semblait si loin, est descendu, et il est venu nous barrer le chemin (Exode XIV, 23-25)!

Le souvenir de la tour de Babylone et du jugement dont elle fut le témoin, s'est conservé chez les païens, dans la légende des géants qui entassent les montagnes pour escalader le ciel, et que le Tout-Puissant frappe de sa foudre[16]. C'est sans doute quelque catastrophe de ce genre qui, à la tour de Babel, remplit les hommes de terreur et leur fit perdre la parole et la mémoire: ils voulurent parler, mais ils bégayaient, ils ne se comprenaient plus, et ils ne purent que s'enfuir et se disperser dans toutes les directions. Ainsi fut détruite l'unité du genre humain. L'une des plus grandes énigmes de l'histoire est résolue ici en peu de mots. Si tous les hommes sont issus d'un couple unique, si tous les peuples descendent des trois fils de Noé, comment expliquer les différences profondes qui les séparent, l'étonnante diversité de la couleur et de la forme, de la langue et de la religion? La Bible répond: par un jugement de Dieu, par un acte de sa puissance qui a brusquement changé l'état des choses et détruit l'unité de la famille humaine. La surface du globe porte partout des traces de destruction, et l'humanité elle-même est comme un champ de ruines où nous ne trouvons plus que des fragments épars de la langue et de la religion primitives. Le paganisme a suivi de près la séparation des peuples: les temps commencent où Dieu « laisse les nations marcher dans leurs voies » (Act. XIV, 16). Le culte du vrai Dieu se perd; l'homme tombe par sa propre faute dans l'adoration de la créature et de toute espèce de faux dieux de son

invention. Le châtiment qui le frappe à la tour de Babel empêche l'apparition prématurée de l'Antéchrist. Dieu permet un moindre mal, un mal réparable, le paganisme, pour en éviter un plus grand et plus incurable. Tandis que les peuples s'égarent comme des brebis sans berger, sa patience et sa bonté veillent sur eux; il leur fait sentir ce qui leur manque; il éveille en eux le soupir après un Rédempteur; puis, quand les temps sont accomplis, il leur envoie son Fils.

III. La malédiction qui a frappé Adam a disparu depuis que le Fils de Dieu a subi le châtiment pour les fils d'Adam et a été fait malédiction pour nous. Le jugement prononcé à la tour de Babel et la malédiction qui a dès lors pesé sur l'humanité, ont été annulés lorsque Dieu a formé son Eglise du sein de tous les peuples qui sont sous le ciel, pour en faire sortir la mystérieuse unité du corps de Christ. Ce qui se passe à la Pentecôte, lorsque les disciples, poussés par l'Esprit-Saint, proclament les choses magnifiques de Dieu en toutes sortes de langues, et que des gens de tout pays croient et se font baptiser, est précisément l'inverse de ce qui s'était passé à Babylone. Là, les langues avaient été confondues; ici, se révèle, dans la diversité des langues, le même divin Esprit; là, l'unité de la race humaine a été déchirée; ici, elle est rétablie dans l'Eglise; là, la haine mutuelle des peuples a pris naissance; ici, elle est supprimée, et les hommes, autrefois séparés, sont réunis par le lien de l'amour; ici, se rassemble un seul troupeau sous un seul Berger et se forme le corps unique du Chef céleste.

L'antique Babel est la caricature, que les hommes ont inventée, de la cité de Dieu. Ils ont voulu élever leur édifice jusqu'au ciel; mais Dieu seul peut relier le ciel à la terre. L'édifice qui s'élève vraiment jusqu'aux cieux, c'est l'Eglise, dont la tête est dans le ciel, qui a reçu d'en-haut l'Esprit et

la vie, et qui a là-haut sa patrie et son but; sa nature est céleste, elle est construite pour l'éternité, le royaume indestructible lui est assuré; elle est la Jérusalem d'en-haut, la cité du Dieu vivant, le tabernacle de Dieu avec les hommes qui ne peut être ébranlé, le contraire de la vieille Babylone, orgueilleuse, terrestre, objet du jugement. C'est au milieu d'elle que nous aussi avons notre place et notre droit de cité. Nous appartenons à la nouvelle création, franche de malédiction. « Le monde passe avec sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jean II, 17).

IV. Les chrétiens n'ont pas assez pris à cœur l'avertissement que renferme l'exemple de Babylone. La chrétienté ne devrait être qu'un cœur et qu'une âme pour proclamer une même vérité et louer d'une même bouche le Seigneur; mais elle présente le spectacle d'une nouvelle confusion des langues. La division y a pénétré; les haines des partis se sont allumées entre les chrétiens. Ceux-là mêmes qui servent le Seigneur et désirent annoncer sa vérité, se font la guerre les uns aux autres, parce qu'ils ne comprennent plus réciproquement leur langage. Souvent ils ont au fond une même pensée; mais l'un est incapable de comprendre et d'apprécier l'intention de l'autre. C'est ainsi qu'il en était à la tour de Babel : il se peut que parfois les différents architectes eussent la même idée; mais ils ne s'entendaient plus; chacun prêtait à l'autre quelque dessein absurde, et, ne pouvant plus travailler ensemble, ils devaient se disperser.

Comment ces divisions maudites se sont-elles introduites dans la chrétienté? L'exemple de Babylone nous l'apprend. Les chefs de l'Eglise, lorsqu'elle était encore une, ont voulu se faire un nom sur la terre bien plutôt que glorifier le nom du Seigneur, faire de l'Eglise une puissante cité terrestre, le

fondement d'un empire universel, et anticiper le royaume des cieux dans un temps où les disciples du Christ devaient marcher dans l'humiliation et porter la couronne d'épines de leur Maître, et non la triple couronne de la domination du monde. Semblables au peuple de Babel, les princes de l'Eglise se sont crus assez forts pour s'asservir la terre, et leur tentative de dominer le monde a semblé pour un temps réussir. Ainsi naquit une nouvelle Babylone, pour l'édification de laquelle tout moyen parut bon. Mais l'entreprise ne pouvait réussir. Comme ces grands dômes du moyen-âge demeurés inachevés, la tentative de transformer l'autel en trône et l'Eglise de Christ en un empire universel, a été interrompue. Le Seigneur est intervenu par son jugement, et le châtiment a été la division, la confusion des langues, dont nous souffrons tous.

L'homme a fait ainsi de la cité de Dieu une nouvelle Babylone. Elle n'en demeure pas moins la cité de Dieu. En dépit de son état présent, Christ est au milieu d'elle, et Dieu la maintient. Il n'abandonne pas son ouvrage; il achèvera sa Jérusalem céleste.

Retenons pour nous cette leçon : « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles » (1 Pierre v, 5). Ce n'est pas en se confiant en eux-mêmes et par des moyens charnels que les disciples de Christ accompliront leur tâche et travailleront pour leur Maître. La vraie parure de l'Eglise, c'est l'humilité, — renoncer à la gloire, à la puissance et à la grandeur dans ce monde, s'abstenir de toute recherche des biens périssables. Plus elle a reçu de grâces, plus il lui convient d'être humble. Le plus grand péril pour toute âme chrétienne, c'est l'orgueil, qui fait de Dieu même notre ennemi, et qui nous ferme tous les trésors du ciel; l'humilité est la clef qui nous ouvre les trésors de Christ, où nous pouvons puiser dans sa plénitude grâce sur grâce.

XIV

LA VOCATION D'ABRAHAM

(XI, 10-XII, 3.)

I. Moïse ne nous raconte rien de la période qui va du déluge à la vocation d'Abraham, excepté la construction de la tour de Babel et la séparation des peuples. Il nous donne seulement la liste des dix patriarches dont la vie remplit cette période et qui continuent la race élue sur laquelle repose la promesse. Au milieu de cette série se trouve Péleg, né à l'époque où la terre fut partagée et où la durée de la vie humaine fut pour la seconde fois réduite de moitié, c'est-à-dire de quatre cents à deux cents ans en moyenne (x, 25). Les peines de l'existence avaient augmenté, et les forces de la nature humaine avaient diminué. Il semble que Dieu ait brisé la force et abrégé les jours de l'homme pour le préserver de l'orgueil et des entreprises téméraires.

La divine lumière de la raison et de la conscience avait aussi diminué dans l'humanité; les cinq générations de Péleg à Abraham sont l'époque de la naissance et de la diffusion du paganisme. Nous pouvons lire dans l'histoire des peuples les degrés qu'ils ont parcourus sur cette voie d'erreur. Ils n'avaient pas totalement oublié le Créateur, l'Au-

teur de tout bien, le Régulateur des choses humaines, le Législateur et le Juge du monde; sous différents noms et sous des figures de leur invention, ils l'invoquaient encore; ils n'étaient pas entièrement privés de la « vraie lumière qui éclaire tous les hommes. » Le paganisme, avec ses prêtres et ses autels, ses sacrifices et ses prières, ses temples et ses fêtes, n'est pas une pure création de l'homme; c'est une altération et une dégradation de la religion patriarcale, que Noé avait transmise à ses descendants[16]. Si le judaïsme est une figure du christianisme, le paganisme en est la caricature; caricature qui, entre les mains de l'homme et par sa faute, s'est de plus en plus éloignée du modèle primitif, jusqu'à ce que, toujours plus laide et plus sombre, elle ait revêtu ces formes repoussantes que nous trouvons aujourd'hui chez les païens de l'Inde ou de l'Afrique et que nous dépeignent les récits des missionnaires.

Le premier degré sur cette voie fut dans l'antiquité l'adoration du ciel et de la terre, du soleil, de la lune et des étoiles, des montagnes et des fleuves, regardés comme autant d'êtres vivants; le second pas fut d'invoquer comme des êtres divins, après leur mort, des bienfaiteurs de l'humanité, ou même pendant leur vie de puissants monarques; le dernier degré, enfin, de la corruption consista à fabriquer des images, des dieux à forme humaine ou animale, et à leur offrir un culte comme si des êtres supérieurs étaient présents dans ces images.

Saint Paul, dans l'épître aux Romains, jette une grande lumière sur tout ce développement (I, 18-25). Le premier péché des païens fut, bien qu'ils connussent Dieu, de ne point le glorifier comme Dieu et de ne point lui rendre grâces. Ce grand péché d'omission est le point de départ du paganisme. Ayant étouffé en eux-mêmes le sentiment de la reconnaissance, négligeant la prière, fermant leur cœur au témoignage de

l'Esprit divin, ils sortirent de l'obéissance et oublièrent leurs obligations envers Dieu : la conséquence immédiate fut qu'ils s'égarèrent dans de vaines pensées ; se croyant sages, ils devinrent fous; ne pouvant s'affranchir de la crainte d'une puissance supérieure, ils offrirent leurs adorations à la créature, d'abord à côté, puis à la place du vrai Dieu. Le dernier fruit de cet égarement fut l'obscurcissement des consciences : le sens moral des païens est émoussé ; ils ont perdu la faculté de distinguer le bien du mal, la vertu du vice. Dieu — et c'est là leur châtiment — s'est retiré d'eux et les a livrés à des passions honteuses, au point que les actes les plus infâmes font partie de leur culte. Quelques peuples, les Cananéens, par exemple, en étaient déjà là au temps d'Abraham; mais l'idolâtrie, avec ses fruits pernicieux, tendait à se répandre chez tous les autres.

Qui ne reconnaîtrait, dans tout ce développement et dans cette dégradation progressive du paganisme, un exemple à méditer pour la chrétienté? Nous avons reçu de Dieu des lumières plus grandes, des institutions plus saintes, des grâces plus précieuses, que celles que renfermait pour les premiers hommes la vieille religion patriarcale. Si nous nous éloignons du céleste Bienfaiteur, si nous fermons nos cœurs à la prière, à l'action de grâces, à l'obéissance, la lumière de la vraie connaissance de Dieu, la pureté de la foi chrétienne, diminueront fatalement; la foi, d'abord déformée en superstition, sera ensuite rongée par l'incrédulité; après avoir été encombrée de prescriptions et de fables d'invention humaine, comme un arbre enveloppé de plantes parasites, elle finira par être tuée par le ver rongeur du doute. En même temps, la moralité sera de plus en plus minée, et, avec les égarements spirituels du paganisme, nous verrons reparaître ses vices charnels. Puisse la chrétienté ne jamais perdre de vue cet effrayant exemple du paganisme! Et que

chacun de nous, individuellement, sache comprendre cet avertissement. Si Dieu nous a révélé sa miséricorde, c'est pour que nous soyons fidèles à adorer et à rendre grâces; si Christ nous a éclairés, c'est pour que nous marchions dans la lumière. Il faut que chaque progrès dans la connaissance en soit un en même temps dans l'obéissance et dans l'amour. Autrement, le bon Esprit nous abandonne; et, dans la mesure où il se retire, nous sommes envahis par des puissances ténébreuses, contre lesquelles nul homme n'a le pouvoir de nous protéger. Dieu seul peut nous en garder, et il le fait, si nos cœurs sont à lui et si toute notre vie est une marche dans la lumière.

II. Des ténèbres grandissantes couvraient la terre, et l'obscurité enveloppait les peuples; à peine, ci et là, apercevait-on encore quelques points lumineux, près déjà de disparaître aussi, lorsque le Dieu de gloire apparut à Abraham et lui dit: « Sors de ton pays et de ta parenté, et va dans le pays que je te montrerai. Je te ferai devenir une grande nation, et je te bénirai; tu seras en bénédiction, et toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » Le patriarche Sem, auquel l'Eternel avait promis d'être son Dieu, devait être encore en vie à ce moment; sans doute, il avait conservé pur le culte du vrai Dieu. La lumière de la vérité divine n'était donc pas encore éteinte sur la terre. Cependant Sem n'avait pu empêcher l'idolâtrie de s'introduire parmi les siens. «Vos pères ont demeuré au-delà du fleuve, et ils ont servi d'autres dieux, » dit l'Eternel aux enfants d'Israël, par la bouche de Josué (Jos. XXIV, 2). Ainsi des dieux étrangers avaient trouvé place même dans les tentes de Sem, et le danger était grand, que la vraie religion disparût de la terre avec les quelques justes qui restaient encore. La sagesse et l'amour de Dieu ne devaient pas laisser les choses en venir à ce point. L'homme

a beau être infidèle; lui demeure fidèle, et il ne saurait renier ses promesses et ses desseins de miséricorde.

La volonté de Dieu n'a pas été de se révéler à tous les peuples à la fois; il garde le silence vis-à-vis de la masse des païens, et, les laissant suivre leurs voies, il choisit un seul homme, auquel il trouve bon de parler et de se révéler, et qu'il se plaît à éclairer et à sanctifier. Celui-ci devra inculquer à son tour les commandements de Dieu à ses descendants, dont le Seigneur a résolu de faire une race sainte, son peuple particulier, habitant séparé, sans se mêler au monde païen, à l'abri de ses influences ténébreuses. Ainsi sera conservé sur la terre un lieu, un peuple, d'où, quand les temps seront accomplis, pourra sortir le Sauveur du monde, où pourra naître et grandir celui qui doit, selon l'antique prophétie, écraser la tête du serpent. La lumière et la vérité ne resteront donc pas à toujours le monopole de la seule race d'Abraham; du peuple élu, elles se répandront sur tous les peuples. Ce peuple sera l'instrument de la conversion des Gentils; par lui, « toutes les familles de la terre seront bénies. » Cette promesse concerne Israël; mais Israël avec son Roi et son Chef à sa tête, Israël réuni et concentré en Jésus-Christ, non Israël séparé du Rédempteur. Dieu avait promis aussi à Abraham et à sa race des biens terrestres. Mais la promesse vise essentiellement les biens spirituels, dont l'humanité était déjà et devenait tous les jours plus pauvre. C'est par Christ et par son peuple que celle-ci recouvrera ce qui lui a manqué dès le jour où Dieu s'est retiré d'elle : la présence du Saint-Esprit et tous les biens célestes dont il est le distributeur. Aussi l'apôtre enseigne-t-il que la bénédiction d'Abraham, promise aux Gentils, c'est l'Esprit que nous recevons par la foi en Jésus-Christ (Gal. III, 14).

Pour la première fois, la bonne nouvelle du salut avait retenti aux oreilles de l'homme déchu dans le paradis; pour

la seconde, lorsque Noé transmit la promesse à son fils Sem; pour la troisième fois, le dessein de Dieu se révèle dans la grande parole à Abraham: « Tous les peuples seront bénis en toi. » Il en est des promesses de l'ancienne alliance comme des institutions de la loi mosaïque: le sens céleste y est enfermé dans une forme terrestre. Un esprit profane n'aurait vu dans ce culte que des cérémonies extérieures et dans les biens promis à Abraham que des biens temporels. Nous savons que le patriarche regardait par la foi à quelque chose de plus élevé, qu'il aspirait à une patrie céleste et qu'il a vu en esprit le jour de Christ (Hébr. XI, 13-16; Jean VIII, 56).

La vocation d'Abraham a été, de la part de Dieu, un acte de miséricorde et de libre grâce, comme l'appel du Seigneur à ses disciples: « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis » (Jean XV, 16). Abraham n'avait nul mérite propre à offrir au Seigneur; mais il croyait en Celui qui justifie le pécheur (Rom. IV, 5). Dieu le distingua du milieu des païens; il reconnut sa voix et obéit. On a émis l'idée que c'était par le patriarche Sem que Dieu lui avait parlé. Il est vrai que d'ordinaire c'est par des hommes que Dieu nous parle, et quand il le fait par la bouche de ceux qu'il nous a lui-même donnés pour supérieurs, nous devons reconnaître sa voix et lui obéir. Mais l'appel d'Abraham, comme celui de Moïse au pied de l'Horeb, a un caractère exceptionnel et extraordinaire. « Le Dieu de gloire, dit Etienne, lui est apparu. » Abraham ne douta point que ce ne fût le Créateur du ciel et de la terre qui lui parlait; il ne résista point; il se livra à l'invitation céleste; et, sans consulter la chair et le sang, il se leva et quitta la maison de son père et sa parenté. S'il prit avec lui une partie de ses biens, il en laissa derrière lui plus qu'il n'en emporta. Ses alentours le voyaient partir, non sans surprise; et, s'ils lui demandaient où il allait, il ne pouvait même pas leur répondre; car Dieu

lui avait simplement dit : « Dans un pays que je te montrerai. » Il se remit donc tout à Dieu ; ne sachant quelle route il devait suivre, il se laissa conduire comme un aveugle par la main du Seigneur. C'est ainsi qu'il entra dans le chemin de la foi et devint le père des croyants ; à nous maintenant de marcher sur les traces de cette foi (Rom. IV, 12) !

Par nature, nous sommes de la terre et nous appartenons à ce monde misérable qui périt avec sa convoitise. Mais Dieu s'est révélé à nous en son Fils et nous a fait entendre un appel céleste. Il ne nous demande pas de quitter notre patrie extérieure et de fuir la société des hommes ; et nous n'avons pas le droit de déchirer arbitrairement les liens du devoir qui nous unissent à eux. Ce qu'il nous demande, c'est de lui ouvrir notre cœur, de nous donner entièrement à lui, d'obéir à ses saintes lois ; c'est de nous détacher intérieurement de ce qui est de ce monde, de tout souffrir et de tout sacrifier, plutôt que de lui désobéir ; c'est que son amour surpasse en nous tout attachement terrestre et toute affection humaine, fût-ce la plus légitime et la plus chère. « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi ; et quiconque ne prend pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi » (Matth. x, 37, 38).

Lorsqu'il quittait son pays, Abraham ne connaissait pas encore la terre de la promesse ; nous non plus, nous n'avons point encore vu la céleste patrie dans laquelle nous nous rendons. Nous sommes des pèlerins, et nous n'avons aucune idée de la terre promise ; nous ne pouvons satisfaire la curiosité du monde et de notre propre intelligence, dire où elle est et ce qu'elle sera. Mais nous avons mis notre confiance dans le Seigneur, et nous tenons pour fidèle et véridique Celui « qui nous a appelés par une vocation sainte, non selon nos œuvres, mais selon le dessein de sa grâce, qui nous a été donnée en Jésus-Christ avant tous les siècles » (2 Tim. I, 9).

XV

ABRAHAM, ÉTRANGER DANS LE PAYS DE CANAAN

(XII, 4-9.)

I. Lorsqu'Abraham émigra de Chaldée, son père Térach partit avec lui. Ils n'arrivèrent alors que jusqu'à Haran, en Mésopotamie, à mi-chemin entre la Chaldée et Canaan[17]. C'est là que mourut Térach. Abraham, accompagné des siens, de son neveu Lot, de ses serviteurs et de ses troupeaux, poursuivit son voyage vers le pays qu'il ne connaissait point encore et dont Dieu lui-même lui indiquait la route. Ils arrivèrent donc par le nord dans le pays de Canaan, et pénétrèrent jusqu'au centre de la contrée, près de Sichem. Elle était habitée par des populations belliqueuses; les villes étaient fortifiées, et chacune avait son propre roi. Ces Cananéens étaient païens, et bien qu'il y eût parmi eux des exceptions, des exemples de crainte de Dieu et de foi, comme l'histoire d'Abraham nous l'apprend, ils étaient en général tombés très-bas; leur grossière idolâtrie et leur immoralité devaient les exposer avant d'autres aux coups du jugement. Etranger dans un pays inconnu, entouré de peuplades ennemies et idolâtres, Abraham n'avait, semble-t-il, rien gagné à changer de séjour. Le Seigneur lui apparaît pour la seconde fois et le

console par une promesse inattendue. Lors de sa vocation, Dieu lui avait simplement promis de lui montrer le pays où il devrait habiter. Maintenant, il fait plus : il sanctifie lui-même, par son apparition et par sa révélation, cette terre profanée par le paganisme, et il dit à son serviteur : « Je donnerai ce pays à toi et à ta postérité. » Ce pays sera la propriété du peuple saint, en qui doivent être bénies toutes les familles de la terre ; ce sera un lieu de bénédiction, d'où la lumière et la vérité se répandront chez tous les païens, où le culte du vrai Dieu s'établira d'abord, et où il se révèlera de siècle en siècle, en un mot, le centre du royaume de Dieu ; et de la race d'Abraham, qui y aura sa patrie terrestre, l'Esprit de Dieu se communiquera à l'humanité tout entière.

Abraham et les siens ne resteront donc pas à jamais sans patrie sur la terre : déjà, il est lui-même dans le pays dont, avec les siens, il doit être à toujours le seigneur et le roi. Abraham croit à cette nouvelle promesse ; mais sa foi est de nouveau mise à l'épreuve. Dieu avait dit : « Je te donnerai ce pays ; » mais il ne le lui donnait pas. « Il ne lui donna aucune propriété en ce pays, pas même de quoi poser les pieds, » comme dit Etienne (Act. VII, 5). Au lieu d'en prendre possession — de commencer du moins par en occuper une partie — il faut qu'il erre çà et là dans la terre promise, avec ses gens et ses troupeaux, au milieu des peuples païens. Ce voyage, cette école de patience, cette vie d'attente et de foi dans la promesse, sans que rien en présageât encore l'accomplissement, ne dura pas pour lui moins de cent ans ; elle dura jusqu'à sa mort. Abraham ne fit rien pour conquérir le pays, bien qu'il ne manquât ni de courage, ni de gens capables de combattre. Il ne voulut point agir de son propre chef ; il attendit que Dieu lui donnât le signal et prît lui-même l'initiative de l'accomplissement de la promesse. C'est par la foi qu'il séjourna dans le pays promis comme dans une

terre étrangère, habitant non dans une ville fermée, mais sous des tentes qu'il dressait et transportait tour à tour d'un lieu dans un autre (Hébr. xi, 9).

Il n'étendit point la main pour se faire lui-même prince de Canaan. Mais il n'attendit pas dans l'inaction, sans rien entreprendre pour la cause du Seigneur : il bâtit dans le pays, à Sichem d'abord, puis à Béthel, des autels au Dieu qui lui était apparu; il invoqua et proclama le nom de l'Eternel. Il établit de lieu en lieu des sanctuaires du vrai culte, et dressa, au milieu des idolâtres, l'étendard du Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. Il fut un témoin de la vérité et proclama les commandements et les droits, les menaces et les promesses du Très-Haut, qu'il connaissait, soit par ses pieux ancêtres, soit par une révélation directe. Il le fit sans craindre les hommes, certain d'en avoir reçu la mission et d'être approuvé de Dieu. Ce n'est pas sans surprise que les rois et les peuples de Canaan observaient la conduite de l'étranger; peut-être quelques-uns crurent-ils à son témoignage et apprirent-ils de lui à laisser les idoles et à servir le Dieu vivant.

II. Dans cette nouvelle phase de sa vie, Abraham a donc laissé des traces de sa foi, que les croyants sont appelés à suivre. Jésus aussi a été sur la terre étranger et voyageur; il est allé de lieu en lieu, faisant du bien, rendant témoignage à la vérité; il a marché lui-même sur les traces de la foi d'Abraham. Il en doit être de même de l'Eglise. Comme Abraham, elle a reçu une promesse : « Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre » (Matth. v, 5). « Si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui » (2 Tim. ii, 12; comp. Apoc. xx, 6; v, 10). Quand les royaumes de ce monde seront soumis à Dieu et à son Christ, l'Eglise glorifiée et élevée à la

droite du Rédempteur aura part, elle aussi, à son règne universel; elle possèdera ce monde où elle vit maintenant en étrangère. Mais ce temps n'est pas encore venu. Présentement, elle ne doit pas encore prendre possession de la terre; elle ne doit pas aspirer à la puissance et vouloir s'emparer des biens de ce monde. Elle doit suivre l'exemple d'Abraham et attendre humblement que le Seigneur l'élève quand il en sera temps. Il faut qu'elle soit étrangère, sans patrie et sans foyer, sur cette terre même qu'elle doit un jour posséder comme reine. Sans doute, le chrétien peut individuellement avoir des biens terrestres, pourvu qu'il n'y donne point son cœur et qu'il les administre sagement et fidèlement, comme un capital confié par son Maître. Mais l'Eglise de Christ, la société qu'il a fondée et qui doit être le corps de ce Chef céleste, est destinée à autre chose. Ses conducteurs ont, comme serviteurs de Christ, une mission céleste. Les clergés ne doivent point, comme tels, posséder de biens terrestres. L'Eglise doit, comme Abraham, habiter sous des tentes; il ne faut pas qu'elle s'enracine ici-bas et cherche sa patrie dans ce siècle mauvais; elle ne doit pas mettre au service du règne de Dieu les moyens d'action de ce monde, la ruse et la violence; et si on lui offre une couronne terrestre, elle ne doit pas l'accepter; il faut qu'elle demeure dans la bassesse et sache attendre la couronne céleste que son Seigneur lui a réservée dans le siècle à venir. C'est ainsi qu'elle doit persévérer, se préparer pour la patrie d'en-haut, et, comme Abraham et les patriarches croyants, attendre la cité qui a des fondements inébranlables et dont Dieu est l'architecte et le fondateur (Hébr. XI, 10).

Mais cette attente ne sera pas de l'inaction; comme Abraham, elle bâtira dans le lieu de son pèlerinage l'autel du Seigneur; elle invoquera et proclamera son nom. Elle dressera sur la terre, non un trône, mais un autel. Les rois et les peu-

ples de ce monde entendront le témoignage qu'elle rend à Dieu et à sa vérité; ils verront comment elle pratique l'adoration véritable, et ils apprendront d'elle à invoquer Dieu en esprit et en vérité. Elle remplira cette tâche sans crainte ni complaisance à l'égard des hommes. La terre est encore maudite, le monde est plongé dans le mal; mais sur cette terre et au sein de ce monde, on entendra proclamer Celui qui vient pour juger avec justice, pour donner la victoire au royaume des cieux et pour délivrer la créature de la malédiction. C'est ainsi que l'Eglise déploiera son étendard au nom de son Dieu.

La chrétienté de notre temps est mondanisée et corrompue. Les ténèbres de l'incrédulité et de la démoralisation s'épaississent de plus en plus, comme au temps d'Abraham dans les peuples qui avaient abandonné la révélation primitive et la religion patriarcale. Mais ce que le Seigneur fit alors en appelant Abraham, il le fait encore aujourd'hui : il a entrepris une œuvre de salut parmi les peuples chrétiens. La parole : « Tu seras en bénédiction, » s'adresse à tous ceux qu'il a choisis pour ses ministres et à tous les croyants qu'il a mis en rapport avec eux. Aussi, quiconque a entendu son appel, a le devoir de marcher fidèlement sur les traces de la foi d'Abraham. Les serviteurs de Christ dans les siècles passés ont commis une faute grave en se montrant avides de richesses, de gloire et de puissance mondaines; et voilà pourquoi aujourd'hui toutes les Eglises sont tellement mêlées au monde et enlacées dans les affaires de cette terre. Il est d'autant plus nécessaire que les serviteurs de Dieu dans le temps actuel soient libres de tous ces liens, ne songeant à s'assurer ni des trésors, ni la faveur des princes, ni les applaudissements de la multitude, mais mettant tout leur espoir dans l'avénement du Seigneur, ne recherchant que son approbation et trouvant leur consolation dans la pensée de la récompense

qu'il leur apportera. Les serviteurs de Christ qui ont reçu la mission de rassembler en divers lieux de la chrétienté des communautés fidèles, ne doivent pas réclamer pour elles l'appui des princes de ce monde; ils doivent se contenter de les voir tolérées. Ils agiront ainsi comme Abraham, lorsqu'il bâtissait ici ou là un autel. Chacune de ces Eglises sera un sanctuaire où le nom du Seigneur sera invoqué d'un cœur pur, où ses merveilles seront proclamées et où tous ceux qui le voudront, pourront apprendre à connaître ses commandements, ses droits, ses desseins, et recevoir une impression vivante et durable de sa sévérité aussi bien que de son amour. Quels ne devrions-nous donc pas être, nous qui possédons un pareil sanctuaire et qui entourons l'autel du Seigneur, — irréprochables dans notre conduite, riches de foi, d'espérance et d'amour, pleins de sagesse et du Saint-Esprit, témoins vivants de la vérité! Une chose entre toutes devrait nous distinguer : ce sens céleste qui était en Abraham, l'attachement aux biens d'en-haut, le détachement du monde et de ses plaisirs, le regard de nos cœurs joyeusement tourné vers la vraie patrie que le Seigneur nous ouvrira quand il viendra!

XVI

ABRAHAM ET SARA EN EGYPTE

(XII, 10-20; comp. chap. XX.)

Nous lisons ici un étrange récit : Abraham fait passer en Egypte sa femme pour sa sœur ; et peu s'en faut que par là il ne donne lieu à un grand péché et à de grands malheurs. Cette chute — nous ne pouvons l'appeler autrement — est d'autant plus surprenante qu'elle se répéta plus tard, soit dans la vie d'Abraham, soit dans celle d'Isaac (voir chap. xx et xxvi). La Bible ne nous tait pas les fautes des patriarches, et il y a là certainement une intention de Dieu, puisqu'elle est destinée dans toutes ses parties à nous instruire et à nous édifier. Si nous la lisons avec le profond respect sans lequel nous ne devons jamais l'ouvrir, la lumière d'en-haut nous sera donnée, et nous saurons tirer profit même de semblables récits.

I. La foi d'Abraham est de nouveau mise à l'épreuve : une disette survient ; il doit craindre de ne pouvoir nourrir ses gens et ses troupeaux. Il se décide donc à se rendre pour quelque temps dans la fertile Egypte. Nous n'oserions affirmer qu'il eût tort ; l'émigration est permise aux enfants de Dieu, quand la nécessité les presse et que de sérieux mo-

tifs la conseillent. On peut supposer cependant qu'Abraham, après avoir été conduit en Canaan par le Seigneur lui-même, n'aurait pas dû quitter ce pays sans un signe de sa part. Il parait être parti sans avoir reçu d'ordre de Dieu. On est surpris de le voir, lui si plein de foi et de courage parmi les Cananéens, timide et lâche en Egypte. Les plus grands serviteurs de Dieu sont sujets à de telles faiblesses, dès qu'ils ne sont plus dans la ligne de leur vocation et qu'ils ne sont plus conduits par la main du Seigneur. Ainsi de Pierre, lorsqu'il se rend, sans y être appelé, dans la cour de Caïphe. Lui qui, tout à l'heure, avait tiré l'épée contre une bande armée et risqué sa vie, tremble devant les railleries d'une servante et renie. Par crainte des hommes, Abraham renie celle que Dieu lui a donnée pour être la mère du fils de la promesse. Il se dit qu'il n'y a point dans ce pays de crainte de Dieu, qu'on le tuera à cause de sa femme, et qu'il faut dire qu'elle est sa sœur pour qu'on l'épargne à cause d'elle. Et en effet, Pharaon comblera de présents le prétendu frère de Sara, pour le gagner à ses projets. En tout cela, Abraham se laisse guider par une prudence charnelle, qui n'est que folie aux yeux de Dieu; il abandonne la crainte du Seigneur, ce commencement de la sagesse. On peut dire, pour son excuse, qu'il espérait que, même ainsi, Dieu protègerait Sara et ne permettrait pas qu'elle souffrît dans son honneur et dans sa foi, — et c'est ce qu'il daigna faire en effet. Mais compter sur Dieu en même temps qu'on lui désobéit, ce n'est pas de la foi, c'est de la témérité. Abraham dut rougir et Sara se voiler la face, quand la vérité, dont ils n'auraient jamais dû s'écarter, vint au jour. Marcher droit dans le chemin de l'obéissance, tout en mettant en Dieu une confiance inébranlable, dans la certitude qu'alors précisément qu'il confessait la vérité, Dieu le protégerait, lui et sa femme; demeurer ferme dans cette foi, dût-il même s'exposer à l'inimitié et aux em-

bûches des grands de l'Egypte; risquer enfin sa vie, plutôt que de mettre Sara en un tel péril : voilà quel eût été son devoir.

Une fois la faute commise et Sara emmenée dans le palais de Pharaon, sa conscience dut être cruellement tourmentée, et il cria sans doute à Dieu pour qu'il l'aidât à sortir d'une situation si fâcheuse, et que la bénédiction promise ne lui fût pas ravie par sa propre folie. C'est alors que l'Eternel intervient. Il se révèle d'abord dans sa sainte sévérité, et frappe Pharaon et sa maison de grandes plaies pour l'arrêter dans son coupable dessein. Il en agira de même avec Abimélec (xx, 3). Nous voyons par là que l'ignorance des commandements de Dieu n'en justifie pas la transgression. Toute violation de la loi est et reste un péché; l'ignorance du violateur ne change rien à la loi ni à la volonté de Dieu. Pharaon et Abimélec n'étaient pas des impies; ils étaient seulement dans l'erreur sur un fait. Aussi sont-ils traités avec ménagement et arrêtés au moment d'accomplir une mauvaise action. L'action elle-même reste mauvaise, même alors qu'on la commet dans l'ignorance. Mais si l'ignorance d'un fait n'innocente pas le violateur, à plus forte raison l'ignorance de la loi ne saurait-elle l'excuser. Comme chrétiens surtout, nous sommes tenus de connaître la loi du Seigneur. Elle doit être gravée non seulement dans notre mémoire, mais aussi dans notre cœur (Deut. vi, 6-9, et xi, 18-20). Nous péchons tous fréquemment par ignorance et sans nous en douter; mais ne croyons pas que ces péchés-là soient excusés et qu'il s'entende de soi que le Seigneur ne nous en demandera pas compte. Que notre prière soit plutôt : « Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Nettoie-moi de mes fautes cachées! » (Ps. xix, 13). Notre ignorance des commandements de Dieu est elle-même coupable et mérite d'être punie, car elle a sa source dans la dépravation de notre cœur. Nous devrions être assez renouvelés et assez éclairés pour discerner en

tout temps la volonté de Dieu, qui est bonne, agréable et parfaite (Rom. XII, 2).

Après avoir manifesté sa justice, Dieu révèle sa miséricorde — envers Abraham et Sara tout d'abord, mais aussi envers Pharaon et Abimélec — en détournant les funestes conséquences de la faute d'Abraham. Quelle reconnaissance ne durent-ils pas éprouver les uns et les autres envers ce Dieu compatissant et fidèle, lorsque Sara fut rendue à Abraham et eut repris la position dont elle n'aurait jamais dû sortir! Les deux rois païens témoignèrent de leur respect et de leur gratitude envers lui en réparant leur injustice et en renvoyant à l'homme de Dieu sa femme avec de riches présents. L'un et l'autre avaient reconnu en Abraham un « béni de l'Eternel. » Cette heureuse issue fut l'œuvre de Dieu; une protection divine spéciale accompagnait les patriarches; « ils allaient de nation en nation et d'un royaume vers un autre peuple; il n'a pas souffert que personne les opprimât, et il a châtié des rois pour l'amour d'eux : « Ne touchez point « à mes oints, ne faites point de mal à mes prophètes! » (Ps. CV, 13-15).

II. Les fautes des hommes de Dieu nous révèlent l'infirmité de notre nature et l'inconstance de notre cœur. Quand le Seigneur retire sa main, nous ne sommes pas à l'abri des plus grands péchés. Quand nous méprisons ses directions pour suivre nos propres voies, nous ne pouvons pas et nul homme ne peut nous préserver de quelque chute dans l'abîme. Les ordonnances de Dieu sont comme les ailes qu'il étend sur nous, et il n'y a pas ailleurs pour nous de refuge assuré. Celui qui veut s'en affranchir, se prive par là-même de sa protection et de ses directions. L'enfant qui s'insurge contre ses parents, chasse son ange gardien. Le chrétien qui refuse obéissance à ses conducteurs spirituels et qui brise les liens de l'amour et de l'union,

est une brebis isolée et égarée dont le loup fait sa proie. Le ministre de Christ qui se révolte contre l'autorité légitime de ses supérieurs, cesse d'être gardé par la main du Seigneur. Il se peut qu'il ait pendant un temps brillé comme un astre éclatant au firmament; mais, en déchirant les liens de l'obéissance, de l'amour et de l'unité, il déchoit de sa place et n'est plus qu'une lumière trompeuse qui bientôt s'éteindra dans les ténèbres. Loin de nous donc toute complaisance en nous-mêmes! Désespérons de notre sagesse et de notre bonté propres; comptons sur le Seigneur seul, et demandons d'être guidés sans cesse par son Esprit. « Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur, et ne t'appuie point sur ta prudence » (Prov. III, 5).

De pareils récits ont aussi quelque chose de consolant pour les enfants de Dieu, qui font l'amère expérience de leur incapacité et de la folie de leur propre cœur. Qu'étaient ces patriarches que Dieu a reconnus pour ses serviteurs et dont il n'a pas eu honte de s'appeler le Dieu? Des hommes comme nous, qui, par nature, n'avaient pas un cœur meilleur ou plus fort que le nôtre; exposés aux mêmes dangers et assujettis aux mêmes humiliations que nous. Mais, par la foi au Dieu vivant, ils ont surmonté ces épreuves, ils ont été forts dans leur faiblesse même, ils ont rempli leur mission, ils ont été justifiés et ils ont obtenu l'accomplissement des promesses. En suivant leurs traces, nous aussi devons et pouvons atteindre le but, le prix de la vocation céleste!

Dans leur histoire, on admire la patience et la condescendance de Dieu à leur égard. Ils ont parfois bronché; il ne les a point rejetés pour cela; il est resté fidèle à son alliance; il a eu pitié d'eux lorsqu'ils ont crié à lui dans leur détresse, et leur a rendu sa confiance. Quand le péché nous a surpris et que nous sentons notre faute sans pouvoir en changer les tristes conséquences, une pensée terrible nous obsède parfois:

c'est que toute notre piété, tous nos efforts pour servir le Seigneur, n'ont pas été de bon aloi, que Dieu ne pourra jamais rien faire de nous et qu'il ne nous connaît plus. C'est dans ces heures de tentation que le Seigneur nous vient en aide, en mettant sous nos yeux un témoignage de fait de sa fidélité et de sa mansuétude, je veux dire les expériences de ses serviteurs dans les siècles passés. Il bénit la sincérité ; il est assez puissant et assez bon pour réparer même les conséquences de nos fautes, quand nous nous en repentons de tout notre cœur; il nous donne libéralement la nouvelle mesure de sagesse que nous lui demandons, sans nous reprocher d'avoir déjà reçu tant de grâces et de l'avoir pourtant si imparfaitement servi. « C'est une grâce de l'Eternel que nous ne soyons pas anéantis, que ses compassions ne soient pas épuisées. Elles se renouvellent chaque matin; grande est ta fidélité ! L'Eternel est ma part; c'est pourquoi je m'attendrai à lui » (Lament. III, 22-24).

III. Saint Paul nous montre en Sara un type de la Jérusalem d'en-haut, de l'Eglise de Dieu (Gal. IV, 24-31). Il sera donc permis de voir dans Abraham, auquel Sara est confiée, le type de Jésus-Christ et du pouvoir qu'il exerce par ses ministres sur son Eglise, et dans les rois d'Egypte et de Guérar celui des souverains de ce monde qui ne font pas volontairement la guerre à Dieu et ont encore du respect pour lui. L'Eglise, pareille à Sara en Egypte, ne put autrement, lorsqu'elle parut en ce monde, que d'attirer l'attention des puissants. Ils comprirent l'avantage qu'il y aurait pour eux à la dominer; et lorsque Constantin en fit une Eglise d'Etat, on peut dire que Sara fut conduite dans la maison de Pharaon. Qu'ont dit à cela ceux auxquels le Seigneur avait confié le gouvernement de son Eglise ? Ils ont été faibles, ils ont renié leur dignité, oublié leur responsabilité envers le Seigneur,

livré une partie de leurs prérogatives aux pouvoirs politiques et permis qu'ils dominassent sur l'Eglise du Christ; ils l'ont exposée ainsi au danger d'être mondanisée et profanée, et ils se sont imaginé qu'ils travaillaient à la fois pour son bien et pour celui des princes et des peuples. Pharaon, il est vrai, « fit du bien à Abraham à cause de Sara; » les serviteurs du Christ eurent les honneurs et la puissance et devinrent les égaux des princes et des rois. Mais ce changement n'a été béni ni pour les peuples ni pour l'Eglise; celle-ci s'est trouvée dans une situation fausse et en danger de périr; l'intrusion de la puissance politique dans le domaine spirituel a été une source continuelle d'injustices et de confusion. « Dieu frappa Pharaôn et sa maison à cause de Sara. » La fausseté de cette situation est aujourd'hui si évidente, que les princes eux-mêmes aspirent à se décharger du gouvernement de l'Eglise et à le remettre à qui de droit. Ils pourraient dire aux chefs de l'Eglise : Pourquoi avez-vous renié votre devoir et votre droit, et avez-vous agi comme si l'Eglise n'avait point de gouvernement établi de Dieu? Il est temps, si l'on veut épargner à l'Eglise les plus grands maux, de la rendre à la direction de ceux auxquels le Seigneur l'avait lui-même confiée.

Le péril était grand; Dieu a veillé sur Sara, même dans la maison de Pharaon. Quoique dominée par les princes, l'Eglise a été maintenue, elle n'a point fait naufrage; l'assemblée des croyants, dans laquelle l'Esprit de Christ habite, subsiste encore. Conservée par la fidélité de Dieu, elle doit recouvrer un jour sa vraie position; elle pourra alors entrer en possession de l'héritage céleste qui lui est promis.

XVII

ABRAHAM ET LOT

(Chap. XIII.)

Lorsqu'Abraham, obéissant à l'appel de Dieu, quitta sa patrie, Lot, fils de son frère Haran, partit avec lui et l'accompagna dans ses premières pérégrinations à travers le pays de la promesse. Il descendit avec lui en Egypte et revint de même en Canaan. Tous deux se rendirent ensuite à Béthel, où Abraham avait construit un autel avant son voyage d'Egypte. Abraham inaugura son nouveau séjour en Canaan en invoquant solennellement le nom de l'Eternel. Il n'est pas douteux que Lot ne partageât sa foi et ses espérances, et ne se joignît de cœur au culte qu'il venait de rétablir.

Cependant Lot était, dans l'intervalle, devenu riche en troupeaux, en tentes et en serviteurs. Rien de surprenant à ce que la place manque et que des disputes s'élèvent entre les bergers d'Abraham et les siens, dans un pays où ils n'étaient que tolérés par les anciens habitants et ne possédaient aucun territoire. Cette dispute des bergers fait éclater une différence jusque-là inaperçue entre ces deux hommes : les sentiments de l'un sont terrestres, ceux de l'autre célestes; leurs voies vont se séparer. La foi d'Abraham grandit et se fortifie;

celle de Lot, déjà affaiblie, dépérit de plus en plus. Leur exemple est instructif pour les croyants, sans cesse exposés à laisser, comme Lot, s'émousser leur foi et à retomber comme lui dans la mondanité.

I. Les bergers se disputaient au sujet des pâturages dont chacun des deux camps réclamait l'usage pour ses propres troupeaux. Ces querelles se renouvelèrent plus d'une fois. Lot ne paraît pas avoir rien fait pour les apaiser; les paroles qu'Abraham lui adresse, prouvent bien plutôt qu'il y avait été mêlé lui-même, — signe certain des sentiments terrestres qui l'avaient envahi. Quand les croyants sont divisés et aigris les uns contre les autres, pour des divergences de foi, ou pour des questions de tien et de mien, ou pour des offenses personnelles, il n'en faut pas chercher la cause seulement dans les circonstances extérieures, mais dans l'esprit terrestre qui les anime, dans les convoitises qui s'agitent dans les cœurs, l'avarice, l'esprit de domination, la soif de jouissance, l'ambition et l'orgueil, qui étouffent dans les âmes tout sentiment céleste (Jacq. IV, 1, 2).

Ce n'est pas d'être riche ou noble qui est mauvais; le péché n'est pas dans les biens de ce monde, qui sont encore tels que Dieu les a créés; le péché est dans les cœurs, qui ne sont plus tels que Dieu les a faits. Le cœur humain, égoïste et idolâtre, abuse des dons de Dieu, et ce qui en soi-même est bon, sert ainsi à le corrompre de plus en plus. De là le danger des richesses, des fréquentes occasions de jouir, d'une position élevée, pour l'homme, pour le chrétien surtout, dont elles nourrissent les sentiments terrestres (1 Tim. VI, 9). Il n'est pas impossible, mais il est difficile d'acquérir et de posséder des trésors et des honneurs en ce monde, sans dommage pour son âme; cela n'est possible que par l'Esprit de Christ. Il est difficile qu'un riche entre dans le royaume

de Dieu; mais d'aucun on n'a le droit de dire que cela lui est impossible. Par la grâce de Dieu, qui n'est pas loin de chacun de nous, nous pouvons obéir au commandement divin: « Quand les richesses abonderont, n'y mettez point votre cœur » (Ps. LXII, 11). « Le temps est court; que ceux qui sont dans la joie, soient comme s'ils n'étaient pas dans la joie; ceux qui achètent, comme s'ils ne possédaient rien, et ceux qui usent de ce monde, comme s'ils n'en usaient point; car la figure de ce monde passe » (1 Cor. VII, 29-31).

Abraham est lui-même la preuve que la richesse n'étouffe pas nécessairement dans une âme les sentiments célestes: « Je te prie, qu'il n'y ait point de dispute entre moi et toi.... Si tu vas à gauche, j'irai à droite; si tu vas à droite, j'irai à gauche. » Il eût pu faire valoir vis-à-vis de Lot les droits de l'âge et de la position, choisir lui-même, et exiger que Lot se contentât de ce qu'il lui laissait. Il renonce à cet avantage et cherche à gagner Lot à force de désintéressement, de prévenances, de générosité. Il ne recherche ni honneur ni profit; à ses yeux, la paix entre frères a plus de valeur que le meilleur pâturage, et les querelles entre eux, la division des cœurs, la perte de la bénédiction divine, le scandale causé par les disputes des croyants, sont un mal pire que toute perte matérielle. Il croyait à des biens invisibles, à l'approbation et à la bénédiction de Dieu, et il y attachait plus de prix qu'aux choses visibles. C'est là ce que nous appelons le sens céleste. Nous le reconnaissons partout où Dieu est aimé, où tout est subordonné à son approbation, où règne l'ardent désir de ressembler à Christ, de croître dans la vie spirituelle, de manifester ses vertus et de posséder les dons du Saint-Esprit; partout où l'on regarde à lui et cherche force et consolation en son amour, où Dieu est dans les cœurs quand bien même la tête et les mains sont accablées de travaux terrestres, où les promesses de Dieu sont jugées dignes qu'on s'y attache,

où l'on est enfin patient dans l'affliction et joyeux dans l'espérance. Là est la foi d'Abraham !

Si ce sens céleste est en nous, il nous rendra débonnaires et condescendants envers nos frères, comme Abraham le fut envers Lot; les divisions que Jacques reproche aux croyants disparaîtront d'elles-mêmes, et là où les frères marchent bien unis ensemble, le Seigneur a promis de mettre la bénédiction et la vie à toujours.

Lorsque, à Corinthe, des chrétiens se faisaient entre eux des procès devant les tribunaux païens, Paul les en blâmait et réclamait d'eux le désintéressement et l'esprit paisible d'Abraham (1 Cor. VI, 7). Il vaut mieux remettre une affaire à l'arbitrage d'un ami chrétien que de recourir au juge, et subir un dommage par amour de la paix que d'obtenir un avantage légitime en la sacrifiant. Les paroles de Paul et l'exemple d'Abraham ne signifient pourtant pas que le recours à la justice nous soit absolument interdit, et que ce soit un péché de réclamer son droit devant les tribunaux quand on ne peut l'obtenir autrement. Paul a soutenu sa cause contre les Juifs qui en voulaient à sa vie, jusqu'à en appeler à l'instance suprême, l'empereur. On ne peut même pas dire qu'un chrétien qui s'estime lésé par un autre membre de son Eglise, ne puisse en aucun cas porter une plainte en justice. Le cas serait triste et humiliant, sans doute. Mais les juges sont établis de Dieu pour trancher les questions de droit et d'intérêt, dont les ministres n'ont pas à s'occuper comme serviteurs de Christ. Jésus lui-même s'y est refusé (Luc XII, 14); ses serviteurs répondront comme lui, et ils mettront les fidèles en garde contre la séduction des intérêts terrestres. Avoir un procès n'est pas toujours un péché; cela peut même être parfois un devoir; mais il est difficile que cela ait lieu sans que les cœurs soient aigris et que l'Esprit soit contristé.

II. Dès ce moment, les voies des deux patriarches se séparent. Lot voit la riche plaine du Jourdain, un vrai jardin de Dieu, riche en eaux et admirablement cultivé, comme les terres opulentes de la Basse-Egypte. Il y fixe son séjour; et, pendant qu'Abraham se dirige vers Hébron et poursuit son pèlerinage, comptant sur les promesses, fidèle à sa vocation, confiant dans le Seigneur, invoquant et proclamant son nom et lui bâtissant de nouveaux autels, lui-même dresse ses tentes près de Sodome; il s'y détermine de son propre chef, sans direction d'en-haut. On ne voit pas qu'il ait bâti des autels et invoqué avec les siens le nom de l'Eternel. Il n'a guère à cœur de rester en communion de foi avec Abraham. Non qu'il ait l'intention de renier l'Eternel; comparé aux Sodomites, il est encore un juste. Mais c'est l'attachement à la terre qui l'attire dans la fertile vallée du Jourdain, bien qu'il n'ignore pas que ses habitants sont les plus méchants et les plus corrompus de tous les Cananéens. Il ne pense même pas au péril que le contact de la corruption peut faire courir à son âme et à celle des siens, ni aux jugements que Sodome a mérités. La séduction des biens terrestres est trop puissante; la crainte de Dieu, la foi aux commandements, aux menaces et aux promesses du Seigneur ne sont pas assez profondes chez lui. Déjà il était tiède, ni froid ni bouillant pour le Seigneur; son choix, aussi funeste en réalité qu'heureux en apparence, rend sa situation morale plus périlleuse encore.

Lot et sa famille sont un exemple pour tous ceux qui croient pouvoir servir à la fois Dieu et Mammon, et qui, sans renoncer tout à fait à leur vocation céleste, veulent en même temps sacrifier à l'amour du monde. C'est à eux que saint Jacques écrit: « Hommes et femmes adultères, ne savez-vous pas que l'amour du monde est une inimitié contre Dieu? » (IV, 4). Nous verrons bientôt quels châtiments Lot eut à subir et comme il s'en fallut de peu qu'il ne pérît dans le juge-

ment, auquel il échappa comme un tison arraché du feu. Il en sera de même, aux derniers temps, de ces croyants au cœur tiède et partagé, qui veulent se conformer au monde, qui ne prennent pas garde au jugement qui s'approche, et qui ne s'appliquent pas sérieusement à fuir la colère à venir.

Notre vocation est de marcher, comme Abraham, en pèlerins vers le ciel; surtout si déjà la grâce de Dieu nous a donné de faire les premiers pas dans le chemin de la foi. Que nul ne reste à mi-chemin, que nul ne laisse son espérance faiblir, son cœur se refroidir envers Dieu et se remplir de désirs terrestres et trompeurs! Le grand péril, c'est la tiédeur; c'est à ceux qui ont bien commencé, mais qui insensiblement sont retombés dans l'indifférence et dans la mollesse, que le Seigneur adresse cette menace: « Je te vomirai de ma bouche » (Apoc. III, 16).

Abraham vient de donner de nouveaux gages de sa fidélité; confiant au Seigneur, il a cédé à son frère; il a agi dans l'esprit de Celui qui a dit: « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Actes xx, 35). Il ne tarde pas être récompensé : l'Eternel lui apparaît de nouveau, lui confirme la promesse de Canaan, et ajoute: « Je ferai ta postérité innombrable comme la poussière de la terre. » Abraham n'eut donc pas à se repentir de sa générosité. Tout acte de foi, tout sacrifice fait par amour, porte déjà en lui-même sa récompense: une plus grande mesure de joie, de force, et cette espérance dans les promesses de Dieu qui ne confond point!

XVIII

ABRAHAM SAUVE LOT DE LA CAPTIVITÉ

(Chap. XIV.)

I. Lot ne songeait qu'à jouir de la vie facile et confortable qu'il s'était faite dans cette belle vallée où croissaient le palmier, la vigne et les aromates, lorsque soudain éclata du nord l'orage de la guerre. Kédor-Laomer et les rois qui l'accompagnent viennent rapiner jusqu'à l'extrémité sud de Canaan, et les géants eux-mêmes ne peuvent leur résister[18]. A leur retour, ils surprennent les cinq villes florissantes de la vallée de Siddim, qui s'étaient dans l'intervalle détachées de Kédor-Laomer[19]. C'est une guerre de représailles, et les représailles, en Orient, sont terribles. Un sort cruel attend les habitants de la plaine et leurs rois, vaincus dans la bataille. Les vainqueurs emmènent toute la population, avec ses biens; et, parmi les captifs destinés à l'esclavage, à la mutilation ou à la mort, se trouvent aussi Lot et les siens.

Ces tyrans barbares étaient, dans la main de Dieu, une verge bien méritée pour les habitants de cette contrée. Le malheur de ceux-ci a une cause plus profonde que leur défection de Kédor-Laomer: ils sont méchants et ils pèchent excessivement contre l'Eternel.

La contrée d'Hébron, qu'habitait Abraham, était demeurée à l'abri de l'invasion. Un homme, échappé au désastre, vint le lui annoncer, ainsi qu'à ses amis, les trois frères amorrhéens, Mamré, Aner et Escol. Ils n'ignoraient pas les forces des envahisseurs; mais ils pressentaient le sort cruel des captifs. Abraham n'aurait pas manqué de prétextes pour se tenir coi. Il aurait pu dire de Lot : C'est sa faute! Il a mérité ce qui lui arrive! Mais non. A peine a-t-il appris le malheur de son frère, qu'il arme 318 de ses serviteurs, nés dans sa maison, et se met à la poursuite de l'ennemi. Il fait acte à la fois de courage et d'une générosité bien rare. Ce courage, qui contraste si fort avec sa lâcheté en face de Pharaon, lui vient de sa foi. En Egypte, sa foi a chancelé ; depuis lors elle s'est raffermie. Il risque maintenant sa vie, confiant dans le Dieu vivant. Cette foi courageuse a sa source dans le sentiment du devoir. Comme chef d'une famille, il se souvient qu'il a le devoir d'en défendre tous les membres ; c'est là la tâche que Dieu lui a confiée. Il reconnaît ici un appel d'en-haut, et il obéit. Quand on est au clair sur la tâche que Dieu vous a donnée et qu'on obéit, il est aisé de se confier en lui. Ainsi fit Esther, qui exposa sa vie pour obéir à son devoir, et qui sauva son peuple, sans périr elle-même.

Abraham rejoint l'ennemi près de Dan, tout au nord de la Palestine. Avec autant de prudence que de hardiesse, il partage sa petite troupe et l'attaque de nuit et de plusieurs côtés à la fois. Il en fut comme dans cette nuit où Gédéon avec ses trois cents hommes battit les Madianites, au cri de : « L'épée de l'Eternel et de Gédéon! » (Juges VII, 16-25). Dieu frappa de terreur les ennemis, et ils s'enfuirent en abandonnant un riche butin, poursuivis par Abraham jusqu'en Syrie. Cette guerre est la première que mentionne l'Ecriture. Abraham est le premier dans la série des héros de la foi dont l'apôtre dit : « Par la foi ils ont conquis des royaumes, ils ont été

vaillants dans la guerre, et ils ont mis en fuite les armées des étrangers » (Hébr. XI, 33, 34). Mais ce n'est pas à lui seul que revient l'honneur de la victoire; il ne faut pas oublier les trois amis qui avaient consenti à lui prêter leur concours. Ils appartenaient à l'un des peuples païens de Canaan ; cependant ils étaient ses alliés courageux et fidèles, ils partageaient sa confiance en Dieu; eux aussi, sans doute, ont obtenu la justice de la foi.

Le combat qui nous est imposé ne peut se livrer avec des armes charnelles. Nous avons à lutter non avec les hommes, mais avec les puissances invisibles, qui agissent en ce monde de ténèbres chez les hommes incrédules et rebelles (Eph. VI, 12); nos armes contre elles sont spirituelles — la prière, la Parole de vérité, la persévérance de la foi, la volonté de souffrir. Comme Abraham, nous avons à défendre ceux que Dieu nous a confiés contre l'incrédulité, les mauvais exemples, les séductions de toutes sortes, et à les arracher de la gueule du lion, s'ils sont déjà tombés en son pouvoir. Que chacun s'acquitte de cette tâche en suivant les traces de la foi d'Abraham ! Et que, sans crainte des hommes, ni ménagements envers nous-mêmes, faisant le sacrifice de l'amitié et de la faveur des impies et comptant absolument sur Dieu, nous combattions avec un amour désintéressé pour nos frères et nos enfants !

II. Lot et tout le peuple captif avec lui étaient sauvés, et reprenaient, sous la protection d'Abraham, le chemin de leurs foyers. Abraham rapportait le butin enlevé par l'ennemi. Le roi de Sodome, réfugié dans la montagne après la défaite, sort de sa retraite pour le remercier d'un si grand service : « Donne-moi les personnes, lui dit-il, et garde les richesses pour toi. » Une fois de plus, Abraham prouve son désintéressement, disons mieux, le sens céleste qui l'animait. Tout Ca-

naan lui était promis, mais il était résolu à ne le recevoir que de la main de Dieu. Il n'use pas de sa victoire pour faire des conquêtes ou pour se créer une souveraineté à côté des rois de Canaan; il refuse même ce qu'il a légitimement gagné, les trésors de Sodome; il ne veut entrer en aucune relation intime avec le prince de cette ville impie. Lot n'avait pas craint de devenir le concitoyen des Sodomites; Abraham ne veut pas avoir d'obligations envers eux. Le sentiment de l'approbation de Dieu lui suffit. Il ne réclame que pour ses alliés la part qui leur revient. Il n'accepte rien pour lui-même et laisse au Seigneur le choix du temps et des moyens qu'il emploiera pour faire de lui, étranger, le maître de la terre promise et de tous les biens qu'elle renferme.

La prompte délivrance de Lot et du peuple de Sodome et le temps de grâce accordé encore aux impies, alors que le jugement avait déjà commencé, sont un grand exemple de la patience de Dieu. Qu'en résultera-t-il ? Les Sodomites ne s'amélioreront-ils point ? Lot ne rompra-t-il pas ses dangereuses relations avec eux, après que le Seigneur lui a si sévèrement parlé et lui a si miséricordieusement tendu la main alors que tout semblait perdu ? Nous le savons : les Sodomites ne se sont point améliorés; Lot ne s'est point séparé d'eux et ne s'est point rapproché d'Abraham. Les gens de Sodome restèrent les mêmes, méprisant et les châtiments et les marques de la bonté et de la patience de Dieu, comme s'ils eussent ignoré que sa bonté nous convie à la repentance. — Telle est la manière d'agir du Seigneur à l'égard de ceux qui délaissent ses voies : il commence à frapper, puis il s'interrompt; il châtie en père, cherchant encore à corriger. C'est un prélude des châtiments beaucoup plus sévères qui ne peuvent manquer, si nous ne changeons. Heureux ceux qui entendent sa voix et qui comprennent les intentions de son amour paternel ! « Le Dieu fort fait toutes ces choses

deux fois, trois fois à l'homme, pour retirer son âme de la fosse et l'éclairer de la lumière des vivants » (Job XXXIII, 29, 30). Mais trop souvent le châtiment, comme la délivrance, passent sans laisser de traces. Parfois même, c'est au sortir d'une grave maladie que l'homme montre bien son impiété, ou lorsqu'un pays vient d'être frappé que ses habitants mettent au jour toute leur frivolité.

L'Apocalypse nous montre Dieu agissant de cette même manière. Au son des sept trompettes, diverses plaies se déchaînent; mais une partie seulement de la terre, des eaux, des créatures vivantes et des astres est atteinte (Apoc. VIII, 7-13). Les châtiments corporels et spirituels dont Dieu frappe déjà actuellement la chrétienté, sont encore tempérés par sa miséricorde; il nous traite avec ménagements, il se lasse bientôt de punir. Mais si aucune conversion véritable n'intervient, des choses bien plus terribles — l'effusion des sept coupes — nous attendent. On verra reparaître les mêmes plaies, mais trois fois plus dures : elles frapperont non plus seulement une partie, mais la totalité de l'univers (Apoc. XVI, 1-9).

D'où vient qu'une âme puisse, comme Lot, faire ces expériences sans être ramenée à Dieu? A l'heure de la détresse, l'indifférent même crie à lui; mais il ne pense qu'à écarter le danger de mort, la souffrance physique, la pauvreté ou la honte. La conscience n'y est pour rien. Aussi a-t-il bientôt tout oublié. L'œuvre de Dieu commence dans les profondeurs de la conscience. Quand celle-ci est réveillée et que l'homme est troublé au point de ne plus vouloir de repos qu'il n'ait obtenu le pardon de ses péchés et la paix qui surpasse toute intelligence, — alors on peut espérer qu'un nouvel homme naîtra. Il faut, à cet effet, que la Parole de vérité soit prêchée; sans cette Parole, sans un ministère établi de Dieu, sans Eglise, comment le pauvre pécheur trouverait-il

la voie qui ramène à Dieu, et ne se perdrait-il pas dans les ténèbres de l'erreur ?

Lot pouvait apprendre de la bouche d'Abraham et par son exemple voir comment Dieu doit être servi. Heureux sommes-nous, si, en ce temps où progressent l'ignorance et l'erreur, la Parole de Dieu nous est annoncée, et son conseil de salut prêché tout entier ! Il s'agit de nous mettre sans réserve, comme Abraham, du côté de Dieu, ensorte que non seulement nous sauvions notre propre âme, mais que — comme Abraham sauva Lot et ses compagnons de captivité — nous soyons aussi en aide à d'autres par les prières de notre foi, par la proclamation de la vérité et par notre entière consécration au service de Dieu !

XIX

MELCHISÉDEC ET SON SACERDOCE

(XIV, 16-20; Hébr. VII.)

Une rencontre étrange et inattendue était réservée à Abraham, dans cette vallée royale, où il fut accueilli avec honneur après sa victoire. Parmi les rois venus au-devant de lui, il s'en trouvait un qui était en même temps prêtre du vrai Dieu. Cet homme organisa un sacrifice et un repas sacré; Abraham reçut sa bénédiction et reconnut son sacerdoce en lui offrant la dîme des trésors qu'il avait enlevés aux ennemis et qui étaient sa propriété. Voici donc un des rois de Canaan, un descendant de Cham, qui connaît et adore le vrai Dieu et qui exerce un sacerdoce légitime et approuvé du Ciel. Melchisédec sert le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et il reconnaît que ce Dieu, et nul autre, est le Dieu d'Abraham. Qui est cet homme ? C'est la première question que nous ayons à examiner. Nous le considérerons ensuite comme type de Jésus-Christ, et nous ferons enfin l'application de cette histoire à nous-mêmes.

I. Les savants juifs qui ont expliqué l'Ancien Testament, affirment que le roi de Salem n'est autre que le patriarche

Sem. Ce dernier — qui devait vivre encore, dans l'âge le plus avancé — aurait exercé ici le sacerdoce primitif, et béni son arrière-petit-fils Abraham, qui descendait de lui à la neuvième génération. Les théologiens hébreux ne veulent pas admettre que, même parmi les descendants de Cham et de Canaan, pussent s'être conservés, malgré la malédiction de Noé, la connaissance de Dieu et un sacerdoce régulier. Mais Dieu n'est pas seulement le Dieu des Juifs et des Sémites; de même qu'il y a eu un prophète en dehors d'Israël, parmi les païens de la Mésopotamie, Balaam, Dieu peut, dans sa miséricorde, avoir maintenu en dehors de la famille de Sem un reste de l'ancien sacerdoce patriarcal. Plusieurs anciens interprètes chrétiens voient dans Melchisédec le Fils de Dieu lui-même, qui serait apparu à Abraham sous une figure humaine pour le fortifier et le bénir, puis aurait disparu, exactement comme lorsque le Seigneur se révéla plus tard à lui sous les chênes de Mamré. L'auteur de la Genèse ne dit rien qui indique que le roi de Salem soit le Fils de Dieu. L'auteur de l'épître aux Hébreux semble, il est vrai, favoriser cette idée (chap. VII). « N'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie, il demeure sacrificateur à toujours. C'est lui dont il est attesté qu'il est vivant. » Cependant, à prendre le sens précis de ses paroles, il dit simplement que Melchisédec est « semblable au Fils de Dieu. » Donc il n'est pas le Fils de Dieu lui-même. Il convient, par conséquent, de voir en lui un homme mortel, un roi de Salem, — c'est-à-dire de Jérusalem[20], — un prédécesseur de cet Adoni-Tsédec qui fut vaincu par Josué dans la grande bataille de Gabaon, puis saisi dans la caverne de Makkéda et exécuté par ses ordres (Josué x). Au temps d'Abraham, l'iniquité des Amorrhéens n'était pas parvenue à son comble; la patience de Dieu les supportait encore, et un reste saint s'était conservé parmi eux. Au milieu de la corruption générale, la crainte de Dieu et l'antique sacerdoce

patriarcal n'avaient pas disparu. Melchisédec est le dernier et digne représentant de ce sacerdoce vénérable, le dernier grand témoin de la religion primitive, déjà obscurcie partout ailleurs.

Abraham avait reçu une vocation nouvelle; représentant d'un sacerdoce nouveau, des promesses spéciales reposaient sur lui et sur sa race; Dieu avait conclu avec lui une nouvelle alliance. Il ne méprise pas néanmoins le dernier reste du vieux sacerdoce noachique; il reconnaît en Melchisédec le porteur d'une révélation plus ancienne, et il honore en sa personne l'alliance primitive et déjà près de disparaître, entre Dieu et les premiers ancêtres du genre humain. D'autre part, Melchisédec ne témoigne pas peu d'estime pour ce nouveau venu, récemment arrivé d'Ur, en Chaldée; c'est avec joie qu'il salue en lui un serviteur du vrai Dieu; il croit à la révélation, à la promesse accordée à Abraham; celui-ci se laisse à son tour bénir par lui. Comme le vieillard Siméon se réjouit à la vue du Sauveur nouveau-né, le prend dans ses bras, et bénit ceux auxquels est confié le saint enfant et avec lui l'espérance et l'avenir (Luc II, 25-35), — de même, dans la vallée royale, se rencontrent, par une dispensation divine, le dernier représentant d'une économie antique et bientôt disparue et le premier représentant d'une économie nouvelle, riche des espérances de l'avenir. Melchisédec, c'est l'astre qui se couche; Abraham, c'est celui qui se lève. Les deux hommes de Dieu se tendent la main; ainsi le lien est établi entre l'ancien et le nouvel ordre de choses; dans l'un comme dans l'autre est invoqué et glorifié le même Dieu et le même Père.

II. Melchisédec est un type saisissant du Roi et du Sacrificateur éternel que nous adorons. Pendant longtemps, l'Écriture ne parle plus de lui; mais, après neuf cents ans, Da-

vid le mentionne de nouveau. «Tu es sacrificateur à toujours, dit-il au Messie, selon l'ordre de Melchisédec» (Ps. cx, 4). C'est là une de ces grandes paroles qui brillent comme des phares et dont les rayons éclairent les siècles, un de ces mots puisés dans les profondeurs des desseins de Dieu, que nul ne connaît, sinon l'Esprit de Dieu lui-même. C'est une promesse pareille à celle de Jérémie parlant de l'alliance nouvelle que le Seigneur fera avec la maison d'Israël, lorsqu'il écrira sa loi dans le cœur de son peuple (Jér. xxxi, 31). David annonce un sacerdoce nouveau et impérissable, dont le Messie sera le porteur, et qui s'unira chez lui à la royauté. Devant ce sacerdoce parfait du Roi éternel disparaîtra celui des sacrificateurs mortels, fils d'Aaron, comme les grâces temporelles de l'ancienne alliance devant les biens célestes de la nouvelle.

Tout, dans la personne de Melchisédec et dans la scène qui s'accomplit ici, nous offre un type de Jésus-Chsist et de sa sacrificature. Melchisédec signifie « roi de justice. » Roi de Salem signifie « roi de paix. » L'un et l'autre nom préfigurent Celui qui est notre justice et notre paix, et qui, sous un ciel nouveau et sur une terre nouvelle, règnera en Prince de la paix et établira la justice parfaite. — Melchisédec réunit les deux dignités qui doivent demeurer séparées parmi les hommes et que le Christ seul a le droit de réunir sur sa tête, les deux couronnes dont il est parlé dans Zacharie (vi, 11-13). Dans l'ancienne alliance, nul ne pouvait être à la fois sacrificateur et roi; les prêtres étaient pris dans la tribu de Lévi, et les rois, depuis David, dans celle de Juda, à laquelle le sacerdoce n'avait point été accordé. Dans l'Eglise chrétienne, il est contraire à la volonté de Dieu qu'un prêtre s'empare de la royauté, ou qu'un roi s'arroge la sacrificature. Les deux pouvoirs doivent demeurer séparés; Christ seul est un « Melchisédec; » dès maintenant son Eglise participe à son sacerdoce, mais

elle n'aura part à sa royauté sur le monde que dans l'économie à venir. C'est donc le sacerdoce primitif, antérieur à la loi de Moïse, qui revit dans le Fils de Dieu et qui se réalise en lui dans sa perfection, pour subsister à toujours. Melchisédec paraît dans l'histoire « sans père, sans mère, sans généalogie, » sans qu'il soit fait mention ni de sa naissance, ni de sa mort. Ce silence est significatif; il marque d'autant plus clairement sa position exceptionnelle et son rapport typique avec le souverain sacrificateur céleste.

Ce rapport éclate d'ailleurs dans toute cette scène. Melchisédec apporte du pain et du vin. Il célèbre un sacrifice, non l'un de ces sacrifices sanglants, qui ont pour jamais pris fin avec la mort expiatoire du Christ; mais un sacrifice pareil à la cérémonie sacrée qui se renouvelle incessamment dans l'Eglise jusqu'à ce que le Seigneur vienne, ou à l'offrande que lui-même présente à Dieu là-haut depuis son ascension. — Abraham est le père des croyants; ce n'est pas Israël seulement, ce sont les chrétiens aussi qui regardent à lui comme à leur chef. Mais ici, il se trouve en face d'un homme dont il reconnaît la supériorité en acceptant sa bénédiction et en lui payant la dîme. Melchisédec disparaît; mais son intervention dans la vie d'Abraham atteste qu'il existe un sacerdoce suprême et céleste, par lequel tous les croyants doivent être bénis et auquel ils doivent rendre hommage en lui offrant leurs dîmes. Le récit de Moïse nous présente donc, dans sa brièveté, un type admirable de la dignité et de l'activité sacerdotales que Jésus a revêtues lorsqu'il est retourné à son Père et qu'il a traversé le ciel pour entrer dans le Saint des saints et se présenter devant Dieu pour nous.

III. Nous sommes ici-bas étrangers et voyageurs, comme Abraham; nous ne sommes pourtant pas comme des orphelins délaissés. Nous avons un souverain sacrificateur qui com-

patit à nos infirmités, parce qu'il a été lui-même tenté en toutes choses, comme nous, toutefois sans péché. Ayant souffert et ayant été tenté, il peut secourir ceux qui sont tentés; parvenu à la perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel; il peut toujours et parfaitement sauver tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui, parce qu'il est toujours vivant pour intercéder pour eux. Il nous a été donné pour chef; il nous reconnaît pour ses membres, il supporte nos infirmités, il nous épargne, et travaille à notre sanctification; il ne nous renie pas, il n'a pas honte de nous appeler ses frères, il nous protége, il intervient pour nous auprès du Père; il lui présente son sacrifice, qui est aussi parfait que son amour, que lui-même, et il obtient pour nous la bénédiction que nous n'avions point méritée. Il envoie le plus précieux des dons, celui du Saint-Esprit, dont nous étions indignes. Il nous prépare une place dans la patrie céleste, où nous jouirons de biens qu'aucun œil n'a vus et dont l'esprit de l'homme ne peut même concevoir l'idée.

Si Jésus est le vrai Melchisédec, il convient qu'à l'exemple d'Abraham nous recherchions sa bénédiction, que nous lui rendions hommage comme à notre Roi, et que nous lui offrions nos dîmes, en signe de notre consécration absolue à son service. Nous confier en lui et l'aimer comme notre Rédempteur et notre avocat, n'est pas tout : nous devons aussi le craindre et l'adorer comme le Roi plein de majesté et lui obéir. Il veut être craint des siens; il veut que rien ne soit à nos yeux plus saint et plus digne de respect que lui, ensorte que notre plus grande crainte soit de l'offenser, fût-ce par un regard ou par une pensée. « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous commande? » (Luc VII, 46; comp. Mal. I, 6).

Abraham revenait fatigué de son expédition, et ramenait sans doute les blessés avec lui. Melchisédec lui prépare, à lui

et aux siens, un repas qui les fortifie. Le Seigneur aussi réconforte au moment voulu ceux qui sont las. Tant que nous sommes dans ce monde, nous avons à combattre, et il nous faut, pour ne pas succomber, des heures de paix et de repos. Où les trouver, si ce n'est auprès de lui ? Il vient au-devant de nous, il est vraiment parmi nous, il nous offre le pain de vie et nous présente la coupe de la délivrance. Heureuse l'Eglise à laquelle ces biens sont offerts toutes les fois que revient le saint jour du repos! Et quand, fortifiés par ce repas sacré, nous rentrons dans nos demeures, ne craignons ni la peine ni les renoncements qu'il nous en coûtera pour obéir au Seigneur et nous montrer chrétiens fidèles dans la vie de chaque jour. Le type de Melchisédec doit s'accomplir encore une dernière fois, lorsque la lutte assignée ici-bas aux enfants de Dieu sera terminée et qu'on dira : Israël, entre dans ton repos! Alors le sacrificateur céleste viendra au-devant des fidèles combattants qui auront tenu bon jusqu'au bout; il leur apparaîtra dans sa gloire, il les réunira autour de lui; il les consolera, et célébrera avec eux une Cène nouvelle et glorieuse dans le royaume des cieux.

XX

LA JUSTICE DE LA FOI

(XV, 1-7; Rom. IV.)

I. Dès longtemps Abraham marchait dans les voies du Seigneur, sans que l'on vît encore aucune trace de l'accomplissement de ce qui lui avait été promis et de ce qui faisait l'objet de ses prières. Il était devenu vieux; il n'avait point encore de fils et ne possédait pas un pouce de terrain en Canaan. Pour qu'il ne cessât point de croire et d'espérer, des encouragements lui étaient nécessaires. Dieu, qui sait parler aux faibles dans le moment convenable, lui apporte une céleste consolation; il lui apparaît, et lui dit: « Ne crains point; je suis ton bouclier et ta grande récompense. » Dieu n'est pas seulement le bouclier des croyants contre les dangers extérieurs, — comme Abraham venait de l'éprouver dans sa lutte avec les rois étrangers, — mais aussi contre les tentations qui naissent de la faiblesse et des impatiences de la chair, et contre les traits enflammés que l'ennemi nous décoche en nous remplissant de doutes, de défiance envers Dieu, d'incrédulité et de toutes sortes de sombres pensées, qui menacent d'étouffer dans sa source notre vie spirituelle. Contre ces attaques-là, nul autre bouclier n'est suffisant que

Dieu seul, Dieu révélé en Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est lui que nous devons saisir par la foi, et en lui que nous pouvons nous réfugier. C'est de lui que l'apôtre parle, quand il nous dit : « Saisissez le bouclier de la foi... » (Eph. VI, 16). Sur ce bouclier, l'ennemi aura bientôt épuisé ses traits, et le calme se rétablira. Ta récompense, ô Abraham, si dans toutes ces épreuves tu persistes à t'assurer en ton Dieu, est « très-grande » (Hébr. X, 35; III, 6).

Abraham ne cherche point à cacher à Dieu sa faiblesse, les angoisses de son âme, les troubles de sa foi : « Seigneur, que me donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants, et le fils de mon esclave sera mon héritier. » Il parle à Dieu avec la franchise d'un fils. Ce n'est point un péché de nous sentir faibles en la foi et de passer par l'angoisse. Mais il faut, comme Abraham, ouvrir notre cœur à Dieu. Sinon, le doute et la tristesse nous dominent toujours plus. En faisant part de nos angoisses et de nos doutes à ceux qui ne sont pas qualifiés pour en recevoir la confidence, nous ne faisons que du mal à nous et à eux. Ce qui est sage, ce qui est humble, c'est de les présenter à Dieu, soit en nous entretenant seul à seul avec lui, soit en nous adressant à quelqu'un de ses serviteurs désigné pour cela. Ainsi agit la pieuse Anne (1 Sam. I, 9-18). Elle prie d'abord silencieusement; puis, quand le grand- prêtre Eli lui adresse la parole, elle lui confie sa peine secrète, quoiqu'il l'ait d'abord si mal jugée ; elle respecte la charge divine dont il est revêtu, et elle en est récompensée. La parole du serviteur de Dieu lui apporte la consolation. Elle a humblement cherché Dieu sur la voie de l'ordre qu'il a lui-même établi; c'est pourquoi il lui répond. Grâce à Dieu, nous aussi connaissons le Père céleste; nous pouvons le prier avec une liberté filiale au nom de Jésus ; nous connaissons aussi son Eglise, et nous savons sur quelle voie, par lui-même établie, il veut se faire trouver de nous et nous répondre.

Dieu ne méprise pas les soupirs d'Abraham ; il ne s'irrite pas de sa plainte. Il condescend à lui répéter la promesse : « Ton fils sera ton héritier. » Il fait plus ; il l'invite à sortir et lui montre la nuit étoilée, cette armée céleste qui proclame la gloire de Dieu, et en face de laquelle l'homme tiré de la poudre sent sa fragilité et son néant : « Vois le ciel, lui dit-il, et compte les étoiles, si tu le peux ; telle sera ta postérité ! »

Ce que Dieu a dit cette nuit-là, il l'a fait. « D'un seul homme, déjà affaibli par l'âge, est née une multitude innombrable comme les étoiles du ciel et le sable de la mer » (Hébr. XI, 12). Dieu lui avait dit autrefois : « Ta postérité sera comme la poussière de la terre » (XIII, 16). Il la compare cette fois aux astres du firmament. N'est-ce pas lui promettre plus qu'une bénédiction terrestre ? La race d'Abraham sera nombreuse et puissante sur la terre ; elle sera nombreuse aussi et glorieuse dans le ciel. Dieu ouvre au patriarche une perspective plus haute que celle de la prospérité temporelle. Aucun œil n'a vu encore ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment (1 Jean III, 2). Il ne nous a donné, dans la création terrestre, qu'un symbole de la gloire qui doit être manifestée dans les enfants de Dieu. Ce symbole, c'est l'éclat immuable, tranquille et pur des astres, qui sont les témoins de sa grandeur et de sa puissance, et qui nous invitent à élever notre âme vers Celui qui les appelle tous par leur nom. C'est lui aussi qui nous a appelés et qui nous rend dignes de posséder l'héritage des saints dans la lumière. « Ceux qui auront été intelligents, brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, luiront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité » (Dan. XII, 3). Il y a une élite de l'humanité, un nombre connu de Dieu seul, une sainte cohorte que lui-même prépare pour cette destination éternelle. Cette élite est la postérité d'Abraham ; et cette postérité, c'est Christ et les siens. C'est de Christ et de son Eglise

que Dieu parlait à Abraham dans la nuit étoilée. Voilà les héritiers spirituels de ce juste, notre père et notre précurseur à tous sur le chemin de la foi. Ses descendants selon la chair, qui s'opposent à Christ et n'accueillent point la céleste invitation, les Juifs et les autres peuples issus d'Abraham, ont aussi une bénédiction; mais il convient de les comparer à la poussière de la terre ou au sable de la mer, plutôt qu'aux étoiles du firmament.

« Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Les paroles de Dieu et le magnifique spectacle qu'il lui avait montré, n'étaient point restés sans action sur son cœur. Ses doutes cruels étaient résolus; la question : « Comment cela se fera-t-il? » ne se posait plus pour lui; la tentation de l'impatience était passée; toute incertitude enfin sur la question de savoir si Dieu lui avait réellement parlé et s'il lui tiendrait parole, avait disparu. Son âme se reposait en Dieu avec une absolue confiance. La parole de Dieu lui était plus certaine que sa propre existence, et les assurances de son amour et de sa fidélité lui étaient plus douces que le miel. Abraham crut à Dieu. Il était désormais fort dans sa faiblesse, parfaitement assuré que Dieu était puissant pour faire ce qu'il avait promis. Il s'attachait, non plus au visible, mais à l'invisible; il se fiait au Dieu qui fait revivre les morts et qui appelle à l'existence ce qui n'existe pas; il croyait, il espérait « contre tout sujet d'espérer » (Rom. IV, 18). Il donnait gloire à Dieu; Dieu « le lui imputa à justice. »

II. Quand Dieu l'avait appelé et s'était révélé à lui pour la première fois, il n'avait point trouvé en lui un juste, mais, comme le dit saint Paul (Rom. IV, 5), un « impie, » c'est-à-dire un homme qui servait aussi les idoles. Abraham fut appelé, non à cause d'œuvres de justice qu'il aurait faites, mais par un décret de la libre grâce de Dieu. Dans sa condescen-

dance, Dieu vint au-devant de lui et lui tendit la main; il prit cette main et accepta l'invitation et la promesse divines; en un mot, il crut et ne compta plus que sur Dieu. Il persévéra, à travers toutes les phases de sa vie; qu'une nouvelle épreuve lui survînt, ou que Dieu l'honorât d'une nouvelle révélation, il se confiait dans le Seigneur. C'est par là qu'il fut agréable à Dieu; et l'Eternel, trouvant en lui un telle foi, put le traiter en fils et même en ami.

Par la puissance de cette foi, Abraham a fait de grandes choses; il a montré son obéissance, non par de vaines paroles seulement, mais par des actes. Sa foi produisit des œuvres. Mais, avant même qu'elle les eût produites, il était déjà agréable à Dieu pour avoir cru à sa parole et rendu hommage à sa véracité, à sa toute-puissance, à son amour. Son salut, au milieu de la corruption du paganisme, est affaire de grâce, non de mérite. Sans aucun doute, lui-même en jugeait et en a jugé ainsi jusqu'au bout. La faveur de Dieu n'a jamais cessé d'être, à ses yeux, un don immérité. David déclare heureux l'homme « dont les transgressions sont pardonnées et les péchés couverts » (Ps. XXXII, 1); les justes de tous les temps n'ont pas connu d'autre source de consolation et de paix que celle-ci : « Je crois la rémission des péchés. »

Abraham était donc en état de grâce, en paix avec Dieu. Ce Dieu était pour lui un Père; le ciel n'était pas fermé sur sa tête, il espérait dans le Rédempteur futur, il jouissait par les mérites de celui-ci du bon plaisir de Dieu. Tout cela, il le possédait avant même que la loi de Moïse eût été donnée, la circoncision instituée, la séparation d'Israël et des païens accomplie. C'est pourquoi l'apôtre peut puiser pour nous de si puissants encouragements dans ce mot : « Il crut, et cela lui fut imputé à justice. » Lorsqu'Israël fut soumis à la loi de Moïse, l'illusion prit naissance, que par les œuvres de la loi on pouvait être justifié et sauvé. En entendant les commandements de

Dieu, l'homme s'imagine qu'il parviendra au but en les observant, et il fait effort pour les accomplir. Mais, s'il est sincère, il ne tarde pas à faire cette amère expérience : « La loi ne produit que la colère » (Rom. IV, 15). Elle ne tue pas le péché en nous, elle ne nous donne pas un nouveau cœur, elle n'apporte pas une vie divine, le Saint-Esprit; elle ne fait que mettre à nu notre misère sans nom et nous y laisse sombrer. Mais il y a une autre voie, qui conduit vraiment à la paix : c'est celle qu'aucun homme n'eût inventée, celle que Dieu a trouvée et préparée pour nous. Dans la loi, Dieu commande, et il faut faire ce qu'il exige; dans l'Evangile, Dieu donne, et nous acceptons ce qu'il nous donne. On ne peut concevoir de contraste plus grand que celui qui existe entre la voie de la loi et celle de la promesse, entre la voie du mérite et celle de la grâce. L'esprit servile veut des œuvres et prétend gagner et mériter la grâce. L'esprit filial ne songe pas à rien mériter et se confie dans Celui qui justifie l'injuste; et c'est là ce qui lui est imputé à justice. Cette voie nouvelle, qui est celle de la vie, Dieu nous l'a ouverte en nous donnant son Fils unique. Par l'incarnation, le Fils de Dieu est devenu notre Chef; c'est pourquoi notre péché, notre misère à tous sont retombés sur lui; ce fardeau l'a courbé jusque dans la poussière du tombeau; la malédiction qui pesait justement sur nous l'a anéanti. Il semblait que la nuit d'une mort éternelle dût l'envelopper. Mais voici, Dieu a rompu les liens de la mort; il a accepté son sacrifice; il l'a ressuscité et l'a reçu dans la gloire. En accueillant notre Chef, il nous accueille nous-mêmes et nous introduit dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Jésus est proclamé parmi nous; nous croyons à ce témoignage; nous y reconnaissons l'appel de l'amour de Dieu, et nous prenons confiance dans Celui qui l'a ressuscité des morts. Voilà la foi qui, selon l'apôtre, nous est imputée à justice. Abraham regardait au Sauveur

futur; nous, au Sauveur présent; sa foi est notre foi, car son Dieu est le nôtre. Celui qui l'appela et lui révéla son amour, nous a aussi appelés et nous a révélé son amour d'une manière plus admirable encore.

La loi de Moïse et son règne en Israël n'a été qu'une parenthèse; elle ne devait pas durer toujours, et elle a disparu. Mais les promesses données à Abraham n'étaient point destinées à passer; elles demeurent, et c'est, à proprement parler, maintenant que la loi a passé, qu'elles s'accomplissent. Nous qui croyons au Fils, nous jouissons de ce qui avait été promis à Abraham : la bénédiction qu'il attendait, le don de l'Esprit est descendu sur nous, bien que par nature nous fussions des païens. L'Eglise marche sur les traces d'Abraham; elle est, par rapport à Dieu, dans la même situation que le père des croyants; elle reçoit, comme lui, la faveur de Dieu et l'adoption, comme un don immérité de sa grâce; elle ne connaît pas de mérite des œuvres; et, même après avoir marché fidèlement avec lui, elle ne cherche de consolation et de joie que dans sa miséricorde; elle s'avance, avec une filiale assurance, appuyée sur sa main. Elle ne voit pas encore le royaume de gloire qui lui est promis. Nous n'avons pas vu face à face ce Jésus que notre cœur aime. Mais nous voulons, avec l'aide de Dieu, comme Abraham, persévérer dans l'espérance et dans la patience, jusqu'au jour où notre foi sera changée en vue et où nous entonnerons un hymne qui ne cessera point à la gloire de la fidélité et des voies admirables de Dieu.

XXI

L'ALLIANCE DE L'ÉTERNEL AVEC ABRAHAM

(XV, 8-21.)

Abraham demande une confirmation de la promesse que Dieu lui a faite; il le fait, non dans un esprit d'incrédulité, comme les Juifs réclamant de Jésus un signe, mais avec une confiance filiale. Il croit à la parole de Dieu; mais il sent que sa foi a besoin d'être affermie. Il a fait l'expérience de sa propre faiblesse, et il s'attend à rencontrer encore des épreuves sur sa route. C'est pourquoi il désire en savoir davantage sur l'accomplissement de la promesse et en posséder un gage. Dieu ne s'indigne point de cette demande; il honore Abraham d'une révélation plus précise, et contracte solennellement alliance avec lui. Considérons la signification de ce fait pour Abraham, pour Christ, pour l'Eglise.

I. Sur l'ordre de Dieu, Abraham prépare un sacrifice. Les animaux que le Seigneur réclame pour ce sacrifice solennel sont des animaux purs, les mêmes qu'avaient offerts Abel et Noé et qui plus tard furent prescrits pour les sacrifices du tabernacle. Abraham n'offre pas ce sacrifice en son propre nom seulement; il paraît devant Dieu comme chef de sa maison,

comme ancêtre du peuple promis; il offre son sacrifice pour ses descendants, pour cette postérité qui sera « comme le sable de la mer et comme les étoiles du ciel. » Il représente devant Dieu cette multitude, et c'est en son nom qu'il fait alliance avec l'Eternel. L'alliance se conclut au moyen du sacrifice. C'était l'usage en pareil cas de partager la victime; ceux qui contractaient alliance passaient entre les deux moitiés. Abraham prépare tout pendant le jour; le sacrifice aura lieu le soir. Il n'apporte point de feu pour l'holocauste; l'Eternel se réserve de témoigner par un miracle qu'il l'accepte.

Le soir venu, Abraham peut voir à quel point c'est chose grave pour l'homme pécheur de s'approcher de Dieu et d'entrer en relation avec lui. L'Eternel le fait attendre; il ne répond pas aussitôt, bien que tout soit prêt. Dans l'intervalle, des oiseaux de proie se rassemblent et se jettent sur les animaux sacrifiés, qui gisaient à terre devant l'autel ou qui se trouvaient déjà sur l'autel. Il faut qu'Abraham les chasse, de peur qu'ils ne souillent son sacrifice; une victime lacérée par des bêtes sauvages ne serait pas propre à être offerte. Cela fait, le Seigneur ne lui accorde pas encore la consolation qu'il attend. Un sommeil pour ainsi dire mortel s'empare de lui; et, à son réveil, une frayeur le saisit et une profonde obscurité l'enveloppe.

Ce n'est pas seulement l'obscurité de la nuit, ce sont en même temps des ténèbres spirituelles, c'est une angoisse de l'âme qui s'est emparée de lui. Il lui arrive comme à Gédéon, à Manoah, qui croient qu'ils vont mourir quand ils ont vu l'Eternel ou son Ange (Juges VI, 22, 23; XIII, 22). Cette frayeur mortelle est pour lui une humiliation nécessaire; c'est aussi un pressentiment de ce que ses descendants souffriront en Egypte : « Ta postérité, lui dit l'Eternel, sera étrangère dans un pays qui ne lui appartiendra point; elle y servira et y sera opprimée pendant quatre cents ans; mais

je jugerai la nation qui l'aura asservie, et, après quatre générations, ils reviendront ici. » L'Israël selon la chair ne trouvera le repos qu'après avoir surmonté ces dures épreuves. Comment l'Israël spirituel pourrait-il parvenir au repos bienheureux de la Canaan céleste autrement qu'à travers de longues et redoutables épreuves? Ce soir-là, Abraham a éprouvé aussi un avant-goût de ces dernières.

Mais le Seigneur n'abandonne pas son serviteur à ces frayeurs; dans l'obscurité de la nuit, sa lumière luit de nouveau pour le juste. Abraham voit une colonne de feu et de fumée pareille à celle qui sort d'une fournaise, et qui, sans doute, n'est autre que la nuée dans laquelle Dieu apparut plus tard à Israël. Une flamme, allumée par la présence de Dieu, passe entre les animaux partagés. Le premier sacrifice d'Aaron fut accepté de la même manière : « La gloire de l'Eternel apparut, et un feu sortit de devant l'Eternel et consuma l'holocauste sur l'autel » (Lév. IX, 23, 24); et à la prière de Salomon lors de la dédicace du temple, comme à celle d'Elie sur le Carmel, l'Eternel répondit en envoyant le feu du ciel (2 Chron. VII, 1; 1 Rois XVIII, 38). C'est ainsi qu'ici Dieu fait alliance avec Abraham, l'assure de sa bienveillance et change sa frayeur en joie. Il lui donne par là un gage de l'accomplissement de sa parole. Aussi vrai qu'il a accepté son sacrifice, il accomplira un jour sa promesse en faveur de sa postérité et il l'introduira dans le repos réservé au peuple de Dieu.

II. Dans cette circonstance remarquable, nous reconnaissons en Abraham un type de notre Seigneur Jésus-Christ. Il se présentait devant Dieu comme chef de toute sa famille; les croyants qui devaient naître un jour étaient renfermés en lui. De même, mais plus parfaitement, nous avons été renfermés en Christ et représentés par lui devant Dieu. Abra-

ham n'a offert qu'un sacrifice symbolique; Christ offre le sacrifice parfait en se sacrifiant lui-même. Il représente devant Dieu une race coupable; voilà pourquoi il lui en coûte pour s'approcher de lui un combat si inexprimablement douloureux.

Lorsque Jésus vient réclamer de Jean le baptême de repentance et de purification, bien qu'il n'ait point commis de péché, il se reconnaît par là membre du peuple d'Israël, et il se consacre solennellement à son Père pour accomplir sa volonté, dût-il lui en coûter le sacrifice de sa vie. Son œuvre de sacrificateur commence. Et aussitôt, pareil à ces oiseaux sinistres qui voulaient détruire le sacrifice d'Abraham, le tentateur s'approche dans le but de rendre vaine cette pure et absolue consécration de Jésus. Mais, comme Abraham, il chasse ces oiseaux impurs, et il ne laisse pénétrer dans son cœur aucune pensée coupable.

Des épreuves plus rudes lui étaient réservées, avant que son sacrifice fût accompli et accepté de Dieu. La nuit vint; le soleil de la présence de Dieu se voila pour lui; « une frayeur et une grande obscurité l'enveloppèrent. » C'était à Gethsémané. Avant de se livrer aux mains des hommes, il se remet à celles de son Père; il entre pour nous en jugement; il se présente pour nous devant le tribunal de Dieu. Il tremble, il est dans l'angoisse, il cherche consolation et force auprès de ses disciples, il réclame leur intercession. Jamais ils ne l'avaient vu dans un pareil combat; des paroles comme celle-ci : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » n'étaient pas encore sorties de sa bouche. Dans toutes leurs épreuves, c'est lui qui avait été leur appui; maintenant, c'est lui-même qui se plaint de ce que « l'esprit est prompt, mais la chair faible. » Le tableau tracé par le Saint-Esprit dans le Psaume XXII[me] est devenu une effrayante réalité. Jamais homme ne se sentit aussi faible que Jésus; pour nul autre, la mort ne fut si

amère que pour lui, lorsque lui fut présentée la coupe que nos péchés avaient remplie pour lui. La frayeur même qu'éprouva Abraham n'égale pas celle dont l'âme de Jésus fut saisie. C'est ainsi qu'il dut accomplir le grand et parfait sacrifice : il dut lutter avec la mort, il fut en danger de périr dans les angoisses de son âme. « Il a offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le délivrer de la mort » (Hébr. v, 7). Comme Abraham, offrant son sacrifice, a porté le fardeau des souffrances de ses descendants, c'est tout spécialement le fardeau des péchés du peuple chrétien, ce sont nos fautes, à nous, qui avons été baptisés en son nom, qu'il a portés. Les péchés que nous avons commis depuis que nous sommes enfants de Dieu et que nous avons reçu son Esprit, ont pesé plus lourdement sur lui que ceux de tous les autres hommes.

C'est ainsi que le sacrifice de Jésus fut accompli : sa foi demeura victorieuse de l'angoisse; son offrande fut acceptée du Ciel, et cette acceptation fut manifestée au matin de Pâques. La réponse de Dieu à son sacrifice fut l'envoi du feu du ciel, du Saint-Esprit, qui descendit pour vivifier et glorifier le corps du Sauveur qui venait d'être sacrifié.

Nul homme ne fut jamais si durement frappé et si profondément affligé que Jésus, lorsqu'il dut mourir comme notre Chef; aucun, non plus, ne connut une joie et une force pareilles aux siennes, lorsqu'au matin de la résurrection Dieu témoigna solennellement que le sacrifice était accepté. Dieu a conclu à cette heure-là avec Jésus la nouvelle alliance; il a accueilli notre Chef, et nous avec lui, car il avait fait de notre cause la sienne et l'a soutenue jusqu'à ce qu'elle eût triomphé. Alors il est allé au Père et il a été accueilli dans la gloire comme notre avant-coureur. Comme la postérité d'Abraham est graciée et bénie en Abraham, de même nous avons tous été graciés et bénis dans la résurrection du Christ.

III. L'Eglise de Christ, cette postérité sainte par laquelle tous les peuples de la terre doivent être bénis, ne peut parvenir à son but céleste sans traverser, elle aussi, les mêmes épreuves qu'Abraham. Les disciples de Jésus s'étaient imaginé que l'établissement de son règne se ferait sans difficulté. Ils durent s'entendre dire : « J'ai encore beaucoup d'autres choses à vous dire; mais vous ne pouvez pas les porter maintenant » (Jean XVI, 12). Jésus voulait parler des tentations et des combats que l'Eglise devait encore traverser. Il faut qu'elle s'offre à Dieu comme une victime sanctifiée par son Esprit; c'est sa tâche, c'est ce que Dieu veut d'elle. Mais elle a un adversaire, qui fait tout pour empêcher que l'Eglise de Jésus et que chaque âme chrétienne soit pour Dieu cette offrande agréable. D'impurs oiseaux se précipitent sur le sacrifice : des esprits malins travaillent à détruire l'œuvre de la grâce, à souiller le bien que le Seigneur a déjà produit en nous et à empêcher notre pleine et pure consécration à Dieu. Ces attaques ne doivent ni nous surprendre, ni nous décourager. Abraham chassa les oiseaux; nous avons une force pour faire de même : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous » (Jacq. IV, 7). « Celui qui est en vous est plus puissant que celui qui est dans le monde » (1 Jean IV, 4). Et encore : « Quiconque est né de Dieu se conserve soi-même, et le Malin ne le touche point » (V, 18).

« Ta postérité sera étrangère dans un pays qui ne lui appartiendra point; elle y sera asservie et opprimée pendant quatre cents ans. » Ces mots décrivent prophétiquement la condition de l'Eglise sur la terre. Douée à son origine de sainteté et de force, elle ne s'est pas dès lors développée dans un progrès constant; elle a plutôt perdu de la pureté de sa vie et de l'énergie de sa foi. Sa vie spirituelle ne s'est jamais éteinte, mais elle a végété dans l'oppression. Les enfants de Dieu se sont mêlés au monde, et les pouvoirs ter-

restres ont établi leur domination dans le sanctuaire où la volonté et l'Esprit du Seigneur devaient seuls régner. L'Esprit de Dieu, qui habite dans l'Eglise, gémit sous la puissance de la chair et aspire à la délivrance; et, de même que la situation d'Israël, loin de s'améliorer, ne fit, sous les Pharaons, qu'empirer de génération en génération, les temps sont devenus toujours plus mauvais pour l'Eglise de Christ. Mais la puissance charnelle sera jugée, et les enfants de Dieu délivrés et conduits en Canaan. Nous n'espérons pas que l'Eglise recouvre jamais en ce monde sa prospérité d'autrefois; nous ne comptons sur aucun Pharaon pour cultiver en elle la vie spirituelle et pour lui assurer une activité bénie; mais nous espérons être pleinement affranchis de ce monde mauvais; nous attendons le royaume indestructible. Nous ne connaissons d'autre délivrance que le retour du Christ; notre désir est de voir face à face Celui que nous aimons déjà sans l'avoir vu, de lui devenir parfaitement semblables, de pouvoir enfin entonner avec les rachetés le cantique de Moïse et de l'Agneau, et célébrer avec eux le triomphe du règne de Dieu!

Comme Jésus, c'est dans la résurrection que l'Eglise recevra l'assurance que Dieu a accepté son sacrifice, et la récompense de ses souffrances. Présentement, il faut qu'elle s'abandonne à Dieu comme une victime d'agréable odeur. C'est aux derniers jours de la servitude d'Egypte que les maux d'Israël furent le plus amers. Ne nous étonnons pas si, au terme de l'économie actuelle, l'Eglise doit soutenir encore un rude combat avant d'être délivrée et transportée dans la Canaan céleste. Rappelons-nous aussi que toute âme chrétienne doit faire des expériences analogues. « Si tu veux être un serviteur de Dieu, prépare-toi à être éprouvé » (Sirach II, 1). Chaque progrès dans la vie spirituelle réclame le renoncement à nous-mêmes et la patience; il faut que la patience et la persévérance poursuivent leur œuvre jusqu'à la fin.

XXII

LA NAISSANCE D'ISMAEL

(Chap. XVI; Gal. IV, 21-31.)

I. Nous voyons dans cette histoire Sara, Abraham et Agar pécher tous trois gravement. Qui veut se scandaliser, y trouvera ample matière à scandale. Les hérétiques des premiers siècles ont pris occasion de pareils récits pour bafouer l'Ancien Testament et les patriarches. Dans les temps modernes, plusieurs, s'inspirant d'un cœur impur, y ont cherché l'excuse ou la justification des œuvres de la chair. La Bible est exposée à être ainsi falsifiée par les hommes charnels. Pour la comprendre bien et s'en bien servir, il faut demeurer fermes dans la vie spirituelle et dans l'obéissance aux choses que Dieu nous a enseignées par son Eglise.

Disciples de Christ, nous nous en tenons à sa Parole immuable, qui nous jugera au dernier jour: « Celui qui quitte sa femme pour en épouser une autre, commet adultère » (Marc x, 11). Si donc un chrétien imitait l'exemple d'Abraham prenant Agar pour concubine, il commettrait un péché mortel, qui entraînerait pour lui la perdition, s'il ne se repentait à temps. Chez Abraham même, un tel acte était déjà coupable. Il y a cependant une différence entre lui et nous. La loi mosaïque

permet le divorce à cause de la dureté des cœurs et pour éviter des péchés et des maux plus graves encore.

Dans la nouvelle alliance, Dieu ne le permet plus, parce qu'il crée de nouveaux cœurs et attend de ses enfants qu'ils connaissent et accomplissent sa volonté dans sa perfection. Sans doute, les patriarches, qui marchaient avec Dieu, étaient plus près de lui que les Juifs sous la loi. Cependant, il n'avait pas changé leurs cœurs, ni par son Esprit écrit sa loi au-dedans d'eux; ils n'étaient pas morts au péché et ressuscités avec Christ à une vie céleste. Ils n'appartenaient pas encore à la nouvelle création. Tout cela, Dieu l'a réalisé maintenant; aussi exige-t-il de nous plus que des patriarches, et peut-il les juger moins sévèrement qu'un chrétien qui tomberait aujourd'hui dans les mêmes fautes.

Pour juger avec justice et charité, il faut écouter ce que le prophète Malachie dit de la conduite d'Abraham. Des Juifs corrompus, qui répudiaient leurs femmes, se réclamaient de l'exemple du patriarche. Que leur dit le prophète? « Un seul l'a fait, et pourquoi? Parce qu'il cherchait la postérité que Dieu lui avait promise. Prenez donc garde que nul ne soit infidèle à la femme de sa jeunesse » *) (Mal. II, 13-15). Sara et Abraham avaient en vue la promesse; ils attendaient ce fils en qui tous les peuples devaient être bénis, et qui, Dieu l'avait dit, serait le propre descendant d'Abraham. Mais devait-il naître précisément de Sara? C'est ce que Dieu n'avait pas dit et ce qui pouvait encore passer pour incertain. Abraham et Sara attendaient depuis longtemps en vain. Dix ans s'étaient écoulés depuis leur arrivée en Canaan, et bien davantage depuis le jour où, pour la première fois, dans sa patrie, Abraham avait entendu la promesse. On comprend que Sara

*) Trad. de M. Segond. Celle d'Ostervald ne rend pas du tout le sens du texte.

fût tentée de croire que peut-être elle n'était pas destinée à donner le jour au fils promis; cependant, elle soupirait après son apparition. Elle consent donc à être privée de l'honneur d'être mère, afin de hâter l'accomplissement de la promesse. Elle va jusqu'à tenir pour permis ce qui passait pour l'être dans le monde d'alors; elle donne à son mari un conseil mauvais, quoique inspiré par une bonne intention. C'est la voie de la prudence charnelle, et non celle de la foi, qu'elle lui recommande. Sa détermination, dictée par l'impatience, est une infraction au commandement de Dieu. Elle commet la faute, si commune dans le monde, de faire du mal pour qu'il en arrive du bien.

Abraham se laisse, comme Adam, séduire par la voix de sa femme. Comme lui, il aurait dû savoir résister. Il cède; il a un fils; mais ce n'est pas celui que Dieu a promis et veut bénir. Avec ce fils, entrent dans sa maison, jusque-là paisible, les querelles et l'amertume, — signe certain que sa démarche n'a pas eu l'approbation de Dieu. Lorsque, plus tard, Jacob imite l'exemple de polygamie donné par son grand-père, il en est puni par des peines plus cruelles encore. Cet exemple nous est donc proposé, non pour être imité, mais pour servir d'avertissement. Si nous travaillons pour Dieu, il ne faut pas que ce soit avec les ressources d'une habileté charnelle. Si le but poursuivi est saint, les moyens employés doivent l'être aussi. Si l'on veut avancer le règne de Dieu, il ne faut s'écarter, si peu que ce soit, de l'obéissance à son commandement. Quand le monde entier en jugerait autrement et tiendrait pour permis, en vue d'un bon but, l'emploi de moyens douteux et suspects, nous ne devrions pas l'imiter. « Purifiez-vous, vous qui portez les vases de l'Eternel! » (Esaïe LII, 11). Autrement, Dieu aurait le droit de nous dire: « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je dis? » (Luc VI, 46).

Quand on est une fois sorti du droit chemin, une faute en entraîne une autre. Ainsi dans la famille d'Abraham. La fausse position qu'Abraham lui a faite, rend Agar insolente envers sa maîtresse. Celle-ci, qui était pourtant l'auteur de tout le mal, s'aigrit et fait des reproches à son mari. Lui-même, au lieu d'user de son autorité pour faire rentrer Agar dans l'ordre, laisse à Sara un pouvoir illimité sur son esclave. Sous l'empire de la colère et de la jalousie, Sara abuse de ce pouvoir. Nous ignorons ce qu'elle fit pour humilier sa servante. Mais elle doit avoir été de la dernière dureté, puisque Agar préféra périr dans le désert, — dont on ne peut faire seul la traversée, de Canaan en Egypte, — plutôt que de subir plus longtemps ce traitement. Tous trois pèchent donc. La Bible nous révèle, ici comme ailleurs, la fragilité et la folie de l'homme; il est humilié, pour que toute gloire reste à Dieu seul.

II. L'Eternel intervient à la fois avec sévérité et miséricorde. Pour la première fois, se présente ici à nous un fait mystérieux : le même personnage est appelé d'abord l'Ange, c'est-à-dire le messager de l'Eternel, — il est donc distingué de Dieu, — puis reçoit les noms de Dieu et de l'Eternel *). Nous partageons l'opinion d'Hilaire et des plus anciens docteurs de l'Eglise, d'après laquelle cet être n'est autre que le Fils de Dieu, distinct du Père et cependant une seule essence avec lui. Il est envoyé par le Père, et pourtant « celui qui le voit, voit le Père » (Jean XIV, 9). N'étant pas encore devenu homme, il se révèle dans ces temps primitifs sous la figure d'un ange. Il rencontre Agar dans le désert, et lui demande : « D'où viens-tu, et où vas-tu ? » Il lui fait sentir par là qu'elle

*) Comp., par exemple, l'apparition de l'Eternel à Moïse près du buisson ardent (Exode III).

n'est pas sur la bonne voie; et il exige qu'elle répare ses fautes, son insolence et sa fuite : « Retourne chez ta maîtresse et t'humilie sous sa main. » Quels qu'aient été les torts d'Abraham et de Sara, Dieu n'approuve pas la révolte d'Agar. Il maintient la hiérarchie domestique; la servante doit rentrer dans sa place, se soumettre à sa position et demeurer sous le joug que la Providence lui a imposé. « Dieu n'est pas un Dieu de confusion, mais un Dieu d'ordre. » Quand il éclaire notre ignorance et qu'il manifeste sa volonté en face du désordre créé par les hommes, il commence par nous remettre sur la voie de l'ordre qu'il a lui-même établi dans la société et dans l'Eglise. Il nous rappelle aux devoirs de notre position; il confirme et resserre les liens sacrés entre autorité et sujets, parents et enfants, pasteur et troupeau, maîtres et serviteurs. Il nous fait sentir tout de nouveau la sainteté de ces devoirs, et sa Parole, qui nous y ramène, se légitime à notre conscience comme venant de lui. La conscience d'Agar lui dit certainement que c'est bien l'Ange de l'Eternel qui lui parle, puisqu'il la presse de rentrer dans l'ordre et d'honorer Dieu en remplissant les devoirs de sa position.

Ce que Dieu lui demande — retourner spontanément, demander pardon à une maîtresse fière et irritée, confesser ses torts, se soumettre sans conditions, accepter d'avance en se confiant à Dieu le traitement qu'il plaira à Sara de lui infliger — n'est point chose facile. Quand l'Eternel voit qu'elle s'humilie en son cœur et qu'elle se décide à retourner, il lui adresse des paroles de consolation et de promesse. Elle avait crié à lui dans sa détresse; car que fût-il advenu dans le désert d'elle et de son enfant ? ou que fût-il arrivé, si elle eût été poursuivie et ramenée par la force à sa maîtresse ? L'Eternel a entendu ses soupirs; il a pitié de sa misère, et il se hâte de la consoler et de la relever; il lui témoigne même une miséricorde exceptionnelle : il lui promet ce que jusqu'a-

lors il n'avait promis qu'à Abraham : « Je multiplierai ta postérité, tellement qu'elle ne se pourra compter; tu enfanteras un fils, que tu appelleras Ismaël (c'est-à-dire : Dieu exauce); car l'Eternel t'a entendue dans ton affliction. » Les paroles à la fois sévères et consolantes du Seigneur ne trouvent Agar ni désobéissante ni ingrate : « Tu es le Dieu fort qui m'as vue, dit-elle; n'ai-je pas vu ici Celui qui me voyait? » et, pour consacrer à jamais le souvenir de cette apparition merveilleuse, elle nomme la source près de laquelle elle a eu lieu : « le puits du Vivant qui me voit. »

Exemple consolant des voies de Dieu envers ses enfants! Quand, à l'heure de la détresse, nous devons confesser que nous en sommes en grande partie la cause, il nous semble alors que Dieu a caché sa face, fermé son oreille, qu'il ne s'inquiète plus de nous et qu'il est comme mort à notre égard. Tout autres sont pourtant ses sentiments. Il veut nous faire sentir nos égarements, il exige que nous nous humiliions jusque dans la poudre; mais il ne nous a point délaissés pour cela; il vit, il veille sur nous, il entend nos requêtes, alors même qu'il n'y répond pas immédiatement. C'est quand notre cœur est le plus cruellement angoissé qu'il est le plus proche avec ses consolations et son secours. Ses voies sont admirables : nous ne les comprenons pas d'abord, mais si nous nous humilions sous sa main, ses dispensations les plus obscures s'illuminent, et à mesure que nous approchons du but, il nous est donné de les comprendre et de voir Celui qui nous a regardé dans sa miséricorde.

III. Il n'en faut point rester au sens littéral de cette histoire. L'apôtre Paul, éclairé par le Saint-Esprit, nous apprend qu'elle a encore un autre sens, spirituel, caché, prophétique; que c'est même en vue de cette signification surtout, qu'elle nous est racontée (Gal. IV, 21-31).

Ce sens spirituel, caché jusqu'alors, n'a été révélé que dans le siècle apostolique. La Synagogue juive et l'Eglise chrétienne étaient, à cette époque, en face l'une de l'autre : la première, ayant rejeté le Sauveur, mais nombreuse et puissante; la seconde, faible par le nombre, n'ayant aux yeux des hommes ni la considération ni la puissance dont le judaïsme, avec sa ville sainte, son temple, son culte, jouissait encore. Jusqu'alors, la Synagogue avait été l'Eglise de Dieu; Israël pouvait regarder avec mépris la petite et faible troupe des disciples du Nazaréen. Celle-ci serait-elle le peuple de Dieu ? Les promesses, l'avenir, lui appartiendraient-ils ? Il ne fallait pas peu de foi pour répondre affirmativement. L'apôtre le fait cependant, et il fait jaillir de l'histoire typique de la famille d'Abraham la lumière sur le plan de Dieu. Il ne devrait, sans doute, y avoir qu'un peuple de Dieu, une Eglise, comme dans la maison une épouse et une mère. Mais dans la maison d'Abraham sont Agar et Sara, l'esclave égyptienne et la femme libre; Agar, qui devient mère avant Sara, la servante qui s'enorgueillit et méprise sa maîtresse. Cette dualité ne devrait pas être; elle vient de la faute de l'homme; mais elle existe. Or, le judaïsme, qui demeure asservi à la loi du Sinaï, ressemble à Agar; l'Eglise de Jésus, stérile encore en apparence, mais qui a la promesse et l'espérance du royaume des cieux, ressemble à Sara, la « princesse, » par qui la bénédiction doit se répandre sur tous les peuples. Agar représente la Jérusalem terrestre, Sara la Jérusalem d'en-haut. Les Juifs demeurent attachés à la cité d'ici-bas et y cherchent leur patrie; notre mère, à nous, est la Jérusalem céleste, la cité qui rassemble dans son sein tous les saints de Dieu.

Les Juifs, qui repoussent le Sauveur, sont bien les enfants d'Abraham, comme ils le prétendent; mais ils le sont comme Ismaël est fils d'Abraham : selon la chair, non selon l'Esprit. Ils ne sont pas héritiers du royaume des cieux. Ce sont les

disciples du Christ, nés de l'Esprit, qui sont les enfants d'Abraham dans le vrai sens. Combien haute est la dignité qui nous est conférée! Céleste est notre destination, céleste l'origine de la vie nouvelle en nous; célestes aussi doivent être nos sentiments, nos efforts, nos espérances, notre patience et notre amour. Que là où est notre patrie, notre cœur soit élevé dès maintenant!

XXIII

LE RENOUVELLEMENT DE L'ALLIANCE ET LA CIRCONCISION

(Chap. XVII.)

I. Abraham avait voulu aider par lui-même à la réalisation de la promesse. Vaine tentative ! Il ne tarda pas à comprendre, avec confusion, qu'il faisait fausse route, et à recueillir dans sa famille les fruits amers de la désobéissance. Il put craindre alors que Dieu ne lui eût retiré sa grâce et qu'il ne dût perdre l'espoir de voir le jour du salut et l'accomplissement de la promesse. Treize ans s'écoulèrent après la naissance d'Ismaël ; ce temps fut, sans aucun doute, tout particulièrement pénible pour lui. Ce qu'il avait espéré — avoir de Sara ce fils qui possèdera Canaan et sera en bénédiction à toute la terre — devenait de jour en jour plus improbable. Mais Dieu se souvient enfin de son serviteur tant éprouvé. Celui-ci vient d'atteindre ses quatre-vingt-dix-neuf ans, quand le Seigneur lui apparaît de nouveau. Il ne lui rappelle pas ses fautes ; il se révèle à lui en Père et le console comme autrefois : « Je suis le Dieu tout-puissant ; marche devant ma face, et sois intègre ; et j'établirai mon alliance entre moi et toi. » — « Alors Abraham tomba sur sa face. » Dieu ne dit pas : Ma pro-

messe est anéantie, — comme Abraham l'avait craint; il ne retire pas sa parole, comme Abraham et Sara l'eussent bien mérité. Il la répète et la confirme; il scelle d'une manière solennelle et irrévocable son alliance. Il y a bien de quoi faire tomber Abraham sur sa face! Qu'est-ce qui pourrait nous humilier davantage que cette pensée: « Il ne nous a pas fait selon nos péchés et ne nous a pas rendu selon nos iniquités! » (Ps. CIII, 10). Les marques de sa bonté gratuite nous courbent dans la poussière. Nous avions forfait notre adoption, rompu l'alliance du baptême, mérité que Dieu détournât à jamais sa face de nous. Mais voici, il vient à nous, il se souvient de son alliance, il se rappelle le temps où nous avions pour lui le premier amour. Envers nous, infidèles, il est demeuré fidèle; il nous traite encore comme ses enfants, et il nous confirme à nouveau l'alliance de son amour, qui sera éternelle. « Voyez quel amour le Père nous a témoigné....! » (1 Jean III, 1). Pourrions-nous ne pas tomber sur notre face avec Abraham, et adorer le Tout-Puissant? Pourrions-nous perdre jamais le sentiment de sa présence et de sa paternelle Providence? Ou est-ce trop réclamer, quand il demande à Abraham et aux enfants d'Abraham de « marcher devant lui et d'être intègres, » c'est-à-dire sans reproche, sans faute, parfaits; parfaits, il est vrai, non en puissance, — cela n'est pas possible, — mais en amour pour lui et pour nos frères, en dévouement joyeux et sans réserve pour obéir à sa volonté dans l'œuvre de notre vocation!

Dieu donne à Abraham et à Sara de nouveaux noms: à lui, celui de « père de plusieurs peuples; » à elle, celui de « princesse. » Ce changement de noms signifie qu'il va créer quelque chose de nouveau et qu'il veut faire pour eux plus qu'ils n'attendaient. Il leur renouvelle la promesse: « Je donnerai ce pays à toi et à ta postérité, et — ajoute-t-il — il y aura

entre moi et toi une alliance éternelle, afin que je sois ton Dieu et celui de ta postérité après toi. » Les biens célestes sont évidemment compris dans cette promesse. Abraham, qui cependant est mort sans rien posséder en Canaan, doit posséder ce pays à toujours : cela ne peut être réalisé que dans la résurrection des justes. Dieu se nomme son Dieu, et il conservera ce titre éternellement; or, il n'est pas le Dieu des morts, mais celui des vivants. Abraham, pour nous, est mort; il ne l'est pas pour Dieu. Pour Jésus, la fille de Jaïrus, Lazare, dormaient seulement (Matth. IX, 24; Jean XI, 11); car il avait le pouvoir de les rappeler à la vie. Abraham et les autres justes ne sont pas morts, pour Dieu; ils vivent; leur sommeil prendra fin; sa parole toute-puissante les rappellera bientôt à la vie, à une vie incorruptible. L'espérance de la vie éternelle remplissait le cœur d'Abraham. Quand Dieu dit à un homme : « Je suis ton Dieu, » il a la vie éternelle. Il nous l'a dit, à nous aussi, et nous pouvons lui répondre : « Je suis à toi; tu es à moi; et rien ne peut nous séparer. » L'amour de Dieu nous enveloppe, et la mort elle-même et tout ce qui pourra la suivre, ne nous en séparera pas ! Dieu ne meurt pas, et quand il dit à Abraham : « Je suis ton Dieu, » c'est comme s'il lui disait : Toi aussi tu vivras, quand bien même tu serais mort !

II. Abraham reçoit l'ordre de circoncire les siens[21]. Cet ordre concerne tous ses descendants, même Ismaël et sa race. Par là, ils se distingueront des peuples qui ne sont pas issus d'Abraham et n'ont pas de part à l'alliance; par là aussi, le souvenir de cette alliance, des grâces reçues et des obligations contractées, s'imprimera d'une manière ineffaçable dans leur mémoire. Ce fut plus tard, de la part des Juifs, une erreur de croire qu'ils étaient justifiés par la circoncision; erreur bien enracinée, et à laquelle Paul dut livrer de rudes

combats dans les Eglises d'Antioche et de Galatie. Il est vrai que Dieu l'avait ordonnée sous des peines très-sévères; tout enfant incirconcis, est-il dit, « sera retranché du milieu de son peuple. » Cependant le dessein de Dieu en l'instituant était tout autre que ne pensaient les Juifs. Il en est de cette cérémonie comme de la loi de Moïse, dont le but n'était pas de justifier et de sauver l'homme; car elle ne pouvait implanter dans les cœurs la vie éternelle. L'une et l'autre sont pour la race d'Abraham un signe de l'alliance et un moyen de séparer Israël des païens. Ce peuple, d'où sortira le Sauveur, doit « habiter à part et ne point être mis au nombre des nations; » ainsi le dit le prophète Balaam (Nomb. XXIII, 9).

La circoncision est le sceau ou la divine attestation de la justice qu'Abraham avait déjà obtenue par la foi pour lui et pour les siens (Rom. IV, 11). En même temps, comme la loi en général, elle est le symbole d'une vérité morale et d'une action de Dieu dans l'homme : elle symbolise une sentence de mort. Le vieil homme que nous portons tous en nous n'est pas apte à être amélioré, ennobli et rendu peu à peu agréable à Dieu; il ne mérite que de mourir. Ce jugement de mort doit s'exécuter sur lui, et une nouvelle créature, faite à l'image de Dieu, doit être formée à sa place. La circoncision est le symbole de la destruction des œuvres de la chair (Gal. V, 19-21). Il faut que le cœur corrompu, qui les produit, le péché, qui nous est inné à tous, meurent, et qu'un nouvel homme naisse. En un mot, Dieu réclame une « circoncision du cœur; » il veut accomplir en nous une œuvre dont le rite extérieur n'est qu'une figure.

Créer en nous un cœur nouveau, c'est ce que Dieu s'est proposé dès le commencement. Voilà ce qu'il voulait dire à Abraham en lui ordonnant la circoncision. Mais ce travail qui devait aboutir à la circoncision du cœur, s'est trouvé si extraordinairement difficile, que pendant toute l'ancienne alliance il

n'a jamais pleinement réussi (Rom. VIII, 3). Le but a été atteint pour la première fois en Jésus-Christ homme. La perversité et l'impureté naturelles de notre nature ont été en lui entièrement vaincues et anéanties. C'est pour symboliser ce fait qu'il a été soumis dans son enfance à la circoncision. Ce qui n'était chez les autres que cérémonie extérieure, devient chez lui réalité spirituelle. Il n'a pas seulement l'ombre, le mot, mais aussi la chose. Sa vie et sa Passion réalisent parfaitement la circoncision du cœur; il résiste jusqu'au sang à la tentation; il renie et repousse le péché chaque fois qu'il s'approche; il s'associe constamment au jugement de Dieu sur le mal; il poursuit, jusqu'à la pleine victoire, la lutte à mort qu'il faut livrer à la chair. Il possède le nouveau cœur, plein d'amour, d'obéissance et de foi, humble, pur, patient; avec lui commence la nouvelle création, dont la gloire cachée et la vitalité indestructible éclatent dans sa résurrection. C'est ainsi qu'il accomplit les types de la loi. La circoncision du huitième jour — le premier jour d'une nouvelle semaine — est en rapport avec la résurrection du Seigneur.

C'est pour nous que Jésus a remporté cette victoire de la nouvelle créature sur le cœur désespérément malin du vieil homme. Il ne doit pas rester seul; nous devons nous joindre à lui, être, nous aussi, des premiers-nés de la nouvelle création. Quand Moïse, au terme de sa lourde tâche, s'adressait au peuple d'Israël dans les champs de Moab et prononçait son chant du cygne, ces derniers discours où respirent un amour, une joie, une consolation tout évangéliques, il lui fit cette grande promesse : « Si tu te convertis à l'Eternel ton Dieu, il aura compassion de toi, et il te rassemblera de nouveau du milieu de tous les peuples chez lesquels il t'aura dispersé; et l'Eternel circoncira ton cœur et le cœur de ta postérité, afin que tu aimes l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, et que tu vives » (Deut. XXX, 1-6). Ces paroles, qui

renferment déjà la promesse de la nouvelle alliance, où le Seigneur gravera sa loi non sur des pierres, mais dans les cœurs, et où tous le connaîtront et seront son peuple (Jér. xxxi, 31-34), sont accomplies pour ceux qui sont en Christ. Qui cette sublime promesse concernerait-elle, si ce n'est nous, qui avons été baptisés au nom de Christ, qui avons reçu son Esprit et qui sommes invités au banquet de l'Agneau? Mais il s'agit de la saisir par la foi, de ne pas renier ou entraver l'œuvre de grâce que Dieu fait en nous, par notre timidité, nos doutes, notre ingratitude, mais de l'affirmer et d'y revenir sans cesse, sans nous la laisser jamais ravir. Dieu recevait déjà les enfants dans son alliance avec Israël; son amour paternel nous a introduits dès notre tendre enfance dans la nouvelle alliance; le baptême nous a incorporés à Christ; et la circoncision du cœur, réalisée en lui, s'accomplit aussi en nous, non par la main des hommes, mais par l'Esprit du Dieu vivant (Col. ii, 11-13). Il faut croire cela, l'affirmer et le maintenir envers et contre toutes les dénégations et toutes les tentations. L'Esprit de Dieu veut achever cette œuvre de grâce. De notre part, elle réclame la prière, la vigilance, un profond sérieux; il nous en coûtera un travail incessant. Ce qu'il faut sans cesse établir de nouveau, c'est que le vieil homme n'a aucun droit de se relever, qu'il doit rester mort et anéanti. Ce travail ne sera point sans fruits: si la circoncision du cœur a pu être réalisée en Christ, elle le sera aussi en ceux qui lui appartiennent, et elle aura enfin pour couronnement notre propre résurrection.

« Je suis le vrai cep, et mon Père est le vigneron; il émonde tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il porte encore plus de fruit » (Jean xv, 1, 2). Pour faire de la circoncision du cœur une vérité, le Père céleste emploie le châtiment. Sa serpette tranchante abat les jets nuisibles et inutiles des sarments. Cette circoncision continuelle est nécessaire; qui ne

le voit par son propre cœur et sa propre expérience? La souffrance est l'instrument dont Dieu se sert pour opérer cette purification; elle nous fait mal, et il faut qu'il en soit ainsi; car, sans cela, elle ne nous ferait pas de bien. Mais, lorsque nous demeurons tranquilles, sous sa main qui nous frappe, nous ne tardons pas à connaître la douceur de ses consolations et à sentir comment il nous affranchit intérieurement de nos penchants mauvais, comment il nous conduit dans le bien et nous y affermit. Voilà le sens de la circoncision ordonnée aux Israélites et du baptême que nous avons reçu. Il signifie que nous voulons nous soumettre à la main du Seigneur qui nous châtie, et porter patiemment la croix qu'il nous imposera, aussi longtemps qu'elle sera nécessaire, c'est-à-dire tous les jours de cette vie mortelle, de ce temps précieux de grâce. Des châtiments envoyés par lui et supportés avec patience, sont aussi un signe de son alliance; car « le Seigneur châtie celui qu'il aime; si vous souffrez le châtiment, Dieu vous traite comme ses enfants » (Hébr. XII, 6, 7). Ils sont destinés à nous sanctifier, et notre désir unique et ardent doit être que, par l'Esprit de Dieu et par les épreuves qu'il envoie, la circoncision du cœur soit réalisée en nous comme en Christ, ensorte que, au lieu d'être exclus du peuple de Dieu, nous ayons à toujours notre part parmi ceux qui gardent son alliance.

XXIV

L'ÉTERNEL APPARAÎT A ABRAHAM SOUS LES CHÊNES DE MAMRÉ

(XVIII, 1-15.)

I. Abraham est assis devant la porte de sa tente, à l'heure de midi, pour se reposer de son travail, quand tout à coup trois hommes se trouvent devant lui, sans que l'on sache d'où ils sont venus. En réalité, ce ne sont pas des mortels; mais leur aspect, paraît-il, ressemble à celui de voyageurs qui ont besoin de repos et de réconfort. L'un d'eux est appelé Jéhova, « l'Eternel; » les deux autres sont nommés anges ou « messagers. » De tout temps, les interprètes de la Parole sainte ont différé dans la manière d'expliquer le profond mystère qu'il faut en tout cas reconnaître ici. Le nombre trois est sans doute en relation avec le mystère de la Trinité. Comme le « Trois fois saint » des séraphins (Esaïe VI, 3) glorifie le Père, le Fils et l'Esprit; de même, ici, dans l'apparition de ces trois êtres célestes, se révèle l'existence de Dieu en trois personnes. Ce serait cependant faire erreur que de dire que les trois personnes divines elles-mêmes, le Père accompagné du Fils et du Saint-Esprit, sont apparues à Abraham. Deux des trois personnages étaient certainement des anges.

c'est-à-dire des esprits célestes dont Dieu se sert en faveur de ceux qui doivent avoir l'héritage du salut (Hébr. I, 14); ils apparaissent dans une forme humaine à ceux dont l'œil est ouvert pour cela. Les deux anges avaient la mission de sauver Lot et d'exécuter le jugement sur Sodome. Mais qui est celui qu'ils accompagnent? Cette question nous a déjà occupés lorsque nous étudiions l'apparition de l'Ange de l'Eternel à Agar (XVI, 7-14). Depuis saint Augustin, la plupart des théologiens pensent que ce personnage aussi est un être créé, un ange, et que, lorsqu'il est dit : « L'Eternel apparut, l'Eternel parla, » cela signifie que Dieu se révèle et parle par son envoyé. Mais l'interprétation des plus anciens Pères est peut-être plus simple et plus fidèle au texte sacré : ce ne serait pas, d'après eux, une créature, mais le Fils de Dieu lui-même — le Fils éternel et incréé qui est une même essence avec le Père, la splendeur de sa gloire, l'image empreinte de sa personne — qui apparaîtrait ici dans la même forme que les anges et préluderait à son incarnation en visitant Abraham et en acceptant son hospitalité sous les chênes de Mamré. Comme c'est par lui que le Père a créé toutes choses, il convient aussi qu'il soit le messager du Père pour porter sa parole et sa révélation aux patriarches. C'est à son image que l'homme a été créé au commencement; il faisait ses délices des enfants des hommes; son amour l'a attiré vers eux, et il n'a pas dédaigné de leur apparaître sous une forme humaine. C'est à ce fait que Jésus fait allusion quand il dit aux Juifs (Jean VIII, 56) : « Abraham s'est réjoui de voir mon jour; il l'a vu, et il en a eu de la joie. — Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham? — Jésus leur répondit : En vérité, je vous dis qu'avant qu'Abraham fût, je suis. »

L'Eternel condescend à renouveler à Abraham l'assurance que Sara sera la mère du fils promis. « Je reviendrai, et, dans

un an, Sara, ta femme, aura un fils. » Il a de la joie à donner cette assurance à son fidèle serviteur. Pour lui-même, la naissance de ce fils, par qui la bénédiction se répandra sur tous les peuples, a de l'importance. Car, lorsque les temps seront accomplis, le Fils de Dieu même s'unira à la race d'Abraham; c'est au milieu d'elle que sa place sera préparée; c'est comme fils d'Abraham, comme fils d'Isaac, qu'il naîtra et qu'il vivra sur la terre.

Abraham paraît s'être douté peu à peu de ce qu'étaient les trois étrangers auxquels il offrait l'hospitalité, jusqu'à ce que la clarté se fit entière, de sorte qu'à la fin ce ne fut plus en hôte et en ami, mais en adorateur qu'il s'adressa à eux. Jérôme parle d'un térébinthe, situé près d'Hébron, sous lequel cette scène se serait passée; aujourd'hui encore, on y voit un très-vieil arbre que l'on appelle le chêne d'Abraham. Ce dut être un repas solennel et aimable tout ensemble que celui qui fut célébré là. Qui n'aurait désiré d'y prendre part? Mais ce n'est pas à nous qu'il sied d'exprimer ce désir; car le Seigneur a usé envers nous de la même condescendance. « Beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » (Luc x, 24). En parlant ainsi, Jésus pensait avant tout à ses premiers disciples, qui voyaient les jours du Fils de l'homme sur la terre, et avec lesquels il vivait familièrement; mais cela s'applique aussi à nous. « Je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Matth. xxviii, 20). Il entre chez nous et habite au milieu de nous par le Saint-Esprit (Jean xiv, 17, 18). Il nous parle par sa Parole et nous rassemble autour de sa table. Il ne nous manque que de voir de nos yeux. Mais celui qui a l'œil de la foi ouvert, peut attester que la présence du Seigneur dans l'Eglise et dans les croyants nous apporte plus de grâces et

nous ouvre la source d'un plus grand salut qu'à Abraham sous les chênes de Mamré.

Cette apparition merveilleuse n'est pas seulement le prélude du temps où le Fils de Dieu devait vivre sur la terre, en vrai homme, dans ce même pays de Canaan ; elle est aussi le gage de ce que l'avenir réserve encore au peuple de Dieu. « Je vous reverrai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie » (Jean XVI, 22). « Je ne mangerai plus de cette Pâque jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu.... » (Luc XXII, 16 et suivants). Ce repas, auquel le Fils de Dieu lui-même et les deux messagers célestes prirent part devant la tente d'Abraham, est le gage de ce temps bienheureux où Christ se rendra visible à nous, dressera sa tente et habitera parmi nous, comme un ami chez ses amis. Abraham et tous les justes des temps passés seront aussi là. C'est en vue de ce moment surtout qu'Abraham avait sujet de se réjouir lors de la céleste apparition : il voyait le jour de Christ. Cet événement était pour lui et doit être pour nous le gage de la réunion de tous les fidèles et des saints anges avec eux, auprès du Seigneur, au grand jour de l'avénement de Jésus-Christ.

II. « Prenez part aux nécessités des saints ; empressez-vous à exercer l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmures ; car, par elle, quelques-uns ont logé des anges sans le savoir » (Rom. XII, 13 ; 1 Pierre IV, 9 ; Hébr. XIII, 2). L'exemple d'Abraham est une belle illustration de ces préceptes bien connus. Il ne connaissait pas les trois étrangers qu'il voyait arrêtés sous l'ombrage des arbres ; il les prenait pour des voyageurs fatigués qui, au chaud du jour, avaient besoin de repos et de réconfort. Peut-être se sentait-il attiré vers eux et les prenait-il pour de saints hommes qui avaient dû, comme lui, quitter leur patrie pour le Seigneur. Il court

au-devant d'eux et se prosterne devant celui qui lui paraît le plus digne; prêt à tout faire pour eux, il les invite amicalement et respectueusement à ne point passer outre : Dieu les a conduits à sa tente, afin qu'ils s'y restaurent avant d'aller plus loin. Ils répondent : « Fais comme tu l'as dit. » Sara pétrit elle-même la farine et cuit les gâteaux. Abraham va chercher dans son troupeau le meilleur veau et le fait préparer par son serviteur; quand l'heure du repas est arrivée, lui-même apporte à ses hôtes le beurre, le lait et les autres mets, et, pendant qu'ils mangent, il se tient debout sous l'arbre, écoutant leurs discours et attendant leurs ordres.

Voilà l'hospitalité, joyeuse, prévenante, ne ménageant pas ses peines en faveur de l'étranger. Abraham avait éprouvé lui-même dans son pèlerinage combien il est doux d'être ainsi reçu. Il agit selon la parole : « Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi de même » (Matth. VII, 12). « Donner vaut mieux que recevoir » (Actes XX, 35). Ainsi le père et le précurseur des croyants est en même temps un modèle des bonnes œuvres. Nous avons à suivre son exemple; nous surtout qui connaissons Celui qui dira un jour : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli; ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même » (Matth. XXV, 35-40). Il faut reconnaître le Seigneur dans nos frères. « Honorez Dieu les uns chez les autres, » dit saint Augustin. C'est l'incrédulité qui refroidit l'amour; si notre cœur est plein de foi, nous serons hospitaliers et doux. Nous ne sommes pas riches comme Abraham; nous ne pouvons individuellement exercer l'hospitalité qu'en petit. Mais ce qui importe, ce n'est pas de donner beaucoup, c'est de ne pas se borner à charger les autres et à les payer pour

qu'ils agissent, mais de nous mettre nous-mêmes à l'œuvre, de visiter la veuve et l'orphelin, de leur témoigner personnellement notre sympathie, ensorte qu'ils puissent se dire: « Il y a encore quelqu'un qui nous aime ! » C'est là, dit Jacques (I, 27), « la religion pure et sans tache devant Dieu notre Père. »

L'Eglise devrait exercer en grand l'hospitalité, et être à même de réaliser la parole du Seigneur : « Donne à celui qui te demande. » De même qu'en Israël la dîme de la troisième année était réservée aux pauvres, aux étrangers, aux veuves et aux orphelins (Deut. XIV, 28 et 29; XXVI, 12-14), de même les diacres de l'Eglise devraient avoir à leur disposition des dons abondants des fidèles pour les appliquer avec sagesse et sous la direction des pasteurs au soulagement des malheureux.

Cette histoire nous offre un bel exemple de vie domestique. On y voit combien simples, actifs et unis étaient ces deux vieillards dans leur maison. Sara faisait ce que Paul réclame des femmes âgées : « Qu'elles apprennent aux jeunes à aimer leurs maris, à être modestes, à demeurer dans leurs maisons, à être bonnes, soumises à leurs maris » (Tite II, 3-5). Elle avait courageusement suivi son mari dans son long pèlerinage et partagé sa foi, ses efforts, ses espérances, ses épreuves; elle l'appelait son seigneur; elle lui obéissait. Elle, la princesse, ne craint pas de mettre la main à l'œuvre pour servir ses hôtes; on la trouve à la place où doivent être la femme et la jeune fille : dans l'intérieur de la tente; dans la maison, où elles ont leur sphère d'activité, et non au dehors, curieuses, immodestes, vaines, se mêlant des affaires d'autrui. C'est pourquoi elle est la mère dont, selon l'apôtre, les femmes et les filles chrétiennes doivent suivre l'exemple (1 Pierre III, 1-6).

Enfin, en nous permettant de jeter ici un regard dans l'intérieur d'Abraham et de Sara, chez qui le Seigneur ne dédaigne pas d'entrer, l'Ecriture nous apprend aussi que les travaux de la vie domestique, dans une maison chrétienne, ne sont point méprisables aux yeux de Dieu, et que leur fidèle accomplissement lui est agréable.

XXV

L'INTERCESSION D'ABRAHAM

(XVIII, 16-33.)

I. Abraham accompagne les trois inconnus, lorsqu'ils se lèvent pour se rendre à Sodome. Il avait déjà un pressentiment de ce qu'ils étaient; mais il n'avait pas osé le faire paraître jusqu'à ce moment. Pendant la route, l'Eternel se donne clairement à connaître à lui. Sa majesté éclate dans ses paroles; et lorsque, sur son ordre, les deux anges poursuivent leur voyage vers Sodome, tandis que lui-même demeure avec Abraham, le mystère qui, pour ce dernier, enveloppait son interlocuteur est dissipé, et Abraham n'a plus qu'à se prosterner en adorateur devant le Seigneur son Dieu.

« Comment cacherais-je à Abraham ce que je m'en vais faire? » dit l'Eternel. Jésus dit à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que son maître fait; je vous appelle mes amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père » (Jean xv, 15). C'est une confiance semblable que Dieu accorde à Abraham ; il a vu que sa promesse de grâce n'est point tombée dans un cœur indifférent ou ingrat, et qu'Abraham prend au sérieux la tâche de glorifier par ses actes Celui qui l'a

choisi par pure et libre grâce. « Je sais qu'il ordonnera à ses fils et à sa maison après lui de garder mes voies et de faire ce qui est juste et bon. » Voilà le fruit que Dieu réclame de la foi. Est-ce un homme qui inculquera aux siens les commandements de Dieu ? C'est à cette pierre de touche que Dieu juge chacun de ses serviteurs. Un tel homme lui était en ce moment particulièrement nécessaire ; il cherchait, au milieu de la corruption générale et grandissante, une famille où ses commandements seraient observés et transmis d'une génération à l'autre. Il l'a trouvée maintenant. Abraham est la racine d'où sortira un peuple juste ; à lui se rattacheront tous les justes que la terre verra jusqu'à la fin des temps. Il est la racine de l'olivier franc ; et cette racine nous porte aussi, nous, qui par nature appartenions à l'olivier sauvage, mais qui, par un acte de la grâce de Dieu, avons été entés sur l'olivier noble (Rom. XI, 16, 17).

Abraham s'est attiré la faveur de Dieu par son ferme dessein d'inculquer à ses fils ce qui est juste et droit. Dieu veut avoir pour serviteurs des hommes qui mettent un saint zèle à faire prévaloir sa loi parmi leurs subordonnés. Quelle tendresse n'éprouve-t-il pas pour un père, pour une mère qui font tout, par leurs paroles et leur exemple, pour élever chrétiennement leurs enfants ! Quelle récompense ne réserve-t-il pas aux princes — s'il en trouve — qui, dans ce siècle d'apostasie, tiennent encore pour la justice et la vertu chrétienne ! Mais plus glorieuse encore est la promesse faite aux ministres de Christ : « Allez et instruisez toutes les nations, leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, » leur a-t-il dit, et il a ajouté : « Voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde » (Matth. XXVIII, 20). Cette promesse suppose la fidélité des ministres. Elle tomberait d'elle-même s'ils venaient à ne plus enseigner ce que le Maître a commandé, ou à enseigner ce qu'il n'a pas commandé. Mais tant qu'ils feront

leur devoir, ils peuvent s'appuyer sur cette promesse comme sur le roc.

Que les pères et les mères se gardent d'oublier la dignité et l'autorité que Dieu leur a confiées, de fermer les yeux quand leurs enfants commencent à mal faire, ou, comme le faible Eli, de ne les reprendre que par de vaines paroles! Luttons plutôt de toute notre énergie, comme Dieu nous en a confié la sainte mission, pour faire respecter ses commandements; veillons sur tous ceux qui nous sont subordonnés; combattons pour eux; cette promesse est à nous : « En faisant cela, tu te sauveras toi-même, et ceux qui t'écoutent » (1 Tim. IV, 16).

Dieu révèle à Abraham ce qu'il se propose de faire de Sodome et de Gomorrhe. Leurs péchés effroyables crient jusqu'au ciel, et, pour la dernière fois, leurs habitants vont être mis à l'épreuve. L'Eternel sait bien ce qui est caché dans les cœurs; mais il veut le tirer au grand jour, afin que chacun puisse reconnaître ce qui en est des Sodomites; il veut que les pécheurs eux-mêmes finissent par se condamner et que toute créature soit obligée de confesser que ses jugements sont justes. Avant d'exécuter son décret, il fait en sorte que les pécheurs sachent pourquoi ils sont jugés.

La ruine de Sodome et de Gomorrhe était déjà imminente, que nul n'en avait le moindre pressentiment. Quand elle s'accomplit, les mondains purent n'y voir qu'un événement accidentel, une catastrophe naturelle, un effet du hasard, un fait sans relation avec la vie coupable de leurs habitants. L'impénitent est aveugle pour ce qui vient de Dieu; il ne voit partout que la nature; il ne discerne pas la main du Seigneur. Mais ce qui lui échappe fut dévoilé à Abraham; le décret de Dieu lui fut révélé, et avant même qu'il s'exécutât, il put l'envisager sous son vrai jour. Ne soyons pas surpris si de nos jours le monde aveuglé et enivré s'avance, sans en

avoir la moindre idée, au-devant de jugements imminents; remercions Dieu, qui nous a ouvert les yeux et qui nous donne, dans sa bonté, de savoir dans quel temps nous sommes. « Voici, le Juge est à la porte » (Jacq. v, 9). Il est à la porte de la chrétienté infidèle. Mais, avant d'entrer, il heurte et il appelle, afin que l'on sache à quoi il faut se préparer. C'est là ce qu'il fait de nos jours. Sans que nous le voyions, déjà sa voix se fait entendre. Pas plus qu'Abraham il ne veut laisser dans l'ignorance de ses desseins aucun de ceux qui sont disposés à l'écouter.

Abraham reçoit, avec la révélation du terrible jugement qui va éclater, la mission d'en transmettre le souvenir à ses descendants. Il faut que le jugement sur les impies soit proclamé de génération en génération. Les serviteurs de Christ n'ont pas seulement à prêcher la paix, mais aussi à rendre témoignage au Juge des vivants et des morts (Actes x, 42). Ils s'attireront par là la haine et la colère des gens du monde, leurs railleries, quelquefois la persécution. C'est parce que les prophètes n'annonçaient pas seulement les promesses de Dieu, mais aussi ses châtiments, la ruine de Jérusalem et du temple, que les Juifs les ont de tout temps maltraités et tués. Mais il faut que cette proclamation ait lieu. Les évangélistes que le Seigneur envoie aujourd'hui, ne sont pas seulement des messagers de paix, mais aussi de jugement. Leur mission est difficile et redoutable, et vraiment ils ont besoin, pour la remplir, d'être soutenus par les croyants.

II. La communication divine imposait à Abrabam un autre devoir encore. Se rappelant les jugements des temps primitifs, il devait pressentir que Dieu allait frapper Sodome et Gomorrhe de quelque catastrophe terrible comme celle du déluge. Ce pressentiment le pousse à intercéder. Il montre par là qu'il est bien dans l'esprit du Seigneur. Son interces-

sion révèle un cœur également plein d'amour pour les hommes et d'humilité devant Dieu. Annoncer les jugements de Dieu et ne pas intercéder, ce ne serait pas agir selon l'Esprit de Christ. Intercéder et taire le jugement qui menace, ce ne serait pas non plus agir selon cet Esprit. Il ne faut pas que, par une fausse tendresse, par une charité mal entendue, ou par crainte des hommes, le témoignage prophétique qui parle de la colère à venir soit étouffé. Si nous y croyons, cette foi même doit être pour nous le plus puissant motif d'intercéder. Quoi de plus triste et de plus dangereux que d'être au clair sur les catastrophes imminentes, sans qu'il y eût dans nos cœurs ni sympathie ni intercession pour nos frères!

Abraham prie pour tous les habitants de Sodome sans distinction. Il y avait pourtant entre eux des différences: il y avait la masse entièrement pervertie; il y avait aussi Lot et sa famille, une poignée de gens connaissant et craignant Dieu, mais relâchés, tièdes, plus ou moins mondanisés. Abraham a prié pour tous, particulièrement pour les justes qui pouvaient se trouver là, mais aussi pour la population tout entière. Notre tâche est aussi d'intercéder avec une ferveur et une cordialité particulières pour tous ceux qui craignent Dieu et confessent encore le nom de Jésus, mais en même temps d'implorer sa miséricorde pour tous ceux qui méprisent la grâce de leur baptême et qui suivent la voie large de la perdition.

« J'ai pris la hardiesse de parler au Seigneur, bien que je ne sois que poudre et cendre; je te prie de ne point t'irriter, si je parle encore une fois! » Ainsi prie Abraham. Cette humilité sied aux enfants de Dieu. Si nous prions pour les tièdes et pour les pécheurs, que ce ne soit pas en nous donnant pour meilleurs qu'eux; jetons-nous avec eux dans la poussière, en nous agenouillant à côté d'eux et nous humiliant comme tous devraient le faire! Nous sommes de la même

chair qu'eux; nous ne sommes, si Dieu nous retire son Esprit, que poudre et cendre, incapables d'aucun bien et indignes d'élever nos regards vers lui. Une prière sans humiliation n'a point de valeur à ses yeux. « Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé; tu ne méprises point le cœur froissé et brisé » (Ps. LI, 19).

Abraham a compris les voies de Dieu; il sait qu'il épargnera le juste et ne le rejettera pas avec l'impie; que, pour l'amour de quelques justes, il supporte parfois longtemps la multitude des impies, — longtemps, mais pas à toujours! Il en est encore ainsi maintenant; mais le monde n'y prend pas garde; il ne sait pas quel est le sel qui, jusqu'à ce jour, a préservé l'humanité de la pourriture et de la destruction, et il ne soupçonne pas par quelle miraculeuse intervention, quand l'heure du jugement aura sonné, Dieu saura mettre les justes en sûreté.

Abraham lutte sans se lasser avec le Seigneur. Six fois il revient à la charge, et six fois il obtient une réponse favorable; il réclame enfin et il reçoit l'assurance que si, non pas cinquante, ni quarante, mais seulement dix justes s'y trouvent, Sodome ne périra pas encore. Après cela, il peut s'en retourner chez lui consolé et cependant plein d'angoisse. Les dix justes se trouveront-ils? Qui le sait? Sans doute, il passe une nuit sans sommeil, pendant que les Sodomites mettent le comble à leur malice et à leurs crimes. Il ne réussit pas à sauver Sodome; cependant son intercession n'est pas perdue; sa prière est exaucée; sa lutte avec Dieu n'est pas demeurée sans résultat. Cet exaucement, ce résultat, c'est la délivrance de son frère Lot. Heureux, si un jour il nous est aussi donné de rencontrer des frères que notre intercession aura sauvés!

XXVI

LA DESTRUCTION DE SODOME

(XIX, 1-29.)

I. Les deux anges entrent dans Sodome sous la figure de voyageurs. Les dispositions de Lot et des Sodomites allaient paraître par l'accueil qu'ils y recevraient. Lot était assis à la porte de la ville, sur la place qui se trouvait à l'intérieur, et où se tenaient les assemblées du peuple et se rendait la justice. Seul, il souhaite la bienvenue aux étrangers et leur offre l'hospitalité, comme avait fait Abraham. Il ne les connaissait pas; c'est sans le savoir qu'il reçoit les envoyés de Dieu. Mais il pressent en eux je ne sais quoi de vénérable et de saint. C'est pourquoi il se prosterne si profondément et leur parle avec tant de respect; il les reçoit au nom du Seigneur dont il reconnaît en eux des serviteurs. Lorsqu'ils parlent de passer la nuit dans la rue, il craint que les méchants ne leur fassent quelque mal; il les héberge de son mieux, et pendant le repas, il leur exprime sans doute sa tristesse au sujet de la conduite des Sodomites. « Ce juste demeurant parmi eux affligeait chaque jour son âme juste, à cause de ce qu'il devait voir et entendre de leurs méchantes actions » (2 Pierre II, 8).

Il semble qu'il y eût eu ce jour-là quelque fête ou réjouissance populaire qui avait mis, lorsque vint la nuit, les habitants dans un état d'excitation et presque de folie. Une pensée diabolique s'empare d'eux avant qu'ils se séparent. Grands et petits, jeunes et vieux, se rassemblent pour forcer la maison de l'étranger détesté, et pour l'outrager en faisant périr ses hôtes de la façon la plus odieuse. Lui logeait des anges sans le savoir; eux ne se doutent pas que c'est contre des anges de Dieu qu'ils entreprennent un crime abominable. C'est la conséquence et la juste punition de leur vie criminelle. La situation de Lot, en face de cette multitude furieuse, était désespérée. Son offre de livrer ses propres filles à ces misérables n'était sans doute pas sérieuse; elle avait pour but de gagner du temps. Mais si les anges de Dieu, qui sont plus forts que les hommes, ne l'eussent protégé, c'en était fait de lui et de sa famille. Les anges le sauvent dans la maison, en ferment l'entrée, et les impies, frappés d'éblouissement, cherchent en vain la porte dans la nuit obscure, épuisent leur fureur et finissent par se disperser.

Par ce grand crime, les Sodomites comblent la mesure de leurs iniquités. Mais en quoi consistaient ces iniquités antérieures, qui les avaient menés si loin? Le prophète Ezéchiel nous donne la réponse: « Voici, dit-il au peuple rebelle de Juda et de Jérusalem, quel a été le crime de Sodome, ta sœur: elle avait de l'orgueil, elle vivait dans l'abondance et dans la sécurité, elle et ses filles (les villes voisines); mais elles n'aidaient pas au malheureux et à l'indigent; elles étaient fières et elles commettaient des abominations devant moi. Je les ai détruites, quand j'ai vu cela » (xvi, 49, 50). La fertilité de leur pays et l'abondance des biens matériels leur avaient été en piége. Le bien-être avait engendré d'un côté l'orgueil, la sécurité charnelle, le mépris de la Parole divine (qu'ils pouvaient entendre de la bouche d'Abraham et de Lot); de l'au-

tre, la dureté envers les pauvres et des péchés abominables. Le temps de la grâce était maintenant passé pour ces méchants. Aucun appel, aucun avertissement ne leur est plus adressé. Les anges révèlent à Lot seul ce qui va arriver, et Dieu offre aussi la délivrance aux membres de sa famille. Mais lorsqu'il en parle à ses gendres, qui, sans doute, étaient parmi les meilleurs habitants de Sodome, cela leur paraît ridicule. Image trop fidèle de l'état spirituel de tant de chrétiens qui ont oublié leur Dieu ! Les Sodomites n'avaient ni l'Evangile, ni même la loi mosaïque, mais seulement la tradition morale et religieuse qui s'était transmise depuis Noé. Ils avaient dissipé cet héritage, et ils en étaient au point qu'il ne restait plus pour eux que le jugement. Que faut-il attendre pour des peuples chrétiens qui ont reçu l'Evangile et qui foulent aux pieds ses bienfaits célestes ? Qu'on se rappelle les reproches de Jésus aux villes où il avait fait la plupart de ses miracles, et qui ne s'étaient pas converties : « Si de tels miracles eussent été faits à Sodome, elle subsisterait encore aujourd'hui; c'est pourquoi je vous dis que les gens de Sodome seront traités moins rigoureusement que vous, au jour du jugement » (Matth. XI, 20-24). Le sort de cette ville est pour nous un redoutable avertissement. Abraham devra le raconter à ses enfants. Ceux qui l'entendront, craindront. Il est du devoir des serviteurs de Dieu d'annoncer hardiment aux impénitents les châtiments temporels et éternels.

« Mes paroles sont bonnes pour celui qui marche avec droiture » (Michée II, 7). Au milieu même du jugement, l'Eternel se souvient de sa miséricorde. Il n'oublie pas le seul juste qui fût encore dans les villes de la plaine; il ne tient pas pour rien l'hospitalité offerte à ses envoyés; il a résolu d'épargner Lot, et les anges ont reçu dans ce sens des ordres formels. Parce qu'il se réfugie dans la petite ville de Tsoar, elle ne périra pas. « Hâte-toi, et sauve-toi là, lui dit l'ange,

car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois entré. » Cette bonté de Dieu envers lui et les siens paraît d'autant plus grande qu'ils montrent moins d'empressement à sauver leur vie. Il n'était que temps, et Lot tardait encore à fuir; alors les anges le prennent par la main, ainsi que sa femme et ses filles, et le font sortir de la ville. « Ne regarde pas derrière toi, disent-ils, et ne t'arrête en aucun endroit de la plaine; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses [22]. »

II. Appliquons tout cela à nous et à notre temps. Ne trouvons-nous pas trois sortes de personnes dans la chrétienté actuelle? D'abord une foule d'hommes qui ne s'inquiètent pas de Dieu et ne veulent pas entendre parler de son jugement. Ils ressemblent aux gens de Sodome. Puis d'autres, qui tiennent encore à la foi chrétienne et qui craindraient d'imiter les péchés grossiers du monde, mais qui ne sont, pour ainsi dire, que des chrétiens à demi formés. Ils ne marchent pas dans la pleine lumière de la connaissance de Dieu; ils ne recherchent pas de toutes leurs forces les trésors célestes; ils croient encore pouvoir concilier l'amour de Dieu et l'amour du monde. Le type de ces gens-là, c'est Lot avec sa femme et ses filles. Des troisièmes, enfin, qui ont les sentiments de Jésus-Christ, qui marchent avec Dieu et recherchent l'héritage incorruptible et la cité céleste, qui persévèrent dans la prière et dans l'intercession, et qui parviennent, par la grâce de Dieu, à la pleine stature de l'homme fait, en Christ. — Quelle est donc notre tâche spéciale? Par sa grâce prévenante, Dieu nous a tirés du milieu de la foule qui ne le connaît pas. Il s'agit maintenant de savoir si nous en resterons au même point que Lot et sa famille, ou si, quand le Seigneur viendra, nous serons reconnus de lui pour être de vrais enfants d'Abraham. Nous devons vivre dans le Seigneur de telle sorte

que l'entrée de son royaume puisse nous être largement ouverte. Lot représente les tièdes, ceux qui, pareils à l'Eglise de Laodicée, seront encore, bien qu'avec peine, sauvés dans la grande tribulation, comme le tison arraché du feu. Mais, pendant qu'il fuit de Sodome en flammes, Abraham, debout sur la hauteur sacrée où il a parlé avec le Seigneur, voit à ses pieds les villes de la plaine, d'où monte la fumée de l'incendie. Il est à l'abri du jugement; il est le type des fidèles qui se tiendront avec l'Agneau sur la céleste montagne de Sion, et qui y entonneront le cantique nouveau, pendant que sur la terre s'accomplira la chute de Babylone et le jugement des adorateurs de l'Antéchrist (Apoc. XIV, 1-11).

Ne méprisons pas, affermissons plutôt notre haute vocation; que nul ne se dise : Pourvu que je trouve grâce comme Lot et que j'obtienne une toute petite place au ciel, cela me suffit! Non; en renonçant à nous rendre dignes du prix de la vocation céleste, nous courons grand risque de tout perdre, et notre sort pourrait bien ressembler à celui de la femme de Lot, plutôt qu'à celui de Lot lui-même. C'est à ses disciples que le Seigneur a dit : « Souvenez-vous de la femme de Lot » (Luc XVII, 32). La Sapience de Salomon (X, 7) parle de cette statue de sel qui est là « en mémoire de cette âme impénitente. » Aujourd'hui encore s'élève sur les bords de la mer Morte un rocher de sel qui rappelle la mort de cette malheureuse femme que les messagers célestes avaient entraînée hors de la ville maudite, et qui dut néanmoins périr misérablement avec les impies[23]. Grâce à la foi et aux exhortations de son mari, grâce à l'aide et aux instances des anges, on pouvait la croire sauvée; mais elle reste à mi-chemin, et tout ce qui a été fait pour elle devient inutile. Elle regarde en arrière vers Sodome; son désir d'être sauvée n'est donc pas bien sérieux; son cœur tient encore aux biens et aux jouissances de Sodome. S'il en est parmi nous qui manquent de

vrai sérieux et dont le cœur soit ainsi partagé, qu'ils sachent qu'il risque de leur arriver comme à la femme de Lot ! Ce péril existe pour nous, si c'est moins par l'action de la grâce que par l'exemple de nos parents ou par les exhortations des serviteurs de Dieu, que nous avons été conduits à rechercher la société de ceux qui attendent du ciel le Rédempteur. Qu'il y ait dans chacun de nos cœurs un réel sérieux ; ne soyez ni paresseux ni hésitants ; n'attendez pas que les serviteurs de Christ vous pressent et vous contraignent, car cela pourrait ne pas réussir, comme pour la femme de Lot. Ne laissez pénétrer en vous ni une froideur secrète envers le Seigneur, ni un amour caché pour les délices passagères du péché ; laissons un amour ardent et pur pour Celui qui nous a aimés le premier et qui nous aime à cette heure, qui nous épargne et nous prépare pour la gloire, s'emparer de notre âme tout entière !

C'est l'amour pour le monde plongé dans le mal, qui a fait de la femme de Lot une statue de sel ; ses membres se roidirent, elle ne put plus avancer, elle demeura pétrifiée. C'est ainsi que la vie spirituelle s'engourdit, que l'on perd la force de marcher dans la voie du Seigneur, que l'âme devient froide et morte, quand on reporte aux choses que le Seigneur condamne et abhorre, l'attachement et l'amour qui n'appartiennent qu'à lui. « Souvenez-vous de la femme de Lot ! » Ne regardez pas en arrière, mais en-haut, à la sainte montagne où le Seigneur nous attend ; soyez intérieurement détachés de tout ce que vous ne pourrez pas emporter avec vous quand il viendra !

Cette histoire à jamais mémorable nous apprend encore une chose à laquelle le monde ne prend pas garde et qu'il ne veut même pas savoir. Sodome et Gomorrhe, Adma et Tséboïm, ont été épargnées tant qu'elles comptaient encore dix justes ; tant qu'il y en eut seulement un, l'Eternel retint ses

châtiments. Les enfants de Dieu sont donc bien le sel de la terre. Nos cités et nos nations chrétiennes doivent leur conservation à une chose dont la plupart ne tiennent pas le moindre compte. Ce qui soutenait à Sodome le seul juste, ce qui par conséquent aussi préserva longtemps Sodome, c'est l'intercession d'Abraham, l'ami de Dieu; car il est dit : « L'Eternel se souvint d'Abraham et fit sortir Lot des villes qu'il détruisait. » Quoi de moins bruyant que cette intercession des pasteurs et des Eglises qui monte comme un parfum jusqu'à l'autel d'or et qui est reçue par le souverain sacrificateur céleste (Apoç. VIII, 1-4) ! Et y a-t-il cependant rien sur la terre qui ait plus d'efficace et de puissance ? C'est à elle que les fidèles qui s'y trouvent encore doivent d'être bénis, et le monde aveuglé d'avoir été conservé jusqu'à cette heure.

XXVII

ISAAC ET ISMAEL

(XXI, 1-21; Gal. IV, 21-31.)

I. Enfin, la foi d'Abraham est récompensée; Sara donne le jour à l'héritier promis. Elle le nomme Isaac, parce que sa naissance provoque le rire. Elle songe sans doute à d'autres qui riront d'elle; mais le vrai sens du nom se rapporte plutôt à la sainte joie qui est le partage de ceux qui longtemps se sont attendus à Dieu et ont conservé, au travers des plus rudes épreuves, leur confiance dans sa véracité et sa bonté. Le cœur d'Abraham est plein de consolation et de joie. Lorsque Isaac a atteint ses trois ans, — l'âge où l'on sevrait les enfants, — son père célèbre un sacrifice d'actions de grâces, invite à un grand festin ses voisins et ses amis, et fait une fête à tous ses serviteurs, afin qu'ils se réjouissent avec lui.

Mais, dans la vie humaine, alternent sans cesse la souffrance et la joie; à la consolation succèdent, pour Abraham, de nouvelles épreuves. Il n'y a pas de plus grande joie pour un chef de famille que de voir régner la paix et l'union parmi les siens. Abraham — sa conduite envers Lot l'a montré — était un homme de paix. Au moment même où il se croit arrivé

au port d'un vrai bonheur domestique, éclatent parmi les siens les querelles et la division. Sara remarque qu'Ismaël se moque. Ismaël avait alors dix-sept ans, et il avait déjà compris que son jeune frère lui serait préféré. Lui et sa mère avaient compté sur l'héritage d'Abraham, ou du moins sur une partie notable de ses biens. Ils ne peuvent cacher leur envie et leur dépit, lorsqu'ils voient la préférence témoignée à Isaac. Ismaël manifeste ses sentiments à la manière de son âge, mais il y a déjà chez lui une profonde haine. Sara en est irritée au dernier point; elle réclame l'expulsion d'Agar et de son fils : « Car le fils de la servante n'héritera pas avec mon fils Isaac. » Sa dureté ne saurait se justifier ; Abraham, qui aimait Ismaël, en a le cœur déchiré ; il sent une fois de plus les conséquences de sa faute. La paix de Dieu, l'union, la prospérité, ne peuvent subsister là où l'ordre divin du mariage est troublé. Sara et Agar ne vivront jamais en paix dans la même maison.

Dieu confirme la demande de Sara, ce qui ne justifie pas les sentiments de celle-ci. Il entre dans ses desseins qu'Ismaël soit éloigné et qu'Abraham soit par là de nouveau mis à l'épreuve et humilié. Tout cela arrive et tout cela est écrit pour notre instruction. Il y a une sagesse cachée dans les voies souvent étranges et mystérieuses de Dieu.

Au moment où Abraham se sépare d'Agar et d'Ismaël, Dieu ne le laisse pas sans consolation : « Je ferai aussi du fils de ta servante une nation; car il est ta race. » (Comp. la promesse semblable XVII, 20.) — La séparation est dure à son cœur ; le sacrifice qu'il fait en chassant Ismaël n'est guères moins cruel que ne fut plus tard le sacrifice d'Isaac. Mais il obéit cette fois encore, par la foi, se tenant à cette parole : « Je ferai de lui aussi un grand peuple, » — bien que l'alliance et la promesse célestes n'appartiennent qu'à Isaac. La parole de Dieu le fortifie et lui donne de se vaincre lui-même. Il

laisse Agar et son fils partir au désert, en se disant : Dieu les conduira, Dieu les protègera! Certainement il ne cesse pas de prier pour eux, et nous voyons bientôt Dieu exaucer le cri de la mère et du fils, et les sauver de la mort. Il leur a préparé dans le désert une oasis; c'est là que le jeune homme achève de grandir; et « Dieu était avec lui. »

Les paroles de Dieu touchant Isaac et Ismaël se sont accomplies. L'histoire montre comment Dieu a tenu, jusqu'à ce jour, ce qu'il avait, il y a des siècles, promis à Abraham. Isaac a été le père du peuple de Dieu dans l'ancienne alliance, l'ancêtre de Jésus, en qui toutes les familles de la terre sont bénies; Ismaël a été celui d'un autre grand peuple, qui est le pendant du peuple d'Israël : les Arabes aussi sont fils d'Abraham; eux aussi ont douze tribus; en eux revit Ismaël, le belliqueux habitant de la steppe, dont l'Ange de l'Eternel avait dit : « Il sera comme un âne sauvage; sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui; il dressera ses tentes contre tous ses frères » (XVI, 12).

Ismaël est né du père des croyants et d'une esclave égyptienne; lui-même prend une femme en Egypte. Deux éléments hétérogènes sont réunis en lui; son caractère est un mélange de chair et d'esprit. Il en est de même des Arabes. D'Israël est venu l'Evangile de Dieu; des Arabes, la doctrine du faux prophète Mahomet, où se mêlent la vérité et le mensonge : quelques vérités, empruntées à la révélation, s'y allient à la sensualité et à la barbarie.

II. La parole divine s'est donc accomplie d'une manière à la fois grandiose et littérale. Mais ce qui nous touche de plus près encore, c'est le sens spirituel de cette histoire que l'apôtre Paul nous dévoile, comme nous l'avons rappelé (Gal. IV) Les deux fils d'Abraham et leurs rapports mutuels sont un type frappant et instructif de ce qui s'est passé dans les pre-

miers jours de l'Eglise. Isaac, accordé, selon la promesse, en réponse à de longues prières, c'est Christ et l'Eglise. Christ est le vrai Isaac; et nous, qui sommes en lui par la foi et par le baptême, nous faisons partie de sa sainte postérité; nous sommes les enfants de la promesse. Ismaël, né avant Isaac, non en vertu de la promesse, mais d'une manière naturelle, selon la chair, c'est l'Israël charnel, qui a rejeté Jésus-Christ et qui le persécute dans les siens — « Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu ? » Le judaïsme a été là avant le christianisme; il se croit le droit de regarder l'Eglise comme une secte nouvelle, un enfant tardif et sans droits, tandis qu'à lui appartient l'héritage. Ainsi le fils selon la chair persécute le fils selon l'Esprit; Isaac est exposé de nouveau aux railleries amères et à la haine d'Ismaël. Mais que dit l'Ecriture ? Ismaël sera chassé et n'héritera pas avec le fils de la femme libre. Le peuple juif, qui s'est acharné sur les disciples de Christ, est exclu de l'alliance et privé de son héritage. Il doit quitter sa ville sainte; il ne peut plus poser le pied sur la montagne où fut autrefois la maison de son Dieu. La destruction de Jérusalem, la dispersion des Juifs, qu'est-ce autre chose que l'expulsion d'Ismaël dans le désert ?

Dans le type d'Ismaël se révèlent en même temps la patience et la fidélité de Dieu envers le peuple juif. Agar et son fils errent au désert; mais Dieu les y sauve miraculeusement. Une malédiction pèse sur Israël; mais une bénédiction repose aussi sur lui. Dieu ne le laisse pas périr; il n'oublie pas qu'il est la postérité d'Abraham. Jésus-Christ se souvient que les Juifs sont ses frères selon la chair. Dieu, qui a entendu les pleurs d'Ismaël et d'Agar, entend aussi la prière des Israélites sincères. Nous non plus ne devons point les haïr ni les mépriser; nous devons dire avec Paul : « Ils sont aimés à cause de leurs pères » (Rom. XI, 28), et, avec Abraham, nous

affliger du départ d'Ismaël et intercéder pour lui. C'est notre devoir sacré de chrétiens.

Ismaël aussi a une promesse; une part d'héritage lui est encore réservée. Le peuple juif, bien qu'il ait jusqu'ici méconnu son Roi et son Rédempteur, a encore un avenir. S'il persiste dans son aveuglement jusqu'à la fin de l'économie chrétienne, l'héritage céleste lui échappera; il n'entrera pas dans la nouvelle Jérusalem où Jésus habite avec les siens; il ne sera pas élevé à la droite et sur le trône du Rédempteur. Mais, à côté de l'héritage céleste des enfants de Dieu, il lui reste une part sur la terre. Dans la grande tribulation, il se convertira au Dieu de ses pères; quand Christ paraîtra avec ses saints, il le reconnaîtra et lui rendra hommage (Zach. XII. 10-14); il rentrera dans son pays et sera sur la terre, pendant le règne de mille ans, un peuple de justes travaillant pour le Seigneur à la conversion des nations encore éloignées de lui (Deut. XXX, 1-6; Esaïe LXVI, 19). Ismaël est béni, parce qu'il est la semence d'Abraham. Les trésors de la sagesse, de la bonté et de la fidélité de notre Dieu doivent se déployer de même envers les Juifs (Rom. XI, 25-36).

III. Ces types ont une importance particulière pour l'Eglise des derniers temps et pour nous qui vivons dans ces temps. La chrétienté tout entière devrait réaliser le type d'Isaac, persévérer dans des sentiments tout spirituels et célestes, annoncer les vertus de Christ et se rendre digne du royaume des cieux; Christ devrait être révélé en elle et par elle. Nous savons qu'il n'en est pas ainsi. Le christianisme que nous trouvons autour de nous et en nous-mêmes, est un christianisme mondanisé. Sans doute, Dieu a des fidèles dans les différentes parties de l'Eglise; mais les Eglises ellesmêmes ne sont pas organisées d'une manière purement spirituelle, ni dirigées exclusivement par l'Esprit de Christ; il y

a en elles un mélange de divin et d'humain, d'esprit et de chair; c'est là le caractère d'Ismaël. Il y a des enfants de Dieu, de fidèles serviteurs de Christ; mais les édifices qu'ils habitent ne peuvent prétendre à subsister toujours et à être maintenus par le Seigneur quand il viendra: les Eglises, comme les royaumes de ce monde, sont destinées à disparaître à l'avénement du Christ. Elles ne sauraient pas plus, comme institutions, hériter le royaume des cieux, qu'Ismaël n'avait droit à l'héritage d'Isaac. Nous disons cela, non dans un esprit de jugement, mais avec douleur et humiliation. C'est notre faute et la faute de nos pères, s'il en est ainsi. Nous souffrons tous de cette confusion de la chair et de l'Esprit; notre vie spirituelle à chacun en est affaiblie. Cependant l'aspiration à un état meilleur existe; elle a toujours existé, et elle se réveille de nos jours avec une force nouvelle. Nous désirons de voir enfin Christ formé dans son Eglise, la vie divine s'y déployant dans sa pureté et dans sa force; pour parler en figure, nous voulons que le fils de la promesse, Isaac, soit engendré. C'est là le soupir de l'Esprit; c'est à cela que tend l'effort de tous les fidèles serviteurs de Dieu; leur tâche est de prendre part à ce travail spirituel dont Paul écrivait aux Galates: « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Christ soit formé en vous » (IV, 19).

Cela se fera-t-il? Le vrai christianisme sera-t-il jamais parfaitement réalisé dans l'Eglise? On peut se le demander. L'Eglise des premiers jours n'y a pas réussi; comment celle d'aujourd'hui y réussirait-elle? Si Sara n'a pas engendré en sa jeunesse le fils désiré, comment pourrait-elle être mère dans ses vieux jours? Il faut ici la foi d'Abraham, dont l'apôtre nous parle (Rom. IV, 19-21). Il faut que les serviteurs de Dieu imitent cette foi et ne cessent de prier et de travailler, pour se rapprocher du but. Leurs peines dans l'œuvre du Sei-

gneur, les luttes spirituelles des enfants de Dieu, sont les douleurs d'enfantement qu'il faut surmonter. C'est là le sens de la vision de saint Jean (Apoc. XII, 1, 2, 5). La femme vêtue du soleil, qui a la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, souffre de grandes douleurs pour enfanter; mais l'enfant vient au jour, et il est enlevé vers Dieu et vers son trône. Cela veut dire que Christ étant enfin formé dans les siens, ceux-ci — ceux qui seront déjà morts, aussi bien que ceux qui seront encore vivants — seront enlevés tous ensemble, transformés à son image et introduits dans la gloire (1 Thess. IV, 15-17; 1 Cor. XV, 51-58).

Nul travail n'est plus pénible, nulle souffrance plus profonde, que cet effort spirituel des serviteurs de Dieu pour que Christ soit formé dans son Eglise. Mais ce travail aura sa récompense; ni les moqueries des hommes, ni les doutes de notre propre cœur, ne nous doivent décourager. Dieu veut que ce travail finisse par réussir. A la semence jetée en terre avec larmes succédera la joie de la moisson (Ps. CXXVI). Que chacun prenne sa part du travail; que nul ne l'entrave ou ne l'arrête. « Celui qui ne rassemble pas avec moi, disperse, » a dit Jésus (Matth. XII, 30). Si nous sommes nés de l'Esprit, enfants de la promesse, comme Isaac, marchons aussi selon l'Esprit (Gal. V, 25). Faisons cesser pour toujours parmi nous la mondanité, les sentiments terrestres, le dangereux mélange d'esprit et de chair, de zèle et de tiédeur! Soyons prêts à souffrir, si Ismaël venait à s'élever contre Isaac et à le persécuter. Mettons tout notre effort à produire ces fruits de l'Esprit qui glorifient Dieu. Maintenant est le temps des semailles; maintenant est le temps décisif. « Ce que l'homme sème, c'est ce qu'il moissonnera aussi » (Gal. VI, 7, 8).

XXVIII

ABIMÉLEC ET ABRAHAM

(XXI, 22-34; comp. chap. XX.)

Abraham n'avait pas cessé de parcourir en pèlerin le pays de la promesse; il habitait avec Sara et Isaac des tentes qu'il transportait de lieu en lieu. Abimélec était l'un des princes de Canaan; il demeurait dans le sud du pays, et avait pour sujets les Philistins. Nous avons déjà vu Abraham allié aux Cananéens Aner, Escol et Mamré (chap. XIV); ici, nous voyons le puissant roi des Philistins faire un traité de paix et d'amitié avec cet étranger, qui n'a pas un pouce de terrain à lui, mais dans lequel il reconnaît un homme béni de Dieu, un prophète et un prêtre de l'Eternel. La conduite de ces deux hommes nous apprend quels devraient être les rapports entre les représentants de la puissance politique et ceux de l'Eglise de Jésus-Christ, et quelles bénédictions découleraient d'une alliance de paix entre les deux puissances, temporelle et spirituelle.

I. Abimélec est pour nous le type des rois de la terre ou de la puissance civile. Il n'est pas dans l'alliance de Dieu, comme Abraham; il n'a pas la promesse; il appartient à ce

monde païen dont Abraham a été séparé par son élection. C'est cependant une noble apparition. Chez lui on trouve encore cette antique piété que les premiers ancêtres du genre humain avaient léguée à leurs descendants. Lorsque Dieu lui révèle qu'il a pris la femme d'Abraham, il tremble à la pensée d'avoir été près de commettre un si grand péché et d'attirer sur lui et sur son peuple la colère de Dieu. Plût à Dieu que de tous les princes on pût dire qu'ils ont à ce point la crainte de violer les commandements de Dieu et d'offenser Celui qui châtie l'adultère! Quelle honte pour la chrétienté, de rencontrer chez ces païens une piété si rare parmi nous! En vérité, ils étaient restés plus fidèles à la religion primitive que nous, chrétiens, en général, ne le sommes à la foi chrétienne et aux commandements de Jésus!

Abimélec avait reconnu en Abraham un prophète de l'Eternel; il croyait à la promesse qui lui avait été faite, et sa foi s'était affermie encore, lorsqu'il avait vu naître l'héritier si longtemps attendu. C'est pourquoi il vient à lui avec le chef de son armée, Picol, et lui dit: « Dieu est avec toi dans tout ce que tu fais. » Le roi païen n'est pas sourd à la Parole de Dieu proclamée par l'étranger; il comprend que c'est Dieu qui le conduit et qui lui donne sagesse, force et prospérité. Comme la Cananéenne Rahab (Josué II, 9-11), il confesse sa foi aux promesses de Dieu, bien qu'elles soient pour un autre que pour lui. Nous pouvons donc le mettre au nombre de ceux qui ont obtenu par la foi la justice et l'approbation de Dieu.

C'est cette foi qui l'amène auprès d'Abraham pour lui tendre la main et faire alliance avec lui. Il reconnaît en lui le futur maître de Canaan; il n'en éprouve ni jalousie ni haine; il respecte les dispensations de Dieu et recherche l'amitié de son élu. Il se montre juste envers lui, en se hâtant de lui rendre Sara; hospitalier, en lui offrant sa protection royale:

« Mon pays est à ta disposition, habite où il te plaira; » généreux, enfin, en lui donnant « des brebis et des bœufs, des serviteurs et des servantes, et mille pièces d'argent. » Il croit fermement au sacerdoce que Dieu lui a confié; il recourt à son intercession, et, par sa prière, il est préservé du châtiment et reçoit la bénédiction de Dieu pour lui, sa famille et ses sujets.

Nous avons là un beau type de la manière dont les rois et les puissants de ce monde devraient se comporter à l'égard du Christ, qui habite en étranger sur cette terre en la personne de ses serviteurs. Qu'ils laissent Sara à Abraham; qu'ils ne prétendent pas dominer le peuple de Dieu dans les choses spirituelles, fixer la doctrine, régler le culte; qu'ils ouvrent hospitalièrement leur pays à l'Eglise de Christ; qu'ils la laissent se mouvoir et s'étendre librement, et la protégent pour que nul ne lui cause de dommage; qu'ils usent de générosité et offrent pour l'avancement du règne de Dieu quelque chose des biens terrestres dont il les a dotés; qu'ils attendent enfin la bénédiction de Dieu des prières de l'Eglise. Le devoir de celle-ci est de prier incessamment pour les princes et pour tous ceux qui sont revêtus d'une charge civile (1 Tim. II, 1-4). Cette intercession devrait être d'un haut prix aux yeux de ceux qui en sont l'objet; ils ne devraient pas y voir une simple forme, un hommage rendu à leur rang, un acte de politesse, mais une puissance qui écarte les jugements, qui prolonge les temps de paix et de grâce, qui fait descendre la bénédiction sur autorités et sujets, et qui raffermit ces liens invisibles de l'obéissance et de l'amour auxquels est attachée la prospérité d'un roi et de son peuple. L'intercession des fidèles n'est rien moins que celle de Jésus-Christ lui-même par les siens, et c'est cette intercession qui fait vivre encore aujourd'hui l'humanité,

qui contient l'adversaire et qui préserve la chrétienté du jour de la colère qui s'approche.

Abimélec reconnaît que l'avenir est à la postérité d'Abraham et que les autres peuples ne peuvent être bénis que par elle; il veut cette bénédiction pour lui et pour ses descendants. « Jure-moi, lui dit-il, que tu ne tromperas ni mes enfants, ni les enfants de mes enfants, et que tu auras pour moi et pour le pays où tu séjournes la même bienveillance que j'ai eue pour toi. » Cette demande fut agréée de Dieu, et certainement il y a eu dans le cours de l'histoire une bénédiction sur le pays et le peuple d'Abimélec.

II. Abraham nous présente de nouveau ici le modèle des croyants et particulièrement des ministres de Christ. Notre tâche est de marcher sur les traces de sa foi. Lui aussi a commis des fautes: ce n'est pas en cela que nous sommes appelés à l'imiter, car la source n'en était pas dans sa foi, mais dans la faiblesse de sa foi. A deux reprises, il est tombé dans le même péché à l'égard de Sara. Dieu ne l'a pourtant pas rejeté; il lui a miséricordieusement conservé sa position de prophète et de porteur des promesses. Les ministres de Christ sont par deux fois aussi — la première, au temps de Constantin; la seconde, au temps de la Réformation — tombés dans la même grave faute: ils ont eu la faiblesse de livrer à la puissance politique une partie de leurs droits et de leur responsabilité envers l'Eglise. On ne peut assez déplorer les maux qui en sont résultés pour l'Eglise grecque et l'Eglise protestante. Mais nous croyons que le Seigneur n'a pas pour cela retiré sa grâce à ses serviteurs dans ces deux Eglises, et qu'il a pour eux la même patience que pour Abraham.

Revenons à Abraham et à ce qu'il a fait par la foi. Il persévère dans sa mission d'élever l'autel du Seigneur en divers lieux de la terre promise, d'invoquer et de proclamer le

nom de Jéhova. Il se plaint sans détour au roi des Philistins, dont les serviteurs se sont emparés par la force du puits qu'il avait creusé. Il donne ainsi aux ministres de Christ un exemple de la manière franche et hardie dont ils doivent censurer les fautes même des plus hauts placés. Et nous voyons ses paroles bien accueillies par Abimélec.

Abraham finit par conclure avec Abimélec l'alliance de Béerséba, qui assure à chacun d'eux ses droits. Abimélec reconnaît solennellement que le puits est l'œuvre d'Abraham; celui-ci, de son côté, lui offre sept brebis, symbole de l'intercession qu'il s'engage à offrir pour lui et pour son peuple. Heureux le pays où existe un pareil traité de paix entre les deux pouvoirs, spirituel et temporel, entre l'Eglise et l'Etat! Même conclu dans des conditions imparfaites, il doit être respecté; car il en découle encore de grandes bénédictions. Quand Abraham et Abimélec deviennent ennemis, c'est un grand malheur pour eux-mêmes et pour ceux qui leur sont confiés.

XXIX

LE SACRIFICE D'ISAAC

(Chap. XXII; Hébr. XI, 17-19.)

I. Dieu en agit d'une manière bien mystérieuse avec son serviteur. Il le soumet à une épreuve qui paraît inexplicable pour la raison. Abraham avait déjà été conduit par des voies sévères, et sa foi avait passé par de dures épreuves. Il avait d'abord dû quitter sa famille et partir, sans savoir où il allait. Puis, il avait dû parcourir le pays de la promesse comme une terre étrangère, sans en posséder même la moindre parcelle. Enfin, il avait dû attendre le fils promis, jusqu'au moment où tout espoir de le voir naître semblait évanoui. Maintenant il est né, ce fils unique, tant désiré et tant aimé, sur lequel repose toute l'espérance d'Abraham et même de l'humanité; une nouvelle épreuve, plus cruelle que toutes les autres, est réservée au patriarche. « Prends Isaac, ton unique, celui que tu aimes, et va au pays de Morija, et là, offre-le en holocauste sur la montagne que je te dirai. » Ainsi ce jeune homme, désigné pour posséder un jour la Terre-Sainte, par lequel toutes les familles de la terre doivent être bénies, à la conservation duquel est liée l'apparition du Sauveur du monde, et dont la postérité doit être pareille aux étoiles du ciel, cet Isaac, — son

propre père devra l'égorger comme un agneau et le consumer sur l'autel, et il ne restera plus rien de lui qu'une poignée de cendres ! Voilà l'épreuve à laquelle nulle autre ne peut être comparée, excepté celle que le Fils de Dieu lui-même a traversée ici-bas. Elle est terrible, d'abord parce qu'un sacrifice pareil fait infiniment plus mal au cœur du père que si lui-même devait souffrir dix fois la mort, puis parce qu'en entendant l'ordre de Dieu, Abraham doit nécessairement croire que l'Eternel a quelque chose de grave à lui reprocher : selon toutes les apparences, Dieu a renié ses promesses et l'a totalement rejeté à cause de son indignité. Ses fautes, sans doute, lui reviennent en ce moment à la mémoire ; sa conscience le trouble ; Satan, l'accusateur, l'assaille pour arracher de son cœur toute consolation et toute espérance. Nous l'avons dit, les épreuves de Jésus seules ont été plus cruelles. Dans ces trois jours du voyage de Béerséba à Morija, Abraham a dû souffrir davantage en son âme que le juste Job dans ses longues et multiples épreuves. Oh ! combien rudement Dieu traite parfois ses enfants !

Et cependant, il est l'éternel et parfait amour ; ses coups eux-mêmes sont l'œuvre de sa sagesse et de sa bonté. « Dieu tenta Abraham, » est-il écrit. « Dieu ne tente personne, » dit d'autre part saint Jacques (I, 13). Dieu ne nous tente pas comme la convoitise, le monde, le Malin nous tentent, dans le dessein de nous faire tomber et de nous perdre ; mais il éprouve ses enfants, dans l'intention de les fortifier pendant l'épreuve et de les récompenser ensuite en leur donnant la couronne de vie. Sans de telles épreuves, ils ne pourraient parvenir à la félicité et à la gloire qu'il leur a destinées.

Ce qui est tout à fait extraordinaire dans l'épreuve d'Abraham, c'est que le Seigneur exige de lui une chose qu'il ne peut même avoir la pensée de réclamer, puisqu'un tel sacrifice serait à la fois absolument contraire au commande-

ment de Dieu et à la promesse qui repose sur Isaac. Les habitants de Canaan brûlaient leurs enfants en l'honneur de Moloch[24]; ils sacrifiaient leurs fils et leurs filles aux démons (Lév. XVIII, 21; XX, 2-5; 2 Rois XXIII, 10; Ps. CVI, 37). Le roi de Moab, assiégé et désespérant de la victoire, prend son fils aîné, son héritier, et le sacrifie en holocauste sur la muraille (2 Rois III, 27). Les Juifs imitaient ces affreux exemples et pensaient peut-être honorer l'Eternel en lui offrant des sacrifices aussi grands et aussi horribles que ceux des païens à leurs idoles. Mais Dieu s'en indigne. « Ils ont fait ce qui est mal à mes yeux, et ils ont brûlé leurs fils et leurs filles au feu, ce que je n'avais point ordonné et ce qui ne m'était point venu à la pensée » (Jér. VII, 30, 31). Pourquoi donc commander ici la même chose à Abraham? Ce n'est point la volonté de Dieu qu'Isaac soit sacrifié. « Ne mets pas ta main sur l'enfant et ne lui fait point de mal! » Voilà sa volonté. Le Seigneur parle donc à Abraham autrement qu'il ne pense en son cœur; il se montre dur dans ses exigences, et cependant il a de tout autres pensées. Jésus aussi se montre dur envers la femme cananéenne; il a compassion et ne demande qu'à lui venir en aide; mais il lui cache ses sentiments. Les disciples eux-mêmes ne comprennent rien à sa conduite. Mais quand la femme persiste à croire à sa miséricorde et à sa puissance, à demander et à espérer, il finit par laisser paraître les vrais sentiments de son cœur, et il accorde le secours (Matth. XV, 21-28). La foi de cette femme est ainsi éprouvée et purifiée, et, le combat fini, le secours lui arrive d'autant plus magnifique, et sa reconnaissance en est d'autant plus grande. De même, Dieu cache pour un temps à Abraham sa face qui est toute amour. Mais la foi et l'obéissance du patriarche sont par là rendues parfaites; il prouve par un acte qu'il n'est pas de sacrifice qu'il ne puisse accomplir par amour pour Dieu; il est rendu digne d'hériter les plus grandes pro-

messes, et il remporte une couronne qu'il n'aurait jamais obtenue sans cette épreuve (Jacq. II, 21-22).

II. Cette mystérieuse dispensation avait un autre but encore : celui de produire un type du plus grand et du seul parfait sacrifice. Considérons de près le combat qui se livre dans l'âme d'Abraham, et comment, dans ce combat, il a remporté la victoire. Dieu réclame de lui ce qu'il a de plus cher. Il ne lui demande pas seulement de renoncer au fils qu'il aime, mais de le tuer de sa propre main. Il n'est pas possible d'exprimer ce qu'a dû ressentir son cœur de père, obligé de porter seul ce lourd fardeau, car il ne pouvait ouvrir son cœur et demander de consolation à personne, à Sara moins qu'à tout autre : elle n'aurait pu supporter ce coup et lui aurait rendu le fardeau plus lourd encore. Impossible de rien communiquer non plus aux deux serviteurs qu'il prenait avec lui pour le voyage. Lorsqu'enfin, seul avec Isaac, il monte la colline, et que celui-ci demande avec sa candeur enfantine : « Voici le feu et le bois; mais où est la bête pour l'holocauste ? » — comme le cœur du père doit saigner, et quel moment pour lui, lorsqu'après avoir construit l'autel et rangé le bois, il se tourne tout à coup vers son fils, lie et couche sur le bûcher l'enfant effrayé, tremblant et pourtant obéissant ! Voilà ce que fait Abraham par obéissance à la voix de Dieu, — non dans un sombre désespoir, avec une résignation morne à un sort inévitable, mais dans une foi filiale en Celui qui lui a fait la promesse : « C'est en Isaac que ta postérité sera appelée de ton nom; c'est par lui que toutes les familles de la terre seront bénies ! » Sa confiance dans la véracité, l'amour, la fidélité de Dieu ne chancelle pas; il a la persuasion absolue que ce que Dieu a promis, il peut le faire, et il le fera.

Mais comment est-il possible qu'il persévère dans cette assurance alors que déjà il étend la main et prend le couteau pour égorger son Isaac ? L'apôtre le fait pressentir en nous permettant de lire dans son cœur : « C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsqu'il fut éprouvé et qu'il offrit son fils unique, lui qui avait reçu les promesses; ayant pensé en lui-même que Dieu est puissant, même pour ressusciter les morts; aussi le recouvra-t-il par une sorte de résurrection *) » (Hébr. XI, 17-19). Abraham, déchiré, luttant, priant, se disait en son cœur : Dieu a promis le salut par ce fils; il demande maintenant sa mort; il peut et veut donc le ressusciter des morts et lui rendre la vie. Ce qui me concerne, c'est d'obéir au Seigneur; réaliser sa promesse est l'affaire de Dieu, et il le fera, car il est fidèle et tout-puissant; il réveillera mon Isaac de la mort !

Dans la situation où se trouvait Abraham, rien autre ne pouvait le soutenir encore que l'espérance de la résurrection. C'est cette espérance qu'il retint fermement, et elle fut sa force, bien qu'à ce moment-là personne ne fût encore ressuscité. Nous, nous voyons Jésus ressuscité à la droite de Dieu, et nous l'entendons nous dire : « Je vis, et vous vivrez aussi. J'ai été mort, et je suis vivant aux siècles des siècles » (Jean XIV, 19; Apoc. I, 18). Nous savons qu'il ressuscitera les siens. Abraham n'avait pas ce point d'appui pour sa foi, cette ancre de l'espérance qui pénètre jusque dans le Saint des saints. Il n'avait que la parole : « C'est en Isaac que je te bénirai. » Et cette parole lui a suffi pour donner gloire à Dieu.

C'est ainsi que Dieu conduit ses enfants dans tous les temps et aujourd'hui encore. Il les place dans des situations où ils n'ont plus d'autre soutien et d'autre espoir que lui, qui vivifie les morts. Ainsi Paul, lorsqu'à Ephèse il est en dan-

*) Littéralement : « en figure. »

ger de mort et doit s'attendre à être déchiré par la foule furieuse. « Cela est arrivé, dit-il (2 Cor. I, 8-10), afin que nous n'eussions point de confiance en nous-mêmes, mais en Dieu, qui ressuscite les morts et qui nous a délivrés d'un si grand danger de mort et nous en délivre; et nous avons cette espérance en lui, qu'il nous délivrera encore dans la suite (c'est-à-dire au jour de la glorieuse résurrection). » Cette confiance en Dieu est notre force. La promesse de la résurrection est ce bâton dont parle le psalmiste (Ps. XXIII, 4). Il est impossible de servir Dieu fidèlement sans la foi en Celui qui ressuscite les morts; car il s'agit d'exécuter ses ordres, alors même qu'il devrait nous en coûter la vie. Si nous n'avions d'espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous serions bien à plaindre en comparaison des autres hommes; les serviteurs de Dieu, dans les derniers temps surtout, ne doivent pas compter voir en ce monde les fruits de leur travail et la récompense de leur foi. « Voici, il vient, et son salaire avec lui » (Esaïe XL, 10). Ceux qui sont à Christ, entendront la voix du bon Berger (Jean V, 25); ils le suivront; il les rassemblera auprès de lui, et récompensera leur foi. Si Abraham a pu avoir et conserver cette espérance en Dieu, ce n'est pas trop réclamer de nous, que, sous ce rapport aussi, nous marchions sur les traces de sa foi.

XXX

LE SACRIFICE D'ISAAC, ENVISAGÉ COMME TYPE

(Chap. XXII; Hébr. XI, 17-19.)

I. Le mystère de la mort expiatoire de Jésus est préfiguré dans le sacrifice d'Isaac. Le type n'est, il est vrai, qu'une ombre de la réalité. Cependant il peut nous aider à comprendre celle-ci. L'amour du Père qui donne son Fils pour la propitiation de nos fautes, le dévouement du Fils, l'acceptation de son sacrifice, s'y révèlent à nous.

Un sacrifice aussi grand que celui de Jésus était nécessaire pour notre salut et pour notre glorification future. Grand ou petit, le péché ne saurait être passé sous silence; il ne s'éteint pas non plus par lui-même. Le temps, qui adoucit tout, n'y peut rien. La culpabilité demeure, et le mal causé par un acte coupable va s'étendant toujours plus. C'est Dieu qui a lui-même établi que le péché commis et ses conséquences ne peuvent être supprimés que par la souffrance, et il en sera ainsi éternellement. La désobéissance ne peut être réparée que par l'obéissance. La coulpe ne peut être enlevée que par une souffrance imméritée. Les chaînes du péché ne peuvent être brisées et les liens de la mort rompus que par le dévouement d'un saint et d'un juste, par son obéissance

jusqu'à la mort. Il y a une colère de Dieu sur les forfaits de ses créatures, et cette colère ne cesse pas, car jamais et à aucune condition il ne se réconciliera avec le péché. Mais, en même temps, il aime ses créatures; il a pitié d'elles; il veut la mort du péché, mais non celle du pécheur. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Dieu réclame, selon sa justice et sa sagesse, un sacrifice parfait pour le péché des enfants des hommes. Cette vérité si sérieuse et si redoutable était présente à la conscience des païens; mais le mystère de l'amour divin leur demeurait caché. Ce mystère consiste en ce que Dieu ne réclame et n'accepte pas d'un autre le sacrifice expiatoire : il se l'impose à lui-même; il a un Fils éternel, unique, bien-aimé, et c'est ce Fils qu'il n'a « point épargné, mais qu'il a livré pour nous tous. » C'est ce que l'apôtre nous atteste (Rom. VIII, 32), et il nous fait comprendre par là la portée du sacrifice d'Abraham. « Parce que tu as fait cela et que tu n'as point épargné ton fils unique, lui crie l'ange, certainement je te bénirai. » Ainsi la victoire remportée par Abraham sur son cœur de père, lorsqu'il sacrifie son fils — sacrifice aussi douloureux que s'il eût dû se sacrifier lui-même — est une image de l'amour ineffable de Dieu le Père, qui a fait la même chose d'une manière plus haute encore. Il aime le Fils comme lui-même : quand il le sacrifie, c'est comme s'il s'était abaissé et livré lui-même à la mort. Il ne faut pas nous représenter le Père demeurant étranger à la mort de Jésus; car — dit l'Ecriture — « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même » (2 Cor. V, 19). Livrer le Fils ne lui fut pas moins sensible qu'à Abraham de mettre Isaac sur l'autel. Ce qu'Abraham fit par amour pour Dieu, Dieu s'y est résolu par amour et par pitié pour nous. « Il n'a point épargné son propre Fils; » il ne l'a

pas retenu, ne nous l'a pas refusé, mais il l'a « livré pour nous tous; comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui! »

Considérez Isaac; voyez-le suivre docilement Abraham et marcher à son côté, troublé et pourtant confiant dans son père, bien qu'il ne puisse comprendre ce qu'il se propose de faire de lui; porter lui-même jusqu'au Morija le bois sur lequel il sera sacrifié; se laisser patiemment lier sur l'autel, tranquille au moment de recevoir la mort de la main de son père! Qui ne reconnaîtrait ici le type de Jésus, conduit à la tuerie comme un agneau, montant volontairement à Jérusalem, portant sa croix, obéissant jusqu'à la mort? L'histoire d'Isaac est sacrée pour nous, car Jésus lui-même y a certainement vu un type qu'il devait accomplir. Lorsqu'il partait pour Jérusalem, sachant bien ce qui l'y attendait, il avait besoin d'être fortifié: « Il faut, disait-il, que je sois baptisé d'un baptême; et combien il me tarde qu'il soit accompli! » (Luc XII, 50). Il trouva force et consolation dans la volonté de son Père, qui se révélait à lui dans les Ecritures et entre autres dans l'exemple d'Isaac. La filiale soumission d'Isaac et sa miraculeuse délivrance sont un des faits de l'histoire sainte dont la méditation le restaura et où il puisa la force de marcher à la mort et d'offrir le parfait sacrifice. On dira qu'entre eux il y a une grande différence: Isaac se livrait à son père; Jésus a été livré entre les mains des impies, condamné, maltraité, outragé, tué par des méchants. Extérieurement cette différence est réelle. Mais, ici encore, le type répand du jour sur un côté du mystère. Jésus aussi s'est remis, comme Isaac, aux mains de son Père; son regard est resté fixé sur le Dieu invisible; tout ce que les hommes lui ont fait, il l'a accepté comme de la part de ce Père. Avant qu'ils missent la main sur lui, il s'était, à Gethsémané, abandonné tout entier entre les mains de Dieu. Sa prière, ses larmes, étaient un sacrifice;

il s'est sacrifié lorsqu'il a dit : « Ta volonté soit faite ! » C'est dans cet esprit qu'il a tout souffert de la part des méchants dans le palais de Caïphe, dans le prétoire de Pilate et sur le chemin de Golgotha: c'est par amour pour son Père qu'il a porté le bois du supplice sur son dos lacéré; c'est en jetant sur lui un regard filial qu'il s'est laissé lier sur la croix et percer les mains et les pieds. Il eût pu encore appeler à son aide les légions des anges. Ce qui l'a retenu sur la croix, ce ne sont ni les clous, ni la puissance des hommes, ni celle du prince des ténèbres; c'est son amour pour Dieu, c'est l'inébranlable résolution d'obéir jusqu'au bout à sa volonté. Même alors que l'obscurité l'enveloppe, que Dieu lui cache sa face et le traite avec sévérité, comme Abraham son Isaac, l'amour de Jésus pour le Père ne vacille point; il persiste dans sa soumission; il accomplit le type d'Isaac.

Son sacrifice a été accepté du Ciel. Lorsqu'il eut penché la tête, et qu'on l'eut couché dans le tombeau, alors ses amis même crurent que tout était fini pour lui. Mais c'est ici que ce type d'Isaac s'est réalisé le plus admirablement. Lui aussi semblait perdu sans retour; il se regardait lui-même et Abraham le regardait déjà comme mort. Au dernier moment, l'Ange de Dieu crie du ciel : « Ne mets pas ta main sur l'enfant ! » Et Abraham voit un bélier, qu'il offre à la place de son fils. Il reçoit Isaac comme s'il lui était donné à nouveau par la main de Dieu. Avec quelle joie il le délie et le presse sur son cœur ! Le père et le fils achèvent le sacrifice dans l'action de grâces. Ils étaient montés ensemble le cœur inexprimablement oppressé; c'est avec des larmes de joie et en bénissant Dieu qu'ils redescendent et s'en retournent à Béerséba retrouver Sara.

Dieu a manifesté à Abraham et à Isaac sa miséricorde au-delà de toute attente, et bien plus merveilleusement qu'ils n'auraient pu le demander ou le comprendre. C'est pourquoi

l'Ecriture dit qu'Abraham « a recouvré son fils en figure » ou «comme figure,» c'est-à-dire comme type de la résurrection inattendue et triomphante de Jésus. Le sacrifice d'Isaac fut accepté; le ciel s'ouvrit; Dieu répandit sur Abraham l'abondance de ses promesses et les confirma par un serment solennel. Le ciel s'est ouvert aussi sur le tombeau de Jésus; le Père a regardé favorablement le sacrifice accompli; la gloire du ciel a illuminé le sépulcre du Saint et du Juste, et, « par la gloire du Père, » Christ a été réveillé d'entre les morts (Rom. VI, 4). Sa souffrance a été changée en joie; couronné de gloire et d'honneur, échappé aux liens de la mort, il a pour récompense l'immortalité et la gloire céleste. Voilà la réponse aux larmes de Gethsémané et aux dernières paroles de la croix; voilà la preuve éclatante que Dieu n'a pas méprisé sa peine, que l'approbation divine a été sur lui et sur son sacrifice, et que toutes les promesses de Dieu sont à lui. « Tu es mon Fils; je t'ai engendré aujourd'hui. Assieds-toi à ma droite, et domine au milieu de tes ennemis... L'Eternel l'a juré, et il ne s'en repentira point: Tu es sacrificateur à toujours selon l'ordre de Melchisédec! » (Ps. II, 7; CX, 1-4; Act. XIII, 33).

II. Le sacrifice d'Isaac est enfin un type des épreuves que l'Eglise a encore devant elle et de la fin glorieuse à laquelle Dieu la conduit.

La vie d'Abraham a été une série d'épreuves, qu'il n'a pu surmonter que par une foi ferme, filiale, inébranlable dans la puissance et la fidélité du Dieu invisible. Loin de devenir plus légères avec le temps, elles furent de plus en plus rudes. Ceux qui sont appelés à marcher sur ses traces doivent s'attendre à faire les mêmes expériences. Mais notre marche est plus facile, car nous avons plus de lumière. Abraham regardait à Dieu et croyait en Celui qui pouvait même

ressusciter Isaac. Nous regardons à Dieu, nous voyons Jésus à sa droite, et nous croyons en Celui qui a déjà ressuscité d'entre les morts notre Chef, ce Jésus « qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification. » De là la confiance filiale que nous mettons en lui. S'il a fait de si grandes choses pour notre Chef, il achèvera aussi son œuvre en nous; comme il l'a accueilli et élevé à sa droite, il nous recevra et nous introduira aussi dans la place que Christ a préparée pour nous dans le Ciel. Voilà la foi que nous avons en Dieu par Christ, et cette foi lui est agréable : il nous « l'impute à justice, » comme il le fit pour Abraham (Rom. IV, 20-25).

C'est par ces épreuves que la foi d'Abraham fut rendue parfaite (Jacq. II, 22). Les dispensations de Dieu, alors même qu'elles sont douloureuses, ne nous font jamais du mal. Par elles, la chair est mortifiée, notre foi, notre espérance en Dieu, purifiée et vivifiée. Il se peut qu'Abraham eût trop attaché son cœur à Ismaël d'abord, puis à Isaac, et que Dieu ait jugé nécessaire de le détacher d'abord du premier, puis du second. Il en agit de même avec nous. Nous devons l'aimer par-dessus tout; mais nous sommes toujours portés à nous attacher trop peu à lui et trop aux créatures. C'est pourquoi il nous met en demeure de renoncer à ce que nous avons de plus cher, de mettre pour ainsi dire notre Isaac sur l'autel. Celui qui veut lui obéir, doit sacrifier parfois des amis ou la considération dont il jouit dans le monde. Pour nous apprendre ce que c'est que prier, Dieu fait descendre un des nôtres jusqu'aux portes de la mort ; il veut voir si nous serions prêts à lui rendre nos bien-aimés quand il nous les redemanderait, comme Abraham fit de son fils unique. S'il nous trouve dociles, si déjà nous avons intérieurement fait le sacrifice, souvent alors il nous rend, comme à Abraham, l'Isaac qui semblait déjà perdu. Il se plaît à changer ainsi notre

tristesse en joie, quand il a atteint son but dans notre cœur. Souvent aussi, malgré nos prières, nos bien-aimés ne nous sont point rendus pour cette vie; nous devons les donner réellement. Mais c'est alors que ce mot a toute sa vérité: « Abraham recouvra son fils *en figure.* » Il y a là, en effet, une figure de la résurrection des justes, un prélude du jour où Dieu ramènera à la lumière ceux qui se sont endormis en Christ, et les rendra à ceux qui seront restés et vivront encore sur la terre. Jésus réveille le jeune homme de Naïn. et le rend à sa mère; il rappelle à la vie la petite fille de Jaïrus, et la rend à ses parents; il fait sortir du tombeau son ami Lazare, et le rend à ses sœurs en deuil. Chacun de ces actes est-il autre chose qu'un gage de ce qu'il fera en ce jour-là? Véritablement, ce n'est point en vain que l'on se confie en lui, qui vivifie les morts. Il en coûte de marcher sur les traces de la foi tant éprouvée d'Abraham, mais l'issue est glorieuse!

L'Eglise est rudement éprouvée en ce monde. Elle aspire à voir Christ paraître dans sa gloire, triompher de la mort et établir son règne. Cet espoir, qui semblait d'abord prochain, s'est éloigné et semble parfois devoir s'éloigner encore. Il en fut ainsi pour Abraham, lorsqu'il sacrifia son Isaac. L'Eglise, quand elle voit mourir les hommes de Dieu, doit se confier en Celui qui ne meurt pas, qui est éternellement vivant et éternellement fidèle (Hébr. XIII, 7, 8). Il faut que Rachel pleure ses enfants, « parce qu'ils ne sont plus. » Mais le Seigneur lui dit: « Retiens ta voix de pleurer et tes yeux de verser des larmes; car ton travail aura sa récompense, et on reviendra du pays de l'ennemi » (Jér. XXXI, 15, 16).

Abraham nomma le lieu du sacrifice: « L'Eternel pourvoira, » et ce nom lui est resté; il exprime l'expérience du patriarche. A l'heure même où il semblait que Dieu eût dé-

tourné sa face de lui, il abaissa sur lui son regard paternel, sauva Isaac et lui renouvela ses promesses.

Les épreuves de l'Eglise ont ressemblé jusqu'ici aux premières épreuves d'Abraham. Il lui en est sans doute réservé une encore qui lui causera d'aussi vives douleurs qu'à Abraham le sacrifice d'Isaac. Quand elle sera là, le devoir sera de tenir ferme dans la foi d'Abraham, et de confesser, fût-ce le cœur saignant, que Dieu est amour, vérité, fidélité éternelle, et qu'il achève glorieusement ce qu'il a commencé. Toutes les espérances de l'Eglise seront réalisées, toutes les blessures que la mort lui a faites guéries, toutes les prières des croyants exaucées, toutes les larmes des enfants de Dieu séchées — au jour de la première résurrection. La tristesse alors sera changée en joie; alors aussi nous comprendrons ce que signifie ce mot : Abraham a recouvré Isaac « en figure. »

XXXI

MORT ET SÉPULTURE DE SARA

(Chap. XXIII.)

I. Ce chapitre nous présente les traces de mœurs antiques et pieuses chez quelques-uns des habitants de Canaan. Abraham se comporte envers eux comme il convient à un homme qui a été jugé digne d'être appelé l'ami de Dieu. Il aborde les Héthiens, les plus anciens habitants du pays et ses maîtres actuels, avec déférence; il est reconnaissant pour la tolérance et l'hospitalité dont il jouit parmi eux; il reconnaît leur droit de propriété sur le pays, et il ne prétend y avoir d'autre position que celle d'un étranger qui séjourne au milieu d'eux. Il n'abuse pas de la promesse de posséder un jour Canaan pour s'en enorgueillir et s'en vanter. Il remet à Dieu le temps et le mode de l'accomplissement. Dans l'assemblée, à la porte d'Hébron, « il se prosterne devant le peuple du pays, » et il demande discrètement la permission d'acquérir une sépulture pour Sara et pour lui-même.

Sa demande est accueillie avec bienveillance. Quoique païens et en dehors de l'alliance, les Héthiens lui répondent avec respect : « Tu es un prince de Dieu au milieu de nous. Enterre ton mort dans celui de nos sépulcres que tu choisi-

ras. » Et lorsqu'il demande le champ d'Ephron, celui-ci, l'un des chefs des Héthiens, refuse d'en accepter le prix. Reconnaissons ici quels nobles sentiments s'étaient conservés dans ce peuple; mais aussi quelle impression le caractère d'Abraham, sa conduite, sa piété, le témoignage qu'il rendait à son Dieu, avait faite sur les Héthiens. Il ne leur avait point échappé qu'une bénédiction d'en-haut reposait sur lui; ils avaient appris à respecter son Dieu, parce que toute sa manière d'agir lui faisait honneur; ils se sentaient attirés vers lui, et, comme ses alliés Abimélec, Aner, Escol, Mamré, ils appréciaient son amitié. Ainsi, pendant sa vie déjà, la promesse : « Tu seras en bénédiction, » commence de s'accomplir. — Quelle belle et sainte tâche que celle de produire, dans une époque comme la nôtre, où beaucoup ne connaissent plus le Seigneur, une impression salutaire, et de pouvoir ainsi raffermir chez des hommes honnêtes, mais mal éclairés, le respect pour la foi chrétienne et pour le nom du Seigneur! Mais cela suppose une conduite absolument irréprochable, loyale, sûre, raisonnable, dans toutes les affaires de ce monde. Quand notre honnêteté a reçu, fût-ce la plus petite atteinte, ou qu'elle présente des côtés faibles, c'en est fait de l'action que nous voudrions et devrions exercer par notre profession chrétienne. Nous pouvons donc aussi prendre exemple sur Abraham quand il conclut avec Ephron le contrat d'acquisition du champ, de la caverne, des arbres, d'une manière si exacte, si rationnelle, selon toutes les formes légales, et qu'il paie comptant et pèse à Ephron les quatre cents sicles d'argent en présence de témoins, dans l'assemblée du peuple où il était d'usage de régler de pareilles affaires.

II. Sara s'était constamment associée à la foi d'Abraham depuis son départ de son pays. Pendant soixante-sept ans de pèlerinage, elle lui était demeurée fidèle dans une vie traversée

de bien des peines et de bien des soucis. Elle avait partagé ses épreuves; elle lui avait été soumise, l'appelant « seigneur. » Elle est ainsi, comme le dit l'apôtre, le modèle et la mère de toutes les saintes femmes (1 Pierre III, 6). Abraham avait donc bien sujet de pleurer, lorsque cette aide fidèle, qui avait porté avec lui le fardeau de la vie et gardé la foi jusqu'au bout, lui fut enlevée. Elle aussi avait espéré dans la promesse du royaume des cieux, et dut mourir sans en avoir vu l'accomplissement. La douleur d'Abraham fut sans doute d'autant plus profonde qu'il ne paraît pas avoir été présent à Hébron lorsqu'elle mourut, et qu'il ne put la soutenir dans le dernier combat et prendre congé d'elle. On peut le conclure de ces mots : « Abraham vint pour mener deuil sur elle et pour la pleurer. »

Abraham n'a pas honte de ses larmes. Il ne ressemble pas au sage stoïcien, qui cache sa douleur et met son orgueil à ne pas trahir l'émotion de son cœur. Christ nous a donné un autre exemple, lui qui a pleuré près du tombeau de Lazare et qui nous dit par son apôtre : « Pleurez avec ceux qui pleurent » (Rom. XII, 15). Les patriarches, dont nous devons imiter la foi, n'étaient point fermés aux affections humaines. Ces justes des temps antiques ont senti profondément les amertumes de la vie et de la mort; ils ne se sont point familiarisés avec la mort, et nous non plus ne devons pas le faire. Sans doute, elle a perdu son aiguillon, depuis que Jésus l'a subie pour chacun de nous dans ce qu'elle a de plus amer. Notre douleur n'est plus cette douleur consumante, sans lumière et sans consolation, qui accompagne la mort et la séparation pour les païens. A la mort du juste, le paradis s'ouvre; un rayon du monde supérieur luit par cette ouverture sur ceux qui restent dans l'obscurité de l'existence terrestre; un souffle céleste et vivifiant passe sur nous. Mais la mort n'en devient pas pour cela une amie, un libérateur;

elle est et reste notre cruelle ennemie, l'adversaire contre lequel nous luttons et ne cesserons pas de prier, jusqu'à ce qu'enfin paraisse Christ, notre vie, qu'il ressuscite et glorifie ceux qui se sont endormis en lui, qu'il transfigure ses fidèles encore vivants, et qu'il les réunisse tous ensemble auprès de lui. Alors cette parole sera une réalité : « La mort est engloutie dans la victoire ! O mort, où est ton aiguillon ? O sépulcre, où est ta victoire ? » (1 Cor. xv, 54-56). Alors seulement, Dieu essuiera toutes les larmes que la mort arrache encore à ses enfants.

III. Le deuil d'Abraham est tempéré par l'espérance, et nous non plus ne devons point pleurer sur la tombe de nos bien-aimés comme ceux qui n'ont point d'espérance (1 Thess. iv, 13). Par le soin qu'il prend d'ensevelir Sara et de s'assurer une sépulture de famille, Abraham rend témoignage de son espérance. Les peuples qui ne croient à aucune résurrection, brûlent leurs morts et conservent leur cendre comme dernier souvenir. Ceux, au contraire, qui ont ne fût-ce qu'une faible espérance de résurrection, déposent soigneusement leurs morts dans la terre. Ainsi ont fait aussi les patriarches. Dans la dépouille mortelle, ils ont reconnu la semence déposée en terre pour revivre au grand jour du Seigneur. C'est en Canaan qu'ils ont voulu être enterrés, — Jacob et Joseph en expriment la volonté avant de mourir, — car c'est en Canaan qu'ils voulaient ressusciter. Même en mourant, ils ont conservé fermement la foi dans la promesse que ce pays leur serait donné et que, de là, des biens célestes se répandraient sur toutes les familles de la terre. Abraham se choisit pour tombeau une caverne dans le champ situé en face de Mamré, un lieu d'où l'on pouvait voir ce bois de chênes sous lequel l'Eternel l'avait visité [25]. Ce lieu et ses alentours lui étaient sacrés; c'est ici, où il avait vu la face de

son Seigneur et de son Dieu, qu'il veut être enterré, ici qu'il veut reposer dans la foi en Celui qui lui est apparu, ici enfin qu'il veut se réveiller un jour pour contempler sa face d'une manière parfaite !

Abraham, Isaac et Jacob, les trois patriarches, avec leurs femmes, Sara, Rébecca et Léa, sont ensevelis là dans la même caverne. C'est d'eux que l'apôtre a dit : « Tous ceux-là sont morts dans la foi, sans avoir reçu les choses qui leur avaient été promises, mais après les avoir vues et saluées de loin et avoir fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre, désirant une patrie meilleure, c'est-à-dire céleste ; c'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une cité » (Hébr. xi, 13-16). C'est à cette cité céleste qu'ils ont regardé en esprit ; c'est dans cette espérance qu'ils ont enseveli leurs morts, et dans cette espérance aussi qu'ils se sont endormis.

XXXII

L'ENVOI D'ÉLIÉZER EN MÉSOPOTAMIE

(XXIV, 1-27.)

Le chapitre xxiv de la Genèse nous offre un tableau vivant et aimable de la vie de famille à l'époque des patriarches; nous y voyons des mœurs dignes encore aujourd'hui d'être imitées dans nos familles et dans nos Eglises.

I. « Tu ne prendras point de femme pour mon fils parmi les filles des Cananéens, mais dans mon pays et ma parenté; mais garde-toi bien de ramener mon fils dans le pays d'où je suis sorti. » Tel est l'ordre donné par Abraham à son vieux serviteur Eliézer, l'homme éprouvé auquel il a confié la surveillance de ses gens et de ses biens. Il prend soin de l'avenir d'Isaac. Il s'occupe avant tout de l'âme et du bien éternel de son fils. Le choix d'une épouse ou d'un époux n'a pas seulement une influence décisive sur toute la vie terrestre; il a aussi des conséquences heureuses ou funestes pour le salut des âmes. C'est pourquoi un mariage ne doit se décider qu'avec prière; on n'a jamais plus besoin d'être guidé et gardé d'en-haut que lorsqu'on fait un pareil pas; nulle part le danger n'est plus grand de se laisser égarer par la passion ou

par l'intérêt. Il faut s'attendre à rencontrer, dans le mariage, des afflictions et des croix. Pour les porter avec patience, il faut être assuré de l'approbation divine; et celui-là seul peut l'être, qui est entré dans le mariage sous le regard de Dieu, en invoquant son nom, et avec une bonne conscience.

Abraham savait tout cela; c'est pourquoi il prend tant de soin du mariage de son fils. Il comprend en particulier les grands dangers d'une union avec les Cananéens. Il pouvait se rappeler quelle corruption s'était déchaînée avant le déluge, lorsque les fils de Dieu eurent pris pour femmes des filles des hommes. Un mélange de la race élue avec les païens de Canaan lui faisait peur. Sans doute, il y avait encore de nobles caractères parmi eux; mais ce peuple dans son ensemble était corrompu et mûrissait pour le jugement. Abraham croyait au jugement à venir et le redoutait. Il avait vu la destruction de Sodome; il ne voulait pas imiter Lot, qui fiançait ses filles à des hommes de Sodome. Isaac eût sans peine obtenu la main de quelque riche fille de prince en Canaan; mais son père, et lui-même aussi sans doute, ne regardaient pas à la richesse, à la position ou à la beauté, mais à des qualités plus durables, la foi et la crainte de Dieu. Ils attachaient du prix à l'invisible et à l'éternel; ils cherchaient avant tout le royaume de Dieu et sa justice.

Les parents d'Abraham habitaient encore au-delà de l'Euphrate, en Syrie, dans la contrée d'où Dieu l'avait fait sortir. Quelque idolâtrie s'était déjà glissée parmi eux; cependant, ils n'avaient pas oublié l'Eternel, le Créateur du ciel et de la terre, et ils le servaient encore, bien qu'ils n'eussent pas la promesse et l'espérance d'Abraham. Si Isaac fût retourné auprès d'eux, il eût risqué de laisser se refroidir en lui cette espérance et d'oublier les divines promesses d'une postérité sainte, par laquelle tous les peuples seraient bénis, et de la possession de Canaan. Abraham ne voulait pas cela; lui-

même avait vécu en étranger dans ce pays, s'attendant à Dieu et à ses promesses; Isaac aussi marchera en pèlerin et habitera sous des tentes, le regard tourné vers la patrie future et vers l'héritage promis.

Apprenons ici quel doit être, pour nous et les nôtres, notre plus grand souci. Que nous sert-il d'amasser des biens terrestres et d'entrer en relations de parenté ou d'amitié avec les grands de ce monde, s'il nous en coûte l'amitié de Dieu et les trésors de son ciel? Abraham était riche de biens terrestres; mais il n'y avait point mis son cœur. D'ordinaire, le riche veut devenir plus riche, et avec le bien-être grandissent les préoccupations terrestres et l'attachement à Mammon. Abraham est du petit nombre des riches qui ne manquent pas le royaume des cieux, parce que ce royaume est pour eux plus précieux que tout le reste. Quel souci plus important pourrions-nous avoir, que celui d'être, nous et les nôtres, au nombre de ceux que Christ, quand il viendra, reconnaîtra pour siens, qu'il épargnera, qu'il délivrera des tentations et des persécutions des derniers temps et mettra en possession de la Canaan céleste! Marchons donc sur les traces de la foi d'Abraham; suivons le chemin qu'il a suivi; ayons son sens céleste, et attachons le même prix que lui aux biens invisibles!

En envoyant Eliézer, Abraham met sa confiance en Dieu. « L'Eternel, le Dieu des cieux, enverra son ange devant toi. » Il parlait par expérience; il savait que celui qui marche selon le Seigneur, jouit de la protection de ses anges. Pour celui qui fait son devoir et qui obéit, les messagers de Dieu, quand le danger menace, ne sont pas loin. C'est dans cette confiance qu'Abraham décide d'envoyer son serviteur, et il ne doute nullement que Dieu ne fasse réussir ce qui a été entrepris pour sa gloire et pour le vrai bien d'Isaac. Et les

anges de Dieu ne dédaignent pas d'accompagner Eliézer et de le protéger sur sa route.

II. Eliézer agit en serviteur fidèle, qui ne cherche que le bien de son maître. Il a juré, et il a la ferme volonté de tenir son serment. Il est prudent et ne promet pas plus qu'il ne peut tenir. Mais il agit consciencieusement, selon les intentions de son maître. Il sait qu'un serviteur fidèle sert le Seigneur, et non pas les hommes. « Vous servez Christ, le Seigneur, » dit saint Paul aux domestiques (Col. III, 24). Vous, les pauvres, les déshérités, qui devez travailler pour autrui, sacrifier constamment votre volonté et vos désirs, qui ne recevez en ce monde qu'un salaire misérable, qui avez souvent à souffrir des singularités de vos maîtres, vous servez Christ, le Seigneur! Faites tout votre service pour lui; regardez à lui; car son regard vous suit d'en-haut! Il veut voir si vous travaillez pour lui, si par amour pour lui vous vous montrerez fidèles, contents de votre état, patients. Tout ce que vous ferez pour lui, lui sera agréable. Il vous console; il vous bénit; il vous dira au jour de sa venue: « Ce que vous avez fait de bien, fût-ce ce qu'il y a de plus insignifiant, c'est à moi que vous l'avez fait! » Ces vérités consolantes, proclamées par le Nouveau Testament, étaient déjà écrites dans le cœur d'Eliézer.

Lorsqu'il touche au but de son voyage et qu'il s'est arrêté avec ses chameaux près du puits, devant la porte de la ville de Nacor, il prie en ces mots: « Eternel, Dieu d'Abraham mon maître, s'il te plaît, que j'aie aujourd'hui une rencontre favorable, et use de bonté envers mon seigneur Abraham! » Il savait ce que c'était que la prière du cœur. Ce n'était pas seulement aux lieux consacrés et par des paroles solennelles qu'il avait l'habitude d'adorer Dieu; même pendant le voyage, son cœur s'entretenait avec lui, et il lui parlait comme un en-

fant à son père, le priant de le diriger, afin qu'il réussît dans sa mission. Il ose même lui adresser cette demande précise : « Que la jeune fille à laquelle je dirai : Penche ta cruche, je te prie, pour que je boive, et qui répondra : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, — soit celle que tu as destinée à on serviteur Isaac. » Il se permet ainsi d'indiquer à Dieu quand et comment il veut être exaucé! Gédéon demande aussi à Dieu un signe déterminé (Juges VI, 36-40); Ezéchias en réclame un au cadran d'Achaz (2 Rois XX, 8-11). Dieu accorde ces demandes, pour fortifier la foi de ses serviteurs. Il accomplit aussi le souhait d'Eliézer : il n'a pas fini de parler, qu'arrive Rébecca, la fille de Béthuel, sa cruche sur l'épaule. Elle fait exactement comme il a désiré, et c'est bien réellement elle que la bonté de Dieu a destinée à Isaac. Avant même qu'Eliézer fît sa prière, elle était sur le chemin du puits. Dieu avait donc entendu et exaucé d'avance sa demande; Celui qui sonde les cœurs et qui découvre de loin nos pensées (Ps. CXXXIX, 2), avait compris ses désirs, nous pouvons même dire lui avait, par son Esprit, mis dans le cœur cette prière. On peut voir là comment l'action de l'Esprit de Dieu dans le cœur des croyants est d'accord avec les dispensations de sa Providence dans les événements extérieurs de eur vie.

Il était bien hardi, de la part d'Eliézer, d'indiquer d'une manière si précise comment il voulait être exaucé. Chacun ne peut pas imiter cet exemple, pas plus que ceux de Gédéon et d'Ezéchias; nous ne devons pas en tirer une règle que nous suivrions littéralement dans nos prières; mais ce que nous devons en prendre, c'est l'esprit filial, qui a toujours gardé les serviteurs de Dieu et de l'orgueil et de la témérité. Restons dans l'humilité et dans la simplicité; laissons-nous conduire par l'Esprit d'adoption : nous saurons toucher juste dans notre prière, et il nous sera donné aussi d'é-

prouver avec combien d'amour et de sagesse Dieu conduit ses enfants et fait tourner toutes choses à leur bien. Quand Eliézer eut reconnu avec quelle miséricorde Dieu l'avait dirigé, il adora l'Eternel et lui rendit grâce à haute voix. Oh! si nous avions les yeux ouverts et un cœur intelligent pour reconnaître les dispensations de Dieu et pour lui en témoigner notre reconnaissance en paroles comme en actes!

III. Cette histoire a aussi sa signification spirituelle et renferme une leçon pour ceux qui ont le privilége d'être ouvriers avec Dieu dans son Eglise. Quand Paul écrit aux Corinthiens : « Je suis jaloux de vous d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai engagé à un seul Epoux, pour vous présenter à Christ comme une vierge chaste » (2 Cor. XI, 2), il fait voir sous quel jour il envisageait de pareils faits de l'histoire sainte et comment nous devons les considérer nous-mêmes. Paul est donc un nouvel Eliézer, envoyé pour trouver et pour engager une épouse au fils de son Maître, c'est-à-dire pour conquérir à Christ une Eglise. Il doit l'amener à son Epoux, comme Eliézer ramène Rébecca en Canaan. C'est la mission qu'ont à remplir les ministres du Seigneur. Nous n'en parlons qu'avec une sainte réserve; mais nous sommes sûrs cependant que nous n'allons pas trop loin et que nous parlons selon l'esprit de la Parole de Dieu. Pas plus qu'Eliézer, les serviteurs de Christ ne doivent chercher leur propre avantage; ils ne doivent avoir en vue que la cause de Christ. Gagner des âmes, non pour eux-mêmes, mais pour lui; chercher, non à se faire des adhérents et des admirateurs, mais à conduire à lui chaque âme et l'Eglise entière, et se tenir humblement en arrière comme les serviteurs du Maître, afin que lui soit honoré et glorifié : voilà leur tâche! Qu'eux aussi soient attentifs à ses directions! Ils pourront compter

alors sur sa protection et sur la conduite des anges. Qu'ils ne redoutent pas un long chemin à travers le désert; qu'ils aient bon courage et soient assurés qu'au temps voulu, ils trouveront ceux que Dieu a destinés et préparés pour les donner à son Fils !

XXXIII

LABAN, RÉBECCA ET ISAAC

(XXIV, 28-67.)

1. Nacor, le frère aîné d'Abraham, était demeuré en Syrie, pendant qu'il émigrait en Canaan, sur l'ordre du Seigneur. Dans sa famille aussi s'étaient conservées la connaissance de Dieu et des mœurs pieuses. Il ressort du récit que son fils Béthuel, le père de Rébecca, était déjà mort. Le chef de la famille était maintenant Laban, le fils aîné. Le Béthuel qui paraît dans cette histoire est le frère cadet de ce dernier. La jeune Rébecca était sous la protection de ses frères, particulièrement de Laban ; c'est pourquoi c'est à lui tout d'abord qu'Eliézer dut adresser sa demande. Les deux frères se demandent avant tout quelle est la volonté de Dieu. Lorsqu'Eliézer a exposé le but de son voyage, ils disent : « Cette affaire est procédée de l'Eternel ; nous ne pouvons te parler ni en bien, ni en mal. » Ce qui leur importe, ce n'est pas de savoir ce que tel ou tel en dira, mais ce que le Seigneur veut ; ils croient à sa Providence, ils savent qu'il dirige tout, ils sont attentifs aux signes de sa volonté, ils s'en remettent à ses directions. L'indifférent, l'incrédule n'a ni œil, ni oreille pour percevoir les directions de Dieu. En dépit de

la plus brillante culture, il demeure aveugle et sourd à ses châtiments comme à ses bienfaits. Il n'en est pas ainsi de ces deux frères. Ils ont leurs faiblesses sans doute, mais ils ne sont pas des rebelles; ils sont attachés au Dieu vivant, ils regardent à lui, et savent reconnaître son intervention.

Ils traitent leur sœur avec respect et affection. Dans l'antiquité, le chef de la famille avait le droit de disposer des filles, même sans les consulter, et il en est encore ainsi chez la plupart des peuples païens. Laban et Béthuel ne font point ainsi: ils n'exigent pas de Rébecca une soumission aveugle; ils veulent la persuader, elle aussi, de ce qu'ils envisagent comme la volonté de Dieu. Ils n'usent point de contrainte et n'agissent point en maîtres, comme bien des parents, même parmi les chrétiens d'aujourd'hui, qui forcent leurs enfants à se marier contre leur sentiment.

Lorsqu'elle a accepté, ils lui adressent un affectueux adieu et un souhait de bénédiction: « Tu es notre sœur; sois fertile en mille et mille générations, et que ta postérité possède la porte de ses ennemis! » Ils veulent dire: Tu quittes la maison paternelle et tes parents, pour entrer dans la maison d'Abraham; tu pars pour un pays éloigné, et peut-être ne te reverrons-nous jamais; tu restes néanmoins notre sœur, tu nous appartiens encore; le lien de l'amour n'est pas brisé entre nous; nous nous souviendrons de toi et nous prierons pour toi; tu ne nous deviens pas étrangère, tu restes des nôtres.

Il ne faut pas que dans une famille chrétienne règne jamais un ton méprisant, rude ou emporté. « Prévenez-vous les uns les autres par honneur; que tout se fasse avec charité. » Heureuse la maison où ce sont là les bases de la vie de famille, où l'on se traite les uns les autres avec égards et affection! Heureuse aussi l'Eglise où règnent ces dispositions! Les serviteurs de Dieu doivent aborder les membres de l'Eglise comme Laban et Béthuel traitent Rébecca: non réclamer

d'eux une obéissance aveugle, agir avec tyrannie et brusquerie, mais les respecter comme des frères et des sœurs, chercher à éclairer leur conscience, à persuader leur intelligence spirituelle, à gagner leurs cœurs au Seigneur et à les décider à se placer librement et joyeusement sous son joug; car il ne veut pas d'hommage extorqué ou forcé. L'Eglise de Dieu, l'Epouse de Christ, doit le suivre par conviction et par amour.

II. Rébecca se fait remarquer par sa confiance en Dieu et par son respect pour son époux. Ce n'était pas peu de chose pour elle, que de suivre ce vieillard étranger, de partir avec la caravane au travers du désert, et de donner son oui à Isaac, qu'elle n'avait encore jamais vu. Elle le fait en se confiant en Dieu; lorsqu'elle a reconnu — comme ses frères et sans doute aussi sa mère — qu'Eliézer est envoyé par le Seigneur, et que c'est sa volonté qu'elle le suive, elle s'en remet au Dieu vivant, à sa protection toute-puissante. Elle n'a donc pas peur des dangers du voyage, ni des difficultés de sa position future. Quand on a entendu l'appel de Dieu et clairement reconnu sa volonté, c'est un devoir de se reposer entièrement sur lui et d'obéir sans crainte à sa voix.

Après un long voyage, Eliézer arrive vers le soir dans le midi de Canaan, avec Rébecca et sa suite. Isaac se trouve par hasard sur leur chemin. Rébecca semble ne pas soupçonner qui est cet homme; elle descend de son chameau, soit par crainte, soit par respect. C'est lorsque, à sa question, Eliézer répond: « C'est mon seigneur, » qu'elle prend son voile et se couvre, selon l'usage de l'Orient, en signe de soumission et d'obéissance. « La femme doit avoir sur sa tête une marque de dépendance, » dit l'apôtre (1 Cor. xi, 10), c'est-à-dire: elle ne doit paraître dans l'assemblée que la tête couverte, en signe qu'elle est sous la puissance, sous la protection d'un autre. — Isaac accueille Rébecca avec amour et respect. Il la

conduit dans la tente princière de sa mère Sara, à la place d'honneur de la mère de la tribu; il lui donne son amour et lui reste fidèle jusqu'à sa mort. La parole de Dieu à Eve, après la chute: « Tes désirs se porteront vers ton mari, et il dominera sur toi, » était alors dans toute sa vigueur. Aujourd'hui, cette domination du mari et cette soumission de la femme sont tempérées par l'Esprit de Christ. Le joug devient doux et le fardeau léger, là où règne cet Esprit. La différence entre l'ancienne et la nouvelle alliance, c'est que Dieu s'est révélé dans la première comme un juge sévère, tandis qu'il a manifesté en Christ la plénitude de son amour. La sévérité prédomine dans la vie de famille de l'ancienne alliance, la douceur dans la famille chrétienne. Lorsqu'un époux ou un père israélite abusait de son pouvoir, cela pouvait encore s'excuser; l'autorité d'un époux et d'un père chrétien doit, tout en restant ferme, être douce et modérée. Le respect et l'obéissance subsistent néanmoins: la femme chrétienne est soumise à son mari, comme l'Eglise l'est au Seigneur. Mais le mari aime sa femme, comme Christ a aimé l'Eglise (Eph. v, 24, 25). Imiter l'exemple de Rébecca et d'Isaac, dans l'esprit du Nouveau Testament, c'est établir la paix de la maison sur le vrai fondement et s'assurer, de la part de Dieu, la bénédiction et la vie à toujours (Ps. CXXXIII, 3).

III. Isaac est celui des trois patriarches dont nous connaissons le moins la vie. Nous en savons assez cependant pour reconnaître en lui un homme de paix et de prière. Il se livre sans résistance à son père qui veut le sacrifier; en bon fils, il mène longtemps et profondément deuil sur sa mère. Il ne se console de sa perte que lorsque Rébecca devient son épouse. Ses relations avec son demi-frère Ismaël sont difficiles et occasionnent bien des jalousies, des froissements et des divisions. Mais, autant que nous pouvons le

voir, Isaac est ici encore tout ce qu'il doit. Après la mort d'Abraham, nous trouvons les deux frères réunis pour lui rendre les derniers devoirs. Ici, nous voyons qu'Isaac habitait près du puits du Vivant qui me voit. C'était là que l'Ange de l'Eternel était apparu à Agar et lui avait promis Ismaël. En honorant ce lieu, Isaac manifestait ses dispositions pacifiques envers Agar et Ismaël.

Isaac n'est pas seulement un homme de paix, mais aussi un homme de prière. Il s'était rendu aux champs ce soir-là pour prier, et nous pouvons croire que ce n'était pas là une exception, mais son habitude ordinaire. Après avoir porté la chaleur du jour, achevé son travail, pourvu aux nécessités de la maison, dont Abraham lui avait laissé la direction, il profitait du calme et de la fraîcheur du soir pour prier et pour méditer la Parole et les voies de Dieu *). Le départ de sa mère, morte sans avoir vu s'accomplir les grandes promesses auxquelles elle espérait, pouvait bien émouvoir son cœur. La mission d'Eliézer et sa réussite, encore incertaine, devaient occuper aussi son esprit. Il prenait la vie au sérieux; il transformait ses soucis en prières et les apportait à Dieu; il s'arrachait au bruit des hommes et s'en allait chercher la solitude, et, dans le silence du soir, lorsque les premiers astres commençaient à briller, il faisait, sous la voûte du ciel, sans être vu ni entendu, sa prière à Dieu.

Exemple bien digne d'être imité et qui nous invite à chercher la retraite, à vaquer à la prière, à sanctifier la fin du jour, à nous exercer à un commerce intime avec Dieu, à méditer sa Parole et à réfléchir à ses voies merveilleuses! Les patriarches marchaient avec Dieu. Négligerions-nous de le faire, par paresse et par indifférence, nous à qui Dieu s'est

*) Verset 63. Le verbe hébreu *siach* signifie l'un et l'autre : *prier* (Ostervald) et *méditer* (Segond).

révélé bien plus magnifiquement qu'à eux? Nous avons plus d'expériences de son amour; nous connaissons mieux ses œuvres et ses desseins; nous avons reçu l'onction de l'Esprit, qui ne leur était point accordée. Nous sommes mieux préparés à la prière; ne devrions-nous pas y être pour le moins aussi fidèles qu'eux? L'exemple d'Isaac nous invite à nous entretenir avec Dieu, à prier « le Père qui nous voit dans le secret » (Matth. VI, 6). La prière solennelle dans l'assemblée de l'Eglise ne suffit pas; il faut connaître aussi la prière du cœur, la prière secrète, et y consacrer particulièrement les moments où nous passons du repos au travail, du travail au repos, ou d'un travail à un autre. Elle ne s'apprend pas en s'y essayant une fois ou l'autre, par exception; il faut s'y exercer jour par jour; sinon elle n'a pas le caractère qu'elle doit avoir. Le cœur humain est ainsi fait, qu'il désapprend bien aisément cette prière solitaire. L'indifférence et les distractions lui font perdre le besoin et la force de prier. Il ne faut pas qu'il en soit ainsi de nous. « Prier sans cesse » (1 Thess. V, 17) ne signifie naturellement pas que notre esprit et notre bouche doivent être sans cesse occupés à prier, — ce qui ne serait ni réalisable, ni même conforme à la volonté de Dieu, qui nous impose le travail et qui nous permet aussi le repos et de pures jouissances dans sa création, — mais que, dans notre cœur, la vie de la prière ne doit subir aucune interruption, qu'il doit être toujours disposé à y revenir. Cette prière intime, à laquelle il faut réserver au moins une fois par jour le temps et la tranquillité nécessaires, est la respiration de la vie intérieure. Tant que dure la vie, doit durer le souffle; s'il s'arrête, la vie est en danger; et le danger est d'autant plus grand que l'arrêt dure davantage.

La prière d'Isaac fut bénie. Pendant qu'il se recueillait pour chercher l'Eternel, la réponse lui arrivait de sa part. Eliézer lui amenait celle que Dieu lui avait destinée.

XXXIV

ISAAC ET SES FILS

(XXV, 1-26; Rom. IX, 10-13.)

I. Abraham était mort; la promesse et l'espérance du Messie appartenaient désormais à Isaac. C'est ce que les apparences ne semblaient pas confirmer. Douze fils étaient nés à Ismaël, et ils étaient des « princes parmi leurs peuples. » Ismaël fonde un empire terrestre; un vaste pays, l'Arabie, est assigné à ses descendants. Isaac habite encore sous des tentes, comme étranger, en Canaan; vingt années s'écoulent après son mariage sans qu'il ait d'héritier. Aux yeux des hommes, Ismaël doit paraître béni, Isaac délaissé de Dieu. Et cependant, devant Dieu, c'est lui qui est béni; car il a ce que le monde ne connaît ni n'apprécie : la promesse de Dieu et la foi à sa Parole. Il s'attache à la promesse qu'il a donnée à Abraham; il persévère à l'adorer et à espérer en lui. Comme Abraham, il doit attendre longtemps, et, comme lui, il est patient. De pareilles épreuves sont douloureuses à supporter; mais la foi s'y purifie, comme l'or au creuset. Sans cette purification, nul ne peut avoir part à la gloire à venir.

Le chemin de la foi a été difficile pour les justes de ces temps-là; comment pourrions-nous en réclamer un plus fa-

cile ? C'est précisément quand le Seigneur fait son œuvre et nous conduit dans ses voies, que nous devons nous attendre à être éprouvés. Lorsqu'à une épreuve en succède une autre, sans nous laisser de répit, n'en soyons pas surpris. Parfois les serviteurs de Dieu pensent que leur travail a réussi et qu'ils vont pouvoir en savourer les fruits; et voilà qu'arrivent justement de nouvelles peines et de nouveaux soucis! S'il n'en était pas ainsi, nous ne serions pas les successeurs des saints. Dieu nous donne de suivre l'exemple des justes qui nous ont précédés, et de partager un jour leur joie dans le ciel! Ces justes, est-ce Ismaël avec ses douze princes, lui « dont la main était contre tous, et celle de tous contre lui ? » Non; c'est le pacifique et patient Isaac, qui s'attend à Dieu et habite « dans le désert, près du puits du Vivant qui me voit. » Nous aussi habitons au désert; car pour qui aspire aux biens éternels, le monde et son train, c'est le désert; ses plaisirs ne restaurent pas notre âme immortelle. Mais pour nous aussi jaillit une source qui désaltère, « le puits du Vivant qui nous voit. » Nous connaissons le Dieu vivant, qui nous voit, qui nous entend, qui nous répond. Il ne délaisse ni n'oublie ceux qui se tiennent à lui. Dieu manifesté en Christ est notre Berger; nous n'aurons point de disette. Obéissons seulement à sa voix, marchons sous son regard, et cherchons notre force en lui! Sans cette foi au Dieu vivant, nous péririons en route et nous mourrions dans le désert. Mais la foi nous ouvre une source où nous pouvons puiser sans cesse et qui ne tarira jamais.

II. Rébecca est enfin exaucée. Mais il se produit une circonstance qui l'effraie et où elle ne peut voir qu'un présage funeste: « Les enfants se heurtaient dans son sein. » Personne ne pouvait la consoler et la tranquilliser. « Elle s'en alla consulter l'Eternel. » Elle chercha le secours auprès de Celui

qui seul pouvait le lui donner, peut-être par l'intermédiaire d'Isaac, qui remplissait les fonctions de sacrificateur; elle s'approcha de Dieu d'une manière qui lui fut agréable, et il lui répondit. Cette réponse (v. 23) renferme un mystère qui nous est expliqué par saint Paul (Rom. IX, 10-13): « Avant que les enfants fussent nés et qu'ils eussent fait ni bien ni mal, afin que le dessein de Dieu, lequel procède par choix, subsistât, non en vertu des œuvres, mais par la volonté de Celui qui appelle, il fut dit à Rébecca que l'aîné serait assujetti au plus jeune, selon qu'il est écrit: « J'ai aimé Jacob, « et j'ai haï Esaü » (Mal. I, 2, 3).

On aurait pu croire que les deux frères jumeaux avaient les mêmes droits, ou que, s'il y avait un privilége, ce serait en faveur de l'aîné. Tout autre est la sentence divine. Selon la nature et selon les apparences humaines, c'est Esaü qui est l'héritier. Mais ici ne doit prévaloir ni le mérite des œuvres, ni l'avantage de la chair. Dieu va adresser un appel dont sa seule grâce, sa volonté, son libre choix, doivent souverainement décider; l'œuvre de l'homme n'y sera pour rien; la miséricorde de Dieu seule sera glorifiée; la force et l'orgueil humains seront réduits à néant. Toute l'histoire des descendants de Jacob et d'Esaü — car la parole de Malachie s'applique aux deux peuples, Israël et Edom — est la démonstration de cette puissance illimitée du Très-Haut. De siècle en siècle il accorde à Israël une grâce imméritée; cette grâce, il ne l'accorde pas aux descendants d'Esaü; pour eux, pas de promesse messianique; parmi eux, Dieu n'établit ni sa loi, ni la vraie religion: il ne leur envoie pas ses prophètes. Tout cela, il l'a fait pour Israël, non qu'il en fût digne ou qu'il l'eût mérité, mais par libre grâce. Il lui a voué un amour gratuit, qu'il n'a pas témoigné à Edom; Edom a été moins aimé! Voilà ce que signifie ce mot: « J'ai haï Esaü. »

Le sens en est analoge à celui de la parole de Jésus : « Celui qui vient à moi et qui ne hait pas père et mère, et même sa propre vie, ne peut être mon disciple » (Luc XIV, 26). Que nous reste-t-il donc à faire, sinon de nous incliner devant les décrets irrévocables du Tout-Puissant, de renoncer à toute gloire propre, pour n'attendre notre salut que de sa miséricorde, et de donner gloire à sa seule grâce pour tout le bien qui est peut-être en nous !

L'apôtre nous découvre autre chose encore, comme le sens caché de cette histoire. Esaü et Jacob, les deux frères inégaux dans le sein d'une même mère, — Esaü, le plus fort, en lutte avec Jacob, le plus faible, qui cependant finit par remporter la victoire et par garder la promesse, — ce sont deux peuples réunis dans un même corps. Il ressort de tout le chapitre IX de l'épître aux Romains que Paul applique ce type à l'Israël incrédule et à l'Israël croyant, à l'Israël selon la chair et à l'Israël selon l'Esprit, au peuple juif, puissant et persécuteur, et à l'Eglise, petite, faible et persécutée, tels qu'ils s'opposaient l'un à l'autre au temps de l'apôtre. L'Eglise, aux premiers temps de son existence, appartenait encore à la communauté juive ; elle n'avait pas rompu extérieurement avec la Synagogue ; les Juifs et les disciples de Jésus invoquaient ensemble, dans le même temple, le Dieu de leurs pères : les deux frères étaient encore réunis dans le sein d'une même mère. Le troupeau méprisé des justes qui ont accueilli Jésus, c'est Jacob ; la masse des Juifs incrédules, Anne, Caïphe et leurs adhérents, c'est Esaü. Ces derniers croient que la promesse et le règne leur appartiennent. Ils se trompent. Jacob a été choisi, et « le plus grand sera assujetti au plus petit. » L'héritage céleste sera ôté à l'aîné, à l'Israël charnel, et transmis au plus jeune, aux peuples chrétiens.

III. Le sens du récit n'est pas épuisé; il trouve son application encore de nos jours. Que voyons-nous? Israël est mis de côté; mais l'Eglise, cette mère unique, porte en elle deux peuples, en lutte l'un avec l'autre, l'un charnel, l'autre spirituel. Dans son sein se renouvelle l'opposition entre Esaü et Jacob. Cela ne devrait pas être, cela est attristant, mais cela est. Ainsi se réalisent les antiques et mystérieux types de l'Ecriture. La lutte, avec ses amertumes, durera aussi longtemps que l'économie chrétienne. Le combat ne finira, et les souffrances qu'il engendre ne cesseront, que lorsque le Seigneur viendra et assignera l'héritage céleste à ceux qui forment sa postérité spirituelle.

Esaü a donc reparu dans l'Eglise toutes les fois que des sentiments terrestres y ont prédominé. Quand elle fait de la chair son bras et qu'elle veut dominer ici-bas, briller, jouir, user de violence et de persécutions, c'est l'esprit d'Edom qui se révèle en elle. Voir la chair régner dans l'Eglise sans pouvoir empêcher ce mal, c'est là la plus grande souffrance de ceux qui réalisent le type de Jacob, de l'homme spirituel.

Esaü et Jacob sont dans le même sein ; nul ne peut les séparer, et il n'est pas possible d'éviter la lutte entre eux. Cette lutte existe dans toute communauté chrétienne; chaque chrétien doit la soutenir dans son propre cœur. C'est la lutte dont parle Jacques (IV, 5). Le monde hait ce qui est divin; la chair est ennemie de Dieu, et cette inimitié habite aussi dans notre chair. Quand ce sens charnel, qui devrait être pour toujours mort et éteint en nous, reprend vie, c'est une souffrance pour l'Esprit qui habite en nous. Il lutte, il aspire à la victoire, il soupire après la glorieuse liberté des enfants de Dieu; hors de là, point de repos : il faut que le sens charnel soit vaincu.

L'Esprit et la chair combattent dans le sein de l'Eglise. « Ils se contrecarrent » (Gal. v, 17), et il n'y a ni réconciliation, ni accord possible entre eux. Rébecca eut de l'angoisse, lorsqu'elle sentit cette lutte au-dedans d'elle; sa vie était en danger. On peut se demander aussi: Qu'adviendra-t-il de l'Eglise, qui porte dans son sein de telles divisions? — Dieu la protégera; il conduira tout à bonne fin. Ce qui est de la chair, doit finalement succomber; ce qui est né de l'Esprit, doit remporter la victoire.

XXXV

ÉSAU MÉPRISE SON DROIT D'AÎNESSE

(XXV, 27-34.)

I. « Et les enfants devinrent grands, et Esaü fut un habile chasseur, un homme de campagne ; mais Jacob fut un homme tranquille, se tenant dans les tentes. » Il semble, à lire ces mots, qu'il ne convienne pas qu'un homme pieux soit chasseur ou agriculteur. Ce n'est pourtant pas là le sens de ces paroles. Esaü abandonne la vie pastorale de ses pères. Ce n'est pas ce changement de vocation qui est blâmable, mais bien l'esprit qui anime Esaü. On retrouve chez lui la nature indomptable et la sauvage rudesse d'Ismaël. De plus en plus il fut évident qu'il cherchait sa part dans ce monde. — Jacob habite dans les tentes; il conserve le genre de vie des patriarches, non seulement par inclination naturelle pour une vie tranquille, mais par amour pour le culte et la Parole de Dieu. C'est Isaac qui préside au culte, qui invoque le nom de l'Eternel et qui proclame sa vérité; Jacob entend la Parole de Dieu de la bouche de son père et de sa mère. La vieille prophétie de Noé disait: « Dieu habitera dans les tentes de Sem. » Voilà ce qui attachait Jacob à ces tentes. Particulièrement attentif aux enseignements de sa mère, il apprenait d'elle quelles

étaient les promesses données à Abraham, et son plus grand désir était d'en devenir l'héritier. Nous n'inventons rien en disant qu'il y attachait plus de prix qu'Esaü: cela ressort de toute leur histoire.

Jacob persuade à son frère de lui vendre son droit d'aînesse. Esaü y consent et le lui cède pour un plat de lentilles. Etait-il loyal de la part de Jacob de proposer à son frère un tel marché? Non, sans doute; cette conduite ne peut être ni agréable à Dieu, ni approuvée des hommes. Les biens futurs et célestes ont à ses yeux une grande valeur: voilà ce qui est beau chez lui; mais il cherche à se les assurer avant le temps par l'emploi de moyens injustes: voilà le mal. Il eut dû prendre patience et s'en remettre à Dieu, comme David qui, déjà oint pour roi, n'emploie ni ruse, ni violence pour renverser Saül et prendre sa place, mais lui demeure fidèle et laisse à Dieu le soin de l'élever lui-même sur le trône. Jacob commet la même faute qu'Abraham, lorsque, pour obtenir le fils promis, il a recours à un mauvais moyen, que lui commande la prudence charnelle, et prend Agar pour femme.

L'Ecriture n'approuve pas plus ce trafic du droit d'aînesse que la ruse par laquelle Jacob obtiendra plus tard la bénédiction paternelle. Dieu lui envoie une série de châtiments sévères dont bientôt nous reparlerons. Jacob croyait en Dieu; mais Dieu ne passe pas leurs fautes aux croyants. Il châtie ses enfants; il ne les traite pas comme un prince faible et sans caractère traite ses favoris. Il est sévère envers eux, et, pour les humilier et les purifier, il n'épargne pas la verge.

« Prenez garde, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, qu'il n'y ait point parmi vous d'impur ni de profane, comme Esaü, qui, pour un mets, vendit son droit d'aînesse » (XII, 15-17). Esaü est désigné ici comme un profane ou plutôt encore un impur. Ce jugement, qui peut paraître dur, se justifie par les propres paroles d'Esaü: « Voici, je vais mourir; de quoi me

servira ce droit d'aînesse? » Ces paroles révèlent les pensées secrètes de son cœur. Comme le dit l'Ecriture, « il méprise son droit d'aînesse. »

Qu'était-ce que ce droit d'aînesse? L'héritage d'Abraham ne comprenait pas seulement des biens périssables, mais, avant tout, cette bénédiction céleste qui devait descendre sur sa postérité pour découler ensuite sur toutes les familles de la terre, et qui renfermait le don du Saint-Esprit et des biens éternels. Abraham était le seul homme sur la terre auquel appartînt cette promesse qui maintenant reposait sur Isaac, et qui pouvait passer à Esaü. De tous les mortels, aucun n'avait à vendre un droit d'aînesse pareil à celui d'Esaü. C'est cet héritage qu'il livre pour un mets et qu'il méprise en disant: « Je m'en vais mourir! » Cela seul a donc du prix pour lui, que l'homme peut goûter avant la mort; ce qui pourra venir après n'a que peu ou point de valeur. Où est ici la foi d'Abraham? Esaü semble dire: Abraham, mon grand-père, qui a si longtemps attendu l'accomplissement de la promesse, est mort sans l'avoir obtenu; mon père va mourir aussi; de quoi leur a servi leur espérance? Il calcule comme les incrédules. Ce qu'on peut manger et boire est certain; ce qui est au-delà de la tombe est incertain. Abraham a cru Dieu fidèle et n'a point douté que ce qu'il avait promis, il ne pût le faire et ne le fît un jour. Il est mort dans la foi, attendant la résurrection et la vie à venir. Esaü n'attend rien de pareil. Il préfère le plat de lentilles à tout ce qu'on lui promet de cette vie-là; peu lui importent la Parole divine et le Dieu de ses pères. C'est ainsi qu'Abraham est devenu le père des croyants et Esaü le précurseur des incrédules, qui disent: « Mangeons et buvons; car demain nous mourrons! » (1 Cor. xv, 32.)

C'est à cause de ces dispositions qu'Esaü est appelé un impur. La foi purifie les cœurs; l'incrédulité, le mépris de ce qui est éternel, est une souillure de l'esprit, une profanation

du sanctuaire le plus intime du cœur humain. Mais cette souillure n'existe pas seulement chez les impies et les moqueurs, qui disent hautement : « A quoi me sert ce droit d'aînesse, puisque je m'en vais mourir ! » Elle est déjà chez l'homme qui ne fait qu'exprimer timidement ces principes d'incrédulité, ou qui les cache soigneusement dans son cœur et ne les montre que par sa manière de vivre et d'agir. L'apôtre nous met en garde contre ce secret mépris de Dieu, de sa Parole, de son jugement, de la promesse de la vie éternelle, en disant : « Prenez garde qu'il n'y ait point parmi vous d'impur comme Esaü ! »

II. Avons-nous aussi un droit d'aînesse que nous puissions conserver ou vendre ? Nous en avons un ; nous l'avons reçu dans le baptême. Nous appartenons à la nouvelle création qui a pris naissance avec la résurrection de Jésus-Christ. Nous avons reçu le droit d'être enfants de Dieu et d'être comptés au nombre des héritiers de son royaume. Il y a une Eglise des premiers-nés, qui sont inscrits dans le ciel, à laquelle l'apôtre nous dit que nous avons été joints (Hébr. XII, 23). Il en est ainsi du moins si nous persévérons dans la grâce de notre baptême et si nous sommes participants de l'Esprit de Christ. La position nouvelle qui nous appartient en Christ, la gloire qui doit être manifestée chez les enfants de Dieu, le don du Saint-Esprit qui en est l'arrhe, voilà notre droit d'aînesse, voilà le bien suprême qui doit avoir plus de prix à nos yeux que tous les autres !

Il semble que rien ne soit plus simple, plus naturel, et ne s'entende mieux de soi, que de se réjouir de ces privilèges de l'adoption, de les conserver comme la prunelle de ses yeux, d'éviter et d'avoir en horreur tout ce qui aurait pour effet de nous en priver. Se pourrait-il que l'on vendît et vilipendât le plus précieux de tous les biens pour un instant de

plaisir coupable, pour une jouissance vaine et passagère ? Et pourtant, cela est. Le monde est plein de malheureux qui ont vendu pour un plat de lentilles leur droit à des biens éternels. Nous disons malheureux, nous devrions dire en même temps impies. Si quelqu'un se sent atteint par cette sentence, il ne saurait trop se hâter de se repentir et de revenir à Dieu de tout son cœur, pour qu'il l'assure de nouveau de la grâce qu'il a si frivolement méprisée.

Nous marchons par la foi et non par la vue. Notre droit d'aînesse est invisible; on ne peut ni le saisir avec les mains, ni le démontrer à la raison. C'est la foi qui nous le fait reconnaître pour ce qu'il est en effet — un bien d'une valeur inexprimable, plus précieux que tous les trésors du monde, que la faveur et l'amitié des hommes. Une divine assurance nous a été donnée. Dieu nous a déclarés ses enfants et ses héritiers. Il s'agit de retenir cette assurance, de garder ce droit d'aînesse. Or, cela n'est possible que par la foi; car sans elle ce droit nous paraîtrait — comme à Esaü le sien — n'être rien.

Nous aussi passons par l'épreuve. Esaü revenait des champs, las et ayant faim ; son droit d'aînesse ne pouvait lui donner le réconfort matériel dont il avait besoin. La vocation céleste que nous avons acceptée ne nous procure point d'avantages temporels. Comme d'autres, nous devons travailler et avoir faim ; comme et plus que d'autres, être mis de côté en ce monde. Il faut que nous connaissions la peine et la fatigue, afin qu'il paraisse si dans notre cœur il y a de la foi ou non. Esaü a perdu sa position. Sans doute, le marché aurait pu être déclaré nul ; car il était par trop inégal. Mais ce n'est pas le plat de lentilles qui l'a privé de son droit d'aînesse, c'est l'incrédulité. Voilà la cause réelle, profonde, de cette perte incalculable. Gardons nos cœurs de cette incrédulité dissimulée, qui agit comme un poison caché. Le malin esprit

qui est dans les airs nous insinue des pensées d'incrédulité. Il s'approche même de ceux qui ont reçu de grandes grâces et cherche à souiller leur âme en y jetant le levain des Sadducéens. Il leur recommande, comme une conception raisonnable et sérieuse des choses, des doctrines d'incrédulité et d'athéisme. Ce n'est que plus tard, à mesure que tout ce qui est divin dans l'âme est peu à peu rongé par le doute, que se découvre son caractère malfaisant. Prions, pour être délivrés de toute souillure de l'esprit et de la chair; si l'incrédulité, cette souillure de l'esprit, s'introduit en nous, elle brise nos forces, et pour nous, comme pour Esaü, peut arriver une heure de tentation imprévue, où nous serons entraînés à commettre quelque grand péché ou à renier Jésus-Christ.

Persévérons donc dans la foi; donnons gloire à Dieu, ne méprisons pas ce que nous avons déjà reçu de lui, ouvrons notre cœur au Saint-Esprit, pour qu'il nous révèle tout ce que Dieu nous a donné. Cultivons en nous la reconnaissance et l'amour pour le Seigneur, à cause de tout le bien qu'il nous a fait. Croyons qu'il est véridique, et les hommes menteurs; que ses promesses sont inébranlables, et que tout ce que le monde peut offrir en échange n'est qu'un plat de lentilles! Ainsi nous grandirons, comme fils et filles premiers-nés de Dieu, jusqu'à la pleine possession de ces biens incorruptibles dont nous avons déjà reçu les prémices.

XXXVI

LA FOI ET LA PATIENCE D'ISAAC

(Chap. XXVI.)

La vie d'Isaac a eu moins de vicissitudes, elle a suivi un cours plus simple et plus paisible que celle d'Abraham, de Jacob ou de Joseph ; nous en savons assez cependant pour être certains qu'il a marché sur les traces de son père et conservé jusqu'au bout la foi et la patience. Le trait le plus saillant de son caractère, c'est cette débonnaireté dont il avait déjà fait preuve lorsque, jeune garçon, il se laissait lier sur l'autel par Abraham.

I. Autant que nous en pouvons juger par l'Ecriture, Isaac eut moins fréquemment qu'Abraham des révélations de Dieu. Deux fois seulement l'Eternel lui apparut, chaque fois pour le consoler dans ses épreuves ; la première, lorsqu'il craignit d'être obligé d'émigrer à cause de la disette (v. 2-5); la seconde, lorsque la jalousie des Philistins le chassa des lieux où il vivait heureux (v. 24). Dieu lui confirma les promesses données à son père. Ces promesses, qui avaient une portée éternelle, l'accompagnèrent pendant toute sa longue vie de pèlerin (Isaac parvint à l'âge de cent quatre-vingts ans).

Comme Elie, fortifié par un seul repas, marche quarante jours et quarante nuits (1 Rois XIX, 8), ainsi, affermi par les paroles de Dieu, Isaac put marcher un siècle durant à travers le monde, et c'est avec ces paroles dans le cœur qu'il s'est endormi. Lui aussi a vu Christ en esprit et mis son espérance dans ce grand jour où la gloire de la postérité sainte — c'est-à-dire de Christ et de ses élus — sera manifestée et les bénédictions du royaume des cieux répandues sur toute la terre.

Nous marchons sur la même route et vers le même but. On pourrait être tenté de dire qu'il était facile aux patriarches de conserver leur foi et leurs sentiments célestes, puisque Dieu leur apparaissait; tandis que le même privilége ne nous est pas accordé. Mais non; bien loin qu'ils aient reçu plus que nous, c'est nous, chrétiens, au contraire, qui avons déjà reçu beaucoup plus qu'eux. Il n'est pas vrai qu'ils eussent besoin de moins de foi que nous pour persévérer jusqu'au bout. Sans doute Dieu leur est apparu d'une manière visible et sous une forme humaine. Mais la foi leur était nécessaire pour conserver l'assurance que ce n'était point là une illusion et que le Seigneur leur était réellement apparu et leur avait parlé. Leur tâche, comme la nôtre, était de croire à une Parole dont l'Esprit de Dieu leur attestait la vérité dans le fond de leurs cœurs. Mais Dieu nous a parlé avec plus d'abondance encore et de clarté qu'à eux. Il est vrai, il ne nous est pas encore accordé de voir; mais Dieu ne nous a rien refusé de ce qui peut vivifier et fortifier notre foi. Dans le baptême il nous a bénis, et il a dit à chacun de nous: Sois mon enfant pour toujours! Par la Parole du pardon, il est venu à nous, et nous a, comme à Isaac, donné cette assurance: « Ne crains point, car je suis avec toi. » Dieu est-il jamais apparu aux patriarches d'une manière aussi saisissante et aussi consolante que dans la sainte Cène, où il s'unit à nous, afin que nous soyons en lui, et lui en nous? Que d'autres soient tristes

et se plaignent ou laissent froidement passer devant eux ces manifestations de sa présence pleine de grâce, nous, nous ne méconnaîtrons pas Celui qui vient à notre rencontre, et nous saurons lui apporter le joyeux hommage de notre foi!

II. Au temps où Isaac vivait en étranger chez les Philistins de Guérar, il craignit qu'ils ne le tuassent à cause de sa femme Rébecca, et il tomba dans la même faute qu'Abraham. qui, à deux reprises, avait renié Sara. Si l'on voulait se poser en accusateur, il serait facile de dire beaucoup de mal de cette conduite. Mais prenons garde de considérer les chutes des patriarches avec les yeux des pharisiens et des moqueurs, et de tomber dans le péché de Cham. Souvenons-nous que Jésus range «l'œil malin» parmi les choses qui souillent l'homme (Marc VII, 22). Mais comment est-il possible qu'un homme de foi se montre si faible, un sage si insensé, et qu'un juste tombe dans un tel péché? La réponse n'est pas difficile. Cela est possible, parce que les patriarches étaient par nature aussi faibles et aussi fragiles que nous le sommes, et Dieu l'a permis afin que, lorsqu'un jour ils paraîtront au nombre des rachetés, toute gloire revienne à lui et non pas à eux. Enfin cela est écrit afin que nous soyons avertis comme nous en avons besoin.

La faute qu'Isaac avait commise en reniant sa position d'époux et de protecteur de sa femme, risqua, comme celle d'Abraham, d'amener de grands malheurs. Prenons garde de nous montrer faibles comme lui. C'est le devoir non seulement du ministre de Christ, mais de tout chrétien, de ne pas laisser amoindrir la charge et l'autorité dont Dieu l'a revêtu, de demeurer à son poste et d'en remplir toutes les obligations. Un chef de famille n'a pas le droit de laisser échapper de ses mains la direction de sa maison; une mère, celui de se laisser mettre de côté par ses enfants; aucun de

nous n'a le droit de se dépouiller à son gré d'une dignité ou d'un pouvoir que Dieu lui a conféré: notre devoir est d'affirmer la position qu'il nous a assignée, non par orgueil ou par esprit de domination, mais avec humilité, par fidélité à notre vocation. La renier ne serait pas de l'humilité, mais de la faiblesse et de l'infidélité.

Isaac est humilié, puis relevé par la miséricorde de Dieu. Avons-nous expérimenté notre faiblesse? Ne désespérons pas, mais cherchons un refuge auprès de Dieu, qui nous supporte comme il a supporté ses serviteurs dans les anciens âges.

III. Isaac est l'objet de la jalousie des Philistins. Ils lui font tout le mal qu'ils peuvent et remplissent de terre les puits creusés par Abraham, pour l'obliger à quitter le pays avec ses serviteurs et ses troupeaux. Abimélec lui-même est irrité contre lui et lui dit: « Retire-toi d'avec nous. » Isaac ne s'écarte point de la douceur; il se comporte envers Abimélec comme autrefois Abraham avec Lot. Il cède, change de séjour, et fait patiemment creuser de nouveau les puits comblés. Mais les bergers de Guérar continuent à lui chercher chicane parce qu'il a trouvé de nouvelles sources. Il n'insiste pas sur son droit; il leur abandonne les puits d'Esek et de Sitna. Enfin, Dieu lui fait trouver le repos près des puits de Réhoboth et de Séba. C'est à Béerséba *) que le Seigneur lui apparaît et le console et qu'à l'exemple de son père, il bâtit un autel et invoque le nom de l'Eternel.

Sa douceur et sa débonnaireté ont un résultat inattendu: il a la joie de voir Abimélec et ses chefs, qui l'avaient haï et chassé, venir à lui spontanément pour contracter avec lui une alliance de paix.

*) Béerséba signifie « puits de Séba, » c'est-à-dire du serment.

Isaac ne préfigure-t-il pas Celui qui ne résista, ni ne menaça, ni ne fit entendre sa voix dans les rues? Dans sa jeunesse, lorsqu'il gravit le Morija, portant le bois sur lequel il doit être sacrifié, aussi bien que dans son âge mûr, il nous apparaît comme un précurseur de l'Agneau de Dieu. « Quand l'Eternel prend plaisir aux voies d'un homme, il apaise même envers lui ses ennemis» (Prov. XVI, 7). «Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre.» La vérité de ces paroles éclate dans l'histoire d'Isaac. S'il eût répondu aux querelles par des querelles, Abimélec ne serait jamais venu à lui. Si Dieu a touché le cœur de ce prince, c'est qu'Isaac lui avait remis sa cause. Abimélec dit lui-même ce qui l'a fait changer de sentiment: « Nous voyons clairement que Dieu est avec toi. Tu es béni de l'Eternel. » Dieu est avec les débonnaires et il leur donne la victoire.

Isaac accepte la réconciliation qui lui est offerte; il se réunit avec joie avec ses anciens ennemis pour un repas d'amitié, et il les reconduit ensuite paisiblement. On peut comparer ce repas de sacrifice célébré à Béerséba, à la réunion qui a lieu dans la maison de Job, lorsqu'après ses épreuves ses anciens amis, qui s'étaient éloignés de lui, reviennent s'asseoir à sa table, l'honorent de leurs présents et le consolent au-delà de tout ce qu'il avait souffert (Job XLII, 11).

La promesse faite aux débonnaires se vérifiera pour l'Eglise aussi bien que pour Isaac. Le succès en ce monde n'est pas pour ceux qui suivent les traces de Jésus, le débonnaire. Mais, dans le monde à venir, c'est à eux et à eux seuls que sera la place d'honneur. Il n'y a pas de promesse pour les querelleurs et les violents, pour tous ceux auxquels la douceur de Christ est étrangère. La récompense des doux sera de voir leurs adversaires venir à eux, s'asseoir à leurs pieds et confesser qu'ils étaient véritablement aimés de Dieu, et

que c'est avec justice qu'ils sont maintenant élevés. C'est là ce que le Seigneur promet à l'Eglise de Philadelphie (Apoc. III, 9): il en sera d'elle comme d'Isaac; ceux-là même qui lui ont dit: « Retire-toi d'ici, » recherchent son amitié, en lui disant: « Nous voyons que Dieu est avec toi; tu es un béni de l'Eternel! »

XXXVII

LA RUSE DE JACOB

(XXVII, 1-33.)

I. « Isaac aimait Esaü, parce qu'il mangeait du gibier; et Rébecca aimait Jacob » (xxv, 28). Isaac est devenu vieux; ses yeux se sont obscurcis; Esaü, le fils aîné, est déjà puissant et considéré; il se marie plus tôt que son frère, et il partage de bonne heure l'autorité du père dans la maison. Jacob est mis de côté; il n'a d'appui qu'auprès de sa mère. Le mauvais vouloir des deux femmes cananéennes d'Esaü, qui causaient tant d'amertume à Isaac et à Rébecca, se tourne sans doute plus spécialement contre lui. Il est probable qu'Esaü ne remplaçait pas seulement son père dans l'administration de ses biens, mais qu'il exerçait en même temps le sacerdoce patriarcal. Ses habits précieux, soigneusement gardés dans la maison, paraissent avoir été les vêtements sacerdotaux, et le repas qu'il prépare devait sans doute être un repas de sacrifice. Isaac s'attendait à ce que le repas sacré, introduit par le sacrifice et la prière, lui communiquerait les forces de l'Esprit de Dieu; et c'est bien en effet ce qui arriva.

L'intention d'Isaac, en bénissant Esaü avant de mourir, était de lui assurer pour toujours la position qu'il occupait

déjà et de lui transmettre les promesses données à Abraham. Quant à la cession qu'il avait faite de son droit d'aînesse, ou bien Isaac n'en avait pas eu connaissance, ou bien il envisageait cet arrangement comme nul. Ce qui est surprenant, c'est qu'il semble avoir totalement oublié la parole du Seigneur : « Le plus grand sera assujetti au plus jeune, » à laquelle Rébecca s'en tenait et qui justifiait sa préférence pour Jacob. Abraham lui-même n'avait pas accepté sans peine que son fils aîné, Ismaël, ne fût pas son héritier. Le même fait se reproduit ici. Peut-être Isaac interprétait-il autrement la parole de Dieu, ou n'avait-il pas cherché à en comprendre la portée, parce qu'elle contredisait ses désirs. Les oracles de Dieu sont mystérieux tant qu'ils ne sont pas accomplis, et ses desseins toujours difficiles à comprendre pour le cœur de l'homme.

Rébecca et Jacob, qui saisissaient mieux le sens de la prophétie, auraient dû en remettre l'accomplissement à Dieu. Au lieu de cela, Rébecca a recours à l'habileté féminine et use de coupables artifices pour assurer et hâter l'accomplissement de la promesse en faveur de son fils. La conscience de Jacob résiste d'abord aux conseils de sa mère, mais les exhortations de celle-ci ont bientôt raison de ses objections. Ils réussissent à tromper le vieillard aveugle. Mais ils ne trompent pas l'Esprit de Dieu, qui descend sur Isaac après qu'il a mangé la viande et bu le vin du sacrifice, et qui lui fait prononcer les paroles prophétiques. La prophétie n'est pas le produit de la volonté humaine ; les paroles inspirées dépassent la compréhension de celui qui les prononce. Cette vérité, attestée par le Nouveau Testament (2 Pierre I, 21 ; 1 Pierre I, 10, 11), se révèle déjà ici par les faits. En dépit du mensonge de Jacob et de l'erreur d'Isaac — qui croit bénir Esaü — le dessein de Dieu et sa prédiction s'accomplissent : la bénédiction

— la bénédiction d'Abraham — est donnée au plus jeune, à Jacob.

Les biens matériels promis à Jacob sont en même temps les symboles de biens spirituels. La rosée du ciel est une image du Saint-Esprit; le fruit abondant de la terre, que cette rosée fait pousser, représente la communauté des croyants; le froment et le vin symbolisent ces trésors de vérité et de joie qui sont le partage des saints. «Que des peuples te soient soumis, et que tu sois le maître de tes frères.» C'est la promesse de la royauté que les croyants partageront un jour avec Christ. «Quiconque te maudira, sera maudit.» C'est l'annonce de la croix, des opprobres et de la haine que Christ et les siens rencontrent en ce monde. Le juste n'est pas toujours maudit; plus d'un traverse la vie sans rencontrer l'inimitié. Le monde s'accommode encore des vertus chrétiennes. Mais il y a deux choses qui provoquent la contradiction et la haine et attirent sur le croyant la souffrance, — deux choses que la bénédiction d'Isaac a en vue, — le don du Saint-Esprit et l'attente de l'avénement du règne de Christ. Quand la présence du Saint-Esprit et de ses dons devient manifeste et que l'espérance du retour de Christ s'affirme avec énergie, c'en est fait de l'amitié du monde. En promettant à ses disciples le Consolateur, Jésus ajoutait ces sérieuses paroles: «Ils vous chasseront des synagogues; même le temps vient que quiconque vous fera mourir, croira rendre service à Dieu» (Jean XVI, 2).

La malédiction prononcée par un homme sur un autre homme est une chose terrible. Mais nous devons être prêts à la subir, s'il le faut. Celui qui veut hériter des biens célestes, ne doit pas avoir peur de se voir excommunier par les hommes. On peut y échapper pour un temps, mais non pour toujours; sinon l'Ecriture ne s'accomplirait pas. Si les choses en viennent à ce point, n'en soyons donc pas scandalisés; ne

rendons pas malédiction pour malédiction ; remettons notre cause à Dieu, et plaignons ceux qui nous maudissent; car — les paroles d'Isaac le disent — ils font du mal à leurs propres âmes. Il en est comme d'un homme qui jette une pierre en l'air : elle lui retombe sur la tête. — « Béni soit celui qui te bénira. » Cela s'accomplira quand le Roi prononcera cette sentence : « Venez à moi, vous les bénis de mon Père ; ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même » (Matth. xxv, 34, 40).

II. La bénédiction d'Abraham repose donc sur Jacob; elle lui est peu après confirmée à Béthel par une apparition céleste. Cependant Isaac ne tarde pas à reconnaître l'erreur dans laquelle il est tombé. Mais il reconnaît aussi dans ce qui s'est passé la main du Seigneur. Le Saint-Esprit a parlé en lui avec puissance ; il n'ose ni s'irriter contre Jacob et le maudire comme celui-ci le craignait, ni retirer la parole qu'il a prononcée ou en changer la portée. « Je l'ai béni, et il restera béni. »

Mais que dire du rôle joué par Rébecca et Jacob ? Nous n'avons ni à excuser ni à atténuer leur péché. Ils se sont mis à la place de Dieu et ont usé pour une chose sainte de moyens impurs et condamnables; s'ils se fussent attendus à Dieu, sans sortir de ses voies, il aurait en son temps tenu sa parole, et Jacob eût remporté légitimement et en bonne conscience la bénédiction à laquelle il tenait. Les détracteurs de la Bible n'ont pas ménagé leurs sévérités à Jacob, et il est probable que les femmes d'Esaü et d'autres Cananéens ne manquèrent pas de parler durement de celui qui avait volé la bénédiction de son frère. Mais ceux qui se permettent de jeter de l'opprobre sur l'Ecriture devraient commencer par se demander sous quel jour elle envisage ce fait et veut que nous l'envisagions. Certes, Dieu n'a pas sanctionné le mensonge; il a

pris soin que Rébecca et Jacob n'eussent aucun prétexte pour se croire innocents. Rébecca expie sa faute. Esaü menace de tuer son frère ; elle se voit sur le point de perdre ses deux fils à la fois, l'un tombant sous les coups de l'autre, et l'autre mis à mort comme meurtrier ou obligé de fuir ponr toujours. Il faut qu'elle laisse son fils favori partir au loin. Vingt ans il demeure sur la terre étrangère; autant que nous pouvons le savoir, elle ne le revit jamais. Les appels à la repentance n'ont pas manqué non plus à Jacob; toute sa vie subséquente en est la preuve. «Chacun est puni par où il a péché.» Jacob a trompé son père ; cela lui est rendu par Laban, qui le trompe à son tour dans son salaire. Et put-il ne pas se souvenir encore de sa faute, lorsque, dans sa vieillesse, il s'aperçut combien ses propres fils l'avaient cruellement trompé, en lui envoyant dire: «Nous avons trouvé cette robe: vois si c'est la robe de ton fils ! »

Rébecca n'a donc pas hâté la bénédiction, ni aplani la carrière de son fils. Si elle l'eût engagé à demeurer dans la voie droite et à se confier en Dieu, le Seigneur serait intervenu; il aurait parlé à Isaac ; Jacob aurait reçu la bénédiction sans fraude; de grandes afflictions lui eussent été épargnées. Jacob est resté béni, non pas à cause, mais en dépit de sa ruse.

Dieu l'a châtié, mais il ne lui a pas retiré sa grâce. Il fait ainsi dans sa sagesse, afin que sa miséricorde soit glorifiée et que l'orgueil de l'homme soit humilié. Il manifeste sa fidélité envers Jacob, comme il le fait plus tard dans toute l'histoire du peuple d'Israël. Israël est ramené d'Egypte et de Babylone, non à cause de sa justice, mais par pure grâce; Dieu le fait pour l'honneur de son nom, pour être fidèle à ses promesses, pour se révéler comme Celui dont l'alliance est éternelle. Son œuvre parmi les hommes risque toujours d'être souillée par ceux qu'il choisit pour ses instruments et pour porteurs de ses promesses. Aucune œuvre de Dieu ne

s'est encore faite sur la terre — excepté celle accomplie par Jésus-Christ lui-même — qui n'ait été entachée d'infirmités et de vices par la main des hommes. Notre espérance ne peut donc se fonder que sur sa miséricorde et sa fidélité. Saisis par Christ, nous le saisissons à notre tour. Ayant reçu son appel, nous tendons à la vie éternelle, nous cherchons à le servir, nous voulons hériter les promesses. Il est vrai que, si Dieu veut entrer en jugement avec nous et nous imputer tout ce que nous avons mêlé d'insensé et de charnel à son service, nous ne pourrons, de mille articles, lui répondre sur un seul. Ce qui nous console, c'est sa patience et sa fidélité envers les patriarches. « Croyez que la patience de notre Seigneur est votre salut » (2 Pierre III, 15).

XXXVIII

LA DOULEUR ET LA COLÈRE D'ÉSAU

(XXVII, 34-46; Hébr. XII, 17.)

I. « Lorque Esaü eut entendu les paroles de son père, il poussa de grands cris, et il dit à son père : Bénis-moi aussi, mon père !.... N'as-tu qu'une bénédiction, mon père ?.... Et élevant sa voix, il pleura. » Qui ne serait ému, à la vue de cette douleur, et tenté de prendre parti pour Esaü contre Jacob ? Examinons cependant si ses larmes étaient bien légitimes. Sans doute, Esaü dit vrai : Jacob l'a « supplanté deux fois. » Mais il oublie une chose essentielle : c'est qu'il a lui-même méprisé son droit d'aînesse : « Je vais mourir ; à quoi me servira mon droit d'aînesse ? » Il a abandonné la foi de ses pères et s'est par là même privé de la bénédiction. Ce qui lui arrive, est la juste rétribution de ses sentiments tout terrestres. Et prouve-t-il quelque repentir de sa faute ? Il n'y en a pas trace dans ses paroles ; il ne songe pas à confesser sa culpabilité ; il ne voit pas la main de Dieu qui se montre ici, et il ne pense pas à s'humilier sous cette main.

Ce jugement est-il trop sévère ? On le verra quand le fond du cœur d'Esaü viendra au jour. Il semblait, jusqu'ici, rendre à son père amour pour amour et le servir avec un zèle sin-

cère. Il lui a obéi, tant qu'il a pu espérer qu'il lui conserverait sa prépondérance dans la maison. Mais aujourd'hui il en sera autrement : il menace de tuer son frère, et ne recule pas devant un acte qui déchirera le cœur de son père; il se vengera non seulement sur son frère, mais sur ce père qui l'aime, qui voulait le bénir et qui n'en a été empêché que par une dispensation de Dieu*). Ce sont les sentiments de Caïn qu'Esaü manifeste ici. La sentence divine, qui lui a refusé la bénédiction, est donc juste.

« J'ai vu tes larmes, » disait l'Eternel à Ezéchias (Esaïe XXXVIII, 5). Mais les larmes du pécheur ne sont pas toujours le signe d'une vraie repentance; il y a une tristesse, il y a des pleurs qui n'ont rien de commun avec elle. Il faut discerner entre le faux et le vrai repentir. Quand le pécheur ne pleure que sur sa honte devant les hommes, sur le dommage que sa faute lui cause, sur ses espérances détruites, en un mot, sur les conséquences de son acte, ce n'est pas encore là la repentance, la tristesse qui est agréable à Dieu. Quand il est angoissé, et que, pressentant les terreurs du jugement et de la condamnation, il se sent poussé à faire confession, ce peut être là le commencement du salut. Mais, tant que son repentir se borne là, ce n'est pas encore la vraie repentance. C'est la crainte servile qui le pousse. Il est dans l'angoisse, il veut s'en affranchir; mais veut-il être affranchi du péché lui-même? Là est la question. La vraie repentance n'existe que chez celui qui hait le péché. Tant que la crainte seule remplit l'âme et qu'un sentiment filial envers Dieu n'est pas éveillé, la vraie repentance n'y est pas encore. Ce dont on

*) Cette explication suppose la traduction de Luther: « Le temps est proche où mon père mènera deuil (c'est-à-dire : sur Jacob). » On admet plus généralement le sens exprimé dans nos versions françaises, d'après lequel Esaü attendra, pour tuer son frère, que son père soit mort.

s'afflige, ce n'est pas d'avoir offensé et déshonoré Dieu; on n'a pas en horreur ce que Dieu déteste. On veut simplement être délivré des conséquences du péché, on ne veut pas se séparer du péché lui-même; on voudrait le conserver et le choyer encore, pourvu que ce fût sans péril. Ainsi le trouble de la conscience conduit l'homme à faire confession; mais. l'absolution reçue, il retombe dans son péché.

La vraie repentance est une œuvre miraculeuse de la grâce de Dieu. Elle se produit là où Christ est annoncé et reçu. C'est en regardant à lui, l'Agneau de Dieu qui a porté nos fautes, que nous devenons capables de confesser notre culpabilité tout entière et de nous détester nous-mêmes à cause de nos forfaits. Nos péchés sont si graves, notre misère si affreuse, qu'il serait au-dessus de nos forces de les confesser sans réserve, si Dieu ne nous prévenait par son amour et n'était prêt, à cause du sacrifice de Jésus, à tout pardonner, à nous remettre notre dette tout entière, et à guérir même les blessures les plus profondes de notre âme.

Celui-là donc se repent véritablement, qui veut avant tout être délivré du péché. Quand on en est là, on se soumet à la sentence de Dieu. « J'ai péché contre toi seul (Ps. LI, 6)! Si donc tu veux faire de moi un exemple de ton jugement, fais ce qu'il te plaira! « Je porterai la colère de l'Eternel » parce que j'ai péché contre lui » (Mich. VII, 9). Seulement fais-moi grâce, et ne me rejette pas pour toujours ! Fais-moi voir ta face, et ne me rejette pas du nombre de tes enfants! » — Telle fut la repentance de David. Se sentant justement puni de l'abus qu'il a fait de son pouvoir royal, il refuse de se venger des outrages de Siméi et s'humilie sous la main de Dieu. « C'est l'Eternel qui lui a dit: Maudis David!... Peut-être l'Eternel regardera-t-il mon affliction et me fera-t-il du bien en retour des malédictions d'aujourd'hui ! » (2 Sam. XVI, 5-14). « Nous recevons ce que nos crimes ont mérité, » dit le

brigand de la croix. Voilà la marque de la vraie repentance. Il n'y en a pas trace chez Esaü.

L'apôtre dit: « Vous savez qu'Esaü, voulant ensuite hériter la bénédiction, fut rejeté; car il ne put parvenir à la repentance, bien qu'il la cherchât avec larmes» (Hébr. XII. 17). Ainsi traduit Luther. Comprise ainsi, cette parole a de quoi désespérer l'âme troublée. Esaü n'a pu parvenir à la repentance, bien qu'il la cherchât avec larmes! Mais l'histoire d'Esaü, bien comprise, nous conduit à un autre sens, que confirme une traduction plus exacte. Que cherchait Esaü? Une repentance, une conversion sincères? Il demandait à son père de retirer sa parole; il ne songeait pas à se changer lui-même. Quand on cherche la repentance, la grâce est déjà là. Le désir de se convertir ne peut provenir de la raison et de la force propres de l'homme. C'est le premier rayon de la lumière divine, pénétrant dans les ténèbres du cœur, un effet de la grâce prévenante, l'appel du bon Berger à la brebis égarée et perdue. « Je ne mettrai point dehors, dit-il, celui qui viendra à moi. » Quiconque cherche la repentance avec larmes, la trouve donc, ou plutôt il l'a déjà. Esaü ne cherchait pas la repentance, mais la bénédiction, qu'il voulait avoir sans la repentance. C'est là, sans doute, ce que l'apôtre a voulu dire, et voici comment il faut traduire ses paroles: « Il ne put le (son père) faire changer de résolution, bien qu'il la (la bénédiction) demandât avec larmes. »

II. Toute cette scène a un sens spirituel ou prophétique, auquel l'auteur de l'épître aux Hébreux nous rend attentifs (XI, 20), et dont l'épître aux Galates nous donne la clef (IV, 22-31). Nous avons vu la division introduite dans la maison d'Abraham, et la signification prophétique de ses deux fils, Ismaël et Isaac. Le même type se reproduit dans l'opposition des deux fils d'Isaac, Esaü et Jacob.

Le peuple d'Israël est le fils premier-né de Dieu (Exode IV, 22). Mais lorsqu'ils livrent Jésus aux païens et s'écrient devant Pilate : « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » les Juifs renient leur céleste origine et vendent leur droit d'aînesse pour le plat de lentilles de la faveur de Tibère. Lorsqu'ils lapident Etienne et prennent plaisir au meurtre de Jacques, qu'ils persécutent Paul, excommunient les chrétiens et excitent les païens contre l'Eglise, ils manifestent des sentiments fratricides. Le peuple juif est devenu un Esaü ; il a perdu sa bénédiction. Les biens spirituels, qu'il devait posséder avant tous les autres peuples, lui échappent. L'Eglise, au contraire, est dans la position du fils cadet, Jacob. Comme lui opprimée, haïe, en fuite, elle a reçu du Tout-Puissant le droit d'aînesse et l'espérance de l'héritage éternel. Esaü s'est trop attardé à la chasse, et pendant ce temps Jacob lui a pris la bénédiction ; pendant que le peuple juif s'acharnait à obtenir sa propre justice et s'égarait toujours plus en suivant sa propre voie, l'Eglise s'est emparée, par la foi, des promesses de Dieu et des biens célestes.

Esaü ne s'en retourne pourtant pas tout à fait à vide, pas plus qu'Ismaël bien qu'il ne pût hériter avec le fils de la promesse et qu'il dût quitter la maison d'Abraham. « N'as-tu qu'une bénédiction, mon père ? » dit Esaü. Et son père, en effet, en a encore une, mais bien inférieure, à lui donner. C'est un legs de moindre valeur qu'il lui accorde, et sans faire intervenir le nom du Très-Haut (v. 39 et 40). De même, le peuple juif est encore béni. Même aujourd'hui, dans son aveuglement et sa dispersion, une bénédiction repose visiblement sur lui ; et dans le royaume à venir, un héritage lui est réservé, bien qu'il ait perdu la première place.

Le mystère des derniers temps est écrit ici. Nous connaissons la funeste division que les siècles ont introduite dans l'Eglise, dans la famille de Dieu. Je ne parle pas de l'opposition des

confessions, mais d'une division plus profonde, qui se retrouve au sein de chaque confession et qui s'étend à travers toutes les portions de l'Eglise de Christ. Quand l'esprit charnel s'empare du clergé et du peuple chrétien, que les ministres de Christ cherchent leur appui non dans la force d'en-haut, mais dans la puissance et la sagesse de ce monde, Esaü est là. Il y a peut-être encore du zèle pour le culte et pour les œuvres chrétiennes, — Esaü aussi sert son père et travaille pour lui, — mais le monde est mêlé aux choses de Dieu; et de là, l'esprit de domination, la dureté envers les frères, la persécution contre ceux qui pensent autrement que nous, une joie maligne lorsqu'ils sont frappés. Qui pourrait nier que la douceur de Jésus-Christ ait fait place parmi les chrétiens à la violence d'Esaü ?

Mais Jacob est aussi là. Il y a un peuple, dispersé dans tous les partis, qui s'attache aux biens célestes, et qui obéit à la recommandation de l'apôtre (Col. III, 1, 2): « Cherchez les choses qui sont en-haut... » Pour en faire partie, comme nous y sommes appelés, marchons en esprit sur les traces de Jacob! Regardons-nous comme étrangers ici-bas; ne prenons pas la chair pour appui; ne nous confions que dans le Seigneur. Ne nous glorifions pas dans notre propre justice, mais en Christ seul, qui est notre justice. Marchons dans la charité et la patience; rendons le mal pour le bien.

Le temps où nous vivons est celui où il s'agit de chercher la bénédiction, de saisir les promesses que le Seigneur accomplira quand il viendra. Ne négligeons rien pour affermir notre vocation et notre élection; la grâce de Dieu agit encore, et nous pouvons avoir part aux plus grandes promesses. Mais d'autres temps se préparent. Ceux qui laissent s'écouler maintenant le temps de la grâce, sans en profiter, courent le risque d'être enveloppés dans la grande tribulation dont le Seigneur a parlé. A ce moment-là, il y aura bien encore

miséricorde pour ceux qui se repentiront sérieusement; ils pourront obtenir une faible mesure de bénédiction et une place inférieure dans le royaume des cieux. Mais il sera trop tard pour acquérir la couronne, le prix de la vocation céleste. Combien regretteront alors amèrement ce qu'ils auront dédaigné et ne pourront plus obtenir! Le pleur d'Esaü se fera entendre au jour de la grande tribulation.

XXXIX

LA FUITE ET LE SONGE DE JACOB

(XXVIII, 1-15.)

I. Les menaces de mort de son frère, plus fort et plus puissant que lui, forcent Jacob à quitter la maison paternelle. Rébecca avait laissé ignorer ces menaces à son mari. Elle s'efforce d'empêcher un malheur, tout en affligeant le moins possible le vieillard aveugle. Son désir de voir Jacob se marier dans sa parenté, en Mésopotamie, où la crainte de Dieu s'était conservée, plutôt que d'épouser une Cananéenne, avait d'ailleurs bien sa raison d'être. C'est là ce qu'elle expose à Isaac, qui entre dans ses vues et, plein d'espérance pour l'avenir de Jacob, lui donne au départ sa bénédiction paternelle. Mais dans l'âme de Jacob s'agitent de tout autres pensées. Ce n'est pas l'espérance, c'est le trouble et l'angoisse qui remplissent son cœur. Eliézer, un simple serviteur d'Abraham, était parti à la recherche d'une épouse avec dix chameaux et de riches présents. Jacob, le fils et l'héritier, n'emporte rien avec lui des biens paternels; il se met en route seul, avec son bâton, n'ayant ni bêtes de somme chargées de cadeaux pour la fiancée qu'il va chercher, ni armes ni serviteurs pour le défendre; son départ est une fuite préci-

pitée; il s'agit de sauver sa vie. Le voilà donc parti, désormais sans patrie, sans foyer, n'espérant pas de revoir ses parents tant qu'Esaü est en vie. En attendant, celui-ci reste seul maître de tous les biens d'Abraham, chef et sacrificateur de la famille. En voyant passer ce fugitif, les habitants de Canaan ne pouvaient éprouver pour lui que de la pitié.

Voilà donc le fruit retiré par Jacob de la bénédiction paternelle! La plus grande bénédiction qui fût sur la terre lui a été donnée, et le premier effet en est une fuite pleine de trouble et de péril! Celui qui eût connu les espérances d'Abraham, se fût demandé: Est-ce là son héritier, celui que Dieu a choisi entre tous? Et pourtant, Jacob était cet homme, le seul auquel appartînt la promesse et sur lequel reposât l'espérance d'un Messie et le salut futur de l'humanité. Dieu avait à son égard des pensées de paix; mais tout ce qu'on voyait, tout ce qu'éprouvait Jacob lui-même, contredisait ces perspectives. Les apparences extérieures étaient en opposition avec la Parole de Dieu. — Telles sont les voies de Dieu. Il appelle ses serviteurs, les comble de grâces et de promesses; puis il les conduit par des chemins abrupts et en telle détresse qu'ils se sentent entièrement abandonnés. Nul ne reçoit les bénédictions d'en-haut, sans traverser tôt après la souffrance et la tentation. Il est doux de s'enrôler à la suite de Christ; mais à peine y a-t-on fait les premiers pas, que l'on éprouve combien est vraie sa parole: «Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se charge de sa croix...!» (Matth. XVI, 24).

Pourquoi Dieu traite-t-il ainsi ses enfants? Pour les humilier et les préserver par là de plus d'un danger spirituel. De grandes grâces rendent nécessaires de grandes humiliations. Jacob en avait besoin surtout à cause de ses fautes; Dieu ne pouvait les laisser passer et lui donner à croire qu'il était innocent. Sans humiliation, la grâce enorgueillit: l'homme

se croit bon, se complaît en lui-même, ne veille pas, abuse de la grâce et finit par la perdre. Voilà de quoi Dieu veut nous garder; que nul ne s'étonne donc si à la prospérité succèdent de grandes épreuves. Cela ne contredit ni l'amour ni les promesses de Dieu; c'est bien plutôt une marque de sa sagesse et de sa bonté paternelles. En même temps, Dieu veut purifier et affermir notre foi, qui ne deviendra jamais forte autrement; une fois affermie, il peut la couronner, et nous remportons « le prix de la foi, savoir le salut des âmes. »

II. Jacob est au soir de son premier jour de voyage; la nuit arrive; il n'ose demander asile aux habitants de la ville voisine de Luz, de peur d'être trahi, si son frère Esaü apprend sa fuite et le fait poursuivre. Il se couche donc dans la campagne, n'ayant qu'une pierre pour appuyer sa tête fatiguée. Des souvenirs pénibles, de tristes pensées, remplissent son âme. Il se recommande à Dieu et s'endort. Mais le regard de Dieu veille sur lui. L'Eternel semble l'avoir oublié; tout au contraire, il pense à lui; son Esprit le visite pendant son sommeil et lui fait contempler la magnifique vision de l'échelle.

L'Eternel lui-même daigne lui parler et fortifier sa foi, lui confirmer les promesses données à Abraham et à Isaac, et ratifier du ciel les paroles qu'Isaac a prononcées sur la terre (v. 13-15). Jacob comprenait la valeur de l'héritage méprisé par Esaü, c'est-à-dire de la promesse des biens célestes. Cette promesse lui est renouvelée. Voilà le don qu'il reçoit au moment où commence son douloureux pèlerinage, qui ne durera pas moins de vingt années. Obligé de servir dans l'exil, il ne perdra pas de vue la gloire promise. Il se sentira étranger et voyageur sur la terre et cherchera sa patrie dans la cité céleste, dont Dieu est le fondateur. L'Eternel lui dit:

« Je serai avec toi ; je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans ce pays ; je ne te laisserai point que je n'aie fait tout ce que je t'ai dit. » C'est avec ces paroles dans le cœur qu'il poursuit son voyage ; de longtemps le Seigneur ne lui apparaîtra plus, mais sa parole lui reste ; elle est le bâton qui maintient sa foi debout.

Ce ne sont pas seulement les paroles de Dieu, c'est la vision tout entière qui est consolante. Jacob voit les anges monter et descendre ; il comprend que ces esprits célestes l'accompagnent et le protègent comme d'invisibles amis. Pendant vingt ans, il ne les revit pas, jusqu'au jour où il rentra en Canaan. Alors, au moment où, tremblant à l'approche de son frère, il va franchir le Jourdain, les anges de Dieu lui apparaissent de nouveau à Mahanaïm (XXXII, 2), en signe que, pendant tout le temps de son exil, ils ne l'ont point abandonné, et qu'ils ont rempli envers lui leur mission de secourir ceux qui doivent hériter le salut (Hébr. I, 14).

Que la fidélité de Dieu soit notre consolation, comme celle de Jacob ! Il tiendra tout ce qu'il a promis à son Eglise aux jours où elle entra dans la carrière ; tout cela finira par être la réalité, si longues que puissent être pour elle ici-bas les humiliations et les amertumes. Cette consolation est spécialement pour nous qui vivons dans les derniers temps. Le Seigneur a parlé ; il a donné à son Eglise des lumières nouvelles, il a initié ses serviteurs, comme Jacob, à ses secrets célestes. Les merveilleux commencements de son œuvre apostolique peuvent être comparés à cette vision de Béthel. Mais elle ne se poursuivra pas sans que la foi soit éprouvée. Serait-il surprenant que notre pèlerinage ressemblât à celui de Jacob ? Si nous voulons marcher sur les traces des patriarches, attendons-nous à traverser de dures épreuves. Nous en triompherons, car nous retenons fermement ce que nous avons expérimenté et ce que le Seigneur nous a dit. Il

nous a fait voir à tous au moins un rayon de sa céleste apparition; quiconque a obéi à son appel, a connu sa puissance et sa grâce. « Je ne te laisserai pas que je n'aie fait tout ce que je t'ai dit. » Cette précieuse promesse appartient à l'Eglise qui marche sous la conduite des apôtres; elle appartient aussi individuellement à toute âme qui a reçu le sceau de l'Esprit. Dieu veut accomplir tout ce qu'il vous a promis! Faites, vous aussi, ce que vous lui avez promis, et accomplissez les vœux que vous avez solennellement prononcés!

III. Jacob, qui a aussi nom Israël, est l'ancêtre et le chef du peuple juif. Dieu voyait en lui le peuple élu, et ses promesses envers lui conservent leur vérité pour Israël, bien qu'elles aient trouvé leur parfait accomplissement dans l'Eglise. Comme Jacob, son père, Israël a dû fuir de son pays et entreprendre depuis la ruine de Jérusalem un long pèlerinage, qui a déjà duré dix-huit cents ans. Mais ce pèlerinage aura un terme. Non qu'Israël doive s'éteindre et disparaître dans l'exil. La promesse: « Je te ramènerai dans ce pays; je ne te laisserai pas que je n'aie fait tout ce que je t'ai dit, » est aussi pour lui. Les Juifs ont été jusqu'à ce jour miraculeusement conservés à travers tous les temps. Il y a une malédiction, mais il y a aussi une bénédiction sur eux. Le temps vient où la malédiction sera ôtée, et où la bénédiction se réalisera magnifiquement. Le Seigneur réussira enfin à convertir leurs cœurs. Alors leur captivité cessera, sa compassion les rassemblera d'entre tous les peuples où il les a dispersés, et les ramènera en Canaan; il accomplira pour eux ce qu'il a promis à leur père. La vision de Jacob est pleine de consolation pour Israël, s'il est sincère dans son attachement au Dieu de ses pères. Puisse le temps venir bientôt où la miséricorde et la fidélité de notre Dieu pourront être enfin glorifiées dans ce peuple!

XI

L'ÉCHELLE DE JACOB

(XXVIII, 12-15.)

« Toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta postérité. » Beaucoup de peuples païens ont été plus puissants et plus riches que le peuple de Dieu. Il ne s'agit donc pas ici de bénédictions temporelles, mais de ces biens célestes qui seuls peuvent suffire au cœur de l'homme. Le gage de ces biens, et le plus précieux de tous, est le don du Saint-Esprit. Ce don manquait au monde païen ; l'humanité en avait soif comme une terre desséchée a soif de la rosée et de la pluie du ciel. L'Esprit promis, voilà la bénédiction d'Abraham, qui doit se répandre sur sa postérité, pour déborder ensuite sur toutes les familles de la terre et faire produire à l'humanité ses plus nobles fruits. Dans le don de l'Esprit, qui renferme tous les autres, est mystérieusement préformée la gloire qui doit un jour être manifestée dans les enfants de Dieu. Mais il faut, pour qu'il se réalise, qu'un divin mystère s'accomplisse dans la postérité d'Abraham : il faut que la nature humaine soit unie à Dieu, sanctifiée, changée en un temple de l'Esprit et de la gloire de Dieu, par l'incarnation du Fils. Tel est l'éternel dessein de l'amour de Dieu. Ce des-

sein est le centre de toutes les promesses. « Dieu manifesté en chair, » voilà le grand mystère de piété que l'Eternel met sous les yeux de Jacob, dans un tableau à la fois aimable et sublime, car l'Esprit prophétique révèle les secrets de Dieu par des visions aussi bien que par des paroles.

I. Le mystère de la vision de Jacob est accompli en Christ. Jacob voit le ciel ouvert et une échelle dont le pied repose sur la terre et le sommet touche le ciel; le Seigneur lui apparaît, sous une figure humaine, debout sur le degré le plus élevé de cette échelle, que montent et descendent les anges de Dieu. Le ciel, qui s'est fermé sur l'humanité coupable et maudite, ne doit donc point demeurer à toujours fermé; la communion brisée entre Dieu et la terre sera rétablie, plus parfaite qu'au commencement, et pour ne plus être interrompue. Dieu, qui a caché sa face, l'abaissera de nouveau miséricordieusement vers l'homme; il descendra jusqu'à lui, et ces glorieuses relations ne cesseront plus.

L'enfant Jésus est couché dans la crèche de Bethléem; l'échelle de Jacob est dressée: le pied en repose bien sur la terre, car cet enfant est un vrai fils des hommes, né de femme, participant à notre nature humaine faite de poussière; mais le sommet touche au ciel, car cet enfant est et reste le Seigneur de l'univers. Le ciel est ouvert, le lien est rétabli entre la terre et le ciel; les cohortes célestes descendent vers les hommes, et les bergers entendent et voient ce que nul homme n'avait jamais vu ni entendu.

Quand Jésus appela ses premiers disciples et commença de leur manifester sa gloire, il leur dit: « Désormais, vous verrez le ciel ouvert et les anges montant et descendant sur le Fils de l'homme » (Jean I, 51). Il vivait sur la terre, en tout semblable aux hommes, et cependant il pouvait s'appeler « le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean III, 13).

L'Eternel offre un jour au roi Achaz un signe, «soit dans les lieux bas, soit dans les lieux élevés.» Sur son refus, lui-même lui en annonce un, ce fils de la vierge, dont le nom sera Emmanuel, «Dieu avec nous» (Esaïe VII, 10-14). C'est lui qui est — selon l'interprétation d'Irénée — le «signe dans les lieux bas et dans les lieux élevés»: en-bas, car il est vrai homme, semblable à nous, quoique sans péché; en-haut, car il est le Seigneur de gloire, vrai Dieu, digne du même honneur que le Père et le Saint-Esprit. Il est le signe miraculeux d'en-bas, car il est descendu jusqu'au plus profond de la misère humaine, jusque dans l'abîme de l'abandon de Dieu et dans les obscurités de la mort et du royaume des morts. Il est le miracle d'en-haut, car il a élevé avec lui dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût, cette nature humaine qu'il avait revêtue, et avec laquelle il a subi pour nous le jugement; il a introduit notre humanité dans le sanctuaire céleste; il l'a élevée sur le trône; il l'a présentée au Père, sainte, irrépréhensible, parfaite; c'est comme homme qu'il a été couronné de gloire et d'honneur; il reste vraiment homme dans son élévation.

Voilà le mystère dans lequel les anges désirent de voir jusqu'au fond (1 Pierre I, 12), qu'ils considèrent avec admiration et adoration. Sans envie, avec amour et allégresse, ils contemplent l'honneur ineffable qui nous a été fait; avec joie et humilité, ils servent Celui qui s'est fait homme pour nous, et ils louent dans leurs hymnes le Père, qui a résolu et exécuté cette œuvre. C'est ainsi qu'ils montent et descendent. Ils regardent en bas, et ils sont émus de la profondeur d'abaissement où est descendu le Fils de Dieu; ils regardent en haut, et ils reconnaissent dans l'homme assis à la droite de Dieu leur Roi et leur Maître. Ils rendent hommage à Celui qui, chargé du péché du monde, a été pour un temps fait inférieur aux anges, et à Celui en qui l'humanité a été

élevée bien au-dessus des anges, jusque dans la plus intime proximité de Dieu. Avec eux, nous nous prosternons aussi, et nous confessons dans une sainte allégresse le mystère de piété; avec eux, nous entonnons le « Trois fois saint » en l'honneur du Père, du Fils et de l'Esprit. — C'est ainsi que le mystère de l'échelle de Jacob est accompli en Christ.

II. Ce type mystérieux trouve encore son application dans l'Eglise. Ou bien ce que l'Esprit prophétique fait voir à Jacob, n'aurait-il été réalisé que pendant quelques jours ici-bas, pour disparaître ensuite? L'échelle, dressée alors que le Fils de Dieu marchait sur la terre, aurait-elle été enlevée, et le ciel, qui était ouvert sur sa tête, se serait-il refermé pour nous? Grâce à Dieu, il n'en est point ainsi. Le lien reformé entre Dieu et nous subsiste, et les anges montent et descendent encore la céleste échelle.

Quand Jacob se réveilla, il s'écria: « Que ce lieu est vénérable! C'est ici la maison de Dieu; c'est ici la porte des cieux! » Et il appela ce lieu Béthel, et dit: « Cette pierre sera une maison de Dieu! » — L'Eglise de Christ est le lieu saint, la maison où Dieu fait résidence; elle est et demeure la porte des cieux. Pour elle et pour tous ceux qui lui appartiennent, la communion rétablie par Christ entre Dieu et l'homme — communion non illusoire, ou imaginaire, mais véritable et réelle — subsiste à toujours. Quand, à la Pentecôte, les disciples furent revêtus d'une force d'en-haut, ils expérimentèrent que le ciel ne s'était pas refermé après l'entrée du Seigneur dans la gloire, qu'il venait au contraire de s'ouvrir pleinement sur eux; et avec eux, tous les croyants, ajoutés à l'Eglise, purent, en recevant le même don, répéter le cri d'admiration de Jacob. Incorporés comme eux à l'Eglise, nous pouvons le répéter comme eux chaque fois que nous nous rassemblons au nom de Jésus, pour célébrer la Cène

du Seigneur, pour restaurer nos âmes par la parole de ses serviteurs et la voix de la prophétie. « Voici, j'ai ouvert une porte devant toi, et personne ne la peut fermer » (Apoc. III, 8). Voilà la promesse du Seigneur; il la tient. Nous n'avons pas à aller au loin ou à faire le pèlerinage de Jérusalem pour trouver ce lieu saint, cette porte du ciel ouverte. Elle est ici ; ici, où les croyants se rassemblent, où retentit la Parole du pardon, où le sacrifice commémoratif se célèbre selon le commandement du Seigneur, où la bénédiction est donnée de sa part. Le Saint-Esprit habite dans l'Eglise et dans ses institutions; et là où il habite, habite Dieu lui-même. « Que tes tentes sont belles, ô Jacob! comme des jardins près d'un fleuve; comme des cèdres que l'Eternel a plantés le long des eaux! » (Nomb. XXIV, 5, 6). Là descendent les bénédictions du Seigneur ; de là elles doivent découler et arroser la terre aride, afin que le désert fleurisse et se couvre de fruits!

C'est ainsi que la vision de Jacob s'accomplit dans l'Eglise; l'échelle est dressée au milieu de nous. Le bas en repose sur la terre; nous en voyons les premiers échelons, et nous y posons nos pieds; et si, pour nos yeux mortels, le sommet est enveloppé d'un nuage, nous croyons cependant, nous avons la certitude, qu'il atteint jusqu'au ciel, et que sur le dernier degré se tient le Seigneur lui-même, le Chef de l'Eglise, qu'il règne sur nous, que sa présence parmi nous est réelle.

Les anges montent et descendent. Cela aussi se réalise pour nous. C'est aux serviteurs de Dieu, que lui-même choisit et sanctifie, et qu'il place à la tête des Eglises, qu'il appartient de monter, pour lui présenter nos prières et nos sacrifices, et de descendre, pour nous apporter les réponses et les bénédictions du Seigneur. Leur mission est de maintenir ouvertes les communications entre l'Eglise et son Chef, d'empêcher le monde et la chair de chasser de vos cœurs

le sens céleste. Il faut à cette tâche des hommes élevés au-dessus des tentations vulgaires, qui vivent d'une vie céleste et dans un commerce permanent avec Dieu ; sinon, ils ne seraient pas dignes de s'appeler ses serviteurs ; des hommes qui descendent pour vous apporter sa Parole et faire pénétrer son amour dans vos cœurs; qui s'approchent des petits et des souffrants, des faibles, pour porter leur fardeau et pleurer avec eux ; qui vont à la recherche des égarés et leur tendent la main; qui mènent deuil avec le pénitent ; qui ne dédaignent personne et ne négligent rien de ce qui leur est confié; des hommes enfin qui, comme Jésus, se consacrent tout entiers au service de l'Eglise.

C'est là le double office de sacrificateurs que nous avons à remplir : monter jusqu'au ciel, par l'adoration ; descendre sur la terre, pour prendre soin des âmes. N'est-ce pas là aussi l'office des anges ? Ne sont-ils pas des esprits qui adorent et des esprits qui servent, voyant la face de notre Père qui est dans le ciel, et envoyés sur la terre pour le salut des fidèles ? Notre activité doit ressembler à la leur. Et l'Eglise entière doit prendre part à cette activité sacerdotale : la vie chrétienne ne consiste-t-elle pas à s'élever en esprit dans le ciel, à contempler, à adorer et à louer Dieu, puis à redescendre sur la terre, à être obéissant et fidèle dans le travail terrestre, à servir nos frères avec douceur et amour, humilité et abnégation ? Une telle vie réalise dans l'Eglise le tableau de l'échelle de Jacob.

XLI

LE RÉVEIL ET LE VŒU DE JACOB

(XXVIII, 16-22.)

I. Jacob s'était endormi sans soupçonner que l'Eternel fût si près de lui et sans avoir aucun pressentiment de l'apparition céleste qui allait lui être accordée. A son réveil, il est profondément ému de ce qu'il a vu ; jamais il n'avait été pénétré d'un tel sentiment de la majesté et de la sainteté de Dieu. Il s'effraie de sa propre irréflexion ; il a passé la nuit à Béthel, sans se douter qu'il se trouvât dans la maison de Dieu et à la porte des cieux ! Sous l'empire de ces sérieuses et solennelles impressions, il songe à témoigner, en paroles et en actes, son respect, sa reconnaissance et son dévouement au Dieu qui s'est approché de lui et qui lui a parlé si miséricordieusement.

Ce réveil, cette frayeur de Jacob, n'ont-ils rien à nous dire ? Ne connaissons-nous pas par expérience cet état de sommeil spirituel où sont tombés la plupart des chrétiens ? Nous étions à Béthel, dans la maison de Dieu, mais nous n'en savions rien. Baptisés, nous n'avions aucune intelligence de ce que Dieu avait fait pour nous et de l'état de grâce dont il nous avait ouvert l'accès ; membres de l'Eglise, nous

ne comprenions pas combien elle est sainte et combien haute est la vocation de ceux qui lui appartiennent. Dieu était proche de nous, et nous passions, sans être saisis par l'impression de sa toute-présence. Sans doute, il est présent dans toute sa création (Ps. CXXXIX, 8-10); mais il l'est dans un sens tout particulier pour ceux qui ont reçu de Christ une nouvelle vie, qui entendent sa Parole et participent à ses sacrements; il nous est présent par son Esprit, aussi proche que l'air que nous respirons, aussi proche à notre cœur que nous le sommes à nous-mêmes,— et nous n'en savions rien! Nous étions indifférents à l'égard de Celui qui est la justice et la sainteté mêmes, qui abhorre et condamne tout péché, ingrats envers Celui qui est l'amour éternel, et dont le cœur est plein de compassion pour nous! Il nous importait peu d'offenser ou de réjouir Celui qui s'est si prodigieusement abaissé pour nous, de lui plaire ou de lui déplaire par nos discours et nos actions!

Mais Dieu nous a réveillés de ce sommeil, et nous avons sujet de nous frapper la poitrine et de nous écrier avec Jacob: « Le Seigneur était ici, et je n'en savais rien! » — « Je t'écris ceci, dit Paul à Timothée, afin que tu saches comment tu dois te conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant » (1 Tim. III, 14, 15). Laissons l'Esprit de Dieu nous apprendre comment nous devons nous conduire dans l'Eglise, ce temple du Dieu vivant. « Que ce lieu est vénérable! » — non pas seulement le lieu où nous nous assemblons pour le culte, mais l'Eglise elle-même, dont nous sommes nous-mêmes les membres. « Le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple » (1 Cor. III, 17). Où que nous nous trouvions, nous sommes à Béthel, environnés de la présence de Dieu et consacrés pour son service. Ce n'est pas seulement quand nous l'adorons que nous sommes à la porte des cieux: même alors que nous remplissons au milieu

du monde nos devoirs terrestres, nos désirs doivent être célestes, et le sentiment ne doit jamais nous quitter que le Seigneur nous suit du regard et habite en nous par son Esprit (Phil. III, 20; Col. III, 3).

Le Seigneur a, dans sa clémence, oublié le temps de notre ignorance; il a ouvert nos yeux et nous a fait reconnaître sa présence sainte et douce; nous savons maintenant où nous sommes. Nous n'avons pas reçu un nouveau baptême, comme si le précédent n'était rien; nous n'avons pas été transportés dans une autre Eglise, comme si celle où nous avons grandi n'était pas la vraie; mais nous avons été réveillés, éclairés; nous avons vu que nous étions à Béthel, en un lieu saint, et que la porte des cieux s'était ouverte pour nous.

Il s'agit donc de ne pas retomber dans le sommeil et dans l'insensibilité; il s'agit de conserver cette frayeur sainte en présence de Dieu, en même temps qu'une confiance filiale en lui. Le danger, tant que nous vivons dans la chair, au sein d'un monde ennemi de Dieu, c'est cette indifférence, cette paresse de la chair, qui sans cesse tend à nous envahir; ce sont ces hésitations, cet engourdissement spirituel, qui si aisément nous dominent, alors que nous devrions être fervents d'esprit, dispos pour la prière, prompts à accomplir notre devoir. Comme le froid de l'hiver s'insinue par toutes les fentes d'une maison, l'esprit du monde, qui nous enveloppe de toutes parts, pénètre par la moindre ouverture que nous lui laissons, et vient refroidir notre cœur. Nous vivons dans le temps dont Jésus a dit: « Parce que l'iniquité sera multipliée, la charité de plusieurs se refroidira » (Matth. XXIV, 12). Veillons sur le feu sacré de son Esprit que Dieu a allumé en nous; entretenons-le, pour qu'il prévale sur toutes les influences et les exemples du monde; et que Satan lui-même, qui déchaîne autour de nous les glaciales tempêtes de l'incrédulité, ne puisse éteindre cette flamme céleste!

II. Jacob, après son réveil, prend la pierre sur laquelle il a reposé, la dresse, y verse de l'huile et la consacre comme monument de la grâce qui lui a été faite en ce lieu. Ainsi Samuel, après la défaite des Philistins, érigeait une pierre, qu'il nommait Ebénézer, en disant : « L'Eternel nous a secourus jusqu'ici ! » (1 Sam. VII, 12). Jacob ne veut pas oublier le bien que Dieu lui a fait ; il veut qu'à Béthel il en reste un monument durable auquel s'attachera son souvenir reconnaissant et celui de ses descendants. Puis, il fait un vœu, digne réponse de son cœur croyant à la manifestation de la faveur divine. Ah ! si notre cœur, à nous que Dieu a honorés de révélations plus hautes encore, savait en conserver ainsi le souvenir ! Se peut-il que l'on oublie, que l'on jette au vent les témoignages de sa sainteté et de son amour, et que l'on vive comme si rien ne s'était passé ! Hélas ! nous portons en nous un cœur toujours enclin à s'égarer. Efforçons-nous donc, comme Jacob, en dépit de notre ingratitude naturelle, de conserver vivante et durable la mémoire des miracles du Seigneur. Il n'est pas de prière que nous négligions plus souvent que l'action de grâces ; qu'elle abonde désormais en nous, et que nous ne laissions jamais se refroidir notre reconnaissance pour tout ce que le Seigneur nous a fait !

Jacob ne demande à Dieu ni grandeur, ni richesse, ni victoire sur ses ennemis. En fait de biens terrestres, tout ce qu'il réclame, c'est que Dieu protège sa vie pendant son périlleux voyage, et lui donne nourriture et vêtement, jusqu'à ce qu'il puisse revenir auprès de son père. Voilà la « piété avec le contentement d'esprit » que l'apôtre recommande (1 Tim. VI, 6), la confiance dans ce Père céleste, « qui sait de quoi nous avons besoin, » comme nous le dit Celui dont la vie terrestre a connu les soucis de la pauvreté (Matth. VI, 31, 32). Heureux sommes-nous, si nous persévérons dans l'esprit de contentement ; car à ceux qui se confient en lui pour

la terre comme pour le ciel, Dieu manifestera sa fidélité paternelle ainsi qu'il le fit pour Jacob.

Jacob fait ce vœu : « L'Eternel sera mon Dieu. » Parole étrange, qui semble dire qu'il est au pouvoir de l'homme de choisir qui sera son Maître et son Dieu. Tel n'en est pourtant pas le sens. L'Eternel est notre Dieu en vertu d'un double droit, celui de la création et celui de la rédemption. Nous sommes l'œuvre de ses mains, et nous sommes aussi la propriété qu'il a acquise au prix du don de son Fils. Ses droits sont absolus; nos obligations envers lui sont immuables, que nous y soyons fidèles ou non. Le vœu de Jacob signifie donc : « Je dirai hautement que j'appartiens à Dieu, je lui serai un serviteur fidèle, je lui rendrai l'hommage de mon adoration et de mon obéissance ! » C'est là le vœu que nous avons aussi fait comme chrétiens. « Vous avez été rachetés par prix ; vous n'êtes plus à vous-mêmes. Nul de nous ne vit pour soi-même. » Celui qui se regarde comme son propre maître, qui croit pouvoir, sans consulter Dieu, faire ce qu'il veut de ses biens et de ses forces physiques et morales, celui-là est en révolte contre Dieu. Là est la source de notre mal. Il faut que ces sentiments-là meurent en nous, si nous voulons demeurer au nombre des rachetés. Il faut que nous nous sentions appartenir entièrement au Seigneur, et que de cette conviction découlent notre activité et notre patience. C'est là le nerf du christianisme, le ressort de la piété; tout est renfermé dans le vœu de Jacob : L'Eternel, le Tout-Puissant, le Fidèle, sera mon Dieu, — le Bien suprême auquel je m'attacherai, le Maître auquel j'obéirai, le Roi que je servirai, le Dieu que j'adorerai !

Ce vœu, sortant d'un cœur pardonné et reconnaissant, est agréable à Dieu. Et qui aurait plus de motifs de le former que nous ? Dieu nous a rouvert sa communion; nous sommes à la porte du ciel, d'où Christ bientôt descendra pour nous

apporter la pleine délivrance. Que cela nous pousse à aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces! Jacob montra son dévouement non seulement en paroles, mais en actes; à son retour, il bâtit, comme il l'avait promis, un autel à Béthel, et rendit hommage à l'Eternel en purifiant sa maison, en célébrant un culte solennel, et en consacrant à Dieu la dîme des troupeaux qu'il lui avait donnés (XXXV, 1-7). Le Seigneur attend de nous comme marques de notre consécration, que nous l'adorions et que nous lui offrions les prémices de notre revenu!

Nous attendons l'heure où la vision de Jacob s'accomplira autrement encore que jusqu'ici. Le mystère de Dieu doit être révélé, et cette terre, où Jacob vit reposer l'échelle, devenir le théâtre de la manifestation de la gloire de Dieu. Alors on verra les bienfaits de la communion parfaite entre le ciel et la terre. Alors de Béthel — de l'Eglise glorifiée et d'Israël rétabli et purifié — le salut découlera sur tous les peuples!

XLII

JACOB ET LABAN

(Chap. XXIX-XXXI.)

Ce sont d'étranges récits que ceux qui remplissent ces trois chapitres. Rien de plus aisé que d'y trouver des sujets de scandale; peut-on y puiser aussi de l'édification ? — Jacob sert pendant sept ans pour Rachel. Laban le trompe et lui donne Léa. A côté de celle-ci, il prend Rachel pour femme, et il a en outre des enfants de deux servantes, Bilha et Zilpa. Laban lui refuse son salaire : il trouve moyen, cependant, de se le procurer, en rendant ruse pour ruse. Il s'enfuit enfin avec les siens; Rachel vole les idoles domestiques de son père, et réussit par un mensonge à empêcher qu'on ne les découvre. Jacob et Laban finissent par se réconcilier et par conclure une alliance.

Un esprit sérieux pourra tirer quelques leçons de la lettre même de cette histoire. Dieu prend en pitié les peines de ceux qui sont, comme Léa, l'objet d'une antipathie imméritée; il ne méprise pas les pénibles occupations de la vie domestique, auxquelles se livrait Jacob pendant ces vingt ans ; notre travail terrestre lui est agréable, si nous l'accomplissons en regardant en lui. — Mais, à côté de ces vérités utiles, que

de pierres de scandale, que nous ne pouvons oublier! Quiconque lira ces pages dans un esprit profane, y trouvera de quoi nourrir ses pensées impures. L'Ecriture est ainsi faite, qu'un cœur étranger à la foi y trouvera un aliment à son incrédulité et à ses moqueries; par un juste jugement, la Bible, qui lui était donnée pour son salut, lui deviendra une occasion de chute (Apoc. XXII, 11). Le sens charnel ne verra donc ici rien qui s'élève au-dessus des déréglements de la polygamie mahométane ou des artifices du Juif dégénéré. Mais celui qui cherche sincèrement la lumière de Dieu, trouvera, même ici, de salutaires enseignements. Cette histoire aussi fait partie de ces Ecritures qui sont destinées à nous instruire (Rom. XV, 4; 2 Tim. III, 16).

Il y eut un temps où l'on comprenait mieux qu'aujourd'hui le caractère typique et prophétique de l'Ancien Testament. Le moyen-âge s'est beaucoup occupé de l'interpréter allégoriquement. On voyait alors dans Léa et Rachel la personnification de la vie active et de la vie contemplative, et dans leur histoire la démonstration de la supériorité de cette dernière. Une telle interprétation, fort en place s'il s'agissait de Marthe et de Marie, est ici tout ce qu'il y a de plus arbitraire. Il nous suffira, pour trouver notre édification dans ce récit, de voir dans Jacob le représentant du peuple de Dieu, accomplissant ici-bas une carrière d'exil.

I. Jacob est banni de la maison paternelle et condamné à vivre parmi les étrangers. Les justes sont ici-bas étrangers et voyageurs. Le peuple chrétien est dans le monde; mais, à l'exemple de Christ, il n'est pas du monde. Jacob recevant, au commencement de son voyage, la vision de l'échelle, n'est-il pas le type de l'Eglise entrant dans la carrière avec une abondante mesure de lumières et de divines consolations? Jacob en Syrie, servant l'avide Laban, mal payé par

ce dernier, auquel il est cependant en bénédiction, ne représente-t-il pas l'Eglise sous la domination des princes de ce monde? Ses vingt ans de service en Mésopotamie sont — comme les 430 ans du séjour en Egypte et les 70 ans de la captivité de Babylone— une image des temps où l'Eglise est dominée par le monde et par la chair. Les côtés tristes de la vie de famille de Jacob pendant cette période, acquièrent ainsi une signification profonde. La polygamie règne dans sa maison; Rachel est jalouse de Léa; au culte du vrai Dieu s'allie celui des idoles; Jacob se fait justice par l'injustice, — autant de choses que la loi de Christ nous apprend à détester et à condamner, — et Dieu est cependant avec cet homme! Cela est étrange, mais cela ne l'est pas davantage que de ce que Dieu soit demeuré avec la chrétienté dans ses égarements mêmes. Chez les enfants de Dieu aussi, nous voyons la division, les luttes et les rivalités des partis, au lieu d'une seule et unique Eglise de Christ; l'erreur et la superstition, à côté de la connaissance du vrai Dieu; une habileté charnelle et la confiance en soi-même, comme chez les hommes du monde. L'histoire politique ne nous offre qu'un spectacle de guerres et de misères; celle de l'Eglise n'est guère qu'une suite de scandales. Comment l'incrédule ne se plairait-il pas à signaler les profanations dont la faute des hommes a souillé le sanctuaire, et ne s'écrierait-il pas: Est-ce donc là l'Eglise de Dieu? Les adversaires de Christ trouvent, dans les taches nombreuses de l'histoire de l'Eglise, une raison, ou du moins un prétexte commode à leurs négations et à leurs blasphèmes. Et ce n'est pas seulement aux ennemis de l'Eglise que son histoire et son état actuel sont en scandale, mais à bien des hommes pieux, quoique mal éclairés, aux sectaires, qui disent eux aussi: Cette Eglise n'est pas celle de Christ; si elle le fût jamais, elle ne l'est

plus aujourd'hui; il n'y a plus rien de divin en elle; le Seigneur s'en est retiré; il faut fonder une nouvelle Eglise!

Nous ne pouvons nier ni excuser les misères de l'Eglise. Est-ce à dire qu'il faille désespérer d'elle, faire cause commune avec les moqueurs, donner raison aux fondateurs de sectes? Non certes. L'histoire de Jacob est un exemple de la merveilleuse fidélité de Dieu. Il est aisé de prononcer une condamnation sommaire sur lui et sur les siens; et cependant Dieu était dans cette famille; elle seule avait la promesse du règne de Dieu. La patience de Dieu veillait sur Jacob, et, à son retour en Canaan, il put dire: «Je suis trop petit pour toutes les grâces et toute la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur!» Il a usé d'une miséricorde plus grande encore envers l'Eglise. Si la cause de Christ n'était défendue que par les hommes, il y a longtemps qu'elle serait condamnée; si la puissance de Dieu n'avait maintenu l'Eglise, il y a longtemps qu'elle n'existerait plus. Malgré son immense culpabilité, Dieu reste son Dieu, Christ son Chef, le Saint-Esprit son soutien. « Si l'Eternel ne nous eût réservé un faible reste, nous serions comme Sodome, nous ressemblerions à Gomorrhe » (Esaïe I, 9). Dieu aurait eu le droit de détruire Israël dans le désert, mais Moïse intercède pour lui sur la montagne (Exode XXXII, 10; Ps. CVI, 23). Le peuple de la nouvelle alliance aurait déjà disparu, si Jésus n'intercédait fidèlement pour nous. Il nous aime, il n'a pas honte de nous; c'est à sa céleste prière que nous devons d'avoir encore une Eglise que Dieu bénit, et au sein de laquelle nous habitons dans l'attente de son salut.

C'est donc une vérité consolante que celle qui se révèle à nous dans le type de Jacob. Plutôt que de nous arrêter dans un esprit pharisaïque aux fautes du patriarche, ne convient-il pas de nous rappeler notre culpabilité et de louer tous ensemble la miséricorde de notre Dieu!

L'Ecriture ne cache pas les côtés tristes de la vie des patriarches; ce serait une piété fausse et mal entendue que de vouloir cacher les crimes ou ménager les abus qui se commettent dans la chrétienté. En célant nos fautes, loin de glorifier la grâce de Dieu, nous l'obscurcissons. Frappons-nous la poitrine, confessons la grandeur de nos égarements et bénissons Celui qui, malgré tout, ne s'est pas retiré de son peuple!

Nous avons la ferme persuasion que l'œuvre de Dieu dans l'Eglise ne périra pas, qu'elle subsistera et prospérera jusqu'à sa pleine maturité. Cette assurance ne se fonde ni sur nos vertus, ni sur notre sagesse, mais sur la puissance et la fidélité de Dieu. Ses voies ne tendent pas à la glorification de l'homme, mais à celle de Dieu seul, par la démonstration toujours plus complète de notre indignité et de notre incapacité.

Le séjour de Jacob en Syrie nous suggère d'autres réflexions encore. Au début, il est cordialement accueilli par Laban, et ce dernier est béni à cause de lui. Mais le temps change tout cela. Jacob est asservi, trompé, lésé dans ses droits, exploité. Laban se montre avare et égoïste, tout en se vantant de sa propre justice et en accablant de reproches l'héritier de la promesse. Il en est de Jacob en Mésopotamie comme plus tard de ses descendants en Egypte. Joseph et les siens y avaient été bien reçus; sa présence avait été une bénédiction pour le pays. Mais nous savons comment ses descendants en furent remerciés plus tard (Exode I, 8 et suivants).

Ce sont là des images du sort qui attend en ce monde la race sainte des disciples du Christ. L'Eglise, partout où elle a été accueillie, a toujours été la plus grande source de bénédictions qu'il y ait eu sur la terre. Depuis qu'elle est tolérée et reconnue, les peuples ont prospéré, même sous le

apport temporel. Leurs mœurs, leur bien-être, leur puissance, ont progressé. C'est sous l'influence du christianisme que les nations européennes ont acquis une puissance bien supérieure à celle de tous les autres peuples réunis.

Mais, de même que Jacob, l'Eglise, après avoir été aimée et honorée, a été, avec le temps, asservie. Il importe davantage aux maîtres de la terre de l'exploiter que de la récompenser. On veut qu'elle élève des sujets soumis, mais on ne veut pas qu'elle fasse prévaloir, dans toutes les directions, la sainte volonté de Dieu, qu'elle proclame la vérité tout entière, qu'elle établisse le règne de Christ pour y prendre part avec lui. L'égoïsme et l'avidité de Laban sont partout; le monde paie d'ingratitude Christ et les siens; l'Eglise a à subir ses mépris et ses violences, ensorte qu'à peine peut-elle subsister. Ce que Laban veut, c'est que Jacob soit l'esclave, et non l'héritier.

II. Il n'en doit pas toujours être ainsi. Le moment vient où Jacob peut reprendre enfin le chemin de la patrie. L'Ange de l'Eternel lui apparaît et lui dit: « Retourne au pays de tes pères. J'ai vu tout ce que te fait Laban. Je suis le Dieu de Béthel. Lève-toi, et retourne au pays de ta naissance. »

Les pénibles expériences de Jacob avaient maintenu vivants dans son âme le souvenir de sa patrie et le désir d'y rentrer. Tel est aussi l'effet de l'oppression dont souffre l'Eglise. L'affliction lui fait porter ses regards vers la patrie céleste; elle comprend qu'elle n'aura de repos que lorsque Christ viendra la chercher. Les serviteurs de Christ ne demandent pas une récompense terrestre; leur plus grande joie, celle en vue de laquelle ils souffrent et se fatiguent, c'est de voir leur travail porter des fruits dans les âmes. Mais cette joie même ne leur est accordée ici-bas que dans une faible mesure; ils ne l'auront complète qu'à l'avénement du Sei-

gneur. L'Eglise de Dieu ne jouira du repos que dans la Canaan céleste. Nous devons semer ici avec larmes, pour ne moissonner avec allégresse que dans le futur royaume des cieux. Le fruit de nos travaux et de nos prières ne sera manifesté que quand Christ lui-même le sera. Il faut qu'il en soit ainsi, pour nous maintenir dans l'humilité et réveiller en nous le vrai mal du pays. Quand Jacob cesse d'être bien vu, que les fils de Laban parlent mal de lui et que Laban lui-même lui montre un visage sévère, le moment du retour n'est plus bien éloigné. Quand l'Eglise ne trouve plus sur la terre un accueil hospitalier et que l'hostilité contre elle y devient prépondérante, l'heure est proche où doit s'ouvrir pour elle le séjour meilleur qui lui est préparé dans la maison du Père. Le Seigneur, qui lui est miséricordieusement apparu aux premiers jours de son pèlerinage, se souviendra de son alliance et se lèvera pour l'introduire dans la Canaan céleste. L'appel à rentrer dans la patrie retentit déjà ; le peuple de Dieu a entendu la voix qui dit : « Consolez, consolez !... » (Esaïe XL, 1). Cet appel ne vient pas de la volonté ou de l'intelligence humaine ; il descend du ciel, et nous pouvons avoir la confiance que le retour s'accomplira heureusement pour l'Eglise comme pour Jacob.

Obéir à l'appel de Dieu n'était point facile à Jacob. Il savait bien que Laban s'y opposerait de toutes ses forces ; il n'avait ni armes ni guerriers pour se défendre. Fuir avec les siens était une entreprise hardie et périlleuse ; Laban allait le poursuivre et l'atteindre, et si Dieu ne l'eût arrêté, c'en était fait de Jacob. Il fallait donc à Jacob la foi ; seule elle pouvait lui donner le courage d'essayer ; il l'osa, confiant dans le Dieu vivant.

Si l'Eglise doit échanger un jour la servitude d'ici-bas contre le céleste héritage, ce sera l'œuvre de la puissance de Dieu. Il faut que nous nous levions ; mais Dieu seul peut

nous protéger contre Laban et nous ouvrir Canaan. Aucune force humaine n'y suffirait : il faut obéir à un appel du Dieu vivant, et se confier en lui. Si nous rencontrons l'opposition des hommes, résistons — comme Jacob à Laban, comme David à Saül (1 Sam. xxiv, 17, 18) — par la douceur ; c'est par elle que Jacob a vaincu et obtenu que Laban le laissât aller en paix.

Retenons enfin, de tout ceci, que notre patrie n'est pas ici-bas. Nous ne sommes pas encore en Canaan. Il ne faut pas que le vide de nos cœurs se comble, que le soupir après ce qui est parfait s'éteigne en nous ! Il ne faut pas guérir du mal du pays ; il ne faut pas désapprendre le saint désir de voir Christ manifesté et d'être unis parfaitement avec lui. Nous travaillons sur la terre étrangère ; que notre cœur soit dans la patrie céleste ! Ne soyons pas paresseux à purifier notre conduite et à développer notre vie spirituelle ! Nous nous sommes mis en route ; nous devons être comme des gens qui ne pensent plus qu'à arriver. « Que ceux qui usent de ce monde, soient comme s'ils n'en usaient pas ; car la figure de ce monde passe » (1 Cor. vii, 29-31).

XLIII

LE RETOUR DE JACOB

(Chap. XXXII.)

I. Laban est reparti pour la Mésopotamie. Jacob se dirige vers la terre promise et ne sait rien encore du nouveau péril qui l'attend. Sans doute il éprouve quelque angoisse à la pensée qu'il va revoir son frère; mais qu'Esaü vienne contre lui avec quatre cents hommes, c'est à quoi il ne se serait jamais attendu. Cependant Dieu se souvient de lui. Sur sa route, il rencontre deux armées, qu'il reconnaît pour être des anges de Dieu. Il apprendra bientôt pourquoi ils lui sont envoyés. Ils lui apparaissent — comme à Elisée les chars et les chevaux de feu sur la montagne de Dothan (2 Rois VI, 17) — pour le fortifier, afin que lui aussi puisse dire: « Ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont contre nous. » Dieu les envoie pour recevoir et accompagner Jacob et les siens. Il en fut de même pour Josué: quand il eut traversé le Jourdain, il rencontra le « chef de l'armée de l'Eternel, » qui venait pour marcher avec son armée au-devant des enfants d'Israël (Josué V, 13). Quand les murs de Jéricho tombèrent, on ne vit que l'armée des mortels; mais une armée d'immortels combattait pour le peuple de Dieu.

L'Eternel prend soin de Jacob avant même que celui-ci connaisse le danger ; il l'exauce et lui vient en aide, avant qu'il ait réclamé son secours. « Avant qu'ils crient, je répondrai ; ils parleront encore, que je les exaucerai, » est-il dit Esaïe LXV, 24 ; Jésus-Christ dit à ses disciples : « Votre Père céleste sait de quoi vous avez besoin. » Ainsi Dieu prévient Jacob et l'invite, en vue du péril imminent, à compter sur la protection de ses envoyés. De tels faits sont là pour nous apprendre à croire, même sans voir, à la protection des anges. Et nous le pouvons, dès que nous marchons sur la voie que Dieu nous a tracée. Pourquoi les célestes légions furent-elles envoyées au-devant de Jacob ? Parce qu'il se rendait où Dieu lui avait commandé d'aller. Allons-nous en avant sans que Dieu nous y appelle, il n'y a pas d'anges protecteurs autour de nous. Sommes-nous sur le chemin de la fidélité, ils sont là. La voie de la désobéissance est de toutes la moins sûre ; la voie sûre est celle de l'obéissance. Qui la suit, peut s'appliquer les promesses du Psaume XCI. Mais on demandera si celui qui remplit fidèlement sa vocation est donc par là même à l'abri de tout malheur ? Non pas ; mais s'il est frappé, le malheur est alors pour lui une croix salutaire et lui réserve une bénédiction. La mort que les serviteurs de Dieu rencontrent sur le chemin de l'obéissance et du devoir, est bonne.

II. Jacob envoie des messagers à Esaü. La réponse de celui-ci doit avoir été assez dure. Jacob en put conclure qu'il était toujours le même qui disait vingt ans auparavant : « Je tuerai Jacob mon frère ! » Esaü s'avance en effet avec quatre cents hommes contre la troupe sans défense de Jacob. Sans doute ce dernier avait bien quelques bergers en état de combattre ; mais que pouvaient-ils contre des hommes de guerre bien armés et bien exercés ?

Jacob avait-il oublié les anges, qu'une si grande frayeur le saisisse? Il ne les voyait plus; et son exemple nous montre combien il est difficile de conserver la foi. Des sentiments contraires se livraient au-dedans de lui une lutte terrible : le désespoir et la foi se disputaient son cœur. Et que devient pendant ce temps sa famille? Représentez-vous les gémissements et les plaintes : « Oh! si nous étions restés en Mésopotamie! » La situation de Jacob est pareille à celle de Moïse, quand Pharaon et son armée poursuivaient les enfants d'Israël, tandis qu'à droite et à gauche il y avait des montagnes, et devant eux la mer Rouge. Dans sa détresse, Jacob élève sa voix vers Dieu et, par la prière de la foi, devient fort dans sa faiblesse. Le souvenir de ses fautes se réveille en lui, et son vieux péché contre son père et son frère est devant ses yeux.

Nous pouvons lire dans son âme, et voir comment il s'humilie devant Dieu : « Je suis trop petit pour toutes les grâces et toute la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur; » trop petit pour tout ce que tu as encore promis! Toute propre justice a disparu. Mais il se fonde sur la parole de Dieu ; il ne compte plus que sur le Seigneur ; il lui rappelle sa promesse : « Tu as dit : Je te ferai du bien. » Il prie comme le psalmiste : « Mon cœur me dit *de ta part:* Cherchez ma face! C'est pourquoi je cherche ta face, ô Eternel » (Ps. xxvii, 8). Nous pouvons prier de la même manière — et là est notre force — quand, sur la voie que Dieu nous a prescrite, nous rencontrons quelque péril, soit extérieur, soit intérieur. Nous pouvons dire au Seigneur : « C'est ton ordre que j'ai suivi; c'est sur ta promesse que j'ai compté; c'est de ton œuvre, que toi-même as commencée, qu'il s'agit! » Il ne faut pas nous plaindre de notre faiblesse devant les hommes; il faut la confesser devant Dieu, — ne pas la cacher devant lui, — par là nous devenons forts. C'est l'expérience dont parle Paul :

« Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Cor. xii, 10). Lorsque Moïse était en angoisse au bord de la mer Rouge, Dieu lui dit : « Que cries-tu à moi ? » (Exode xiv, 15). Moïse n'avait cependant prononcé aucune parole, mais le soupir inexprimable de son âme était monté jusqu'à Dieu comme un puissant appel. Il en est de même de l'humble prière de Jacob : elle traverse les cieux ! La prière de la foi est la force de l'Eglise. Ce n'est jamais en vain qu'elle fait souvenir le Seigneur de sa parole.

Jacob s'est fortifié dans le Seigneur. Il a repris courage; cependant il ne néglige pas les précautions que la raison conseille. Il pense aux anges, il s'attache à la promesse de Dieu, il place ses deux camps sous la garde du Très-Haut. Il n'en use pas moins d'habileté et de prudence. Il divise sa troupe. Il envoie en avant des présents et des serviteurs chargés d'un message de paix, afin de se concilier Esaü. Nous ne devons pas tenter Dieu, mais écouter les conseils de la raison : elle ne nous a pas été donnée pour rien. Si nous ne le faisons pas, si, sciemment et sans nécessité, témérairement, nous nous sommes jetés dans le péril, notre cœur ne saurait être tranquille. Mais si nous avons fait ce que commandait la prudence, lors même que par ignorance nous aurions négligé quelque chose, alors nous pouvons demeurer calmes.

III. Jacob a triomphé de Laban; Laban l'a laissé partir. Maintenant c'est Esaü qui s'oppose à lui, et cette rencontre est plus terrible pour lui que la précédente, quoique la parenté entre eux soit bien plus intime; Esaü est son frère jumeau. Une rencontre toute semblable se produisit plus tard entre leurs descendants. Comme les enfants d'Israël arrivaient à la frontière de la terre promise, les Edomites s'avancèrent contre eux en armes (Nomb. xx, 14-21). Quel ordre fut alors donné à Israël ? Non celui d'accepter le com-

bat, mais celui de reculer. Le devoir de Jacob est d'aborder Esaü avec douceur. C'est avec égards, avec déférence, qu'il vient ici au-devant de son frère. Telle doit être aussi notre attitude à l'égard de ceux qui sont à la fois nos frères et nos adversaires. S'ils nous considèrent comme des ennemis, nous ne les en regarderons pas moins comme des amis. S'ils nous déclarent dangereux, nous n'en reconnaîtrons pas moins en eux des compagnons de service, de lutte et de travail. S'ils ne reconnaissent pas notre mission, nous reconnaîtrons la leur. S'ils nous font du mal, nous le leur rendrons en bien. Jacob ne doit employer contre Esaü aucune arme charnelle, ni la persécution, ni les injures, ni la raillerie. Il doit vaincre d'une autre manière.

IV. Jacob fait passer les siens de nuit au-delà du torrent, afin de n'être point attaqué et troublé pendant le passage. Lui-même demeure ensuite seul sur l'autre rive. C'est alors qu'il rencontre un inconnu avec lequel il soutient dans les ténèbres un combat dont nul homme n'a été témoin. Autrefois, il avait montré sa force en roulant seul la pierre que d'ordinaire les bergers devaient se réunir pour soulever (xxix, 8, 10); maintenant, c'est un plus fort qui lutte avec lui. Il ne voit pas la figure et il n'entend sortir aucune parole de la bouche de l'inconnu; il ne sent que la formidable résistance qu'il lui oppose. L'inconnu ne veut pas le laisser passer; il faut que Jacob le vainque, avant de pouvoir mettre le pied sur la terre promise. Longtemps ils combattent sans échanger, paraît-il, un seul mot. Jacob lutte et pleure, comme le dit le prophète Osée (xii, 5). Enfin l'inconnu le frappe à la hanche; mais Jacob ne lâche pas prise. Alors l'invisible lutteur parle: « Laisse-moi m'en aller, car l'aube du jour se lève. » Comme s'il voulait dire: Tu ne dois pas voir mon visage; je ne parle avec toi que dans l'obscurité. Mais Jacob l'a maintenant

reconnu; il lui dit : « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni. » Cet adversaire, qui semblait vouloir le tuer, il lui demande sa bénédiction !

Qui est cet inconnu ? Il ne répond pas à Jacob qui lui demande son nom. « Pourquoi demandes-tu mon nom ? » Osée l'appelle « l'Ange. » Ce n'est point, en effet, un mortel : c'est ce mystérieux Ange de l'Eternel, qui visitait Abraham, qui apparaissait à Moïse dans le buisson ardent, qui marchait devant Israël au désert, et dont Dieu dit : « Mon nom est en lui. » C'est le Fils de Dieu, destiné de toute éternité à devenir homme, et qui, déjà avant son incarnation, condescend à apparaître sous forme humaine comme l'ange ou l'envoyé du Père. Voilà pourquoi il dit à Jacob : « Tu t'appelleras Israël (c'est-à-dire : *qui lutte avec Dieu*), car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes, et tu as été le plus fort. » Cela ne signifie-t-il pas : Celui avec qui tu as combattu est Dieu et doit devenir homme ?

C'est ainsi qu'au moment décisif Dieu lui-même s'oppose à l'entrée de Jacob en Canaan. Il se montre sévère. Il lui barre lui-même le chemin, comme à Moïse, pour le tuer (Exode IV, 24). C'est comme s'il lui disait : « Tu n'hériteras pas de la promesse ! Qui es-tu, pour te l'approprier ? Tu n'entreras pas; tu n'es pas digne de posséder Canaan. Ici même tu mourras ! » C'est ainsi que Jacob dut comprendre cette résistance de Dieu. Sa prière devint une lutte. Le combat extérieur est l'image de celui du dedans.

Ce combat intérieur, c'est celui que dut livrer aussi la femme cananéenne. Le Seigneur la repousse deux fois d'une manière humiliante (Matth. XV, 24, 26). Mais elle aussi lutte, elle aussi s'humilie, elle aussi remporte la victoire, et le Seigneur lui dit enfin : « O femme, ta foi est grande ! » Pourquoi tout cela ? Afin que la foi s'affermisse et que la chair meure. La hanche de Jacob démise, cela ne signifie-t-il pas

la mort de sa volonté propre, de sa gloire et de sa force propres? C'est sous la croix que la foi se fortifie et que le sens charnel périt.

Nous sommes à la porte du royaume des cieux. Que sera-ce, si Dieu nous fait sentir que nous en sommes indignes? Le plus naturel sera de perdre courage, de devenir lâches, de dire : il n'y a plus rien à faire! Mais ceux qui parlent ainsi ne sont pas l'Israël de Dieu; ce ne sont pas eux qui hériteront. Sans doute, les vainqueurs aussi sont indignes. Mais pour eux la lutte est sérieuse; ils sont les violents qui forcent le royaume des cieux; ils ne perdent pas confiance, ils disent avec Jacob : « Je ne te laisserai pas que tu ne m'aies béni. » — Et il le bénit, et Jacob dit : « J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été délivrée. »

Il ne nous en coûtera pas moins pour que notre entrée dans le royaume des cieux puisse s'accomplir. Mais la fin pour nous aussi sera la même : nous verrons la « face de Dieu. » *Péniel* est le nom du lieu de la victoire. Le soleil se lève; le Seigneur apparaît dans sa gloire!

Dès maintenant, il y a un rude combat à livrer à chaque pas. Mais nous ne voulons point être timides ni paresseux; nous ne fuirons pas la lutte; quelque tâche qui nous soit proposée, nous l'entreprendrons avec le Seigneur et nous tiendrons ferme! Ainsi nous obtiendrons aussi la bénédiction, et notre âme sera délivrée.

XLIV.

LA RÉCONCILIATION DE JACOB ET D'ÉSAU

(XXXIII, 1-16.)

I. Il n'est pas sur la terre de joie plus grande que celle de la réconciliation, surtout entre parents autrefois divisés. Ils étaient perdus l'un pour l'autre, et ils se sont retrouvés. Cette joie n'est que l'écho d'une joie céleste. Il y a de la joie parmi les anges pour un seul pécheur qui se convertit. Combien plus, quand il y en a deux qui se repentent! Dans les querelles entre parents, il est rare que l'injustice soit toute d'un côté. Ainsi de Jacob et d'Esaü. Jacob avait trompé son frère; Esaü avait chassé le sien de la maison.

Quand des difficultés s'élèvent entre chrétiens sur des questions de tien et de mien, ou d'autres semblables, les ministres de Christ ont autre chose à faire que de s'ériger en arbitres; c'est de dire à l'une et à l'autre partie: Vous êtes charnels, vous avez à vous humilier; que chacun de vous rentre en lui-même, et purifie son cœur! Lorsque Jésus refuse de juger une contestation entre deux frères, il ajoute: « Gardez-vous de l'avarice » (Luc XII, 13-15). Aux Corinthiens, qui ont des procès devant les juges païens, Paul

écrit : « Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt qu'on vous fasse du tort ? » Quand il voit l'Eglise divisée, il ne dit pas : Tel parti a raison en ceci, tel autre en cela, — il les censure tous, il les rappelle les uns et les autres à des sentiments plus spirituels (1 Cor. VI, 7; III, 3, 4).

Le plus souvent, celui qu'on exhorte à se réconcilier répond : Que l'autre commence ! Parler ainsi, c'est s'exclure du bonheur promis par Jésus (Matth. V, 9). « Procurer la paix, » c'est faire le premier pas en vue de la réconciliation. Ne dites pas que votre frère, ayant fait le premier pas dans l'injustice, doit faire aussi le premier dans la réconciliation; mais « allez et reprenez-le entre vous et lui seul » (Matth. XVIII, 15). Tant que la dureté des cœurs est telle que personne ne veut commencer, il n'y a pas de paix possible ; si un tiers parvient à la rétablir, elle n'est pas durable. Quiconque a une étincelle de l'Esprit de Christ, doit savoir prendre les devants comme Jacob. Jacob s'humilie devant Dieu, il se sent trop petit pour toutes ses faveurs, il lutte par la prière contre la haine d'Esaü, et il cherche à le gagner par des présents et par un message amical; il le prévient avec déférence. La grâce de Dieu triomphe d'abord dans son cœur, puis elle triomphe aussi chez Esaü.

D'autres répondent: Je puis bien pardonner, mais non oublier ! Réponse mensongère, car elle signifie : Je pardonne extérieurement, mais non pas dans mon cœur. Les rapports se rétabliront peut-être, mais l'aigreur subsistera dans les cœurs. Il n'en est pas ainsi de Jacob et d'Esaü ; ils ne font pas même allusion à leur ancienne haine; elle est éteinte dans leurs âmes ; un amour pur les a réchauffées et en a fondu la glace. Ils s'aiment comme si rien ne s'était passé. Persister dans la froideur, c'est être en dehors de la grâce de Dieu. Le refus de pardonner nous exclut du ciel aussi

sûrement que l'impureté, le vol ou d'autres péchés grossiers.

Ce qui surtout engendre l'aigreur, ce sont les jugements malveillants, les médisances, les discours railleurs ou calomnieux, qui non seulement irritent notre frère, mais empoisonnent notre propre cœur (Matth. xv, 18-20). Notre cœur serait-il plus dur que celui d'Esaü? Contristerions-nous le Saint-Esprit par notre méchanceté? La même bouche prononcerait-elle les louanges de Dieu et des calomnies contre un frère? La mort spirituelle est le partage assuré de quiconque juge et tue avec la langue. Cette vérité sérieuse s'applique non seulement aux individus, mais aussi aux partis religieux qui s'anathématisent mutuellement; en faisant ainsi, ils se condamnent eux-mêmes à la mort.

Pour agir sur le cœur d'Esaü, Jacob s'adresse à sa générosité; il fait passer en avant les faibles, les femmes et les enfants; ce sont eux qui les premiers rencontrent Esaü et se prosternent devant lui. Jacob lui-même s'incline sept fois jusqu'en terre. Il lui avait été dit autrefois que « les fils de sa mère tomberaient à ses pieds; » c'est lui qui est maintenant aux pieds d'Esaü. Il ne se targue pas de la promesse pour masquer un refus de se réconcilier; il s'humilie devant son frère; la prière lui en a donné la force: en s'abattant devant Dieu, il a vaincu l'amertume de son propre cœur, et il est en état de vaincre la malice qui peut exister encore chez son frère.

Cet hommage n'a rien d'exagéré; il est conforme aux mœurs de l'Orient. Jacob honore en Esaü le frère aîné, plus puissant, que Dieu a revêtu de la dignité de chef de la famille. En rendant hommage aux puissants de ce monde, nous ne regardons pas à ce qu'ils peuvent être personnellement, — le jugement appartient à Dieu, — nous honorons en eux les représentants de Dieu.

Jacob se sent fortifié par l'accueil bienveillant de son frère. Dieu fait luire de nouveau sa face, qui s'était voilée pour lui, lorsqu'il tremblait devant Esaü.

II. L'Eglise des derniers temps est appelée aussi à surmonter le mal par le bien. Dès le commencement, l'Eglise a compris qu'elle avait le devoir de prier pour ses persécuteurs, comme Jésus l'a commandé dans le sermon de la montagne, et en a lui-même donné l'exemple. La prière du Seigneur pour ses ennemis n'avait pas été vaine, — témoins les trois mille qui furent saisis par la grâce le jour de la Pentecôte. La prière d'Etienne mourant: « Ne leur impute point ce péché, » ne fut pas vaine non plus : Saul fut converti. Intercéder en faveur des persécuteurs, est un saint et doux devoir, qui a sa récompense en lui-même. Cette prière sera entendue. La conversion d'Esaü nous dit quelle récompense en recevra l'Eglise. Que devant l'oppression ou la moquerie notre bouche reste donc pure ; ne répondons pas à l'outrage par l'outrage, à la raillerie par la raillerie ; cela tue l'intercession. Que celle-ci abonde plutôt ! Dieu a des pensées de grâce ! Gardons-nous d'envisager personne — et surtout nos adversaires — comme insauvable !

Nous reconnaissons en Esaü le type d'un pouvoir d'origine spirituelle, influent dans ce monde, dur et tyrannique, aussi rapproché des disciples de Christ qu'Esaü l'est de Jacob, et qui cependant les persécute. Nous devons à ce pouvoir respect, intercession. L'amour finira par vaincre. Au moment où Jacob s'attend à être égorgé par Esaü, le cœur de celui-ci se trouve changé. Le Seigneur fera plus que nous ne demandons et ne pensons. Plus d'un Saul se convertira.

Jacob a triomphé d'Esaü par l'amour. Il n'accepte pas cependant sa proposition de se joindre à lui (v. 13, 14). Il ne faut pas vouloir faire marcher les brebis trop vite, forcer

le progrès dans une Église. La croissance de la vie spirituelle exige du temps, de la patience et des ménagements de la part des pasteurs. On ne fait pas de bien à une Église en l'accablant de censures, fussent-elles autant de vérités. Les pasteurs nuisent plutôt qu'ils n'aident aux progrès des croyants, en s'occupant trop de tous les détails de la vie du troupeau. La vie spirituelle d'une Eglise ne gagne pas à ce qu'on lui impose des professions de foi et une organisation pour lesquelles elle n'est pas mûre. L'œuvre de Dieu est une œuvre de patience. Soyons patients les uns envers les autres, comme il l'est envers nous !

Ésaü offre à son frère des hommes d'armes pour accompagner et protéger ses troupeaux; Jacob refuse. Quand les puissants de ce monde s'offrent à soutenir l'œuvre du Seigneur, il y a là un danger et une tentation qui exigent la plus grande prudence de la part des serviteurs de Christ. Jacob ne veut pas entrer en Canaan sous les auspices du glaive d'Esaü: la cause de Dieu en serait compromise. L'œuvre de Dieu aux derniers temps doit demeurer pure et ne plus être mêlée comme autrefois à des intérêts mondains. Jacob se confie, non dans les hommes forts d'Esaü, mais dans la protection du Seigneur et dans l'accompagnement des anges, qui lui sont apparus à Mahanaïm. Ne faisons pas non plus de la chair notre bras ! Nous respectons les pouvoirs terrestres. Mais ce que nous leur demandons, ce n'est pas l'appui de leur glaive, c'est simplement la liberté de nous acquitter du message que nous a confié notre Maître. Nous ne réclamons d'eux que la protection due à tout citoyen honnête. Notre espérance, en travaillant, repose sur le Dieu vivant. C'est lui qui fraiera la voie, qui protégera, qui donnera l'accroissement, ensorte que l'Eglise puisse un jour faire son entrée dans la patrie céleste qui lui est promise.

XLV

LA CHUTE DE DINA ET LA VENGEANCE DE SES FRÈRES

(XXXIII, 17-20; XXXIV, 1, 2, 25-31.)

Jacob et les siens sont dans le pays de la promesse. On peut espérer maintenant pour eux un temps de repos et de bonheur paisible. C'est le contraire qui arrive. Jacob a échappé à l'oppression de Laban; la colère d'Esaü s'est évanouïe; il ne dépend de personne, il est riche de biens terrestres. Mais une série presque ininterrompue de malheurs le frappent dans sa propre famille. La séduction de sa fille et la terrible vengeance de Siméon et de Lévi, n'en sont que le commencement. Ensuite arrivent la mort de Rachel, le crime de Ruben, son premier-né, la disparition de Joseph, son fils favori, la famine, la perte de Siméon, et enfin le départ de Benjamin, auquel son âme était étroitement liée. N'avait-il pas raison plus tard de dire à Pharaon : « Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais ! »

Pourquoi tant d'afflictions? Nous pouvons le comprendre en partie. Tout cela était sans doute encore un châtiment de la fraude par laquelle il avait joué son père et son frère; sa polygamie était un péché, et sa croix domestique

— entr'autres la jalousie et les artifices des frères aînés contre Joseph — en était en grande partie la conséquence. Parfois le Seigneur trouve bon de remettre sous les yeux des parents des fautes oubliées de leur jeunesse dans le mal qu'ils observent chez leurs propres enfants. Il est clair aussi que Jacob ne gouverna pas toujours sa grande famille avec assez de sévérité et d'impartialité. Peut-être enfin manqua-t-il en ne se rendant pas à Béthel aussitôt après son retour pour s'y acquitter de son vœu, et en acquérant une propriété à Sichem, au lieu de demeurer pèlerin comme ses pères. Des pensées de cette nature durent plus d'une fois le troubler et l'humilier dans ses jours et dans ses nuits d'affliction. Le Seigneur est sévère à ceux qu'il appelle à être ses enfants et ses serviteurs, et à porter son nom. — Mais une partie de ces dispensations reste cependant inexpliquée. Les voies de Dieu nous demeurent souvent ici-bas insondables, ses jugements incompréhensibles. En face de la souffrance, il faut nous examiner nous-mêmes et demander au Seigneur : « Qu'as-tu contre moi ? Que veux-tu me dire ? » Quand nous avons reçu sa réponse et accepté la répréhension, nous possédons — bien que nous ne comprenions pas encore tout — une consolation bien douce (Hébr. XII, 6). La plus grande douleur pour des parents chrétiens, c'est de voir le mal se produire chez leurs enfants. Mais c'est un adoucissement à leur chagrin, que de savoir que ces croix domestiques n'ont pas été épargnées aux patriarches, et que néanmoins le Tout-Puissant ne leur avait pas refusé sa grâce et leur a accordé une fin heureuse.

I. On peut s'étonner de rencontrer dans le saint livre une histoire comme celle de Dina. De pareils récits, dit Paul (1 Cor. X, 11), ont été conservés pour nous servir d'avertissement nécessaire. — Dina, la fille de Léa, sort pour voir les

filles du pays et est séduite par Sichem, fils de Hémor, prince des Héviens. Elle a cherché le danger; elle y succombe. La famille de Jacob vivait parmi des païens que la malédiction divine allait frapper. Au milieu d'un peuple juste, la prudence et la réserve eussent été moins nécessaires que dans le voisinage d'une race dépravée et à une époque où la corruption croissante rendait le jugement imminent. Tel est aussi le temps où nous vivons. Ecoutons donc l'apôtre, qui nous dit : « Prenez garde à vous conduire avec circonspection » (Eph. v, 15).

« Dina sortit pour voir les filles du pays. » C'était sans doute à l'occasion d'une de ces fêtes où l'on va pour voir et se faire voir, et qui, chez les païens, s'alliaient à des sacrifices idolâtres et à de véritables orgies. C'est sur ce terrain dangereux que s'aventure la jeune fille inexpérimentée; et avant même qu'elle y prenne garde, elle se trouve prise dans le cercle magique de la séduction. Voilà le fruit de la curiosité et de l'imprévoyance féminines. La convoitise de la chair naît de celle des yeux. On ne songe d'abord qu'à s'égayer et à s'amuser; bientôt le cœur est fasciné, et l'innocence perdue: le terme est la misère matérielle et spirituelle. Dina n'avait pas d'excuse; qui l'obligeait à rechercher la société des infidèles? Les enfants des justes, les héritiers du royaume des cieux, ne devraient-ils pas connaître des joies meilleures et plus pures que celles du monde?

Léa, sa mère, ne l'avait point accompagnée; sans doute, elle était allée sans solliciter la permission ni la bénédiction de ses parents. Elle ne put tomber si profondément que parce qu'avant même de partir elle n'était pas en règle dans son cœur. Qu'un tel exemple instruise les jeunes gens et aussi les parents! Il y a des plaisirs légitimes, et il faut accorder à la jeunesse les récréations et les joies que Dieu lui permet; ne les lui marchandons pas, à moins qu'un devoir supérieur

ne nous oblige à les restreindre. Mais elle a aussi de terribles ennemis, et elle est exposée à des tentations et à des piéges dont elle n'a encore nulle expérience. Aussi les enfants en qui sont la crainte de Dieu et son bon Esprit, devraient-ils d'eux-mêmes demander : Que dois-je faire, quoi éviter, pour ne pas perdre la grâce du baptême, la pureté de la conscience et la paix du cœur ?

Il n'est pas possible d'établir des règles applicables à tous les cas. Mais Dieu a préparé une autre voie de salut pour les enfants. Cette voie, c'est l'obéissance envers leurs parents. Qu'ils s'adressent à eux avec une entière ouverture de cœur, et ils seront conduits et gardés. Sur cette voie, le Dieu et Père de tous les protégera. Il se fait trouver de ceux qui l'honorent dans leurs parents. Quand le père et la mère accompagnent leurs enfants de leur approbation et de leur intercession, on peut espérer que les anges les ramèneront sains et saufs. Il en est autrement, quand la jeunesse, mettant de côté la crainte de Dieu et le respect de l'autorité paternelle, se jette étourdiment dans le monde à la recherche d'une fausse liberté: les anges de Dieu s'éloignent, le bon Esprit se retire, l'ennemi gagne du terrain, et au bout de cette voie, on peut prévoir une fin comme celle de Dina.

Quel sérieux appel n'y a-t-il pas dans un tel exemple, pour les parents et pour ceux qui les remplacent, à veiller sur la jeunesse qui leur est confiée, à prendre garde d'écarter les scandales et les piéges de sa route, à prier journellement pour elle, à combattre pour elle contre Satan, et à parler au moment opportun à sa conscience un langage net, sérieux et bienveillant, que seule la sagesse d'en-haut pourra leur inspirer.

II. Quand les fils de Jacob apprirent ce qui était arrivé à leur sœur, leur colère fut grande. Mais ils la cachèrent et

réussirent à tromper les gens de Sichem et à les surprendre pour les égorger et piller leur ville.

Que dire de cette barbare manière de venger l'honneur de leur sœur? Leur zèle est louable, comparé à l'indifférence dont font preuve de nos jours tant de gens qui se disent chrétiens, en face d'actes pareils à celui de Sichem. Siméon et Lévi avaient un plus juste sentiment des choses. Mais leur manière d'exprimer leur indignation n'est pas faite pour être imitée et ne leur valut pas la bénédiction de leur père. Quand Jacob, avant de mourir, rassembla ses fils pour leur faire ses prophétiques adieux, il dit: « Siméon et Lévi — leurs glaives sont des armes meurtrières; mon âme n'entre point dans leur conseil, ni ma gloire dans leur assemblée; car ils ont égorgé les hommes dans leur colère. Maudite soit leur colère, car elle est violente; et leur fureur, car elle est rude! Je les diviserai en Jacob, et je les disperserai en Israël » (XLIX, 5-7). Ces paroles renferment une censure sévère. Leur douleur était légitime, mais leur zèle n'était pas pur. Ils se laissèrent emporter par une colère charnelle, au lieu de s'humilier, de mener deuil de ce que pareille chose eût pu arriver dans leur famille, et de chercher par des voies justes à obtenir que la faute fût réparée dans la mesure où elle pouvait l'être. C'est une œuvre de vengeance qu'ils accomplissent, avec orgueil et fourberie, et ils punissent l'innocent avec le coupable. Le mot de Jacques s'applique ici: « La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu » (I, 20). L'ambition et la haine peuvent gâter une cause en soi juste et bonne.

Nous puisons ici un enseignement à l'usage des parents, des maîtres et des ministres de Christ. Quand l'insubordination éclate dans une famille ou dans une Eglise, censurer et punir est pour nous un devoir (2 Cor. X, 6). S'en tenir aux paroles serait coupable; ce serait le péché d'Eli. L'honneur

de Dieu, l'horreur du mal, doivent être maintenus par des actes non moins sérieux que les discours. Mais il est difficile de bien punir, — sans violence, sans orgueil, sans excitation charnelle, sans arbitraire, au nom de Christ, et pour obéir à sa volonté. Prêcher, enseigner, est une tâche facile auprès de celle-là ; donner un bon exemple est plus aisé que de reprendre et de châtier selon l'Esprit de Christ. Jésus, chassant les vendeurs du temple, s'indigne de voir la maison de son Père profanée ; mais il ne pèche point. Qui de nous est en état de l'imiter ? Celui-là seul qui a livré sa chair à la mort et qui est conduit par l'Esprit du Seigneur. C'est quand nous avons un juste motif de colère, et que nous sommes appelés à reprendre, que nous avons besoin de l'avertissement de l'apôtre: « Si vous vous mettez en colère, ne péchez point » (Eph. IV, 26), et de la leçon que nous donne l'exemple de Siméon et de Lévi. On ne détruit pas l'œuvre de Satan dans une famille ou dans une Eglise, en punissant sous l'empire de l'irritation charnelle. Le royaume de Dieu ne s'édifie pas par la colère humaine. Châtier avec une dureté excessive, c'est rendre les enfants indifférents, endurcis, hostiles. — Cet exemple condamne également la dureté dans l'application de la discipline ecclésiastique. La tentation est grande de vouloir réparer le mal par une sévérité exagérée, quand la pureté de l'Eglise a souffert, comme celle de Dina, ou que l'on voit faiblir le premier amour et la fidélité envers le Seigneur. Ainsi se proposent de faire les serviteurs dans la parabole de l'ivraie ; mais le maître les arrête. La sainteté ne s'impose pas. Si l'on pouvait, à force de sévérité, amener les âmes à la perfection, certes l'antiquité chrétienne y fut parvenue. Evêques et synodes exigeaient alors, pour toute faute quelconque, une pénitence publique ou punissaient les grands pécheurs par l'exclusion permanente de la sainte Cène, et il fallait qu'ils fussent en péril de mort pour qu'on

leur accordât l'absolution et la communion. Les Montanistes, les Novatiens et quelques sectes modernes sont allés encore plus loin et ont prétendu réaliser une Eglise pure par l'emploi excessif de l'excommunication. Ce n'est pas là la discipline apostolique; il y a là quelque chose de l'esprit de Siméon et de Lévi. Ce n'est pas la manière de Celui qui n'éteint pas le lumignon qui fume et ne brise pas le roseau froissé. On étouffe par là la vie spirituelle qui pourrait encore être réveillée, et parfois ceux qui sont tombés par surprise ou par faiblesse, sont punis plus sévèrement que d'orgueilleux pharisiens. Ceux qui font usage de peines qui détruisent l'honneur de leurs frères devant les hommes, qui persistent à reprocher le péché après qu'il a été pardonné, qui recourent au bras séculier ou à la persécution pour renforcer la discipline spirituelle, — ceux-là manient les armes meurtrières des fils de Jacob. Telles ne doivent pas être les nôtres. Ayons en main plutôt la houlette pastorale que Christ nous a confiée, pour nous en servir dans l'esprit et selon l'exemple du bon Berger !

XLVI

LE RETOUR DE JACOB A BÉTHEL — LE ROYAUME D'ÉDOM

(Chap. XXXV et XXXVI.)

I. La vengeance de Siméon et de Lévi expose toute la famille patriarcale à un grand danger. Si Jacob n'était pas en état de défendre les siens contre les quatre cents hommes d'Esaü, combien moins l'eût-il pu contre toute la population de Canaan, si elle s'était levée pour venger le sang des Sichémites (xxxiv, 30) ! Il ne lui reste donc qu'à se réfugier en Dieu. De la réponse qu'il reçut du Ciel, nous pouvons conclure qu'il le fit. Sa foi fut victorieuse dans ce grand péril ; ses soupirs parvinrent jusqu'à Dieu, et la voie du salut lui fut indiquée : « Lève-toi, monte à Béthel, et y dresse un autel au Dieu qui t'apparut là, lorsque tu fuyais devant Esaü, ton frère. » Jacob entend cet appel; il se souvient de son vœu, sa conscience se réveille, il comprend que Dieu l'invite à se purifier, lui et les siens, pour lui offrir à Béthel un culte digne de lui.

«Otez les dieux des étrangers qui sont au milieu de vous,» dit Jacob aux siens. Le paganisme avait donc pénétré parmi eux. Rachel avait rapporté de Mésopotamie les téraphims de

son père (les idoles de bois qui étaient dans la maison de Laban). Jacob devait avoir, comme Abraham (XIV, 14), un nombreux domestique d'origine païenne, et l'idolâtrie cananéenne s'était probablement aussi introduite dans sa maison. Les pendants d'oreille qu'on mit de côté avec les idoles, étaient sans doute une parure portée dans les fêtes idolâtres. Beaucoup d'objets de cette nature devaient s'être trouvés dans le butin de Sichem. Il est humiliant que tout cela fût toléré dans la maison d'un homme de Dieu. Il était temps de l'en purifier. Jacob comprend mieux que ses fils ce que Dieu a voulu lui dire en permettant la chute honteuse de Dina; il s'humilie et reconnaît, dans ce qui est arrivé, un juste châtiment de sa négligence. Josué, voyant qu'un interdit pesait sur Israël, se prosternait devant Dieu; Job, craignant que ses fils ne péchassent, offrait des holocaustes pour chacun d'eux. Paul pouvait dire : « Qui est scandalisé, que je n'en sois brûlé? » c'est-à-dire qu'il ne pouvait voir tomber un membre des Eglises qui lui étaient confiées, sans en éprouver une douleur cuisante (Josué VII, 6; Job I, 5; 2 Cor. XI, 29). Ces sentiments étaient aussi ceux de Jacob. Il donne aux siens l'exemple de l'humiliation; il use de l'autorité du chef de la famille pour attaquer le mal par la racine : « Otez les dieux étrangers ! » Pour qu'une Eglise, une maison marche bien, la première chose est d'enterrer les idoles. Notre cœur est plein d'idoles — convoitises des yeux et de la chair, luxe, argent; ou, s'il n'est pas dominé par ces idoles du monde, alors se dresse la propre justice! Il faut que les cœurs soient d'abord convertis au Dieu vivant; sans cela, pas d'amélioration de la vie et de la conduite. Dieu s'est manifesté en Christ, le péché est effacé par son sang, l'amour divin est apparu, la force qui renouvelle nous est assurée; ce sont là des faits réels et certains. L'idolâtrie ne disparaîtra que là où ils seront proclamés et acceptés. Le cœur qui saisit

Christ est purifié par la confiance en Dieu. Un sentiment filial s'éveille, la prière de la foi monte vers le ciel ; là est le principe de la purification de la vie dans la famille et dans l'Eglise. « Purifiez-vous et changez vos vêtements. » Les cœurs une fois convertis, la conduite extérieure se transforme aussi ; les abus se corrigent ; on ne s'accommode plus au monde. C'est une réformation, qui commence par le dedans, mais qui ne s'y arrête pas. Doctrine pure, cœurs purs, culte pur, conduite pure, — une vraie réforme suppose tout cela.

Jacob invite les siens à monter à Béthel, pour y bâtir un autel au Dieu qui l'a exaucé au jour de sa détresse. C'est à la « maison de Dieu » qu'il veut les conduire pour trouver le secours. Nous savons que de ruines l'esprit du monde fait dans les familles même des enfants de Dieu ; insistons donc pour que les nôtres restent attachés aux saintes institutions de l'Eglise, qui seront leur sauvegarde. Avant de partir, Jacob enterre les symboles idolâtres sous un chêne près de Sichem. Cet acte symbolise la prière qu'il adresse à Dieu, de daigner enterrer aussi sa vieille faute et ne plus s'en souvenir, aussi bien que le vœu qu'il forme avec les siens de laisser en terre leurs anciens péchés maintenant pardonnés, et de ne plus jamais les rappeler à la vie.

La réalité, dont tout çela n'est qu'un emblème, est apparue en Christ. Nos péchés, amassés sur sa tête, ont bien réellement été frappés et ensevelis avec lui ; nous avons part à sa mort. Notre vieil homme y a péri ; notre culpabilité y a disparu. Nous sommes — dit l'apôtre — ensevelis avec lui en sa mort par le baptême, et ressuscités comme de nouvelles créatures. Mais nos péchés ne sont pas ressuscités avec nous ; ils sont demeurés dans la tombe où Dieu lui-même les envisage comme ensevelis (Rom. VI, 2-11). Gardons-nous donc de les en faire sortir et de les ramener à la vie. Que notre vieil

homme reste sous le coup de la sentence de mort qu'il a méritée et qui s'est exécutée sur lui ! La famille de Jacob ne songea pas à aller reprendre les idoles que le patriarche avait enfouies sous le chêne de Sichem. Qu'il ne nous vienne pas davantage à la pensée de laisser reparaître un péché, une habitude coupable, avec lesquels nous avons rompu et que Dieu nous a pardonnés ! Laissons-les à jamais ensevelis dans le tombeau de Jésus-Christ !

Les enfants de Jacob lui obéissent et accomplissent la purification qu'il réclame ; Dieu regarde avec faveur cette famille pénitente et sans protection, et la sauve du péril. Les prières de Jacob sont exaucées. Il part de Sichem et arrive heureusement à Béthel, sans avoir eu à tirer l'épée. Car « la terreur de Dieu se répandit sur les villes qui les entouraient, et l'on ne poursuivit point les fils de Jacob. » L'Eternel entoura comme d'un mur de feu la famille du patriarche. C'est ainsi qu'il put bâtir paisiblement un autel et s'acquitter de son vœu en adorant l'Eternel et en lui offrant ses dîmes. Pour la seconde fois, la gloire de Dieu lui apparut en ce lieu consacré, où il l'avait contemplée au jour de sa fuite. L'Eternel lui confirma la bénédiction d'Abraham et son nom d'Israël. Ainsi furent scellées à nouveau l'alliance et l'espérance du salut.

II. On s'attendrait à voir Jacob, après avoir purifié sa maison, acquitté son vœu, reçu une nouvelle assurance de la faveur divine, jouir en paix de son bonheur domestique. C'est ce qu'il espérait lui-même. Il se réjouissait surtout à la pensée de revoir son vieux père. Il ne retrouvera plus sa mère, morte pendant sa longue absence ; il n'est plus parlé d'elle. Mais Isaac vivait encore. Si Jacob avait été consolé par son entrevue avec Esaü, combien plus grande n'était pas sa joie au moment de rencontrer son père, de lui présenter tous les

siens, et de lui demander pour eux sa bénédiction paternelle! Ce devait être là, semble-t-il, le terme définitif de l'exil et du pèlerinage de Jacob. Mais, ici encore, ce ne sont pas les pensées de l'homme qui se réalisent. Au moment où il touche au but désiré, de nouvelles épreuves le frappent, et l'amertume vient se mêler à sa joie.

C'est d'abord, à Béthel, la perte de Débora, la vieille nourrice de sa mère, qui sans doute avait suivi jadis Rébecca et Eliézer en Canaan. Peut-être Rébecca l'avait-elle envoyée en Syrie, pour inviter Jacob au retour, comme elle le lui avait promis (XXVII, 45). Le « chêne des pleurs, » à Béthel, perpétua le souvenir de cette femme, aimée et honorée de Jacob et des siens.

Une autre perte, bien plus sensible pour lui, attendait Jacob. Rachel était ce qu'il avait de plus cher; c'est sur son fils Joseph qu'il fondait ses meilleures espérances. Il comptait que la grande promesse qui venait de lui être renouvelée, se réaliserait en elle et en ses enfants. Une mort inattendue la lui ravit à la fleur de l'âge, et cela dans les plus douloureuses circonstances. Elle exprime l'amertume du départ dans le nom de Bénoni, « fils de ma douleur, » qu'elle donne à son enfant. Que dût éprouver Jacob en se séparant de celle qui avait été sa femme préférée! Il appela l'enfant Benjamin, « fils de ma droite (fils préféré), » afin de marquer son amour pour la défunte et les espérances qu'il nourrissait pour son fils. — Rachel mourut et fut enterrée non loin de Bethléem, près de la Tour du troupeau, dans la contrée même où devait retentir le message de Noël, et où bientôt devait lui succéder la plainte amère du massacre des innocents, la plainte de Rachel — l'Eglise fidèle — « pleurant ses enfants et ne voulant point être consolée, parce qu'ils ne sont plus! » Le deuil de Jacob et des siens au tombeau de Rachel est le pré-

lude de ces pleurs de Bethléem (Jér. XXXI, 15 ; Matth. II, 17, 18).

Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies. Quand il nous a fortifiés par sa Parole et par son Esprit, et que nous pensons n'avoir plus qu'une marche facile jusqu'au but, c'est alors qu'il nous visite par d'amères douleurs. Ces visites, qui accompagnent celles de sa grâce, sont aussi un témoignage de sa miséricorde ; car elles nous font avancer sur le chemin du ciel. Elles sont nécessaires à notre préparation en vue de l'éternité. Notre nature est trop pervertie pour n'avoir pas besoin de châtiments sévères et répétés. Et, en fût-il autrement, notre destination est trop haute et trop sainte pour que nous puissions en être rendus dignes autrement que par la souffrance. Le Fils de Dieu lui-même, quoique sans souillure, a été conduit à la gloire par la croix, et ce n'est qu'en souffrant qu'il est devenu notre parfait sacrificateur.

Une douleur plus amère que toutes les autres était encore réservée au patriarche. Ruben, son fils aîné, souille par un inceste la tente de Rachel. Si Débora, la pieuse gardienne des mœurs antiques, eût encore été là, peut-être chose pareille ne fût pas arrivée. Nous ne voyons pas que les fils de Bilha, Dan et Nephtali, aient chercher à venger son honneur. Mais on peut être certain que ce crime fut un ferment de haine entre les frères. Ruben a, par cet acte, forfait son droit d'aînesse et changé en menaces la bénédiction paternelle. « Impétueux comme les eaux, » il s'est attiré cette sentence de la bouche du patriarche mourant : « Tu n'auras pas la prééminence ! » (XLIX, 3, 4). La douleur que ce crime fit éprouver à Jacob dut surpasser celle que tous ses deuils avaient pu lui causer. Peut-il y avoir un rayon consolateur dans une telle affliction ? Il faut s'étonner qu'il l'ait suppor-

ée. Cette fois encore, Dieu le fortifia et ne permit pas qu'il succombât.

Ce triste événement, qui le touchait aussi, vint assombrir pour Isaac le soir de sa vie et sa réunion avec le fils depuis si longtemps attendu. Enfin, le vieux patriarche s'endormit, rassasié de jours, à l'âge de 180 ans, « et fut recueilli avec ses peuples. » Lui aussi s'en alla avec l'espérance de la résurrection et dans la foi au Dieu de son père, au Dieu non des morts, mais des vivants, en qui vivent tous ceux qui l'ont servi pendant leur vie et qui lui ont été fidèles jusqu'à la mort.

III. Isaac fut enseveli par ses deux fils. Esaü et Jacob se tendirent encore une fois la main. Puis Esaü partit avec les siens, et Dieu lui donna pour demeure la montagne de Séir (Josué XXIV, 4), pendant que Jacob continuait avec ses troupeaux à parcourir Canaan comme pèlerin. Esaü et ses fils s'allièrent aux anciens habitants de Séir, les Horiens, et les deux races paraissent s'être fondues pour former le peuple des Edomites.

L'histoire d'Edom, dont le chapitre XXXVI nous donne un abrégé, a été tout autre que celle d'Israël. Israël dut aller en Egypte et y subir quatre siècles d'exil, puis rentrer par le désert et prendre possession de Canaan au prix de grands combats, traverser enfin l'époque agitée et malheureuse des Juges. Après cela seulement il parvint, sous les rois, Saül, David et Salomon, à une position assurée et respectée. Edom n'eut à traverser aucune de ces épreuves. « Ce sont là les rois qui ont régné au pays d'Edom avant qu'aucun roi régnât sur Israël. » De bonne heure Edom fut un Etat puissant, tandis qu'Israël était encore dans la maison de servitude. Il y avait du bien en Edom : ce n'est pas seulement une sagesse mondaine, c'est une sagesse divine qui fleurissait à Théman.

L'ami de Job, Eliphaz, est un Edomite; et, au dire des Juifs, Job lui-même serait l'un des princes d'Edom : le roi Jobab de Botsra (v. 33). Mais où est aujourd'hui l'empire d'Edom? Peuple et royaume ont disparu sans laisser de traces; il ne reste que les cavernes et les ruines désertes de ces villes taillées dans le roc, où les Edomites se croyaient invincibles (Abdias, v. 3).

Telle est, jusqu'à cette heure, l'histoire des empires de ce monde. Le glorieux règne du Christ n'est pas encore apparu. Les royaumes de ce monde s'élèvent, ils devancent celui du Christ, mais ils passent; ils grandissent rapidement, puis ils disparaissent dans la poussière, comme Ninive et Babylone.

Il en sera de même de l'Eglise mondanisée. Sous cette forme, elle est devenue un empire terrestre, et elle a devancé le règne de Jésus-Christ. Le royaume des cieux paraîtra — mais, en attendant, des rois se sont élevés en Edom, et, de leur nid de rocher, ils se sont emparés de la domination du monde. Cependant leur puissance prendra fin. Quand l'homme veut ainsi anticiper le règne de Dieu et l'établir par des moyens charnels, Dieu tolère pour un temps son entreprise; il peut y avoir, dans un pareil Etat, beaucoup de vérité et de piété; mais il ne saurait subsister. La corruption humaine s'en est mêlée, et son terme est la ruine. Dieu détruit l'œuvre de l'homme tout en conservant le bien qui s'y trouve. Ceux-là seuls ont choisi la bonne part, laquelle ne leur sera pas ôtée, qui attendent le règne de Christ et fondent toute leur espérance sur sa venue.

XLVII

LES SONGES DE JOSEPH ET LA JALOUSIE DE SES FRÈRES

(Chap. XXXVII.)

I. La préférence de Jacob pour Joseph n'était pas sans motifs. Il est assez ordinaire que des parents aient un attachement particulièrement tendre pour leurs derniers-nés. Puis, Joseph était le fils de cette Rachel pour laquelle Jacob avait travaillé quatorze ans, et il avait de bonne heure perdu sa mère. Mais la préférence du patriarche paraît avoir eu des raisons plus profondes. L'action de l'Esprit de Dieu s'était de bonne heure fait remarquer chez Joseph, et son père l'envisageait sans doute comme l'héritier de la promesse, choisi par Dieu même. La robe bigarrée qu'il lui avait donnée était peut-être un signe de la dignité royale et sacerdotale dont il s'attendait à le voir hériter.

Jacob avait-il raison de s'abandonner à cette préférence ? Nous devons faire ici une distinction. Une mère aime tous ses enfants du même amour, et si on lui disait de désigner celui qu'elle doit perdre, elle répondrait : Que Dieu prenne lui-même celui qu'il voudra ! Quand des parents chrétiens ont affligés par un de leurs enfants, ils ne l'en portent pa

moins dans leur cœur. Ils se les attachent tous également par un égal amour. La même bienveillance est due et accordée à tous. Mais il en est autrement de la tendresse. On ne peut avoir une égale tendresse pour des enfants de conduite différente. Il n'y a pas d'injustice à éprouver une tendresse particulière pour un enfant exceptionnellement fidèle. Mais il est dangereux de laisser voir cette préférence, comme le fait Jacob : on provoque par là l'orgueil et l'envie. Louer par exemple un enfant en face, c'est empoisonner la plante délicate de la piété enfantine et les fruits qui en sortiront. L'amour naturel devient aisément de la partialité, et dès que les enfants s'en aperçoivent, c'en est fait de la confiance et de la paix dans la famille. C'est ce qu'on avait pu voir par l'exemple d'Isaac et de Rébecca, préférant l'un l'aîné, l'autre le cadet de leurs fils. L'amour des parents doit être un amour sanctifié. Nous devons aimer les nôtres « dans le Seigneur, » pour lui, parce que c'est lui qui nous les a donnés, parce qu'il les a rachetés et qu'ils lui sont consacrés ; nous devons voir Christ en eux, car ce que nous ferons pour eux, en bien comme en mal, est fait au Seigneur. Si nous savons les aimer ainsi, nous serons gardés de toute partialité.

Il en est de l'Eglise comme d'une famille. Le serviteur de Christ ne doit pas avoir de favoris (1 Tim. v, 21) ; il doit aimer d'un égal amour tous ceux qui lui sont confiés, même ceux qui lui causent chagrins et soucis, et ne pas se laisser dominer dans ses jugements et sa conduite par des sympathies ou des antipathies charnelles. Il y en aura sans doute qui lui feront éprouver plus de joie que d'autres ; mais les tristes expériences de Jacob lui apprendront à être circonspect dans la manifestation de ses sentiments. Le pasteur n'appartient pas à quelques-uns, mais à tous ; son activité doit tendre au bien de la communauté tout entière et autant que possible profiter à tous : il ne doit pas grouper autour

de lui un petit cercle choisi, auquel il se vouerait exclusivement; il ne doit pas bâtir une chapelle en dedans l'Eglise.

II. « Joseph rapportait à son père tous les mauvais bruits, concernant ses frères. » Cela n'était pas bien. Mais la faute était certainement encore plus du côté du père, qui écoutait et favorisait ces rapports, que du côté du jeune garçon. Toutefois, on peut demander si un frère a toujours tort en faisant connaître à son père les fautes de ses frères. Les serviteurs qui, dans la parabole des deux débiteurs, viennent dénoncer au maître la dureté de leur camarade, ne sont pas blâmés pour cela (Matth. XVIII, 31). Saint Paul ne blâme pas non plus les gens de la maison de Chloé qui l'ont instruit des divisions de l'Eglise de Corinthe (1 Cor. I, 11, 12). Tout dépend de l'intention et de la manière dans lesquelles le rapport est fait. Souvent le seul moyen de combattre le mal est d'en informer les supérieurs. L'antique usage de l'Eglise est d'inviter les fidèles à déclarer s'ils connaissent quelque obstacle à l'installation d'un ministre ou d'un ancien. Si, connaissant contre un candidat un motif d'indignité, on le tait par crainte des hommes, on se rend coupable envers Dieu et envers l'Eglise, et l'ordination ainsi obtenue attire une condamnation sur celui qui la reçoit. C'est donc, en pareil cas, un devoir de parler hardiment, en s'adressant à ses supérieurs dans l'Eglise, pour la gloire de Dieu et le bien des frères. Même en dehors de ces occasions solennelles, il faut savoir combattre l'ennemi en appelant sur ses manœuvres l'attention de ceux auxquels Dieu a confié la garde de son Eglise. Mais il faut le faire franchement et ouvertement. Il ne doit être tenu aucun compte de communications anonymes.

Si les fils de Jacob avaient besoin d'être surveillés, c'était à l'aîné que la mission d'exhorter les plus jeunes et, s'il le fallait,

d'avertir leur père, aurait dû être confiée. Dans l'Eglise, les anciens sont là, comme des frères aînés, pour donner l'exemple et pour exhorter fraternellement les autres membres; à eux aussi de dire aux pasteurs à quoi en est l'Eglise et si quelque cas grave exige leur intervention. Si un simple fidèle remarque un vice chez un autre, qu'il attende tranquillement que l'ancien fasse son devoir, et qu'il remette la chose à Dieu. Ainsi l'ordre et la paix règneront dans l'Eglise de Dieu.

Joseph avait-il tort de raconter ses songes à ses frères, qui « l'en haïrent davantage encore ? » — Ces songes lui venaient de l'Esprit de Dieu; c'étaient des révélations, tout aussi bien que la vision de Jacob à Béthel. Ces songes prophétiques étaient destinés à soutenir Jacob et Joseph dans les heures ténébreuses qui allaient venir pour eux. Il se peut que Joseph en fît naïvement et sans orgueil le récit à ses frères, sans se douter de leur jalousie, qui y trouvait un nouvel aliment. Mais il manquait de prudence. Il eût dû raconter ces merveilleuses expériences à son père, et à nul autre. Ce principe est celui qui doit nous diriger quand nous avons fait de profondes expériences spirituelles : communiquons-les au serviteur de Dieu qui a mission de veiller au salut de notre âme. Ainsi la grâce reçue ne sera pas profanée, l'orgueil n'en fera pas sa pâture; elle servira à la gloire de Dieu et à l'édification de son Eglise.

III. La jalousie des frères de Joseph, provoquée par des circonstances bien insignifiantes en elles-mêmes, les conduit à commettre un grand crime. Comment s'expliquer cette perversité et cette dureté de leurs cœurs ? Lorsqu'ils jettent Joseph dans la fosse où il faillit périr, ils voient son angoisse et restent sourds à ses supplications; leur vengeance consommée, ils s'asseyent tranquillement pour manger, comme si rien ne s'était passé. Ils ne sont pas moins durs envers

leur père, quand ils lui envoient, sans un mot de sympathie, la robe ensanglantée et font à son cœur une blessure presque mortelle en lui donnant à croire que Joseph a été déchiré par les bêtes sauvages. Ils se rendent coupables non seulement de fratricide, mais de parricide. Voilà où peut conduire la jalousie à l'égard d'un frère. Le meurtre d'Abel n'avait pas eu d'autre source. Ouvrir son cœur à l'envie, c'est l'ouvrir à ce sinistre esprit que l'Ecriture appelle « meurtrier dès le commencement. » « C'est par la jalousie du diable que la mort est entrée dans le monde, » dit la Sapience de Salomon (II, 24). La jalousie, entre ceux que l'amour devrait unir, vient du diable; ses conséquences sont terribles. Quand l'adversaire a réussi à jeter des soupçons dans le cœur des époux, des parents, des enfants les uns à l'égard des autres, c'est un principe qui ronge et qui peut dissoudre entièrement la vie d'une famille, comme ce fut le cas de celle de Jacob. Lorsque, dans l'Eglise, la malveillance, la calomnie, l'esprit de parti, prennent la place de l'amour fraternel, les plus grands crimes et les plus grandes cruautés peuvent en résulter. Dans une communauté où règne la haine à l'égard d'autres communautés, la vie divine s'en va et fait place aux ténèbres et à la froideur de la mort.

Les frères de Joseph ne sont pas tous également mauvais. Ruben essaie de lui sauver la vie par une ruse. Juda propose de le vendre plutôt que de le laisser mourir dans la fosse. Les deux héros du sinistre drame de Sichem, Siméon et Lévi, paraissent avoir été, ici encore, les principaux coupables. Mais Ruben et Juda eux-mêmes, que leur conscience retenait encore, se rendent complices du crime. Le premier, l'aîné de tous, eût dû intervenir tout autrement qu'il ne fit. « Ne versez pas de sang; jetez-le dans cette citerne qui est au désert. » C'était faire une concession et donner à croire qu'il voulait simplement le faire disparaître d'une manière

moins cruelle. De peur de s'aliéner ses frères, il cherche un terme moyen, au lieu de leur résister hardiment et d'exposer au besoin sa vie pour empêcher le crime. Ce n'est pas un vrai zèle, ce n'est pas la crainte de Dieu qui le guide, c'est la prudence charnelle et la crainte des hommes. Aussi portera-t-il avec eux la responsabilité de cet acte. Ruben et Juda durent, plus tard, par une juste dispensation de Dieu, passer par les mêmes angoisses que les instigateurs du crime. — Il ne suffit pas, pour nous mettre à couvert, que nous ne rapinions pas avec les loups, il faut aussi ne pas hurler avec eux. Aux premiers siècles, il y avait à Rome des chrétiens pusillanimes qui ne voulaient pas sacrifier aux idoles, mais qui, pour échapper au martyre, donnaient de l'argent aux autorités et se procuraient de fausses attestations, portant qu'ils avaient sacrifié. On les envisageait avec raison comme des traîtres (*traditores*), et on les excluait de l'Eglise. Il est impossible d'être fidèle dans le service de Christ, si l'on se laisse diriger par la crainte des hommes; il faut qu'elle disparaisse devant la crainte de Dieu; sinon nous ne pouvons lui plaire (Gal. I, 10).

IV. Jacob déchire ses vêtements, se revêt de sac et mène longtemps deuil sur Joseph. En vain ses fils et ses filles cherchent à le consoler. Il dit: « C'est en pleurant que je descendrai vers mon fils au séjour des morts. » Quel père fut jamais plus frappé que lui? Job seul peut lui être comparé. Plus belles avaient été ses espérances, plus dure est l'épreuve. Où sont les anges qui devaient le protéger, lui et les siens? Nul messager céleste n'a averti Joseph lorsqu'il se rendait auprès de ses frères; nul ange n'a paru pour le tirer de la fosse: il a dû se sentir abandonné de Dieu, et Jacob doit croire que Dieu lui a retiré sa grâce et l'a rejeté. Ce n'est pas seulement son fils chéri qui lui est pris, ce sont les

promesses de Dieu qui lui sont ravies! Car si ce n'est pas Joséph — lui en qui la présence de l'Esprit de Dieu était sensible — qui doit être béni, lequel serait-ce de ses autres fils? Les songes du jeune homme n'étaient-ils pas un rayon d'espérance qui lui présageait une haute destinée? Ce rayon s'est évanoui dans la nuit profonde qui enveloppe le patriarche.

Nous savons, nous, que Joseph devait être un jour le bienfaiteur de sa famille, et que la joie de le revoir devait être accordée à son vieux père. Mais qui pouvait alors imaginer rien de pareil? Treize ans vont s'écouler sans que ni Jacob, ni ses enfants, aient le moindre soupçon de ce que Dieu leur prépare. Telles sont les voies de Dieu : obscures, mystérieuses, inexplicables, non pour le rester toujours, mais pour aboutir enfin à la pleine lumière et faire éclater sa sagesse d'autant plus glorieusement (Rom. xi, 33, 34).

Les songes de Joseph étaient une prophétie, qui n'avait échappé ni à Jacob, ni à ses fils. « Voici le songeur qui vient, disent les frères de Joseph; tuons-le, et nous verrons ce que deviendront ses songes! » Leur pensée est de mettre à néant ces prophéties et d'empêcher les desseins de Dieu de s'accomplir. Mais ils n'y réussissent pas. Leur mauvaise action contribue bien plutôt à les réaliser; ils n'anéantissent pas le plan de Dieu, ils l'accomplissent. Cela ne les excuse pas; mais par là Dieu, le Dieu « admirable en conseil, magnifique en moyens, » est glorifié.

XLVIII

JOSEPH, TYPE DE JÉSUS-CHRIST

(Actes VII, 9-14.)

L'histoire de Joseph, depuis le jour où il fut vendu par ses frères jusqu'à celui où, devenu le premier personnage de l'Egypte, il fit venir sa famille auprès de lui, est émouvante entre toutes. Quelles profondeurs de souffrance, quelles délivrances merveilleuses et quelles pures joies réunies dans la vie d'un seul homme! Mais cette histoire paraît plus étonnante encore, quand on la considère à la lumière du Nouveau Testament et qu'on la compare avec celle du Sauveur. A chaque pas éclate une ressemblance nouvelle entre Joseph et Jésus. Etienne, rendant témoignage devant le Sanhédrin, rappelle aux Juifs l'histoire de Joseph et leur fait remarquer comment lui aussi a été rejeté par ses propres frères, mais ensuite relevé par Dieu lui-même. Poursuivons sa pensée en envisageant Joseph comme type de notre Sauveur.

I. « Les patriarches, dit Etienne, jaloux de Joseph, le vendirent pour l'Egypte. » Ils étaient jaloux parce qu'il blâmait leur conduite, qu'il était le préféré de son père, et qu'il leur avait annoncé sa grandeur future. — Les Juifs aussi sont

pleins d'envie et de haine contre Jésus. Pilate sait bien qu'ils le lui ont livré « par envie. » Leur inimitié a trois causes : il leur a dévoilé sans ménagements leurs fautes ; toute sa vie révèle en lui le Fils bien-aimé et préféré du Père céleste ; il leur a annoncé sa gloire future de Chef du royaume des cieux.

Les fils de Jacob en veulent à la vie de leur frère ; mais, n'osant le tuer, ils le vendent à des païens. — Les Juifs font de même avec Jésus. Ils cherchent à le faire mourir, mais ils n'exécutent pas eux-mêmes le meurtre. Comme Joseph, Jésus est vendu pour quelques pièces d'argent et livré aux païens par ses frères.

Joseph, innocent, est accusé et mis en prison par les païens. Nul ne prend sa défense, et il subit en silence le sort qui le frappe. Dans son abaissement, il se trouve entre deux condamnés, et il annonce à l'un sa libération, à l'autre sa mort. — Jésus, livré aux Gentils, injustement accusé, condamné par un juge païen, ne trouve point de défenseur, et souffre comme une brebis muette. Il a deux compagnons de supplice, et il promet à l'un le paradis, tandis qu'il laisse mourir l'autre dans son impénitence.

« Dieu fut avec Joseph, et il le délivra de toutes ses peines, » dit Etienne. Après trois ans, il est tiré de la prison et de l'oubli ; purifié par l'épreuve, il obtient des honneurs royaux ; Pharaon seul est plus que lui en Egypte. Il devient le sauveur de ce pays païen ; c'est à lui que le roi ordonne de s'adresser, et chacun doit plier le genou devant lui. — Christ, après trois jours passés dans l'obscurité de la mort, ressuscite, entre dans la lumière de la vie éternelle, est couronné de gloire et d'honneur ; Dieu l'établit Chef de l'Eglise et lui soumet toutes les créatures ; il trône à la droite du Père et ne cesse pas cependant, comme homme, de lui être subordonné. Il est, dit l'apôtre (1 Tim. III, 16), « prêché aux

Gentils, cru dans le monde, » reconnu parmi les païens pour le Rédempteur; c'est à lui que Dieu adresse quiconque veut être sauvé, et le jour viendra où devant lui tous les genoux se ploieront et où toute langue confessera qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père!

« Il survint une famine; et la détresse était grande. » Poussés par la nécessité, les frères de Joseph se rendent en Egypte. Pendant un temps ils ne reconnaissent pas leur frère, maintenant si haut placé, tandis que lui les reconnaît. Enfin, il se fait connaître et leur pardonne leur crime. Il fait venir toute sa famille et lui assigne un fertile territoire en Goscen. — Ces derniers traits du type, sur lesquels Etienne insiste spécialement, nous font pressentir des événements qui appartiennent encore à l'avenir. Les frères de Joseph, les Juifs, souffrent déjà de la disette spirituelle; mais il faut qu'elle devienne plus pressante encore; la grande tribulation, annoncée par le Seigneur dans l'Evangile et dans l'Apocalypse, frappera tout particulièrement le peuple juif. C'est cette affliction qui les amènera à Jésus-Christ, qu'il méconnaissent encore. Quand leur détresse sera à son comble, il se révèlera à eux; et lorsqu'ils auront reconnu leur faute, il leur fera grâce et les assurera de son amour. Il n'aura pas honte des siens; il les rétablira comme peuple de Dieu, les réunira autour de lui, et leur assignera l'héritage que Dieu a, de tout temps, promis à leurs pères.

II. En face de cette merveilleuse conformité de la vie de Joseph et de celle de Jésus, on peut affirmer que, s'il y a quelque part dans l'Ecriture un type de Christ, c'est bien ici. D'autres, sans doute, sont aussi des types du Sauveur: Adam, comme chef de l'humanité; Abel, par l'acceptation de son sacrifice et l'effusion de son sang innocent; Hénoc, par sa prophétie du jugement et par son enlèvement; Noé, lors-

qu'il bâtit l'arche — ce type de l'Eglise — pour sauver les siens ; Isaac, enfin, quand il porte lui-même le bois du sacrifice et se laisse lier et mettre à mort, pour obéir à son père. Mais le type ne ressort, en chacun d'eux, que sur un point ou sous un côté particulier. Dans la vie de Joseph, au contraire, ne se reflète pas seulement un côté de l'œuvre de Christ, mais d'abord l'état d'abaissement, puis l'état de gloire du Sauveur, dans leur ensemble et leurs détails. Comme l'Esprit de Christ a fait connaître à l'avance, par les paroles qu'il inspirait aux prophètes, les souffrances du Christ et la gloire dont elles seraient suivies, Dieu a voulu aussi, dans la vie de ce Joseph sur qui reposait son Esprit, annoncer par les faits les souffrances que le véritable Oint de Dieu devait traverser pour entrer dans sa gloire.

Chercher dans les écrits de l'ancienne alliance des types du Sauveur, n'est pas un simple jeu d'esprit. Comme le dit l'épître aux Hébreux (II, 10-12), il y a au-dessus de tous un même Dieu et Père; la même divine sagesse qui a fait du Fils unique notre parfait Sacrificateur et Roi, a conduit par des expériences toutes pareilles aux siennes et par là purifié et préparé pour une activité bénie les hommes de Dieu aux siècles passés. C'est la trace de cette éternelle sagesse que nous recherchons dans l'Ancien Testament. Chez les hommes de Dieu — Joseph, Moïse, David, Elie et tant d'autres — nous reconnaissons des précurseurs de Jésus-Christ, comme nous vénérons également dans les saints de la nouvelle alliance ses successeurs et ses imitateurs. Jésus est l'Oint par excellence, mais d'autres ont été oints avant lui. Son nom de « Christ » le signale comme celui en qui sont accomplis les types apparus dans les prophètes, les sacrificateurs et les rois. Nous aimons à le retrouver dans ces types; et quand nous le rencontrons dans l'Ancien Testament, nous nous

écrions comme l'épouse du Cantique : « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme ! » (Cant. III, 4).

Jésus enfant, grandissant à Nazareth ou assis aux pieds des docteurs, trouvait l'aliment et la joie de son âme dans les récits de l'Ancien Testament. Peu à peu se révéla à lui la volonté du Père et la nécessité pour lui de souffrir, et l'Esprit de Dieu rattacha cette révélation aux prophéties et aux types de l'Ecriture. Jésus se laissa rejeter des siens, livrer aux méchants; il prit la coupe que le Père lui tendait, « afin que l'Ecriture fût accomplie. » La Parole de Dieu le fortifia dans son agonie; il puisa dans ses œuvres anciennes et aussi dans l'exemple de Joseph le courage et la force d'offrir le grand sacrifice. Dans la souffrance de Joseph, il reconnut sa propre souffrance, et dans son élévation, qui fit de lui le bienfaiteur des païens et de toute la maison d'Israël, l'image de la position glorieuse que le Père lui réservait en récompense.

III. Etienne présente les souffrances et l'élévation de Joseph comme un témoignage contre les Juifs. Et quel événement de l'histoire sainte serait plus propre en effet à leur ouvrir les yeux sur ce qu'ils ont dans leur aveuglement fait à leur Sauveur et à leur Roi ? Jusqu'à ce jour ils se heurtent au scandale de la croix; ils ne peuvent comprendre un Messie souffrant et abandonné de Dieu. Mais Joseph n'a-t-il pas passé par là ? Il était cependant l'élu de Dieu, le futur sauveur des siens; c'est devant sa gerbe que celles de ses frères devaient un jour s'incliner, devant lui que le soleil, la lune et les étoiles devaient se prosterner.

L'une des principales pierres d'achoppement, pour les Juifs, c'est que l'Evangile abolit leurs priviléges en ouvrant aux Gentils les portes du royaume de Dieu. Mais qu'ils con-

sidèrent Joseph, sauvant d'abord un peuple païen, pendant que ses frères sont encore dans la peine, ne savent même pas ce qu'il est devenu, et le disent mort alors qu'il est vivant. Il en est de même à cette heure des Juifs; ils ne savent pas où Jésus est allé; ils le prétendent mort, et il est ressuscité, et il vit à la droite de Dieu ! Les frères de Joseph étaient tout près de lui et ne le reconnaissaient pas; Jésus n'est pas loin des Juifs; il se présente à eux dans l'Ecriture, mais ils ne le reconnaissent pas. Lui les connaît et les considère; son cœur les aime comme ses frères, et le temps viendra où il le leur montrera.

IV. L'histoire prophétique de Joseph est aussi un témoignage contre la chrétienté. En jouissant des bienfaits du Christ, nous avons oublié qu'il ne nous appartient pas à nous seuls, et que l'alliance de Dieu avec Israël n'est pas abolie pour toujours. Mais Joseph n'a pas renié ses frères. Bien qu'ils le méconnaissent, il éprouve pour eux une compassion particulière. Il les traite sévèrement, il ne répond pas à leurs prières, mais il a pitié d'eux. Christ a pour les Juifs les mêmes sentiments que saint Paul (Rom. XI, 28). Il n'a pas désespéré d'eux au moment où ils le rejetaient, et il leur réserve un meilleur avenir. Il les conserve miraculeusement, comme Joseph faisait vivre ses frères, qui recevaient de lui le blé dans la disette, sans savoir qui il était. Christ n'a pas oublié ce que Dieu a promis à leurs pères, qu'ils seraient une bénédiction pour toute la terre, un peuple saint, un royaume de prêtres. Ils posséderont Canaan et Jérusalem à toujours. Quand ils seraient dispersés aux bouts de la terre, la main de Dieu les en ramènera (Deut. XXX, 1-10). Tout cela est en rapport avec le retour de Christ. Ses dernières paroles au Sanhédrin ont été: « Vous verrez le Fils de l'homme assis à

la droite de Dieu et venant sur les nuées du ciel. » En quittant le temple, il avait dit aux Juifs : « Vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Matth. XXVI, 64 ; XXIII, 39). Il parlait du grand jour où, le voyant dans sa gloire, ils le reconnaîtront et le salueront comme leur Roi-Messie.

Auparavant, il faut qu'ils passent par la tribulation. Elle a commencé pour eux avec la ruine de Jérusalem, mais elle n'atteindra son apogée que dans les derniers temps ; l'Antéchrist ne persécutera pas seulement les chrétiens, mais aussi les Juifs fidèles, qui refuseront d'abandonner le Dieu de leurs pères et de se prosterner devant l'homme de péché. Mais au comble de leur détresse, Jésus-Christ se fera connaître à eux et interviendra pour les sauver par sa puissance glorieuse. C'est là le grand événement prédit par le prophète Zacharie (XII, 10 ; XIII, 1). Ce mystère est préfiguré dans la reconnaissance de Joseph et de ses frères, à laquelle nul étranger n'assista ; ce n'est que de loin que les gens de Pharaon furent témoins de ce qui se passait. Heureux, s'il nous est accordé de contempler, même de loin, ce qui se passera alors entre Christ et les Israélites. « Alors, dit Etienne, Pharaon sut quelle était l'origine de Joseph. » Les chrétiens de la gentilité, témoins de ce miracle d'amour, reconnaîtront — ce qu'ils ont si longtemps oublié, en paroles et en actes — que les Juifs sont dans un sens tout spécial le peuple de Dieu et les membres de la famille de Jésus-Christ.

Joseph assigne à sa famille d'agréables demeures en Goscen. Les Juifs convertis à Christ resteront en possession de la Terre-Sainte. Elle redeviendra un pays béni, où couleront le lait et le miel. La ville du grand roi et le temple de l'Éternel seront rebâtis, et de ce lieu les Juifs s'en iront accomplir leur mission et répandre, pendant le règne de mille ans.

e salut de Dieu chez les peuples païens qui resteront encore ur la terre.

Mais notre patrie, ce n'est pas la Jérusalem terrestre, c'est ı Jérusalem de là-haut. Là est le séjour que Jésus prépare ceux qui dès maintenant le reconnaissent, croient en lui, ivent pour lui et aiment son avénement.

XLIX

LES ÉPREUVES DE JOSEPH EN ÉGYPTE

(Chap. XXXIX.)

1. Emmené malgré ses larmes, Joseph fut vendu en Egypte sur le marché aux esclaves et devint ainsi la propriété d'un païen, dans un pays où il ne connaissait personne. Mais la bonté de Dieu, en bénissant ses travaux et en lui conciliant la bienveillance et la confiance de son maître, adoucit bientôt sa position. Il devint l'intendant de la maison et le chef de tous les domestiques. Il n'en demeurait pas moins esclave, et n'avait autour de lui que des étrangers. Bien qu'il pressentît quelle devait être la douleur de son père, il n'avait aucun moyen de lui envoyer un message. Il se trouvait parmi des gens qui n'adoraient point le Dieu de ses pères, loin des autels où Abraham, Isaac et Jacob lui offraient un culte de vérité. Son mal du pays dut être profond. L'abondance matérielle ne pouvait le consoler de la privation de biens supérieurs. Entouré d'exemples mauvais, il n'oublia pas les enseignements de son père, et, comme Daniel et ses compagnons à la cour de Nébucadnetsar, il demeura pur dans la maison de Potiphar et resta fidèle

au Dieu dans lequel il se confiait, et aux influences de son Esprit, qu'il avait déjà éprouvées dans son enfance.

Son exemple nous montre comment un esclave, un pauvre domestique, peut être en bénédiction à ses maîtres. Joseph apporte une bénédiction dans la maison de l'Egyptien, — non en se faisant valoir, en prétendant faire la leçon à son maître, mais par son travail fidèle, humble et paisible, en servant Dieu dans le secret et se tenant éloigné des souillures du monde.

II. Dieu permit que la femme de Potiphar fût pour lui l'occasion d'une terrible tentation. C'est un poison subtil que celui qu'elle lui offrait, c'est un charme redoutable que celui par lequel elle cherchait à le séduire. Comment triompha-t-il dans une épreuve où des milliers d'autres ont succombé? Il n'y a qu'une explication : Joseph se tenait ferme à Dieu et il veillait.

Il avait Dieu dans le cœur. « Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre l'Eternel? » Jour par jour, il marchait avec Dieu, comme ses pères; il s'attachait et regardait à lui comme s'il l'eût vu de ses yeux; le sentiment de la toute-présence du Dieu juste et saint ne le quittait pas. De là sa force à l'heure de la tentation. La pensée des suites terribles du péché, s'il eût été découvert, n'eût pas suffi à le garder. C'est en regardant à Dieu qu'il put écarter de son imagination les prestiges qui troublent l'esprit et paralysent la conscience. Il comprit que pécher, ce ne serait pas seulement se dégrader lui-même, trahir la confiance d'un bon maître, mais surtout outrager le Dieu vivant.

Nous sommes exposés à des incitations toutes pareilles, soit de la part des hommes, soit de la part de notre propre cœur; Dieu le permet, afin d'éprouver si nous lui appartenons. Il a gardé Joseph. Combien plus pouvons-nous comp-

ter sur le secours de sa grâce, nous qui regardons à Jésus en qui le péché est jugé et vaincu; nous qui avons l'exemple de Celui qui a été tenté, comme nous, en toutes choses, mais sans péché; nous qui avons plus que son exemple, sa victoire, devenue notre victoire; qui sommes en communion avec Christ, qui participons à sa mort et à sa résurrection! Dieu nous a incorporés à lui; notre vieil homme est crucifié avec lui; nous sommes ressuscités avec lui, comme des hommes nouveaux; nous avons part à sa vie, qui est plus puissante que le péché et la mort. Le mot de Joseph a donc acquis pour nous une portée et une force nouvelles. Comment ferais-je revivre ce que Dieu a condamné et enseveli dans le tombeau de Christ? Comment remettrais-je sur le trône le vieil homme que mon Sauveur a anéanti par ses souffrances et sa mort? Comment me séparerais-je de mon Dieu, pour choisir les choses qu'il hait et condamne à jamais? Si Christ nous a vivifiés, nous n'avons plus rien de commun avec les péchés, quels qu'ils soient, dans lesquels vit le monde. Marchons donc avec Christ, et, à l'heure de la tentation, dirigeons vers lui un regard de foi et d'amour, — vers lui qui, dans notre chair, a effacé notre faute, tué le péché, vaincu Satan lui-même.

Joseph n'a pas triomphé seulement par la confiance en Dieu, mais aussi par la vigilance et la prudence. Il évitait la présence de la femme de son maître comme celle d'un serpent. Il n'était point téméraire, il ne tentait pas Dieu; il fuyait le danger, il ne s'y exposait pas; il ne négligeait pas les précautions que la raison et l'expérience indiquent; il avait le sentiment délicat de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas, qualité bien rare et cependant bien nécessaire à la jeunesse pour sauvegarder son innocence et sa vertu. Il ne craignait pas de régler sa vie sur les conseils de la sagesse et ne connaissait pas cette indifférence, aujourd'hui si ordinaire, qui tolère, même dans des familles dont on attendrait

mieux, des habitudes domestiques pleines d'inconvenance et de péril. Sans doute, cette conduite prudente ne l'eût pas sauvé, s'il n'eût regardé à Dieu. Mais, d'autre part, la prière, la confiance en Dieu, à elles seules, ne l'auraient pas gardé, s'il n'eût agi avec prudence. La foi qui regarde à Dieu et la vigilance qui regarde autour de soi, doivent être unies : l'une ne suffit pas sans l'autre.

Joseph devait pressentir quelle inimitié ses refus allumeraient contre lui. Mais la crainte de Dieu l'emporta chez lui sur toute crainte humaine. Il aima mieux être haï et condamné des hommes, aimé et approuvé de Dieu, que d'avoir la faveur des hommes et d'être rejeté de Dieu. Il pratiqua d'avance l'exhortation de Jésus: « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps... Craignez Celui qui peut envoyer l'âme dans la géhenne » (Luc XII, 4, 5). Il fit ce à quoi tout chrétien s'est engagé envers son Sauveur : mourir plutôt que de pécher sciemment ; il abandonna sa robe, pour fuir le péché. Ainsi les martyrs ont livré leurs corps mortels pour sauver leurs âmes. Cette énergie doit être la nôtre, si nous voulons être reconnus du Seigneur au jour de sa venue.

La haine de la séductrice ne fut pas moins passionnée que n'avait été son amour. De peur d'être accusée, elle accusa elle-même, et, avec une habileté vraiment diabolique, elle sut choisir le meilleur moyen de perdre Joseph. Le monde ressemble à la femme de Potiphar : cherchant d'abord à gagner les enfants de Dieu par la flatterie, puis, s'ils lui résistent, se tournant contre eux avec une haine mortelle ; disons mieux : même alors qu'il flatte, ses lèvres distillent déjà un venin de vipère. C'est un charme enchanteur que celui dont s'entoure la séductrice ; mais, sous cet aspect, se cache sa vraie figure, une grimace diabolique. Salomon l'a bien décrite : « Ses paroles sont doucereuses, mais sa route mène chez les morts » (Prov. II, 16-18; V, 3-5).

Il en sera de tous ceux qui ne veulent pas marcher avec le monde comme de Joseph ; les mondains ne sont satisfaits que lorsqu'ils nous voient partager tous leurs plaisirs ; leur conscience est troublée quand ils nous voient nous abstenir de ce qu'ils envisagent comme les plus grands biens de la vie. Ne dissons-nous pas un mot de jugement ou de blâme sur ceux qui se livrent aux excès du plaisir,— la seule existence d'hommes qui y renoncent pour chercher quelque chose de meilleur, est un reproche qu'ils supportent malaisément. Quel meilleur moyen de mettre fin à ce trouble, que de nous amener à faire comme eux ! De là leurs invitations séduisantes à nous joindre au monde. Mais ne nous trompons pas sur leurs vrais sentiments. Si nous cédons, ils en jubileront, — mais en même temps ils nous mépriseront dans leurs cœurs pour notre inconstance et notre manque de caractère. Demeurons donc fermes, dans l'attente du jour où, par la grâce de Dieu, plus d'un, parmi ceux qui sont maintenant contre nous, nous bénira pour notre fermeté.

III. Joseph n'a personne pour le défendre contre une accusation injuste, pas même un juge à qui en appeler. Esclave, il est sous la puissance absolue de Potiphar ; celui-ci fera de lui ce qu'il voudra. Loin de son père et de son peuple, il n'a personne à qui se recommander, que le Juge invisible qui voit et entend tout. Il descend donc silencieusement dans la prison, précurseur de Celui qui, « lorsqu'on lui disait des injures, n'en rendait point, mais se remettait à Celui qui juge justement. » Quand la haine du monde, parfois endormie, se réveille contre les confesseurs du Christ, le même sort leur est réservé. Satan n'est jamais à court d'accusations contre l'Eglise de Jésus, et il est rare que celle-ci obtienne sa justificatien de juges humains. Il faut donc qu'elle apprenne à compter sur un autre Juge, et qu'elle prouve

qu'elle croit en lui, en n'essayant jamais de se venger de l'injustice.

La captivité de Joseph fut d'abord très-dure. Le Psaume CV la décrit : « On lui serra les pieds dans des ceps, il fut mis aux fers » (v. 18, 19). Traité comme un grand criminel, il se sentait seul et délaissé dans son obscur cachot, et s'il avait quelque société, ce ne pouvait être que celle des malfaiteurs. Il ne nous est pas dit quelles prières il fit de là monter vers Dieu. Sans doute elles ressemblaient aux plaintes de David dans ses Psaumes d'affliction. Si ces prières, où il répandait son cœur devant Dieu et luttait du sein de l'angoisse pour obtenir lumière et force, nous avaient été conservées, nous y reconnaîtrions certainement un prélude des souffrances de Jésus, dont Joseph a pour ainsi dire porté à l'avance la croix. Le fruit de ces souffrances fut doux. « On le mit aux fers, dit le Psaume, jusqu'au temps où arriva ce qu'il avait annoncé, et où la Parole de l'Eternel l'éprouva. » Ce fut comme une visite de la grâce. L'amour de Dieu se répandit dans son cœur troublé; la sagesse éternelle l'éclaira et lui parla un langage plein d'une force divine; une paix surnaturelle remplit son âme, et il se sentit purifié et vivifié. Paul et Silas, dans la prison de Philippes, font une expérience semblable par la puissance de l'Esprit de Christ en eux (Act. XVI, 23-25). Ce même Esprit était avec Joseph dans la prison. La sainte influence qui l'avait déjà pénétré dans son enfance, se faisait sentir avec plus de force et d'intimité encore qu'auparavant. Nous ne sachions pas que Joseph ait prophétisé dans la maison de Potiphar; il reçoit maintenant l'Esprit de révélation, qui bientôt le rendra capable d'expliquer les choses cachées et d'annoncer l'avenir.

En versant du baume sur son cœur blessé, la faveur divine vint adoucir aussi sa situation extérieure. « L'Eternel lui fit trouver grâce devant le chef de la prison. » Celui-ci

lui ôta les fers et les ceps et lui confia la surveillance des autres prisonniers. Comme dans la maison de Potiphar, la bénédiction divine l'accompagnait à chaque pas dans son service; mais ce n'était ici que le prélude d'une activité plus haute, par laquelle il devait être le bienfaiteur de tout un peuple.

Joseph a donc été préparé à devenir un prophète de l'Eternel et un distributeur de ses bienfaits, d'un côté par la conservation de son innocence, de l'autre par les amères souffrances qu'il eut à subir. C'est là la double école où Dieu forme ses enfants pour en faire les porteurs de sa grâce et de sa gloire. C'est une grande chose que d'avoir fui les convoitises de la jeunesse et résisté aux tentations terribles des années les plus critiques; une adolescence pure est un bien inestimable et la préparation à une activité bénie dans le règne de Dieu. Heureux celui qui, dès l'enfance, est demeuré dans la grâce du baptême! L'histoire de l'Eglise montre ce que Dieu peut faire de tels hommes pour le salut de beaucoup. Mais ce n'est pas assez. Pour que la préparation soit complète, la souffrance, l'opprobre, l'isolement, ne sont pas moins nécessaires. Ainsi seulement s'achève la purification. Comment y échapperions-nous, quand cela n'a été épargné à aucun serviteur de Dieu, quand le Fils de Dieu lui-même n'est pas parvenu autrement à la perfection! Ce n'est pas en vue de notre salut personnel seulement que Dieu nous purifie ainsi, c'est pour nous mettre en état de servir nos frères, car telle est notre mission. Mais le peu qu'il nous est donné de faire pour eux en cette vie n'est qu'un commencement d'activité, comparable aux travaux de Joseph dans la maison de Potiphar ou dans la prison où il était encore prisonnier lui-même. Aux enfants de Dieu, comme à Joseph, est réservée une activité plus glorieuse, dans le futur royaume des cieux. Ce n'est pas seulement leur souvenir qui demeure en

bénédiction après leur mort ; c'est eux-mêmes qui, se relevant de la poussière, reparaîtront avec Christ pour entreprendre, comme sacrificateurs et rois, une activité toute nouvelle ! Alors leur préparation aura atteint son but ; alors il sera manifeste que ce n'est pas pour rien que nous aurons lutté contre les tentations de cette vie et que nous aurons été mis à l'école de la souffrance. L'œuvre moins grande à laquelle nous sommes appelés maintenant, est nécessaire pour donner la mesure de notre fidélité ; elle l'est aussi parce qu'en elle est la semence de notre moisson future !

L

PATIENCE ET ÉLÉVATION DE JOSEPH

(XL-XLI, 16.)

Un livre apocryphe décrit les expériences de Joseph dans ces belles paroles : « La Sagesse n'abandonna pas le juste vendu; elle le garda du péché; elle descendit avec lui dans la prison et ne l'abandonna pas dans les fers, jusqu'à ce qu'elle lui eût apporté le sceptre de la royauté et la domination sur ceux qui lui avaient fait violence, qu'elle eût convaincu de mensonge ceux qui l'avaient blâmé et qu'elle lui eût donné une gloire éternelle » (Sapience de Salomon x, 13, 14).

I. Joseph n'était plus enchaîné, mais il n'était pas libre. Sa tâche était de servir les autres prisonniers qui étaient aux fers; il s'acquittait de ce devoir avec douceur, humilité et fidélité. « Il est bon d'attendre en silence la délivrance de l'Eternel; il est bon à l'homme de porter le joug dans sa jeunesse. Qu'il s'asseye à l'écart et garde le silence....; peut-être y aura-t-il de l'espoir ! » (Lam. III, 26-29). Joseph avait conservé la pureté du cœur et de la conscience dans les plus périlleuses tentations de la jeunesse ; il était préparé par là à

devenir l'instrument de l'Esprit de Dieu. Il acheva de s'y préparer pendant sa longue détention en portant la croix qui lui était imposée et en s'exerçant à l'humilité et à la patience.

Ce fut quand l'échanson et le panetier du roi d'Egypte lui ouvrirent leur cœur, que se révéla à une plus haute puissance ce don prophétique qui s'était déjà fait remarquer chez lui dans son enfance. Dieu lui donna de pouvoir interpréter les songes. La fidélité du jeune Daniel est récompensée de la même manière. Il n'appartient pas à la sagacité ou à l'imagination de l'homme d'interpréter des visions, des songes, des prophéties que Dieu lui donne. Ce sont des mystères dont l'Esprit de Dieu seul, qui en est l'auteur, peut donner la vraie explication. Joseph le reconnaît : « C'est de Dieu que vient l'interprétation. » Il ne s'attribue rien à lui-même, il donne toute gloire à Dieu. Cette humilité est le signe que l'Esprit qui agissait en lui était bien celui de Dieu. Quand à l'illumination surnaturelle se joignent chez un homme des pensées d'orgueil, on peut être sûr que ces révélations, si étonnantes soient-elles, ne viennent pas de Dieu. La lumière qui enfle l'homme, a beau être brillante, c'est un prestige de Satan qui se déguise en ange de lumière, un reflet de l'enfer et non du ciel. La marque de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il humilie et détruit toute complaisance de l'homme en lui-même. Nous devons demander des dons spirituels, en vue de nos frères, afin de les servir, et du Seigneur, que nous voulons glorifier. De peur de nous égarer en cela, retenons que la vraie voie pour acquérir ces dons, c'est celle de l'amour humble et patient. Avant tout, sachons que nous ne sommes rien ; rappelons-nous combien il nous a été pardonné, et qu'il n'y a rien de bon en nous : Jésus seul est notre sagesse et notre justice.

Joseph annonce le décret de Dieu aux deux prisonniers. Dans ce jeune homme pauvre, condamné, délaissé, se révèle

un prophète, un confident des desseins de Dieu. L'Esprit de gloire, qui est l'Esprit de Dieu, repose sur lui dans son affliction. Une dignité cachée éclate soudain sur le front du prisonnier. Toutes pareilles sont les voies de la Providence à l'égard du Fils de Dieu, du Seigneur de gloire. Sur la croix, il avait deux condamnés, deux pécheurs, à sa droite et à sa gauche, l'un pénitent, l'autre impénitent, — représentant ainsi les deux moitiés de l'humanité. Sa croix est le symbole de son élévation au-dessus de la terre, et sa parole au brigand converti, la marque que le Père lui a remis le jugement : c'est ainsi que, dans son plus profond abaissement, il se révèle comme le Roi et le Juge du monde.

Une nouvelle école de patience commence pour Joseph. Il avait trouvé un ami dans le grand échanson, qui avait vu s'accomplir en sa faveur la prédiction de Joseph. Sans doute cet homme voudra lui témoigner sa reconnaissance et se souviendra de lui, comme il le lui a demandé (v. 14, 15)! Mais les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et Joseph attend vainement. Souffrance amère pour lui! Le voilà comme enseveli, abandonné de tous! Mais la sagesse divine est avec lui et lui apprend à s'attendre au Dieu vivant. Les Psaumes nous montrent par quelles luttes, spirituelles et corporelles tout ensemble, ont passé les justes des temps anciens. Joseph a connu ces luttes, et des soupirs comme ceux-ci : « Pourquoi me caches-tu ta face et oublies-tu mon affliction ?... Si je suis couché dans les ténèbres, l'Eternel m'éclairera ! » (Michée VII, 8), sont aussi montés de son cœur. Cette épreuve, dans laquelle il n'avait plus rien à attendre des hommes, dura deux ans encore. La patience de Joseph tint bon jusqu'au bout, et ce ne fut pas en vain. Le Dieu vivant l'exauça tardivement ; sa réponse n'en fut que plus admirable.

II. Dieu secourt son serviteur d'une manière tout à fait imprévue : il parle à Pharaon par des songes, que personne ne sait expliquer ; il réveille par là la conscience de l'échanson, et il incline le cœur du monarque. « Alors le roi envoya et le fit délier ; le dominateur des peuples le délivra. Il l'établit seigneur sur sa maison et gouverneur de tous ses biens, afin qu'il pût, à son gré, enchaîner ses princes et qu'il enseignât la sagesse à ses anciens » (Ps. cv, 20-22). Tout ce que Joseph osait demander à Dieu, c'était de lui rendre sa liberté, de faire éclater son innocence et de lui permettre de revoir son père, s'il vivait encore. Mais il fait pour lui au-delà de tout ce qu'il eût pu penser : Joseph ne sera pas seulement libre, comme un malfaiteur qu'on relâche ; il sera le bienfaiteur et le père de l'Egypte ; il ne reverra pas seulement son père, il le rendra heureux, il verra ses frères repentants, et il goûtera la plus grande joie que puisse éprouver un serviteur de Dieu, celle de combler de bienfaits ceux qui l'ont haï, méprisé, persécuté, et de convertir ainsi leurs cœurs à Dieu. Le changement de sa position, lorsque le chef de la prison lui en eut remis la surveillance, n'avait été qu'un exaucement provisoire. Maintenant c'est l'exaucement définitif !

C'est ainsi que le Tout-Puissant répond aux siens. C'est ainsi qu'il exauce son propre Fils, lorsqu'il crie à lui avec larmes à Gethsémané. La force que lui apporte l'ange n'est qu'un gage et une faible partie de l'exaucement. La vraie réponse du Ciel, c'est la gloire du Père, qui, au matin de Pâques, le visite dans son tombeau et l'affranchit des liens de la mort par la puissance d'une vie indissoluble ; c'est la joie ineffable qui le pénètre ; c'est son élévation à la droite du Père, comme Chef de l'Eglise et héritier de toutes choses.

Tous les exaucements que nous expérimentons ici-bas, ne sont que des délivrances provisoires et imparfaites. Le véritable exaucement est encore à venir ; il est comparable à

l'élévation de Joseph sortant de sa prison. Nous gémissons ici dans la captivité (2 Cor. v, 4). Le Consolateur, sans doute, est avec nous ; mais nous ne connaissons pas encore la glorieuse liberté des enfants de Dieu; ce que nous serons n'a pas été manifesté ; nous soupirons après cette manifestation (2 Cor. v, 1, 2). La délivrance de tout mal, la transformation de notre être à l'image du Christ glorifié, notre réunion avec les saints de Dieu, — tout cela dépassera ce que nous sommes capables de pressentir ; mais une chose plus grande encore nous est réservée : c'est de voir le Seigneur lui-même. Ce n'est pas seulement la pleine liberté qui est la part des enfants de Dieu ; le cantique des rachetés célèbre autre chose encore : « Tu nous as rachetés à Dieu par ton sang, et tu nous as faits rois et sacrificateurs à notre Dieu ! » (Apoc. v, 9, 10). Dominateurs et distributeurs des biens de Dieu dans son royaume céleste, purs, parfaits adorateurs de Dieu, — tels seront ceux qui auront suivi le Seigneur dans ses souffrances et persévéré avec lui dans ses épreuves. Joseph a été béni, car il avait connu un avant-goût des souffrances de Christ ; une bénédiction plus haute attend ceux qui auront participé aux souffrances de l'Agneau et qui l'auront suivi partout. Joseph en prison ne pouvait avoir l'idée de ce qui allait lui advenir sous peu ; nous ne pouvons nous représenter ce que sera ce jour de la manifestation des enfants de Dieu ; notre intelligence est trop faible pour le comprendre. Par la foi seulement et par le Saint-Esprit nous l'attendons, mais notre cœur est trop pauvre pour se faire une idée vraie de ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

La souffrance a bien réellement purifié Joseph. Ce qui le prouve, c'est qu'il reste humble dans son élévation. Quand ses frères et son père arrivent, appauvris, il n'a pas honte d'eux, lui, le premier après Pharaon. La plus redoutable épreuve pour notre cœur, ce sont les jours heureux. « Les temps de

repos sont la plus dangereuse des persécutions pour les croyants, » a dit Origène. Plus d'un, qui avait triomphé de la souffrance, est tombé, quand la prospérité est revenue. David affligé demeure fidèle ; David roi succombe. Il n'en est pas ainsi de Joseph. Maître de l'Egypte, il ne devient pas orgueilleux, il se souvient de son Dieu ; son cœur n'est point ingrat, oublieux ; en lui l'œuvre de la grâce a réussi.

« Quand les richesses abonderont, n'y mettez pas votre cœur. » Il est plus facile de répéter cette parole que de la pratiquer. La séduction de la richesse est subtile et difficile à surmonter. Il faut beaucoup veiller pour empêcher les épines de croître et d'étouffer la semence. Mammon prend, sans qu'on y songe, la place d'un Dieu, et l'on devient l'esclave des trois plus affreuses idoles de ce monde : convoitise des yeux, convoitise de la chair, orgueil de la vie. Nous ne connaissons pas notre propre cœur ; nous ne savons pas si, riches, nous pourrions supporter la prospérité, si nous serions reconnaissants et n'oublierions point Dieu. Le cœur de l'homme est trompeur ; nul ne le peut sonder, nul le purifier, que le Seigneur seul. Mais lui peut le faire, et il faut compter sur lui. Nous venons de voir ce qu'il a fait en Joseph. La sagesse d'en-haut était descendue avec lui dans la prison ; elle l'accompagna à sa sortie ; elle ne cessa pas non plus de le garder aux jours de sa prospérité.

LI

LES SONGES DE PHARAON

(XLI, 17-57.)

I. Les songes de Pharaon, qu'aucun devin n'avait pu expliquer, s'accomplirent comme Joseph l'avait annoncé, et les conseils qu'il avait donnés se signalèrent dans les sept années de disette comme ceux de la vraie sagesse.

L'Eternel avait décidé dans sa justice de frapper par la famine l'Egypte et tous les pays voisins. Mais sa bonté envoie d'abord sept années d'abondance, afin que la plaie ne soit pas excessive, et elle annonce tout cela avant de l'exécuter; car il veut, lui, « le Sauveur de tous les hommes et principalement des fidèles » (1 Tim. IV, 10), conserver la vie à un grand peuple. Il s'adresse à l'Egypte en la personne de son roi. Un prince est le chef et le représentant de son peuple devant Dieu; il doit en être le bienfaiteur, et il rendra compte au Juge suprême s'il ne fait pas tout pour procurer le bien de ses sujets. Le bonheur et le malheur d'un pays sont jusqu'à un certain point entre les mains de son roi : il n'y a pas de bénédiction plus grande pour un peuple, qu'un chef d'Etat juste, éclairé, bienveillant ; pas de plaie plus funeste qu'un prince léger ou ambitieux. C'est à cause de cette

nfluence immense qu'ils exercent et de la responsabilité si grave qui s'y attache, que Dieu s'occupe spécialement des princes. Il donne à Pharaon, au moment opportun, cette révélation qui sera si utile à tout son peuple, et en lui envoyant des songes, il lui envoie aussi Joseph, qui seul peut les expliquer.

Il en est de Pharaon comme de Nébucadnetsar, quand il a assisté en songe à la chute des empires de ce monde, et qu'il est sous l'impression saisissante de la vision, mais plongé dans l'obscurité et ne sachant que faire pour échapper à la catastrophe qu'il pressent (Dan. II, 3-5). Les souverains de ce monde ont parfois de nos jours encore des pressentiments analogues. Les signes des temps les frappent davantage que l'homme du commun peuple; ils ont de vagues pressentiments de catastrophes, de jugements qui s'approchent. Mais où trouver lumière et directions? Ils sont dans la situation de Pharaon et de Nébucadnetsar: « J'ai eu un songe, et il n'y a personne qui puisse me l'expliquer. » Les sages de l'Egypte et les devins de la Chaldée sont là, mais ils ne savent que dire. Dieu ne donnera-t-il pas à notre temps des hommes éclairés de sa lumière, des Joseph, des Daniel? — Son témoignage s'est fait entendre aux chefs de la chrétienté; en même temps que le jugement imminent, il leur annonce le dessein de sa miséricorde: si la grande tribulation se prépare, le salut est aussi tout proche.

II. Dieu enseigne, par Joseph, à Pharaon et à son peuple, à profiter des années de prospérité pour faire des approvisionnements. Le Créateur a voulu que, dans notre vie comme dans celle de la nature, les époques d'abondance alternent avec celles de stérilité. La créature destituée d'intelligence elle-même a reçu l'instinct nécessaire à sa conservation. La cigogne et la grue connaissent leurs saisons, et quand vien-

nent les froides journées de l'automne, elles fuient bien loin, vers des climats plus chauds. Seul l'homme est assez imprévoyant pour mériter l'exhortation du sage : « Va, paresseux, vers la fourmi ; considère ses voies, et deviens sage... » (Prov. vi, 6-11).

La même alternance se produit en ce qui concerne les biens spirituels et célestes. Il y a des époques où Dieu les donne en abondance — le temps de Jésus et des apôtres, par exemple; c'était pour l'ancien peuple de Dieu le moment de sa visitation. La Parole de la vérité était largement annoncée; l'amour de Dieu brillait comme un soleil bienfaisant; le Saint-Esprit descendait du ciel comme une douce pluie; dans l'Eglise de Christ croissaient, comme dans un jardin de Dieu, les plus précieux fruits de l'Esprit. Mais Israël n'y prit pas garde et ne voulut pas croire que, selon la prophétie de Jésus, des jours d'affliction et de disette spirituelle allaient venir pour lui ; il méconnut le temps où il était visité, et ne sut pas amasser des provisions pendant les bonnes années. Voilà pourquoi il est aujourd'hui dans l'indigence.

L'Eglise fait les mêmes expériences : pour elle aussi il y a des temps où les biens spirituels abondent, et des temps où Dieu envoie la famine, où sa Parole est rare, et où la prophétie manque, comme aux jours du sacrificateur Eli (1 Sam. iii, 1). Lorsque le type de l'élévation de Joseph se réalisa en Jésus, et que, monté à la droite du Père, il devint le Sauveur des Gentils, le premier fruit de son activité céleste fut une époque de grâces extraordinaires pour les peuples païens. C'étaient pour eux les sept années d'abondance. Mais elles firent bientôt place à des temps de disette spirituelle.

Il en est de même enfin dans la vie des individus. Il y a des temps où le chrétien entend distinctement la voix du bon Berger, qui heurte à sa porte, où la Parole de Dieu lui est

abondamment annoncée. Mais telle est sa folie et son indifférence, que — plus insensé que les créatures destituées de raison, pareil aux vierges folles qui croient avoir assez d'huile et n'en achètent pas pendant qu'il est temps de le faire, pour n'y songer que lorsqu'il est trop tard — il néglige d'amasser des trésors spirituels en vue des temps de disette et de sécheresse.

III. Ces enseignements s'adressent tout particulièrement à notre temps. Que devons-nous attendre, d'après les révélations de Dieu, sinon la grande tribulation où se réuniront la détresse matérielle et une misère spirituelle profonde et universelle? Au temps d'Elie, le ciel fut fermé sur la Terre-Sainte pendant trois ans et six mois. C'est un type du temps — dont le chapitre XIII de l'Apocalypse nous déroule l'effrayant tableau — où l'Antéchrist régnera sur la terre, où le fleuve de grâce qui coule encore aujourd'hui sera tari, où toutes les institutions chrétiennes qui existent maintenant auront disparu et où la tyrannie de l'homme de péché rendra impossible la prédication de l'Evangile et la distribution des sacrements. Alors, la prophétie de Joseph (v. 30, 31) s'accomplira de nouveau. Mais, grâce à Dieu, sa bonté fait, comme au temps de Joseph, précéder la disette d'une époque d'abondance et de bénédictions. Les sources de la grâce, auxquelles alors on s'adressera en vain, nous sont largement ouvertes. Des biens spirituels inconnus aux générations précédentes s'offrent à nous. La semence germe, la rosée du ciel descend ; le soleil de la grâce luit radieux, mais sans consumer; pareil au fleuve qui donne à la terre des Pharaons sa merveilleuse fécondité, et d'où montent les sept vaches grasses, symbole de l'abondance, le fleuve de la vie spirituelle coule largement dans l'Eglise par l'effusion du Saint-Esprit.

Une leçon de sagesse ne ressort-elle pas de tout cela pour nous : recueillir des forces spirituelles, recevoir et garder dans un cœur honnête et bon la Parole de vérité, la grâce renfermée dans les sacrements ? Qui n'a faim du pain de vie et soif de la coupe du salut ? Qui regrette le temps consacré à la prière et à l'adoration ? Qui ne veut s'appliquer à sanctifier le jour du Seigneur, donné pour être employé à l'acquisition des biens célestes ? Combien qui ne songent pas à amasser, parce qu'ils ne reconnaissent pas le temps de leur visitation et ne pressentent pas la disette qui les attend ! Il faut plaindre leur folie; mais ce serait de notre part une folie plus grande encore — plus que de la folie, un crime — si, éclairés à cet égard, nous laissions frivolement passer les années de grâce, sans amasser et conserver ce que nous aurons amassé. Dès que l'homme a du superflu, il est tenté de dédaigner, d'abuser et de dissiper. Le Seigneur s'indigne contre ces brebis repues qui foulent aux pieds la pâture et troublent les eaux limpides (Ezéch. XXXIV, 18). Il n'envoie pas pour rien les années d'abondance. Quand celles de la disette seront là, nul ne se repentira d'avoir amassé; mais ceux-là se repentiront, qui ne l'auront pas fait !

Lorsqu'éclata la famine, Joseph eut non seulement de quoi suffire pour lui et les siens, mais de quoi venir en aide à un grand peuple. Nous n'amassons pas seulement pour nous, mais pour d'autres que nous ne connaissons pas. Dieu prépare ses serviteurs, pour qu'ils distribuent, aux temps de la disette, l'aliment aux affamés. Il est doux d'appartenir au nombre de ceux qui auront le privilége de faire part des dons du Seigneur, alors que le reste du monde sera près de périr de misère.

Jetons encore un regard sur Joseph dans la haute situation que Pharaon lui assigne (v. 37-46).[26] Il fut admis, semble-t-il, dans la caste des prêtres égyptiens ; mais dans cette position

nouvelle il sut garder son innocence. Sans doute, le paganisme régnait en Egypte ; Joseph sut néanmoins continuer à servir Dieu et demeurer irréprochable. La vieille religion primitive, pareille à un arbre recouvert de mousse et de plantes grimpantes, n'avait pas entièrement disparu. Quoique membre du sacerdoce égyptien, Joseph pouvait encore confesser l'Eternel. Il n'oublia pas, aux jours de sa prospérité, le Dieu de ses pères, qui l'avait si merveilleusement conduit dès son enfance et délivré de toutes ses afflictions. C'est ce que prouvent les paroles d'actions de grâce qu'il prononça en donnant leurs noms à ses deux fils : « Dieu m'a fait oublier toutes mes peines, — Dieu m'a fait fructifier au pays de mon affliction ! »

LII

LA SÉVÉRITÉ DE JOSEPH ENVERS SES FRÈRES

(Chap. XLII.)

La conduite de Joseph est, au premier coup d'œil, incompréhensible. Libre et haut placé, il aurait pu facilement informer son père qu'il était vivant. Mais il laisse passer les sept années de prospérité qui suivirent son élévation ; et lorsqu'enfin ses frères viennent en Egypte, il les traite durement, retient Siméon prisonnier, les renvoie sans se faire connaître, et exige qu'on lui amène Benjamin. Il cause ainsi de nouvelles inquiétudes à son vieux père, qui s'écrie : « Vous me privez d'enfants ! Joseph n'est plus, Siméon n'est plus, et vous voulez emmener Benjamin ! Tout cela est fait contre moi. » Ce n'est assurément pas par indifférence envers son père ou pour se venger de ses frères que Joseph en agit ainsi. Certes, il aimait son père, et pendant qu'il montrait à ses frères un visage sévère, son cœur était secrètement ému de pitié pour eux ; il comprenait leurs discours, leur repentir le touchait, et il se détournait pour pleurer. Il y a donc ici une énigme. Mais, en y réfléchissant, nous en trouverons la solution. Celui qui autrefois avait envoyé à Joseph des songes prophétiques, le conduit en tout ceci par son Esprit et le di-

rige dans la voie où doivent se réaliser ses desseins. Et nous pouvons discerner quelque chose des plans de cette divine sagesse.

I. Les songes de son enfance avaient dû revenir à la mémoire de Joseph, lorsqu'il était en prison sans perspective de libération ni de retour parmi les siens. Ils lui promettaient en effet non seulement sa propre élévation, mais une réconciliation avec ses frères ; et cette réconciliation, il la désirait sans doute plus ardemment encore que sa délivrance personnelle. Cette espérance était pour lui l'étoile qui brille dans la nuit sombre. Mais si, aussitôt après son élévation, il eût, de lui-même, envoyé chercher son père et ses frères, le but de Dieu n'eût pas été atteint. Ces derniers fussent venus et se fussent prosternés devant lui, mais par flatterie, et non dans un sentiment de véritable repentir. Il eût ainsi travaillé pour sa propre gloire, bien plutôt que pour le salut de ses frères. Il eût hâté de son chef l'accomplissement des promesses, mais cet accomplissement n'eût point été celui que Dieu voulait. Il fallut donc que Joseph laissât au Seigneur le soin d'accomplir lui-même ce qu'il avait promis ; qu'il attendît patiemment, comme David, qui, même après avoir été oint, sert encore Saül, erre en fugitif dans le désert, et ne porte point la main sur son ennemi. Joseph ne précipite rien. Précurseur de Jésus, qui, lui aussi, renonce à s'emparer lui-même de la gloire à laquelle il a droit et attend tout de son Père céleste, il attend que sonne l'heure de Dieu. Il remet sa cause au Tout-Puissant, dans l'intime assurance que le Dieu fidèle amènera un jour les offenseurs à reconnaître leurs torts, et le réunira de nouveau à eux. C'est ainsi que Jésus, rentré dans la gloire, attend aussi l'heure, connue de Dieu seul, où tous ses ennemis seront mis sous ses pieds et

où les Israélites, ses frères selon la chair, viendront se prosterner devant lui.

Il dut être douloureux pour Joseph de faire attendre si longtemps son vieux père et de lui causer même un surcroît de douleur. Mais il se soumit aux directions d'en-haut. Il vit ses frères venir et les reconnut. Tout prêt, quant à lui, à leur pardonner, il se fit violence pour leur parler rudement. Il les fit mettre pour trois jours en prison, garda l'un des principaux instigateurs de leur crime, Siméon, en ôtage, et refusa de le relâcher, tant qu'il n'aurait pas vu Benjamin. Il voulait par là s'assurer qu'ils n'avaient point fait de mal à ce dernier et le protéger pour l'avenir en faisant de lui le gage de leur propre sûreté. Cette attitude sévère ne demeura pas sans effet; ils se dirent entre eux: « Nous sommes coupables envers notre frère; car nous avons vu son angoisse, quand il nous demandait grâce; c'est pourquoi nous nous trouvons dans cette détresse. » Ruben, l'aîné, leur répondit: « Ne vous disais-je pas: Ne commettez pas ce péché contre l'enfant! Maintenant son sang vous est redemandé. »

Dieu ne voulait point laisser mourir dans leur péché ces hommes chargés d'un crime. Il les avait longtemps supportés; mais sa patience n'avait servi à rien. La famine les frappa; mais cet appel aussi demeura sans effet. Il fallut qu'ils connussent les plus cruelles angoisses, qu'ils sussent par expérience ce que c'est que d'être jeté en prison, réduit en esclavage, qu'ils éprouvassent enfin ce que Joseph lui-même avait éprouvé. Alors seulement ils rentrèrent en eux-mêmes: leur vieux péché, l'image de leur frère suppliant en vain, se retraça à leur pensée; ils se condamnèrent et confessèrent avec douleur: « Nous sommes coupables envers notre frère! » C'est ainsi que l'œuvre de Dieu s'accomplit en eux par la sévérité même de Joseph à leur égard. En voilant pour un temps son amour fraternel et sa tendresse filiale, il prépara l'heure

où il pourrait donner cours à ses vrais sentiments, apporter à ses frères non seulement un secours matériel, mais la paix de leur âme, et procurer à son père une joie d'autant plus vive et plus pure.

II. Tout cela est une image de la manière dont le Seigneur en agit avec nous pour nous faire parvenir au pardon de nos péchés, à la purification et au salut de nos âmes. Il faut qu'il commence par employer la sévérité, pour pouvoir nous révéler ensuite son amour. Oh! que le cœur du pécheur est dur! Plus d'un marche pendant de longues années, comme les frères de Joseph, la conscience chargée d'un lourd fardeau, sombre, sans joie, sans paix, sans confiance en Dieu, sans prière. La patience de Dieu le supporte; sa bonté l'invite à se repentir. Tout est inutile. C'est en vain que le temps de la grâce se prolonge. Et le moment vient où l'arbre stérile devrait être coupé. Mais le céleste jardinier demande qu'il soit laissé encore une année (Luc XIII, 6-9). Le fruit ne paraît pas; le cœur demeure fermé. Il faut bien alors que le Tout-Puissant parle à l'homme un autre langage. Il faut, tant son cœur est roide, insensible, endurci, les détresses de la mort et l'avant-goût de la perdition, pour ouvrir sa bouche et lui arracher l'aveu : « Je suis coupable en ceci ou en cela. » O profondeur de la sagesse divine! Tendresse cachée, mais ardente, du cœur de Dieu! C'est son amour, c'est sa sagesse qui le portent à nous traiter si sévèrement. L'affliction, l'angoisse, sont des messagères de sa compassion, qui ne veut pas nous laisser périr dans nos fautes.

L'exemple des frères de Joseph n'est pas instructif seulement pour ceux qui ont sur la conscience quelque faute exceptionnellement grave. Eussions-nous été gardés de tout péché de ce genre, nous n'en aurions pas moins besoin d'être

humiliés comme eux. Nul ne connaît réellement le Seigneur, s'il ne s'est d'abord connu à fond lui-même et sa propre misère. Mais nul ne peut se connaître, si le Seigneur n'a parlé rudement avec lui. Nous n'avons nulle idée de la fourberie, de la légèreté, de la folie et de la perversité de nos cœurs. Les discours des hommes ne nous révèleront jamais ce que nous sommes. Il faut le sentir et l'expérimenter; et cette expérience, nous ne la faisons que si le Seigneur détourne par moments sa face de nous. Alors seulement nous commençons à nous connaître. Nous ne pouvons produire cette connaissance chez les autres, et il ne nous appartient pas d'attirer sur eux ces heures d'angoisse. Mais quand Dieu les envoie, il faut que l'homme s'arrête alors et s'humilie. « Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé; tu ne méprises pas le cœur froissé et brisé » (Ps. LI, 19). Celui qui n'a pas reçu ce cœur brisé, ne vaut rien pour le royaume de Dieu. Voilà pourquoi parfois Dieu traite si sévèrement ses enfants. C'est le seul moyen de produire en eux un cœur vraiment humble. Il faut que nous traversions comme un enfantement plein d'angoisse, pour que notre tristesse puisse être changée en joie. Chez quelques-uns cette expérience suit de près la conversion; chez d'autres, elle vient plus tard. Nous ne serons mûrs pour la gloire qu'après avoir passé par plus d'une de ces heures où Dieu nous parle rudement. Quand et comment viendront-elles? Cela est entre les mains du Seigneur. Remettons-nous seulement, avec les nôtres, à sa conduite. Il sait quand il doit frapper et quand il doit consoler.

Joseph pleure en secret, quand il voit la détresse de ses frères. Il ne laisse pas percer ses sentiments pour eux avant l'heure voulue de Dieu. Consolante image de ce que Jésus fait pour nous, ses frères indignes! Lui aussi ne retient ses compassions que jusqu'à ce qu'il nous voie assez humiliés. Il nous est dur de confesser franchement un seul péché. Com-

bien plus, de nous reconnaître de tous points coupables et de confesser sans réserve ni atténuation notre incapacité, notre indignité ! C'est ce que sut faire la Cananéenne : elle donna raison au Seigneur, elle accepta son jugement sévère, elle dit : Oui ! et se confia néanmoins en lui. Alors il ne lui dissimula plus sa miséricorde et il se révéla tel qu'il est réellement.

Les voies du Seigneur sont rudes, comme la conduite de Joseph envers ses frères ; mais leur issue est la joie. Veillez seulement à ce qu'il n'y ait en vous aucune hypocrisie ; venez à la lumière, quand elle paraît ; n'excusez pas vos fautes, quand l'Esprit de Dieu vous les représente ; ne tournez pas le dos au Seigneur, quand il veut parler avec vous ; ne fuyez pas, quand sa Parole transperce jointures et moëlles ; ne murmurez pas, quand il châtie ; soyez sincères, simples de cœur ; tenez-vous en repos ; espérez en lui. Il achèvera glorieusement son œuvre en vous.

LIII

JOSEPH SE FAIT RECONNAÎTRE DE SES FRÈRES

(XLIII-XLV, 15.)

I. Les frères de Joseph s'étaient dit entre eux : « Nous sommes coupables. » Le pas décisif était fait. Dès que le pécheur confesse son crime et ne cherche plus d'excuses, la miséricorde de Dieu peut de nouveau agir en sa faveur (Ps. XXXII, 3-5 ; 2 Sam. XII, 13). Tout n'est pourtant pas encore fini par là ; le péché est pardonné, mais de nouvelles épreuves sont nécessaires pour purifier le pécheur, le maintenir dans l'humilité et l'empêcher de retomber.

De là vient que Joseph ne peut se faire reconnaître de ses frères, quoique repentants, qu'après les avoir fait passer encore par de douloureuses expériences. Il faut que leur repentir devienne plus profond et qu'ils montrent par des actes la sincérité de leur conversion. Ne pensez donc pas que Joseph se permette à leur égard ni arbitraire, ni injustice. Il remplit un devoir que Dieu lui impose. Pendant qu'ils sont dans l'angoisse, à l'idée qu'il va retenir Benjamin comme esclave, « ses entrailles sont émues à la vue de son frère, et il entre dans son cabinet pour pleurer. » S'il garde Siméon un an en prison, c'est afin qu'il ait le temps de penser à sa

mauvaise action et à la captivité de Joseph. Si la disette, qui continue et s'aggrave en Canaan, met en péril leur vie et celle de leurs familles et les contraint à faire un second et humiliant voyage en Egypte, c'est que Dieu veut les amener à se prosterner non seulement devant Joseph, mais surtout devant lui. Leur surprise est grande, quand Joseph les fait placer à table par rang d'âge : c'est pour que, plus tard, ils comprennent que depuis longtemps il les avait reconnus et que toute sa conduite à leur égard avait un but déterminé. Par deux fois il fait remettre l'argent dans leurs sacs, afin de leur rappeler comment ils avaient vendu leur frère pour une pauvre somme d'argent, et de leur faire voir que ce n'était pas à leur argent qu'il en voulait, mais à eux-mêmes. Ce qui est le plus étrange, c'est le tourment qu'il leur cause en faisant cacher sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin; sans doute pour voir à quel point ils tenaient à Benjamin, et s'ils le livreraient comme ils l'avaient livré lui-même.

Tout cela porta son fruit, comme le montre la confession saisissante faite par Juda au nom de tous : « Comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ! » La réalité de leur repentir, marquée par cette franche confession, — qu'on peut comparer à celle du brigand (Luc XXIII, 41), — ne ressort pas moins de leur conduite. Juda s'était porté garant pour Benjamin auprès de son père. Cette promesse est sacrée pour lui. « Je te prie, s'écrie-t-il, que ton serviteur soit esclave à la place du jeune homme... Car, comment remonterai-je vers mon père, si le jeune homme n'est avec moi ? Ah ! que je ne voie pas l'affliction de mon père ! » Discours bien différent du message qu'ils avaient envoyé à Jacob avec la robe ensanglantée de Joseph : « Nous avons trouvé cela; vois si c'est la robe de ton fils ! » Chez lui comme chez ses frères, il y a donc de l'amour pour Benjamin, de l'affection pour leur vieux père ;

ils ne referaient plus ce qu'ils ont fait autrefois. Les cœurs sont changés; le but de Dieu est atteint; la grâce peut maintenant se manifester.

II. Joseph ne peut se contenir plus longtemps. Il s'écrie en pleurant: « Je suis Joseph! Mon père vit-il encore?... Approchez-vous! Je suis Joseph, votre frère! » Il baise ses frères et s'entretient avec eux. Leur tristesse est subitement changée en joie, leur angoisse en surabondante consolation. Joseph est récompensé de sa patience par la joie la plus pure dont un cœur d'homme soit capable, celle de pardonner et de se réconcilier. Il a retrouvé ses frères, il les a gagnés à Dieu; bientôt il reverra son père, il le consolera de son long deuil, il adoucira ses derniers jours. Il a vu à l'œuvre la fidélité de Dieu dans l'issue merveilleuse de ses voies à son égard. Longtemps les voies du Seigneur ont été incompréhensibles pour lui. Tout est lumineux maintenant, tout est clair dans sa vie. Les songes prophétiques de son enfance sont accomplis. Dans les dures expériences qu'il a traversées, il voit éclater partout la sagesse et la bonté de Dieu. Si parfois il a été tenté d'avoir des sentiments amers contre ses frères, toute impression pareille a disparu sous l'étreinte de l'amour divin. Sa foi s'est purifiée et affermie comme sa charité. Ni plainte ni doute ne peuvent plus trouver place dans son cœur. Il regarde à Dieu avec admiration, gratitude, adoration. Il ne voit plus, dans ce que ses frères lui ont fait, la méchanceté des hommes, mais une dispensation de la sagesse et de la bonté de Dieu: «Ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu! »

Heureux, bienheureux, qui tient ferme, comme Joseph, au travers de l'épreuve! Avec lui il pourra un jour entonner le chant de victoire de l'amour et de la foi. Pour lui, comme pour ses frères, tout fut longtemps énigmatique. Mais un

jour tout s'éclaircit. Il en est de même de nous; c'est par des voies souvent obscures que les enfants de Dieu sont conduits au but. Ses jugements sont insondables. L'intelligence des intelligents ne saurait déchiffrer ses desseins. « Tu ne sais pas ce que je fais maintenant, » nous dit Jésus comme à Pierre (Jean XIII, 7). « Mais tu le comprendras ci-après, » ajoute-t-il pour nous aussi. Les voies de Dieu ne demeureront pas à toujours inexpliquées. Le jour viendra où les justes pourront s'écrier: « Tes voies sont justes et véritables, ô Roi des saints! Qui ne te craindra et qui ne glorifiera ton nom? Toutes les nations viendront et t'adoreront, parce que tes jugements ont été manifestés » (Apoc. XV, 3, 4).

Lorsque Moïse demanda au Seigneur de lui faire voir sa gloire, il reçut cette réponse: « Tiens-toi sur ce rocher. Quand ma gloire passera, je te mettrai dans le creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé... Et tu me verras par derrière, mais ma face ne se verra pas » (Exode XXXIII, 18-23). Et quand l'Eternel passa, Moïse ne vit pas sa face; mais il entendit les voix célestes qui célébraient sa miséricorde. Nous ne pouvons non plus voir la face de Dieu, comprendre et calculer à l'avance ce que le Seigneur fera. Il nous couvre de sa main, quand il passe; nous sommes dans le creux du rocher. Cependant, déjà nous percevons quelque chose du cantique des créatures célestes qui lisent plus profond que nous dans les desseins de Dieu. Et quand un jour son œuvre sera achevée et le but atteint, alors nous pourrons suivre pas à pas ses voies et en reconnaître la sagesse; alors nous aussi, nous le verrons, et nos plaintes, nos doutes cruels, seront changés en allégresse et en chants de louange.

III. L'avenir nous réserve une joie plus haute encore. Lorsque Jésus eut été livré aux mains des méchants, la tris-

tesse s'empara de ses disciples, comme il le leur avait dit (Jean XVI, 16 et suiv.). Ils se rappelèrent comme ils l'avaient affligé, abandonné, et Pierre surtout dut se faire d'amers reproches. Le jour de Pâques leur apporta la joie du revoir. Mais quand le Seigneur parut, il en fut d'eux comme des frères de Joseph, « qui ne pouvaient lui répondre et étaient tout troublés de sa présence. » Mais il leur dit : « La paix soit avec vous !... Pourquoi êtes-vous troublés ?... Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! » (Luc XXIV, 38 et 39). Ce jour-là, il les appela « ses frères » et leur témoigna son amour ; il revit entre autres Pierre, le plus affligé et le plus repentant de tous. Tel Joseph pour ses frères, tel fut le Ressuscité pour ses disciples : il les reçut en grâce et ne leur reprocha point leurs fautes passées.

Mais ce même type doit se réaliser encore une fois. Joseph ne put se montrer à ses frères tel qu'il était et les presser sur son cœur, qu'après qu'ils eurent connu les extrémités de la détresse. Il faudra de même que le Seigneur ait semblé d'abord abandonner son Eglise et s'irriter contre elle ; les disciples de Jésus auront encore à traverser en ce monde une heure d'affliction dans laquelle ils se sentiront comme délaissés de Dieu. Mais à cette épreuve suprême succédera une joie inexprimable, quand nous verrons le Seigneur face à face et que nous le contemplerons tel qu'il est. « Je suis Joseph, votre frère ! » dira-t-il. Me voici, moi, dont vous aviez cru que je vous oubliais ! « Approchez-vous de moi ; » ne craignez pas ; venez, bénis de mon Père !

Joseph avait été envoyé en Egypte pour y préparer une demeure à sa famille et assurer ainsi son salut. Jésus n'a-t-il pas aussi été envoyé au-devant de nous ? N'est-il pas monté là-haut comme notre précurseur, pour nous préparer une demeure près de lui, dans la maison du Père, dans la terre de l'éternel repos (Jean XIV, 1, 2) ?

Nul Egyptien ne fut témoin de la reconnaissance de Joseph et des siens. La cour de Pharaon ne connut que de loin et avec surprise ce qui se passait. De même, Jésus ressuscité vint à ses disciples ; mais il ne se fit pas voir au monde. Ainsi en sera-t-il du revoir que nous attendons. Le monde ne sera pas témoin de cette joie. Quand le Seigneur viendra, il se fera voir d'abord de ceux qui auront « aimé son avénement. »

Alors, pour tout ce qu'ils auront pu souffrir ici-bas, les disciples de Christ recevront d'inexprimables compensations. En vue de ce moment, il vaut la peine de persévérer et de tenir ferme, aussi longtemps que Dieu nous appellera à marcher par la foi.

LIV

JOSEPH FAIT VENIR SON PÈRE EN ÉGYPTE

(XLV, 16-XLVI, 30.)

I. Le moment est enfin arrivé où Joseph recevra la douce récompense de ses épreuves et de ses souffrances. Dès longtemps puissant et honoré, heureux selon le monde, l'essentiel manquait en réalité à son bonheur, qui ne fut complet que lorsque le désir le plus ardent de son cœur s'accomplit et que la Providence lui permit de prendre soin de son père et de sa famille. Le véritable amour est celui que montre ici Joseph, celui qui cherche sa félicité dans celle d'autrui, et dont la plus grande joie est de préparer à d'autres de la joie. Quand il put réunir les siens près de lui et leur offrir, avec l'approbation de Pharaon, un séjour agréable en Egypte, alors ses vœux furent remplis au-delà de toute espérance.

Ne sont-ce pas là les sentiments de Christ, quittant la gloire qu'il avait auprès du Père, afin de la reconquérir non pour lui seulement, mais pour nous? « Père, mon désir est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi » (Jean XVII, 24). C'est là la récompense en vue de laquelle il a tout souffert; c'est là la joie qu'il avait devant les yeux en marchant à la mort; c'est là l'objet des prières qu'il offre au Père

comme sacrificateur céleste. Sa joie ne sera complète que lorsqu'il verra les siens réunis autour de lui pour partager à toujours sa gloire. Ces sentiments étaient dans le cœur de Paul, lorsqu'il ne reculait devant aucune souffrance « pour l'amour des élus, afin qu'ils obtiennent le salut en Jésus-Christ avec la gloire éternelle » (2 Tim. II, 10; comp. 1 Thess. II, 19, 20). Celui dont le cœur en est rempli regarde comme un bonheur inexprimable d'être le sauveur d'une âme. Pour lui la plus grande des promesses est celle de pouvoir, avec Christ et à son service, communiquer le salut à d'autres et coopérer, comme Joseph, à la délivrance de ses frères.

L'Esprit de Christ se manifeste chez Joseph non seulement sous la forme de la générosité, mais aussi sous celle de l'amour de la paix. « Ne vous disputez pas en chemin, » dit-il à ses frères. Des disputes auraient pu aisément s'élever entre eux, car ils n'étaient pas tous au même degré responsables du crime commis contre Joseph. Ruben et d'autres auraient pu faire des reproches à Siméon et à Lévi. Benjamin, le seul complétement innocent, avait reçu des honneurs exceptionnels qui auraient pu provoquer la jalousie des autres. Joseph sait étouffer tous ces germes d'inimitié et de division. Il avait déjà, par son exemple, semé quelque chose de meilleur dans leurs cœurs et cherché à surmonter en eux le mal par le bien. Après avoir répondu à leur haine par l'amour et leur avoir tout pardonné, il avait un droit et une autorité pour leur dire : « Ne vous disputez pas ! » Humiliés par l'angoisse, touchés par son amour, ils devaient être prêts à renoncer volontiers à leurs accusations réciproques. Et on peut croire qu'ils le firent en effet.

Il n'est pas aisé de rétablir la paix là où l'ennemi a réussi à semer la haine entre des frères. Les querelles de famille vont profond, et l'aigreur entre parents est difficile à cal-

mer. Cette triste vérité ne fut jamais plus vraie qu'en des temps comme le nôtre, où le monde est si profondément plongé dans le mal, où les affections naturelles elles-mêmes se sont refroidies chez plusieurs, où beaucoup ne voient rien de grave à vivre pendant des années et à mourir enfin en froid et même en guerre avec les leurs. Tels ne sont pas les sentiments de Joseph; son ardent désir est de voir régner la paix dans sa famille, l'union entre ses proches, et il ne doute pas que ces cœurs durs ne puissent encore être amollis. Il a la vraie charité qui espère tout, et par elle il remporte la victoire et devient le pacificateur de toute sa famille.

L'Eglise est la famille de Dieu; tous ses membres doivent être unis par le lien parfait de la charité. Mais comment l'amour et la concorde pourraient-ils régner entre des hommes faillibles et pécheurs? Cela n'est possible que parce que Jésus a agi envers nous comme Joseph envers ses frères. Pèlerins, comme eux, nous entendons Celui qui nous a tant pardonné nous dire: « Ne vous querellez pas en chemin! Comme Dieu vous a pardonné, pardonnez-vous aussi les uns aux autres » (Eph. IV, 32-V, 2). Quiconque se livre, dans l'Eglise, à l'esprit de dispute, de mépris, de moquerie envers ses frères, n'a ni vu, ni connu le Seigneur.

Dans la maison d'Israël se trouvaient des fils de différentes mères, devenus à leur tour chefs de famille. Ainsi les soixante-dix membres de la famille formaient divers groupes qui aisément pouvaient éprouver de l'inimitié ou de l'envie les uns à l'égard des autres. L'Eglise présente un spectacle analogue. Des partis s'y sont formés entre lesquels a régné la guerre. Mais il est temps qu'elle prenne fin, comme les querelles des frères de Joseph. Nous sommes tous coupables aux yeux du Seigneur. Aucun parti, quelques dons qu'il ait reçus et quelques qualités réelles qu'il possède, n'est sans

reproche devant lui. Mais le Seigneur vient à son peuple avec une ineffable miséricorde. Il a en horreur les vices de la chrétienté ; mais il veut tout pardonner à qui confessera sa propre faute et la faute de tous. Dépouillons-nous donc de tout esprit de parti, et sachons reconnaître les priviléges dont il nous a honorés, en nous respectant et nous aimant réciproquement et en cessant de nous quereller en chemin !

II. Quand les fils d'Israël lui rapportèrent que Joseph vivait et qu'il était le maître de l'Egypte, il ne put d'abord le croire. En vain ils lui racontaient leur entrevue avec lui et les paroles qu'il leur avait dites : il avait dès longtemps cessé d'espérer que Joseph fût vivant et qu'il pût jamais le revoir. Bien moins encore pensait-il à retrouver ce fils, depuis vingt-deux ans disparu, dans une si haute position, et voir encore l'accomplissement des rêves prophétiques du jeune homme. Mais Dieu est plus grand que notre cœur. Celui-ci est trop étroit, trop pauvre, trop faible, pour pressentir les pensées de Dieu. Même alors qu'elles se dévoilent, nous sommes incapables de les bien comprendre ; combien plus, tant qu'elles sont encore enveloppées d'obscurité et ne se présentent à nous que sous la forme de la promesse ! Il nous arrive comme au fils prodigue, qui n'ose demander, ni espérer plus que d'être reçu comme un domestique, et que son père accueille en fils. Dieu confond ainsi le cœur qui sent et confesse son indignité, et qui cherche avec droiture son pardon, en lui accordant ce qu'il n'eût jamais osé pressentir.

Il se passe pour Israël quelque chose de pareil à ce qui arriva aux disciples le jour de Pâques. Le récit des saintes femmes leur paraissait une fable ; ils n'osaient croire au grand miracle de Dieu, jusqu'à ce que Jésus lui-même parut au milieu d'eux et les convainquit, par des preuves indiscutables, qu'il était vraiment ressuscité des morts. Qu'est-ce qui

vint rallumer l'espérance de Jacob, comme une étincelle couvant sous la cendre? Le témoignage de ses fils y fut pour quelque chose. Mais il fallut des preuves plus saisissantes. Ce fut la vue des présents que lui envoyait Joseph, des chars qui devaient le transporter en Egypte, qui raviva chez lui la foi à l'incompréhensible dispensation de l'amour divin (v. 27, 28). Alors son esprit défaillant se ranima, et il osa se réjouir dans l'espérance de revoir son fils.

N'y a-t-il pas là une instruction pour nous? Ces présents étaient le gage des biens dont Joseph voulait combler les siens dans la fertile Egypte; ces chars étaient la preuve de ses sentiments pour son père et devaient donner à celui-ci le courage d'entreprendre un fatigant voyage. Le Seigneur ne nous envoie-t-il pas aussi, à nous, dont le cœur est si tardif à croire, les prémices des biens célestes qu'il nous réserve, des preuves de fait de sa fidélité qui veut nous conduire au but? Ne le fait-il pas surtout en ce temps où le terme de notre pèlerinage approche? Le but vers lequel marche l'Eglise, n'est-ce pas sa rencontre face à face avec Jésus et la vision de sa gloire? Cette rencontre est l'objet de l'espérance et des soupirs du peuple de Dieu. Elle nous est promise, et le Seigneur nous fait comprendre qu'elle ne tardera plus beaucoup à se réaliser. Christ vit, et voici, il vient bientôt! La chrétienté entend ce message; mais, hélas! la foi manque à la plupart de ceux qui l'entendent! L'Eglise est vieillie, comme Jacob, et, comme lui, devenue, pendant son pèlerinage, riche de douloureuses et amères expériences, mais non pas d'espoir. Le peuple de Dieu, pris dans son ensemble, a perdu la vivante espérance de voir le Seigneur, comme Jacob celle de retrouver jamais son fils bien-aimé. Mais le message se fait entendre: Le Seigneur se souvient de toi, il t'appelle, il vient à ta rencontre, il veut te prendre à lui! Ne recevrons-nous pas ce message avec joie? Ah! ne soyons ni incrédules,

ni languissants ! Il est vrai, sa venue a beaucoup tardé, et, même pour nous, l'attente a été longue. Mais si nous vieillissons, ouvrons cependant notre cœur à cette bonne nouvelle : Le Seigneur vit ; il vient ! Non seulement sa venue nous est annoncée, mais nous avons aussi des présents et des gages qu'il nous envoie pour nous fortifier. La tristesse doit donc disparaître, et l'espérance se réveiller. L'esprit d'Israël se ranime ; il revient, l'esprit dont le peuple de Dieu était animé aux premiers jours, le premier amour, l'esprit des premiers témoins ! « Sion entend le cri des sentinelles; son cœur éclate de joie ! Elle s'éveille et se lève ! Le Bien-Aimé vient du ciel, magnifique, puissant en grâce et en vérité; sa lumière luit déjà, son astre va paraître ! »

« Israël partit, avec tout ce qui lui appartenait. » Ce ne fut pas sans peine qu'il s'y décida. Il fallut que, dans ses vieux jours, il apprît tout de nouveau qu'il n'était ici-bas qu'un pèlerin, sans patrie permanente. Pour la seconde fois, il faut qu'il émigre. Il doit en coûter à l'héritier de la promesse de quitter de nouveau Canaan. Le doit-il bien ? Doit-il fuir en Egypte devant la disette ? Cela ne déplaira-t-il pas au Seigneur ? Qui peut savoir ce qui l'attend, lui et ses enfants, sur la terre étrangère ? Dieu n'a-t-il pas dit à Abraham : « Ta postérité sera opprimée dans un pays étranger » ?

Mais Israël ne se cramponne pas à la Canaan terrestre. Il ne part pas non plus de son propre chef. Sur la frontière de Canaan, à Béerséba, où son père avait bâti un autel et où l'Eternel lui était apparu, il célèbre encore une fois un culte solennel; il interroge le Seigneur, et il reçoit cette réponse consolante : « Ne crains pas de descendre en Egypte ! J'y descendrai avec toi, et je t'en ferai aussi remonter. » Alors, fort de la parole de l'Eternel, il entreprend et achève son voyage. Il se fie à l'appel de Dieu, il se remet sans réserve à la conduite du Très-Haut. Ainsi se réalise son espérance.

« Joseph vint au-devant de lui en Goscen; et quand il le vit, il se jeta à son cou et pleura longtemps à son cou. » Comme le vieillard Siméon, heureux de tenir entre ses bras le divin enfant, Israël dit à Joseph : « Que je meure maintenant, puisque j'ai vu ton visage, et que tu vis encore ! »

LV

JACOB ET LES SIENS EN ÉGYPTE

(XLVI, 31-XLVII.)

I. Joseph n'a pas honte de ses frères. Son origine était demeurée inconnue lorsqu'il avait été élevé en Egypte à de si hautes dignités. Pharaon ne s'était point informé de quel peuple et de quelle condition il était; il lui suffisait d'avoir reconnu en lui un homme éclairé de Dieu et qui devait être le bienfaiteur de l'Egypte. Mais maintenant, comme le dit Etienne, « l'origine de Joseph lui fut révélée » (Actes VII, 13); et il se trouva que ses frères n'étaient que des bergers. Or, « les Egyptiens ont en abomination les bergers. » En Egypte régnait, comme on sait, la plus stricte séparation entre les castes. Les guerriers et les prêtres constituaient les deux classes supérieures. Le roi était tiré de la caste des guerriers; les prêtres le conseillaient et l'instruisaient de ses devoirs. Joseph avait été admis dans la caste sacerdotale et occupait la plus haute position dans l'Etat après le roi. La surprise fut grande, quand on apprit qu'il était un fils de berger, et que ses frères étaient encore des bergers et rien de plus. Ils étaient, il est vrai, de noble race; mais ils arrivaient en Egypte pour y chercher du secours, et leur classe et leurs

occupations y étaient méprisées. Cette découverte eût été désagréable à un homme quelque peu ambitieux. Rien de plus fréquent dans le monde que de voir l'homme parvenu à une haute position mépriser ses parents pauvres, ne pas aimer à parler d'eux et s'efforcer de les tenir à distance. Telle n'est pas la conduite de Joseph. Après s'être fait connaître à eux, il eût pu renvoyer ses frères en Canaan et venir de loin en aide à son père. Il les fait, au contraire, venir tous auprès de lui pour les établir en Egypte. Il fait dire à son père : « Descends vers moi, ne tarde pas ; tu habiteras dans le pays de Goscen[27], et tu seras près de moi, toi, tes fils et les fils de tes fils, et tout ce qui est à toi. »

Quand sa famille est arrivée, il va lui-même l'annoncer à Pharaon. Il prend avec lui cinq de ses frères et les présente au roi, qui les accueille avec bienveillance, leur assigne des terres, et dit à Joseph : « Si tu trouves parmi eux des hommes capables, mets-les à la tête de mes troupeaux. »

Joseph montre aussi la noblesse de son âme en ce qu'il ne laisse rien savoir à Pharaon ni aux grands d'Egypte, ses amis, du mal que ses frères lui avaient fait dans sa jeunesse, et ne leur dit pas quelle avait été proprement l'occasion de sa venue dans ce pays. Son amour fraternel couvre les fautes des siens.

La générosité de Joseph excite notre admiration. Mais combien plus grand est l'amour de Jésus ! Il n'a pas honte de nous appeler ses frères (Hébr. II, 11-13). Plus encore que Joseph, il aurait le droit de rougir de ses frères et de se détourner d'eux. Il est du ciel, il est saint (Hébr. VII, 26); nous sommes tirés de la poussière et profondément corrompus; nous l'avons maltraité, « tourmenté par nos péchés, fatigué par nos iniquités » (Esaïe XLIII, 24). Il nous conduit par des voies sévères, mais admirables, et dès qu'il le peut, il laisse libre cours à son amour et nous reconnaît pour siens. C'est ce qu'il

fait au jour de sa résurrection. Il donne aux saintes femmes ce message pour ses disciples, tout tristes de l'avoir délaissé et d'avoir ainsi ajouté à ses souffrances : « Allez, et dites à mes frères : Je monte vers mon Père et vers votre Père.... » (Matth. XXVIII, 10; Jean XX, 17). Le Roi céleste, au jour de son couronnement, fait saluer de pauvres pécheurs comme ses frères. Revêtu de gloire, il leur témoigne le même amour qui l'a fait aller à la mort pour eux, et, pendant quarante jours, il demeure avec eux sur la terre, dans la plus douce intimité.

Il n'a pas cessé d'en agir ainsi avec son Eglise. Et que sera-ce quand viendra le grand jour où il nous confessera devant son Père d'une manière solennelle (Matth. X, 32; Luc IX, 26), où il nous présentera à Dieu non comme des êtres méprisables et misérables, des malfaiteurs, — il en aurait le droit, — mais comme ses frères, qui ont part à sa sainteté et à sa vie, comme les siens, aimés du Père ainsi que lui et cohéritiers de sa gloire! « Venez, dira-t-il, vous les bénis de mon Père, » et il ne se souviendra plus d'autre chose, sinon que nous sommes à lui et que nous devons voir sa gloire.

A la lumière de ce beau type de Joseph, nous reconnaissons aussi plus clairement nos devoirs. Nous avons à imiter l'exemple de Joseph et l'exemple de Celui qui a aimé mieux encore que lui. Ce double exemple nous apprendra à ne point mépriser, à tenir, au contraire, pour sacrés les liens de la parenté, et, si l'ennemi a semé quelque division, à surmonter le mal par le bien. Un époux chrétien ne censurera et ne révélera pas devant d'autres les fautes et les faiblesses qu'il découvre chez sa femme ou ses enfants. Ce double modèle doit être en particulier devant les yeux de ceux auxquels Dieu confie une charge dans son Eglise. Il y a dans leur ministère une gloire cachée, une dignité qui les élève au-dessus de leurs frères. Mais en vue de quel but Dieu la leur a-t-il conférée? Afin qu'ils servent leurs frères. Qu'ils soient donc

humbles et n'aient pas honte de leurs frères ; qu'ils emploient tout ce que Dieu leur a donné au service de ceux-ci ; qu'ils honorent les petits et ne se permettent même pas un mot méprisant sur un membre de l'Eglise. Si parfois ils doivent parler sévèrement, pour combattre le mal, qu'alors même leurs paroles sortent d'un cœur plein d'amour, comme celui de Joseph, qui eût bien mieux aimé tout oublier et se faire aussitôt connaître à ses frères. Quiconque traite les membres de l'Eglise avec hauteur et mépris, n'est pas un serviteur de Christ.

II. « Joseph amena son père et le présenta à Pharaon. Et Jacob bénit Pharaon. Et Pharaon dit à Jacob : Quel âge as-tu? — Et Jacob répondit à Pharaon : Les jours de mon pèlerinage sont cent-trente ans ; les jours des années de ma vie ont été courts et mauvais et n'ont point atteint les jours des années de la vie de mes pères, durant leur pèlerinage. » Jacob professe ici d'être étranger et voyageur sur la terre; c'est à ces paroles que l'auteur de l'épître aux Hébreux (XI, 14-16) rattache ce beau développement : « Ceux qui parlent ainsi montrent qu'ils cherchent une patrie. S'ils avaient eu en vue celle d'où ils étaient sortis (Ur en Chaldée, ou la Canaan terrestre), ils auraient eu le temps d'y retourner. Mais ils en cherchaient une meilleure, c'est-à-dire une céleste. C'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu — le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob — car il leur a préparé une cité. » C'est de cette espérance que Jacob rendit encore une fois témoignage avant de mourir, quand il fit jurer à Joseph d'ensevelir ses restes non en Egypte, mais auprès de ses pères, en Canaan. Dieu lui avait dit : « Je te ramènerai ici. » Jacob retient cette promesse. Mais le convoi funèbre, accompagné de chants de deuil, n'est pas la réalisation du retour promis. Ce n'est pas dans le séjour des morts qu'est

l'espérance d'Israël. Le vrai retour aura lieu avec des chants de joie. L'espérance des patriarches, le terme de leur pèlerinage, sont au-delà du royaume des morts, dans la résurrection à la vie éternelle. Israël demande à être enterré en Canaan, parce que c'est là qu'il veut ressusciter avec ses pères; c'est là que la gloire de Dieu doit éclater, que le royaume des cieux doit apparaître; c'est là qu'un jour il contemplera les choses auxquelles il a cru; c'est là qu'il aura sa place dans la société des justes parvenus à la perfection.

Jacob était loin encore d'avoir atteint l'âge d'Abraham (cent-soixante-quinze ans). Mais il soupirait après le repos. Il avait beaucoup souffert; il éprouvait quelque chose de la lassitude d'Elie, disant à Dieu : « C'est assez; prends maintenant mon âme! Je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois XIX, 4). Saint Paul lui-même, après un ministère plein de fatigues et de travaux, d'expériences amères, de soucis et de persécutions, retenu dans les chaînes et séparé de ses chères Eglises, écrivait aux Philippiens : « Mon désir tend à déloger pour être avec Christ » (I, 23). L'homme du monde, lui aussi, est parfois rassasié de la vie et répète la parole de Salomon : « Tout est vain sous le soleil ! » Mais chez lui cette tristesse est celle dont l'apôtre dit qu'« elle produit la mort. » Il en est autrement de ceux qui ont la foi des patriarches, qui saisissent la vie éternelle et s'attachent au droit de cité qui leur est assuré dans le ciel. Leur tristesse est agréable à Dieu; c'est le vrai mal du pays, auquel appartient la promesse. Heureux ceux qui le connaissent, car ils arriveront à la patrie éternelle !

La bénédiction cachée que les enfants de Dieu retirent des souffrances du temps présent, c'est précisément qu'elle réveille chez eux ce mal du pays. Afin que nos discours sur la patrie céleste ne soient pas un vain babil et que nous

nous y attachions de tout notre cœur, Dieu nous fait passer par bien des expériences douloureuses et éprouver combien le monde est mauvais; il permet que dans nos familles et dans notre ministère nous voyions bien des choses tristes; il veut maintenir vivant chez nous, comme chez les patriarches, le soupir après le repos réservé au peuple de Dieu.

Dans le morceau que nous méditons, il nous est raconté comment, pendant la disette, les Egyptiens n'ayant plus d'argent pour payer leur pain, Joseph prend possession de leur bétail, de leurs terres et enfin de leurs personnes pour Pharaon : ils deviennent ainsi serfs du prince et sont obligés de lui payer le cinquième de tout le revenu du pays. Le sens littéral ne permet guère de trouver de l'édification dans ce récit; en s'y tenant, on ne saurait y voir qu'une affaire bien conduite [28]. Mais ce récit devient édifiant, si nous le considérons à la lumière de l'Esprit et voyons en Joseph le type de notre Seigneur. Les Egyptiens étaient déjà sujets de Pharaon; en vertu des bienfaits de Joseph, ils deviennent maintenant sa propriété. C'est ainsi que par la création nous sommes déjà sujets de Dieu et lui devons respect, obéissance, adoration et reconnaissance; mais, par la rédemption, nous sommes devenus sa propriété dans un sens plus élevé. Nous allions périr dans notre misère spirituelle : dans sa grande miséricorde, Dieu nous a sauvés de la mort par son Fils bien-aimé; il nous dispense par lui, jour par jour, des bienfaits célestes, les forces de la vie éternelle. Il a donc un double droit sur nous, et nous avons le devoir d'autant plus sacré de ne plus vivre pour nous-mêmes, mais pour lui, qui nous a rachetés, et de lui offrir de tout notre cœur l'hommage de l'amour et de l'obéissance.

LVI

LA PROPHÉTIE DE JACOB SUR SES FILS

(Chap XLVIII et XLIX, 1-28.)

Parvenu à l'âge de cent-quarante-sept ans et sentant approcher sa fin, Jacob bénit d'abord les deux fils de Joseph, Manassé et Ephraïm, et leur attribue dans son héritage la même part qu'à ses propres fils. Puis il fait venir ses douze fils et leur annonce ce que l'avenir apportera à leurs descendants. Tout son discours est une prophétie. Platon l'a dit : les paroles des mourants sont souvent prophétiques. Quand surtout ce sont des parents pieux qui vont mourir, l'Esprit de Dieu parle à leurs enfants par leur bouche. Il accepte leur prière pour les leurs et confirme leurs paroles de bénédiction. Leurs dernières paroles doivent donc être sacrées pour nous.

Les patriarches savaient ce que c'était que la dignité paternelle et croyaient à la position que Dieu leur avait conférée. Jacob mourant se remet à l'Esprit divin et prononce les paroles qu'il lui donne et pas d'autres. Sa foi s'élève à une hauteur plus qu'ordinaire : il parle de choses à venir comme si elles étaient déjà présentes. Il s'attache au Dieu invisible, comme s'il le voyait, et il tient ce que Dieu a pro-

mis de faire pour aussi certain que ce qu'il a déjà fait. Les croyants des anciens âges s'élèvent ainsi en témoignage contre les chrétiens dégénérés d'aujourd'hui, pour qui le visible seul est réel, et l'invisible n'a qu'une existence imaginaire.

I. Le patriarche aveugle, contrairement à ce qu'attendait Joseph, met sa main droite sur la tête d'Ephraïm, le cadet, et la gauche sur la tête de Manassé, l'aîné de ses fils. Il ne le fait ni par inadvertance, ni par caprice, mais par une direction de l'Esprit de Dieu; car Ephraïm était destiné à devenir un plus grand peuple que Manassé (comp. Deut. XXXIII, 17, où Moïse parle des dix mille d'Ephraïm et seulement des mille de Manassé). « C'est par la foi que Jacob bénit les deux fils de Joseph » (Hébr. XI, 21). En s'exprimant ainsi, l'apôtre rapproche cette bénédiction de celle donnée par Isaac à Esaü et à Jacob et nous donne à entendre que, dans cette transmission de la part du fils aîné de Manassé à Ephraïm, se reproduit le même mystère exprimé déjà dans celle du droit d'aînesse d'Esaü à Jacob et d'Ismaël à Isaac.

II. Jacob, entouré de tous ses fils, contemple et annonce les destinées futures des douze tribus. Son regard prophétique plonge jusque dans la fin des temps. Il s'adresse d'abord aux six fils de Léa, en suivant l'ordre de l'âge (sauf pour Zabulon, qu'il met avant Issacar). Suivent les quatre fils des servantes; enfin, les fils de Rachel, Joseph et Benjamin.

Ruben et ses puînés, Siméon et Lévi, entendent des paroles sévères. Ruben s'était, par son crime, rendu indigne de son rang. « Tu es mon premier-né, ma force et les prémices de ma vigueur. Impétueux comme les eaux, tu n'auras pas la prééminence. » Siméon et Lévi ont, par leur cruelle vengeance à Sichem, perdu le droit de prendre sa place et d'hériter la béné-

diction suprême. « Maudite soit leur colère, car elle est violente; et leur fureur, car elle a été roide ! » Juda dut trembler, quand vint son tour; car lui aussi avait pris part à la vente de Joseph, et il venait de commettre une action honteuse (chap. xxxviii). La prophétie qui le concerne est tout autre qu'on ne l'eût attendu : « Tes frères te loueront.... Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le bâton du commandement d'entre ses pieds. » La domination lui est donc promise; la bénédiction, refusée aux trois aînés, passe au quatrième. C'est là un acte de la libre grâce de Dieu, qui a compassion de qui il veut. Juda n'a rien mérité. Ce qui lui échoit, ce ne sont pas seulement des biens terrestres, c'est la bénédiction du royaume des cieux. Sem l'avait reçue le premier; puis, après la séparation des peuples, Abraham avait été choisi. Enfin cette bénédiction passe d'Abraham à Isaac, d'Isaac à Jacob et de Jacob à Juda. L'Esprit prophétique désigne celui-ci comme le lion qui triomphe de ses ennemis, et il le voit, après le combat, en paisible possession d'un sceptre qui ne lui sera pas ôté. C'est en la personne de David que cette prophétie se réalise tout d'abord. Sorti de la pauvreté, il finit par exercer une royauté incontestée, et Dieu lui dit : « Ta maison et ton règne subsisteront à toujours » (2 Sam. vii, 1-16). Mais David n'est que le type d'un plus grand, qui est à la fois son Seigneur et son fils. Ce qui n'est qu'imparfaitement accompli en lui, l'est parfaitement en Jésus. La dignité royale promise à la tribu de Juda ne se déploie pleinement qu'en lui.

« Le sceptre ne sortira pas de Juda, jusqu'à ce que le Silo vienne. » Cela ne signifie pas qu'avec l'apparition du Messie Juda doive perdre sa dignité royale; car ce personnage appartiendra à cette tribu même, et, comme sa royauté ne finira pas, c'est lui précisément qui rendra éternelle la domination de Juda. Si le règne de Juda a cessé sur la terre, c'est la

preuve qu'il subsiste ailleurs, dans le ciel, que par conséquent le Christ est déjà venu, et que Jésus, qui est de la race de David et de la tribu de Juda, est bien le Roi-Messie. C'est lui qui est ce héros vers lequel sont tournés les désirs des peuples. Le nom que Jacob lui donne est en hébreu Silo, « le Prince de paix ; » ce nom a le même sens que celui de Salomon. Il est le Roi pacificateur que chante le Psaume LXXII et qu'annonce Esaïe (IX, 5, 6) ; c'est à sa naissance que les anges ont annoncé la paix à la terre ; c'est lui qui donne dès maintenant aux siens la paix comme leur trésor le plus précieux ; c'est lui qui, à son retour, l'établira sur la terre (Esaïe II, 4). Voilà pourquoi il est le Désiré des peuples et c'est après sa venue que soupire l'Eglise. Son peuple d'Israël, dispersé, le désire sans le connaître. C'est vers lui que tendent, sans le savoir, les aspirations des païens, encore assis dans l'ombre de la mort. C'est lui qu'appelle le soupir de la création ; car, quand il viendra, elle aussi sera délivrée de la servitude de la corruption. Plus les temps avancent, plus les souffrances de tous genres abondent, plus grandit cette aspiration de l'humanité au règne de la paix qu'établira seule la venue du Prince de la paix ; les efforts des hommes ne peuvent amener ce règne ; mais lui nous l'apportera certainement.

Ce n'est pas seulement la prophétie du Silo qui est messianique : tout ce qui est dit de Juda s'applique à Christ dans un sens plus élevé. Lorsque Jean voit le trône de Dieu et dans la main de Celui qui y est assis un livre scellé, il pleure de ce que personne, ni au ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, n'a été trouvé digne de l'ouvrir. Mais l'un des vingt-quatre vieillards, qui entourent le trône, lui dit : « Ne pleure pas ; voici le Lion de la tribu de Juda, la racine de David, a vaincu pour ouvrir le livre et pour en briser les sept sceaux » (Apoc. V, 1-6). Israël parle donc du Christ, lorsqu'il

dit : « Tu reviens du carnage, mon fils ! Juda est un jeune lion ; qui le fera lever ? » Et comment Christ a-t-il vaincu ? « Il ploie les genoux, il se couche comme un lion. » Là est le secret de sa victoire : il a ployé les genoux ; c'est par la patience, l'obéissance jusqu'à la mort, c'est en se prosternant dans la poussière à Gethsémané, qu'il a triomphé. Il est demeuré vainqueur en s'immolant lui-même comme un agneau. Il a été couronné à cause de ses souffrances, dont celles de David n'étaient qu'une faible image (Philipp. II, 9-11).

« Il attache à la vigne son ânon et au cep excellent le petit de son ânesse. » L'Esprit prophétique nous dépeint sous cette image la paix du règne messianique. Quand le temps sera là, où le Fils aura obtenu du Père le triomphe paisible sur tous ses ennemis, alors il règnera et, nouveau Salomon, rendra heureux tous ses sujets. Chacun d'eux habitera sous sa vigne et sous son figuier. Le fruit du cep exquis est l'image de la joie céleste dont le Saint-Esprit remplira leurs cœurs et dont l'allégresse du jour des Rameaux est un prélude (Zach. IX, 9).

« Il a lavé son vêtement dans le vin et son manteau dans le sang des raisins. » Une antique interprétation voit dans ces mots aussi une prophétie des souffrances du Seigneur. Le vêtement qu'il a pris, c'est son humanité ; il a échangé la pourpre de sa gloire céleste contre les haillons de la nature humaine. Il n'y a point de péché en lui ; il n'avait donc pas besoin personnellement d'être lavé. Mais il a revêtu la nature humaine dans laquelle et par laquelle ont été commis tous les péchés de tous les pécheurs. « L'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous » (Esaïe LIII, 6). Toutes nos souillures se sont attachées à lui, notre représentant et notre Chef. Le péché du monde a été jugé en lui. C'est pourquoi son vêtement a eu besoin d'être lavé, et il n'a pu l'être que dans

son propre sang. Et maintenant, par son obéissance, par sa sainteté réalisée dans notre chair, par son sacrifice parfait, notre nature humaine est délivrée de la malédiction et entièrement purifiée de toute tache. En ressuscitant, il l'a présentée innocente et pure à son Père ; et nous, qui sommes en lui par la foi, nous sommes purs à cause de lui. Il nous a lavés de nos péchés par son sang (Apoc. I, 6).

Les derniers mots concernant Juda sont exactement traduits : « Ses yeux sont rougis par le vin, et ses dents sont blanches de lait. » Pris à la lettre, ils lui promettent la prospérité matérielle dans la terre promise. Mais les biens terrestres sont eux-mêmes le symbole de biens supérieurs. La joie dont il est question ici et ailleurs (Ps. XXXVI, 9), c'est celle dont le Saint-Esprit remplissait les disciples à la Pentecôte, alors que les moqueurs disaient : « Ils sont pleins de vin doux, » — celle qui exaltait les martyrs et leur donnait la force de mépriser les tortures de la mort. « Ses yeux sont rouges de vin : » une sainte joie doit briller sur le visage de ceux qui appartiennent à Christ. « Ses dents sont blanches de lait : » l'innocence, la pureté de Christ doit paraître dans les enfants de Dieu.

III. Les paroles de Jacob touchant Zabulon et Issacar, Dan et Nephtali, Gad et Asser, se sont aussi réalisées dans l'histoire de ces tribus et dans la position qu'elles ont occupée dans la terre promise. Zabulon eut son territoire au bord de la mer ; Issacar fut asservi à ses riches voisins, les marchands de Tyr et de Sidon. Comme David résume en lui le caractère de la tribu de Juda, de même celui de la tribu de Dan est incarné dans Samson, qui lutte contre la puissance supérieure des Philistins avec l'audace et la ruse du serpent. Le nom même de Dan — le « juge » — fait déjà allusion à ces destinées futures.

C'est aux paroles sur Dan que se rattache la prière du patriarche mourant : « O Eternel ! j'ai attendu ton salut. » Ni les exploits du juge qui doit naître de la tribu de Dan, ni la délivrance momentanée dont il sera l'instrument, ne peuvent satisfaire les désirs du vieillard : il attend le salut que le Seigneur lui-même doit réaliser dans sa fidélité, la vie qui triomphe de la mort, le royaume éternel.

Notre connaissance de l'histoire d'Israël est trop incomplète pour que nous puissions prouver dans le détail l'accomplissement littéral de la prophétie en ce qui concerne Gad, Asser et Nephtali; mais nous n'en doutons pas.

En se tournant ensuite vers Joseph, Jacob se répand en paroles de tendresse pour ce fils, qui ne lui avait jamais fait de peine, et qui était devenu le bienfaiteur de tous les siens. Il ne lui promet pas la dignité royale; mais il le désigne comme le nazaréen — comme tout spécialement consacré à Dieu — entre ses frères (voir la loi du naziréat, donnée plus tard, Nomb. vi). Joseph avait été dès l'enfance consacré à Dieu. L'Esprit de Dieu s'était de bonne heure révélé en lui; il avait été fidèle, et la souffrance l'avait purifié. Le patriarche rend en bénédictions aux descendants de Joseph le bien qu'il avait fait à son père. Quiconque honore ses parents, sera en retour béni dans ses enfants. Ces promesses s'accomplirent quand Ephraïm devint un Etat puissant, dans lequel parut le plus grand des prophètes après Moïse, Elie. Les dix-tribus, Ephraïm à leur tête, bien que leur nom ait pour le moment disparu, ont encore une promesse; et l'avenir qui leur est réservé, elles le doivent surtout à Joseph, l'ancêtre de deux d'entre elles, auquel il a été dit : « Le Dieu de ton père t'aidera, et le Tout-Puissant te comblera de bénédictions; les bénédictions de ton père surpassent celles de mes pères; elles seront sur la tête de Joseph, sur le sommet de la tête de celui qui est nazaréen entre ses frères. »

« Benjamin est un loup qui déchire ; au matin il dévore la proie, et sur le soir il partage le butin. » Le descendant de Benjamin en qui ces paroles se sont accomplies, c'est Saül, le premier roi, qui, par la force de Dieu, brisa le joug des Ammonites et des Philistins (1 Sam. XIV, 47, 48). Mais ce caractère de la tribu de Benjamin se révèle encore, d'une manière spirituelle cette fois, dans un autre Saul, celui qui, au matin de sa vie, poursuivait les brebis de Jésus-Christ comme un loup dévorant, mais qui, vers le soir, combattait pour lui, lui gagnait plus de butin et distribuait plus de biens célestes que tous les autres apôtres.

IV. La prophétie embrasse les destinées des descendants de Jacob selon la chair. Mais il y a aussi un Israël selon l'Esprit, un peuple de la nouvelle alliance, dont toute l'histoire est l'antitype de celle de l'Israël de l'ancienne alliance. L'Eglise s'applique avec raison à elle-même, dans ses luttes et ses épreuves, les consolations que les prophètes ont données au peuple de Dieu; car Christ est le véritable Israël, qui a lutté avec Dieu et avec les hommes et qui est resté le plus fort, et l'Eglise, qui est son corps et « la plénitude de Celui qui accomplit tout en tous » (Eph. I, 23), est appelée par l'apôtre « l'Israël de Dieu » (Gal. VI, 16). La nouvelle Jérusalem que Jean contemple dans l'Apocalypse, est l'Eglise glorifiée; et lorsqu'il parle des descendants des douze fils de Jacob (Apoc. VII, 4), c'est de l'Eglise militante qu'il s'agit. La chrétienté compte donc aussi douze tribus, et les serviteurs de Dieu, d'entre ces douze tribus, qui sont scellés, sont des disciples de Christ qui « ont été rachetés d'entre les hommes comme des prémices pour Dieu et pour l'Agneau » (Apoc. XIV, 4).

C'est ainsi que les fils de Jacob et les tribus d'Israël se retrouvent, sous la forme de diverses tendances religieuses,

dans le sein de l'Eglise de Christ. Mais ce n'est que dans le royaume à venir que nous comprendrons toute la profondeur des desseins de Dieu et que nous pénétrerons tous les mystères de l'Ecriture : c'est l'une des joies qui nous y sont réservées. Jusqu'ici nous ne connaissons qu'en partie ; nous voyons les choses célestes comme à travers un verre obscur ; mais alors nous verrons face à face, et nous connaîtrons comme nous avons été connus (1 Cor. XIII, 9-12).

LVII

LA FIDÉLITÉ DE JOSEPH ENVERS SES FRÈRES

(L, 15-21.)

I. La vue de tous ses fils rassemblés autour de lui, réconciliés, unis, avait été la consolation de Jacob, au soir d'une vie traversée de tant d'amertumes. La présence de leur père semblait aux frères de Joseph être une protection pour eux. On comprend sans peine leur angoisse après sa mort. Sans doute, Joseph leur avait pardonné et leur avait témoigné son amour par des faits; mais leur conscience ne les laissait pas tranquilles. Telle est la puissance de la mauvaise conscience: une fois qu'elle s'est réveillée, il n'est au pouvoir de personne de lui-imposer silence. C'est en vain que le pécheur voudrait se donner lui-même le repos et la paix intérieure. Le temps, qui adoucit toutes les souffrances, ne saurait calmer celles de la conscience, et l'éternité même ne tue pas ce ver rongeur et n'éteint pas ce feu dévorant. Les frères de Joseph lui devaient beaucoup: ils n'en sentaient que plus profondément leur vieille faute. La mort et les dernières paroles de leur père les avaient aussi émus et avaient rendu plus vif le sentiment de leur indignité. Ils auraient pu fuir Joseph et comploter de nouveau contre lui. Mais, cette fois,

renonçant aux moyens détournés, ils vont droit à Joseph. Ils pouvaient en appeler à leur père, qui, avant de mourir, les avait invités à lui demander, en son nom, de tout oublier. Ils se décident à faire de nouveau la franche confession de leur crime : « Pardonne cette iniquité aux serviteurs du Dieu de ton père. » Ils en appellent à Dieu, car ils savent les sentiments que Joseph a pour lui, et ils joignent à leur confession le vœu de le servir désormais fidèlement. Cette confession a plus de valeur que celle qu'ils avaient faite au jour de leur détresse (XLII, 21, 22), car elle est toute spontanée. Ils tombent aux pieds de Joseph, en disant : « Voici, nous sommes tes serviteurs. » Les songes de son enfance sont accomplis une fois de plus.

Joseph les console et leur parle avec affection. Aucun des justes, qui ont été les précurseurs du Sauveur, n'a manifesté d'une manière aussi pure que lui les vertus du Christ : la mansuétude, la douceur, la générosité. Dans son cœur, véritablement humilié et purifié, l'amour domine tous les souvenirs amers; les doutes et le trouble de ses frères l'affligent et lui inspirent de la pitié. Il pleure de ce qu'ils aient pu croire qu'il y avait encore quelque chose entre lui et eux. C'est dans des relations de paix et d'intimité parfaites avec eux qu'il trouve la plus grande joie de ses dernières années.

II. Cette scène a un enseignement à nous donner. Le souvenir de nos péchés se réveille parfois, bien qu'ils soient pardonnés; et comment en serait-il autrement ? Oublier notre dette, serait d'une légèreté dangereuse et malheureusement très-commune. Quand leur conscience a été déchargée, la plupart des hommes s'en vont se comportant comme si rien ne s'était passé. La parabole des deux débiteurs est là pour nous rendre attentifs à ce péril (Matth. XVIII, 23-35). Il nous a été trop pardonné, pour que le souvenir humiliant de

nos fautes ne nous accompagne pas à travers toute la vie et ne nous fasse pas trembler de retomber dans nos vieux péchés, tout en nous rendant reconnaissants envers Dieu et indulgents pour nos frères. Et si, par quelque événement grave ou quelque épreuve intime, ce souvenir est réveillé avec une force particulière, que faut-il faire? Non pas nous cacher devant Dieu, le fuir, nous ensevelir dans notre tristesse; mais plutôt prendre le chemin des frères de Joseph: nous approcher de Dieu, tomber à ses pieds et lui ouvrir notre cœur, mais sans douter de son pardon. Car son amour est éternel, et toutes les fois que nous venons à lui repentants, au nom de Jésus, Christ se présente pour nous devant le Père et intercède, sans se lasser, en notre faveur.

L'homme qui se convertit à Dieu pour la première fois, ne mesure ordinairement pas d'abord toute l'étendue de sa corruption et toute la grandeur de sa culpabilité. C'est, le plus souvent, une faute particulièrement grave qui le trouble et le pousse vers Dieu; et le Seigneur se montre indulgent et compatissant: il accepte sa confession, qu'il voit sincère; il lui fait grâce, en dépit de l'imperfection de ses lumières. Mais il faut que la lumière croisse, que l'humiliation devienne plus profonde, que l'homme reçoive ce cœur entièrement brisé, sans lequel il ne vaudrait rien pour le royaume des cieux. Voilà où tendent ces épreuves extérieures et intérieures que Dieu fait souvent succéder de près aux premiers commencements de la conversion. Quand il en arrive ainsi, notre devoir n'est-il pas de nous recueillir et de ne pas nous fermer aux répréhensions de son Esprit? Ne fuyons pas Celui qui nous cherche; ouvrons sans réserve et humilions notre cœur devant lui. La conduite de Joseph est un type de la manière dont il se laisse trouver de ceux qui viennent à lui. La mesure de l'amour de Jésus-Christ est infiniment plus grande encore que celle de l'amour de Joseph. « Dieu est

amour ; » le Fils, qui est l'image du Père, est par là même l'amour parfait. Bien plus! Etant, comme homme, parvenu à la perfection par la souffrance, son cœur est capable d'une parfaite sympathie pour ceux qui sont éprouvés. Il est encore aujourd'hui vrai homme, il sent comme homme, il se sait un avec nous. Jamais nous ne pourrons réparer nos offenses envers lui, ni le remercier assez pour le bien qu'il nous a fait. Soyons à ses pieds, comme les frères de Joseph, et il nous accueillera et nous assurera de sa faveur. Quiconque ne l'a pas encore cherché de cette manière, ne le connaît pas; quiconque ne s'est pas humilié devant lui, n'a pas non plus éprouvé ce que c'est que l'amour de Christ!

Joseph répond à ses frères : « Ne craignez point.... Ce que vous aviez pensé en mal, Dieu l'a pensé en bien... » Il ne diminue pas leur faute; il ne leur dit pas : Vous n'aviez pas l'intention de me faire tant de mal! Il reste dans la vérité, et cependant il pardonne. Ainsi fait le Seigneur. Il ne voile pas nos fautes, il les appelle par leur nom; il nous les découvre dans toute leur grandeur; et pourtant il pardonne. C'est ainsi que les serviteurs de Christ doivent en agir avec les égarés et les pénitents. Leur rôle n'est pas d'atténuer leurs fautes par une fausse charité, mais de faire voir au pécheur la grandeur de ses péchés et de lui rendre, précisément par là, possible de se réconcilier avec Dieu.

Combien les offenses que nous avons à pardonner à nos frères sont peu de chose, en comparaison de ce que Joseph a pardonné aux siens! Nous avons, comme lui et plus que lui, fait l'expérience de l'amour de Dieu; comment ne nous pardonnerions-nous pas les uns aux autres de tout notre cœur?

LVIII

LA FIN DE JACOB ET DE JOSEPH — L'ESPÉRANCE DES PATRIARCHES

(XLIX 29-L, 14; L, 22-26; Hébr. XI, 13-16.)

1. Jacob était mort en Egypte, honoré comme un des princes du pays; son corps fut embaumé à la manière des Egyptiens et sa mort pleurée comme celle d'un de leurs rois. Le deuil dura d'abord soixante-dix jours en Egypte; puis, quand le convoi funèbre fut arrivé aux frontières de Canaan, ils firent encore « de grandes et extraordinaires lamentations dans l'aire d'Atad, au-delà du Jourdain. » Le deuil de ces païens, que ne traverse aucun rayon lumineux, est le deuil de ceux qui n'ont point d'espérance. Les Egyptiens avaient des idées remarquablement pures sur ce qui attend l'homme au-delà de la mort. Ils croyaient à la survivance des âmes, à une rétribution future, à un jugement dernier; ils avaient retenu de la religion primitive une certaine connaissance de ce que Dieu accomplira dans la résurrection des morts. Ils croyaient au retour de l'âme dans son corps après un cycle de trois mille années. C'est pourquoi ils attachaient tant d'importance à ce que le cadavre fût préservé de la corruption; ils respectaient la dépouille mortelle et conservaient

le corps sous forme de momie pour le jour où l'âme devait y rentrer. Ils étaient donc, sous ce rapport, bien au-dessus de nos incrédules, pour qui l'âme périt avec le corps, et ils ne ressemblaient pas à ces hommes grossiers qui demeurent insensibles ou même méprisants en face de la mort et de la tombe. Leur croyance allait aussi loin, plus loin même que ne peuvent aller la raison et la philosophie. Et cependant l'espérance vivante leur manquait, car ils n'avaient pas une Parole de Dieu sur laquelle ils pussent s'appuyer; ils ne savaient rien de la réconciliation, ils ne pouvaient avoir de filiale confiance en Dieu, ni de joyeuse assurance de la vie éternelle.

Voilà où en était la plus antique sagesse, celle des Egyptiens, et voilà où en est encore aujourd'hui la sagesse humaine. Si loin que la science puisse aller, sans foi au Sauveur, elle ne saurait donner de consolation solide dans la vie et dans la mort. La médecine n'a pas de remède contre la mort; elle ne peut qu'essayer, par des calmants, d'adoucir quelque peu les angoisses du dernier combat. Il en est de même dans le domaine spirituel. La sagesse de ce monde n'a pas de remède contre l'amertume de la mort et contre les terreurs du jugement; elle ne peut qu'endormir l'âme troublée dans les illusions.

II. Il en est autrement de l'espérance des patriarches, qui est la nôtre. Sans doute, Joseph a senti aussi la douleur de la séparation. Quand son père eut expiré, « il se jeta sur sa face et pleura sur lui et le baisa. » Mais son deuil était autre que celui des Egyptiens, et ses larmes avaient une autre signification que les leurs. Nous, chrétiens, pleurons aussi près du lit de mort des nôtres et sur leur tombe. La mort est pour nous un jugement de Dieu, la démonstration terrible et en acte de notre état de déchéance et de corruption. Jésus lui-même, en voyant pleurer les parents et les amis de son ami,

a pleuré et « frémi » par deux fois en son esprit (Jean XI, 33, 38); frémi de la puissance que la mort exerce encore sur les enfants de Dieu mêmes. Il nous est permis de pleurer avec lui; comme lui, nous voyons dans la mort un ennemi, et nous nous affligeons de ce que cet ennemi n'est pas encore anéanti. Et cependant nous ne pleurons pas « comme ceux qui n'ont pas d'espérance » (1 Thess. IV, 13).

Le deuil des patriarches est illuminé par l'espérance. « Je vais, dit Jacob aux siens, être recueilli vers mon peuple; enterrez-moi avec mes pères dans la caverne qui est vis-à-vis de Mamré.... C'est là qu'on a enterré Abraham et Sara, sa femme; c'est là qu'on a enterré Isaac et Rébecca, sa femme; c'est là que j'ai enterré Léa.... » Et Joseph mourant dit à ses frères: « Je vais mourir; Dieu vous visitera et vous ramènera au pays qu'il a juré de donner à Abraham, Isaac et Jacob. » Et il leur fit faire serment et leur dit: « Quand Dieu vous visitera, vous transporterez mes os d'ici. » C'est ainsi que les patriarches sont morts dans la foi, retenant la promesse du Seigneur de ramener Israël dans la terre de Canaan. Mais ils n'espéraient pas seulement pour leur peuple; ils espéraient aussi pour eux-mêmes. Dieu leur avait dit: « Je suis avec vous. » Il s'appelait leur Dieu. Or, quand Dieu fait alliance avec un homme, il y a là pour lui une garantie de vie éternelle. Les patriarches, d'ailleurs, croyaient à une vie des âmes après la mort; sinon, ils eussent été à un niveau inférieur à celui des païens qui les entouraient. Mais ils avaient, de plus, grâce à la Parole de Dieu qu'ils avaient reçue, l'espérance de la résurrection pour la vie éternelle. Ils retenaient que Dieu avait assuré non seulement à leurs descendants, mais à eux-mêmes la possession de Canaan et une bénédiction inaliénable, et ils fondaient sur cette promesse la certitude que Dieu les réveillerait un jour de la poussière du tombeau. En eux vivait déjà l'espérance que David exprime par le Saint-

Esprit (Ps. XVI, 10, 11; XVII, 14, 15). Leur volonté d'être enterrés en Canaan est en relation avec cette espérance. Ils voulaient y reposer pour y ressusciter et y contempler la gloire de Celui qui leur y était apparu. Il espéraient d'entrer par la résurrection dans cette assemblée des justes que le Nouveau Testament appelle la cité de Dieu et des saints.

Nos deuils aussi sont adoucis par l'espérance, et la douleur que nous cause la mort des croyants, est rendue moins amère. Car l'espérance des patriarches est la nôtre, et leur terme le nôtre. Sans doute le séjour des trépassés, pour ceux qui meurent au Seigneur, n'est plus si sombre que pour ceux qui s'en sont allés avant l'apparition du Sauveur. Il y a porté la lumière par sa mort et par sa descente dans ce séjour. Il n'est pas loin de l'âme des croyants endormis; il les abreuve d'eaux vivifiantes, il fait du royaume des morts un paradis, il accorde à ceux qui meurent en lui, le repos dans la société des âmes saintes, et entretient en eux l'espérance du jour de la rédemption parfaite. Ce jour est proprement le terme en vue duquel nous luttons. C'est alors que nous hériterons les promesses de Dieu. A la mort des justes, comme au sommeil du soir, succède le repos de la nuit, bienfaisant à ceux qui sont las, mais où nul ne peut plus travailler. Puis vient le matin, et avec lui le réveil à une activité nouvelle (Ps. XXX, 6), — le matin de la résurrection, qui brillera quand Christ reparaîtra (Mal. IV, 2).

Si ceux qui n'avaient vu luire que les premiers rayons de la révélation, ont pu marcher dans l'espérance et dans la foi, ce n'est pas nous demander trop que de nous inviter à persévérer jusqu'au bout dans cette même voie. Notre réconciliation est chose accomplie; la résurrection de notre Chef est un fait. Nous avons sa promesse (Jean XIV, 19), et le Saint-Esprit nous donne le témoignage le plus positif de la réalité des choses à venir. Il convient donc que, malgré les terreurs

de la mort, nous ne marchions pas sombres, courbés vers la terre, mais joyeux, tête levée, nous confiant filialement en Dieu et espérant le jour de la rédemption.

III. Jetons un dernier coup d'œil sur l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph. Ce ne sont pas pour nous des personnalités étrangères ou inconnues. Leur souvenir nous revient aux heures les plus solennelles de notre vie; dans la Cène, nous sommes heureux d'être en communion avec tous les saints de Dieu; nous révérons la mémoire de ces pères. Nous remercions Dieu, qui leur a donné d'être fidèles. Nous nous réjouissons à la pensée de les voir et de les connaître personnellement dans la grande assemblée des justes (Matth. VIII, 11; Luc XIII, 28, 29). Ils sont la racine de l'olivier noble que Dieu a planté et qu'il ne cesse de cultiver (Rom. XI, 17-19). Nous sommes, par nature, des païens, des branches de l'olivier sauvage et stérile qui a poussé au désert sans que Dieu s'en occupât; mais sa main nous en a arrachés et nous a implantés dans le nouvel olivier pour participer à sa racine et à sa sève. C'est ce tronc qui nous porte; les privilèges et les espérances des patriarches sont devenus les nôtres.

L'espérance du jour de Christ et du triomphe de son royaume ne s'est jamais éteinte dans l'Eglise et n'y a jamais été expressément rejetée; mais elle s'est affaiblie dans le cours des temps. Dieu seul peut la vivifier. Il le fait à l'heure présente; car l'accomplissement est proche. Il nous fait marcher dans le chemin de la foi, comme Abraham. Quelques pas encore, et le but sera atteint. Les premiers rayons du jour ont déjà paru; l'étoile du matin s'est levée dans nos cœurs.

Il y eut une époque où l'espérance d'Israël semblait disparue : il était peu à peu tombé, après plusieurs siècles de séjour en Egypte, dans un dur esclavage. Alors l'Eternel ap-

paraît à Moïse dans le buisson ardent et se souvient de son alliance avec les patriarches (Exode III, 1-8). Il se lève pour accomplir la promesse que son peuple avait presque oubliée et pour tenir parole à ses serviteurs. Il se dit leur Dieu et joint son nom auguste à ceux de ces hommes depuis longtemps morts, en signe qu'ils ne sont pas morts, pour lui, et qu'il leur réserve une récompense dans la vie éternelle (Luc XX, 37, 38).

Leurs descendants sortent d'Egypte; eux-mêmes demeurent dans le royaume des morts. Mais Jésus souffre pour eux la mort expiatoire; à ce moment la terre tremble, les tombeaux s'ouvrent; les corps de plusieurs saints se relèvent (Matth. XXVII, 52, 53). Christ a par la mort ôté l'empire de la mort à celui qui le possédait. Par sa mort, le prince de la mort lui-même a reçu le coup de mort. Le royaume des morts tremble à l'entrée de son âme sainte. Jésus en parcourt les demeures en vainqueur et en Prince de la vie. Il fait luire sa lumière dans ces sphères obscures; un souffle de vie émane de lui, vient ranimer les âmes défaillantes des anciens justes et pénètre leurs os dispersés dans la poussière. Le Fils de Dieu ne peut, l'expiation accomplie, être retenu par la mort; les antiques portes d'airain qu'aucun homme ne peut briser s'ouvrent devant lui. L'ennemi a perdu sa proie, la nature humaine. C'est pour marquer cette victoire que plusieurs justes des anciens temps ressuscitent avec Christ et l'accompagnent dans son triomphe. Cela n'est pas accordé à tous, mais à plusieurs de ceux qui ont cru en lui avant sa venue. Ne pensez-vous pas qu'Adam et Noé, Abraham et Isaac, Jacob et Joseph ont été de leur nombre? C'étaient les premiers fruits mûrs des siècles passés; Christ les a reçus le jour de son triomphe, comme un gage de la récompense magnifique qui lui est réservée, au jour où il

ressuscitera et rassemblera autour de lui les fidèles de tous les temps et de toutes les nations.

Voilà ce que nous croyons pouvoir lire dans le passage cité de l'évangile de Matthieu. Les ressuscités d'alors sont les prémices de la résurrection. Ils possèdent dès ce moment l'avant-goût de l'héritage promis. Mais ils ne sont pas encore parvenus à la pleine possession de la patrie céleste après laquelle ils soupiraient. C'est ce qui n'aura lieu que lorsque Christ paraîtra, et avec lui cette nouvelle Jérusalem dont il est dit que « Dieu leur prépare une cité, » et qu'il « leur a réservé quelque chose de meilleur, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous » (Hébr. XI, 16, 39, 40). Ils attendent donc encore la perfection. Mais dans l'intervalle, l'architecte céleste construit, pour eux et pour nous, la cité indestructible où nous devons habiter avec eux et trouver notre vraie patrie. Ils ne doivent pas y entrer sans nous. Il faut d'abord que les croyants de la nouvelle alliance soient rassemblés et préparés, que le nombre total des élus soit rempli; les premiers doivent attendre les derniers, avec amour et patience. Quand aucun de ceux que le Père a destinés à son Fils ne manquera, quand les habitants de la Jérusalem céleste seront au complet, alors seulement la perfection se réalisera pour tous. Une étoile surpasse en éclat une autre étoile ; l'Eglise du Nouveau Testament, l'Epouse de Christ, brillera d'un éclat plus vif que les justes de l'ancienne alliance, les amis de l'Epoux. Cependant ils appartiennent tous à une seule et même bourgeoisie. Là, les justes de tous les temps se réjouiront en contemplant le Seigneur; ils le serviront avec pureté, et lui offriront un cantique de louange digne de sa miséricorde et de sa fidélité.



APPENDICE

NOTES DU TRADUCTEUR

---

1. (Page 28.) LES JOURS DE LA CRÉATION. — I. Dans son bel ouvrage sur les rapports de la cosmogonie de Moïse avec les sciences naturelles [1]), Reusch a fait voir d'une part que l'on ne peut fixer à 24 heures la *durée des jours de la création* sans mettre la Bible en contradiction avec les faits les mieux constatés par la science, et de l'autre que, le mot *jour* étant souvent pris dans l'Ecriture autrement qu'au sens propre, l'exégèse a le droit, si elle a des raisons pour le faire, de ne pas voir dans ces jours des jours ordinaires. Il a aussi rendu très-probable l'opinion du théologien allemand Kurtz et du géologue anglais Hugh Miller, d'après laquelle le tableau de la création (Gen. I) serait le fruit d'une vision analogue à celles des prophètes [2]). A ce point de vue, chacun des jours « représente un moment principal du grand drame de la création, une phase du développement, » et la question de leur durée ne se pose même pas. Ce qui importe à l'auteur, c'est de fonder l'institution du sabbat, en montrant dans la semaine de la création le type divin de la semaine humaine, et c'est sans doute cette analogie qui lui a inspiré le choix du mot *jour*. « Dire que le monde a été créé en 5 ou en 8 jours,

1) *Bibel und Natur*, 3e éd. (1870), p. 122 et ss., 211 et ss.

2) Comp. F. Godet, *Etudes bibliques*, 3e éd. I, p. 65-141.

serait s'écarter beaucoup plus du récit biblique que dire que Dieu l'a fait en six mille ans. » Moïse fût d'ailleurs sorti de son rôle — qui n'était pas de nous donner des connaissances géologiques — en nous indiquant la durée exacte de l'œuvre créatrice. — II. Les *résultats de la science* sont encore trop hypothétiques sur bien des points, pour qu'on puisse se prononcer définitivement sur les nombreux essais faits pour les mettre d'accord avec Gen. I. Relevons seulement quelques points où l'*accord* peut être envisagé comme acquis : 1° L'état liquide de la matière terrestre à une époque où aucune vie organique n'y existait encore. 2° La formation des continents par des soulèvements de l'écorce terrestre. 3° Le monde végétal — nécessaire à la vie des animaux, qui ne se nourrissent pas directement des substances inorganiques[1]) — antérieur au monde animal. 4° Les animaux aquatiques antérieurs aux animaux terrestres, et les oiseaux apparaissant dans la même époque géologique que les poissons (5e jour). 5° Les reptiles et les mammifères apparus les derniers, et l'homme, terme du développement créateur. 6° Pas de nouvelles espèces depuis l'apparition de l'homme ; — la fixité des espèces, que paraît supposer Moïse (« selon leur espèce »), confirmée par les faits [2]). 7° Rhythme et progrès régulier dans le développement de la création, s'élevant du plus simple au plus parfait. — Les principales *divergences* entre la Bible et la science portent sur deux points : 1° Création des astres au 4e jour, tandis qu'il est constant que la terre n'a pas été formée avant le reste du système solaire. (Plusieurs résolvent la difficulté en voyant dans Gen. I, 16 le moment où le soleil a commencé de faire sentir son action sur la terre, moment qui aurait été précédé par une autre lumière, v. 3, et par la végétation houillère.) 2° Existence d'animaux inférieurs dans des époques géologiques correspondant aux jours antérieurs à la création des animaux et même des plantes ; — chacun des divers ordres de création appartenant, non à une seule époque (ou jour), comme le veut Moïse, mais à plusieurs. (Moïse,

1) J. Müller, cité par Reusch, p. 242.

2) Agassiz, *De l'espèce et de la classification en zoologie* (1869), p. 76 et suivantes.

ne poursuivant pas un but scientifique, ne relève que le trait caractéristique de chaque époque.) — III. Il est intéressant de comparer la tradition biblique avec *les cosmogonies des peuples païens*. La cosmogonie du *Zend-Avesta* (Perse), la plus pure de ces dernières, fait créer le monde par le Dieu bon (Ormuzd) en six périodes comprenant au total 365 jours; la création s'achève avec l'homme [1]). — La comparaison du récit *babylonien*, retrouvé dès 1872 par l'assyriologue anglais G. Smith [2]), est surtout instructive. Le tableau de la création couvrait un certain nombre de tablettes. Un fragment retrouvé de la 1re racontait la naissance des dieux sortant du chaos primordial. Les six suivantes devaient correspondre aux six jours de la Genèse. Car la 5e (les tablettes 2, 3 et 4 manquent presque entièrement, et la 5e est la seule dont le numéro ait été reconnu avec certitude) coïncide exactement avec le 4e jour de Moïse; une autre, la 7e sans doute, correspond au 6e [3]). Voici la plus grande partie de ce que nous possédons de la 1re tablette [4]): « Du temps où en-haut le ciel n'était pas encore nommé et en-bas la terre restait sans nom, l'abîme sans limites fut leur générateur et la mer chaotique celle qui enfanta leur ensemble. Leurs eaux confluaient en un; aucune troupe d'animaux n'était encore rassemblée; aucune plante n'avait poussé. Du temps où aucun des dieux n'avait encore été produit, où ils n'étaient pas désignés par un nom, où aucun destin n'était encore, les grands dieux furent ensuite formés.... » Comp. Gen. I, 1-2. Voici les principaux fragments de la 5e : « Il fit excellemment les mansions en nombre, pour les grands dieux [5]); il leur attribua des astres et il établit fixes les étoiles de la grande Ourse. Il fixa

[1]) Lenormant, *Les origines de l'histoire* (1880), p. 49-50.

[2]) Au Musée britannique, puis dans la bibliothèque du roi Assurbanipal, à Ninive-Koyoundjik.

[3]) Smith, *Chaldäische Genesis*, trad. de l'anglais par Delitzsch (1876), p. 70 et suivantes.

[4]) Nous citons d'après la traduction de Lenormant, *Les origines de l'histoire*, p. 496.

[5]) Smith, approuvé par Friedr. Delitzsch (*Chald. Genesis*, p. 298), traduit: « Tout ce qui avait été arrangé par les grands dieux était excellent, » et rapproche ces mots du : « Tout était très-bon, » de la Genèse.

le temps de l'année et en détermina les limites. Pour chacun des 12 mois il fixa trois étoiles, depuis le jour où l'année commence jusqu'à son terme. Il détermina les mansions des planètes pour définir à un temps fixe leurs orbites, de façon à ce qu'elles n'y manquent pas et qu'aucune ne s'en détourne.... Il fit briller la lune, il l'attacha à la nuit, et il lui fixa le temps de ses phases nocturnes qui déterminent les jours. Pour le mois entier, sans interruption, il établit quelle serait la forme de son disque : Au commencement du mois, quand commence le soir, tes cornes te serviront d'annonce pour permettre de déterminer le temps du ciel. Le 7e jour, tu seras en train de remplir ton disque, etc. » (Suit ce qui concerne le soleil.) Voici enfin la plus grande partie de la 7e tablette: « Quand les dieux tous ensemble eurent formé..., ils firent excellemment les.... éveillés. Ils produisirent les êtres vivants, le bétail des champs, les animaux sauvages des champs, et les bêtes rampantes, etc. » Et plus loin: « Et le Seigneur à l'œil clairvoyant (le dieu *Éa*) les associa en un couple...; l'ensemble des bêtes rampantes se mit en mouvement...[1]) » — IV. Signalons encore deux points intéressants. 1° On savait depuis longtemps que la *semaine* était, dès la plus haute antiquité, connue des Babyloniens (les Chinois et les Péruviens l'ont aussi, tandis que les Egyptiens et les Grecs avaient la *décade* et les Romains la *huitaine*) et que c'est d'eux que les Romains ont reçu les noms des jours (consacrés aux dieux planétaires), dont nous nous servons encore. Il est maintenant prouvé, par les inscriptions de Ninive, que chez les Assyriens et déjà chez les Accadiens (donc à une époque antérieure à Moïse) le 7e jour était jour de repos; on lui donnait le nom de *sabbat (sabbattuv)*, et une inscription le désigne comme « un jour de repos pour le cœur[2]). » — 2° Dans plusieurs des fragments découverts par Smith, l'homme est appelé *Admi* (ou *Adami*; Lenormant: *Admu*), terme qui y est employé non comme nom propre, mais comme appellatif de l'espèce[3]).

1) Trad. de Lenormant, p. 501, 502 et 505.
2) *Chald. Genesis*, p. 300-301. Tiele, *Compend. der Religionsgesch.* (1880), p. 92.
3) *Chald. Genesis*, p. 81.

2. (Page 34.) L'ARBRE DE VIE. — Cet arbre (dont nous ne discutons pas ici la signification) a son analogue dans les traditions de divers peuples. Les *Védas* (Inde) connaissent l'arbre *Soma*, qui distille une liqueur enivrante qui donne l'immortalité et qui est appelée *amritam* (ambroisie). Les Iraniens ont l'arbre *Haoma*, dont le suc rend immortel et vivifiera les morts à la résurrection [1]). Les Chaldéo-Assyriens ont une conception analogue. L'arbre sacré, fréquent dans leurs sculptures, a en général une forme pyramidale et l'aspect d'un pin ou d'un cyprès; à côté de ce symbole de vie [2]) on voit d'ordinaire des prêtres ou d'autres figures qui adorent. On retrouve cet arbre, comme emblème de l'immortalité, sur les sarcophages en terre émaillée de Warka (sur cette ville voir note 13) [3]). Il était l'objet d'un véritable culte chez les Chaldéo-Assyriens. — Les *chérubins* qui gardent l'arbre de vie (Gen. III) rappellent les figures ailées, à tête d'homme ou d'aigle, qu'on voit sur les monuments assyriens adorant ou gardant l'arbre sacré, aussi bien que les sphinx égyptiens et les griffons auxquels d'autres mythologies font garder des trésors. Les taureaux ailés, qui veillent à la porte des palais et des temples babyloniens, sont appelés quelquefois *kirubi*. D'après Friedr. Delitzsch, *karabu* signifie grand, puissant; ce mot serait donc sémitique, et il ne faudrait pas rapprocher l'hébreu *cherub* du mot aryen *gribh* (gryps, griffon) [4]).

3. (Page 34.) LES FLEUVES DU PARADIS. — Nous n'avons pas à examiner ici si le récit des chap. II et III de la Genèse est histoire ou symbole. Cette dernière alternative admise, il serait superflu de poser la question tant discutée et si diversement résolue de la situation du jardin d'Eden. Si l'on incline vers la première, il sera intéressant de se rappeler les

[1]) Lenormant, p. 78-80. *Handwörterbuch des bibl. Alterth.*, de Riehm, p. 302-303 (art. *Eden*).

[2]) La pomme de pin ou de cèdre est le symbole de la vie; les dieux et les génies la tiennent souvent à la main.

[3]) *Chald. Genesis*, p. 84. Art. *Assyrien* dans Riehm, p. 110-111. Lenormant, p.77-88. Voir aussi Friedr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies* (1881), p. 91.

[4]) *Wo lag das Paradies*, p. 150-155. Lenormant, p. 109-139.

principales solutions proposées. Leur point de départ commun est la mention des quatre fleuves dans lesquels se divisait, à sa sortie d'Eden, le fleuve unique qui l'arrosait [1], et particulièrement des deux dont l'identité avec des fleuves bien connus de nous est évidente : l'*Euphrate* (hébr. *Perat*, pers. *Ufratu*, assyr. *Burattuv*, arabe *Furat*, accadien [ancien idiome babylonien] *Puranu* = « le grand fleuve, » de *pura*, fleuve, et *nunu*, grand) et le *Tigre* (hébr. *Chiddékel*, assyr. *Diiglat* ou *Hidiglat*, anc. pers. *Tighra*, arabe *Digla*, « flèche » [c'est le sens du mot zende *tighri*]. Le nom accadien de ce fleuve *[Idigna]* et peut-être son nom hébreu ont une autre origine) [2]. A part cette identification incontestable, les systèmes diffèrent du tout au tout [3]. — I. Le plus ancien se trouve chez Josèphe et quelques Pères, qui, cherchant (d'après Gen. xxv, 18) le pays de *Chavila* dans l'extrême Orient, l'identifient avec l'Inde; le *Pishon* serait l'Indus ou le Gange; *Cus* (nom ordinaire de l'Ethiopie dans l'A. T.) désignerait le midi en général (Arabie, Ethiopie, etc.), et le *Gichon* serait le Nil, que les anciens, ne connaissant guères son cours supérieur, supposaient quelquefois venir de l'Asie et entourer le sud de ce continent. Les trois produits de Chavila, — *or*, *bedolach* (*bdellion*, résine odoriférante très-appréciée des anciens), *schoam* (pierre précieuse, probablement l'onyx), — abondant en Inde, parlent en faveur de cette hypothèse [4], que l'on a aussi modifiée en proposant d'identifier le Gichon avec l'Oxus (Amou-Daria, nommé par les Arabes *Gaihun*; mais ce fleuve ne paraît pas avoir été connu des Babyloniens). Friedr. Delitzsch, dans son ouvrage déjà cité (p. 12-32), nous paraît l'avoir réfutée sans réplique. Si l'auteur de Genèse n con-

[1]) C'est là le sens indubitable du texte (II, 10) qui parle de quatre *raschim*, « têtes, » c'est-à-dire commencements de fleuves. Les Assyriens nomment *rês-nari*, les Arabes *ras-en-nahr*, le point où un canal se sépare du fleuve principal (Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 98).

[2]) Schrader, *Keilinschriften u. Altes Testament* (1872), p. 5-6. Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 169-172.

[3]) Voir l'exposé qu'en donnent Winer (*Realwörterbuch*) et Herzog (*Realencyclopedie*, 2e édition, IV, p. 34-38), à l'art. *Eden*.

[4]) En sa faveur : Riehm, art. *Eden*, et les Commentaires de Delitzsch et de Dillmann sur la Genèse.

naissait l'Inde, il devait savoir qu'elle était séparée des pays de l'Euphrate et du Tigre par d'immenses espaces; pourquoi d'ailleurs ne pas la désigner par son vrai et antique nom *(Hindu* ou *Sindhu),* et en choisir un qui est, dans l'A. T., celui d'un tout autre pays? Les deux noms *Pishon* et *Gichon* n'ont aucun rapport avec ceux de l'Indus, du Gange ou du Nil (l'A. T. appelle ce dernier *Jéor* ou *Sichor),* qu'il serait d'ailleurs par trop inouï de faire découler d'une même source. Ce système conduit forcément à faire de la tradition du paradis une pure fable et à rejeter l'Eden dans la région de l'utopie. — II. Reland a proposé (1706) une autre solution que beaucoup de savants ont agréée [1]). Le Tigre et l'Euphrate ayant leurs sources très-voisines les unes des autres, au centre de l'Arménie, c'est dans cette contrée qu'il faudrait chercher aussi celles des deux autres fleuves. Chavila pourrait être la Colchide, le pays aurifère des anciens [2]), et le Pishon le Phase (aujourd'hui Pasch ou Rion), qui arrose cette contrée, ou mieux — le Phase ayant sa source non en Arménie, mais dans le Caucase — le Cyrus (aujourd'hui Kur ou Kura), qui coule près de la frontière orientale de la Colchide; le Gichon serait l'Araxe (Dschioun-Ras ou Aras), qui se jette, réuni avec le Kur, dans la mer Caspienne, et le pays de Cus, qu'il entoure, serait la *Cossæa* des anciens. Cette hypothèse, qui a pour elle le rapprochement réel des sources des quatre fleuves indiqués, ne résiste pas à un examen sérieux [3]). On ne trouve pas en Colchide les trois produits de Chavila, qui d'ailleurs est toujours, dans l'A. T., un pays de l'est ou du sud. L'Arménie n'est pas à l'orient (Gen. II, 8), mais au nord de la Palestine. Les Cosséens, souvent mentionnés dans les inscriptions sous le nom de *Kassi,* habitaient les confins de la Médie, au S.-O. du lac Ormiah, et non le nord de l'Arménie. L'auteur de Gen. II, qui parle des fleuves du paradis comme existant encore de son temps (v. 11-14), ne pouvait ignorer les sources réelles du Tigre et de l'Euphrate, bien

[1]) Voy., p. ex., le Commentaire de Keil sur la Genèse (3e éd., 1878).

[2]) L'hypothèse de K. de Raumer *(Palästina,* 4e éd., 1860, p. 462-466), qui fait de Chavila le pays de l'Oural, bien qu'ingénieusement soutenue, n'a pas eu de succès.

[3]) Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 32-37.

connues des anciens Assyriens. Il faudrait enfin — les quatre fleuves étant, quoique voisins, séparés par de hautes montagnes — admettre un bouleversement géologique en Arménie, contemporain sans doute du déluge, mais dont le récit biblique de cet événement ne présente pas de traces. Calvin (Comm. sur la Genèse) a déjà protesté contre toute supposition de ce genre. — III. Calvin place le paradis en Babylonie. Pour lui, le fleuve unique est le Schatt-el-Arab actuel, et les quatre bras sont le Tigre et l'Euphrate qui se réunissent pour le former, et les deux bouches par lesquelles il se verse dans le golfe Persique. Mais l'Euphrate et le Tigre arrivaient autrefois, et encore au temps d'Alexandre, séparés jusqu'à la mer, qui occupait, à cette époque, toute la contrée traversée par le Schatt-el-Arab [1]). D'autres, modifiant l'hypothèse de Calvin, voient dans le 3e et le 4e fleuve deux affluents nord du Schatt-el-Arab. Le texte ne permet pas cette interprétation [2]). — IV. Le tact exégétique si sûr de Calvin pourrait bien avoir mis le doigt sur un des éléments de la vérité. Du moins c'est l'impression que nous laisse la lecture de l'ouvrage tout récent de Friedr. Delitzsch, qui est sans doute ce que l'on a écrit de plus complet sur la question qui nous occupe. Nous en résumerons brièvement les principaux résultats. Aux yeux de ce savant, l'un des maîtres de l'assyriologie, le récit Gen. II n'est ni mythique ni obscur; il a un caractère strictement historique : « Pour le narrateur, le jardin d'Eden, avec ses quatre fleuves, a évidemment une pleine réalité.... C'est la tradition qui, en faisant fausse route, a donné à la description du jardin d'Eden un caractère légendaire. Elle n'est ni obscure ni légendaire en soi; elle nous le paraît seulement parce que nous ne la comprenons pas » (p. 44). Où Moïse a-t-il donc placé le théâtre de Gen. II et III ? Tout, à commencer par la mention de l'Euphrate et du Tigre, nous conduit en Babylonie. Arrosé par un grand fleuve qui se partage, l'Eden doit être un bas pays, et non un pays de montagnes, comme

[1]) Elle s'avançait alors au moins 15 lieues plus à l'ouest qu'aujourd'hui. (Ritter, *Erdkunde*, X.) Tout cela est confirmé par des inscriptions de Sanchérib (Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 173 et suivantes).

[2]) Voir contre ces systèmes : *Wo lag d. P.*, p. 37-43.

l'Arménie. La Chaldée est, d'après la Bible (Gen. xi), le plus ancien théâtre de l'histoire et de la civilisation humaines; pour les Juifs, qui en étaient sortis emportant sans doute avec eux un riche fonds de traditions sur les origines de l'humanité, elle était « l'Orient » (Gen. xxix, 1 : Jacob s'en va « au pays de l'Orient, » en Mésopotamie). L'un des fleuves du paradis entoure le pays de *Cus*. Or, Cus est le père de plusieurs tribus asiatiques (Gen. x); il l'est entr'autres de ce *Nemrod,* dont le règne a pour point de départ Babylone et d'autres villes de la Chaldée (Gen. x, 8). Il y avait donc des Cuchites (Chamites) en Asie et près du golfe Persique. Nous savons d'ailleurs que la plus ancienne culture babylonienne (dite accadienne-sumérienne) n'était pas sémitique. Les inscriptions mentionnent les *Kassu,* une race qui a joué dans la plus haute antiquité un rôle politique à Babylone; son nom se retrouve peut-être dans celui de *Kasdu* (assyr. *Kaldu),* désignation classique des Babyloniens (Chaldéens). Cus désignerait, d'après cela, la Babylonie ou une partie de cette contrée. Il faudra, s'il en est ainsi, chercher Chavila près du golfe Persique. Là se trouve le Ard-el-Alat (« pays des dunes » : le nom de Chavila a le même sens, d'après Ewald), qui confine au désert syrien et a pour limite nord l'Euphrate [1]), et où l'on retrouve les trois produits de Chavila [2]). L'extraordinaire fertilité de la Babylonie, supérieure même à celle de l'Egypte (Hérodote i, 193), lui avait valu, dès les temps les plus anciens, le nom de *Kar-Dunias* ou *Kardunisi,* « jardin, parc du dieu Dunias, » qui désignait plus spécialement le district de Babylone. Ce nom se trouve aussi sous la forme de *Gindunisi* (l'accadien *kar* étant remplacé par le sémitique *ginu,* qui a le même sens), qu'on est bien tenté de rapprocher, avec sir H. Rawlinson, du *Gan-Eden* (jardin d'Eden) de

1) Kautzsch, dans Riehm, art. *Havila*, rapproche de ce nom Chuwaila, dans le district de Barein, sur le golfe Persique.

2) Mérodac-Baladan, roi de Beth-Jakin (Babylonie sud), offre à son suzerain, Tiglath-Piléser II, roi d'Assyrie, « l'or, poussière de son pays, en abondance. » La Babylonie était célèbre par ses encens et ses pierres précieuses. Comp. les mages, Matth. II, 11.

la Genèse [1]). La tentation est d'autant plus forte que le plus ancien nom (non sémitique) connu de Babylone et du district voisin est *Tintira,* « bocage de vie » [2]). — Les fleuves du paradis, enfin, se retrouveraient en Babylonie mieux que partout ailleurs. Le système très-développé et très-antique de canalisation de ce pays est connu. On donnait aux grands canaux, navigables pour les vaisseaux, le nom de *nahar.* « fleuve. » Tous n'étaient pas artificiels; un grand nombre étaient d'anciens lits ou bras de l'Euphrate et du Tigre, qu'on utilisait comme canaux quand ces fleuves les avaient abandonnés pour se créer de nouveaux lits. Le fleuve unique du paradis (Gen. II, 10) serait l'Euphrate, qui dans l'A. T. est toujours « le fleuve » par excellence et dont le niveau est, jusques près de Hillah, supérieur à celui du Tigre, ensorte qu'il alimente le plus grand nombre des canaux [3]). Le Pishon serait le grand canal Pallacopas, qui se sépare de l'Euphrate au sud de Babylone, et court parallèlement à ce fleuve jusqu'au golfe Persique, en longeant le désert arabique (Chavila). Cette grande voie navigable, digne d'être comptée à côté des deux fleuves de Babylonie, et dont il existe encore aujourd'hui des restes, est, d'après Ritter, l'ancien lit par lequel l'Euphrate s'en allait jadis directement à la mer. Le Gichon serait le Schatt-en-Nil, qui, se détachant sur la rive gauche de l'Euphrate, décrivait une courbe pour rejoindre ce fleuve après avoir passé à Babel et à Warka (deux des villes de Nemrod: il « entourait » donc le district de Babylone, le pays de Cus): ce canal fonctionnait encore au temps de la conquête arabe. Rien n'empêche d'y voir un lit naturel. Delitzsch croit même être sur la trace des deux noms qu'il faudrait retrouver dans les inscriptions *(Gichon* et *Pishon).* Le principal des canaux

1) *Eden* signifie « lieu de délices. » Quant au mot *paradis*, il vient de l'ancien persan *pairidaeza* (enclos, parc, jardin), qui a son analogue en hébreu *(pardes*, dans le Cant. des cant., l'Ecclés. et Néhémie), en arabe *(firdaus)*, en grec *(paradeisos).*

2) D'après Lenormant (p. 76 et 77) : *Tin* (vie) - *tir* (arbre) - *ki* (lieu). « le lieu de l'arbre de vie. »

3) Les rabbins (cités par Friedr. Delitzsch, p. 143) identifient aussi l'Euphrate avec le fleuve unique de l'Eden ; ils font remarquer qu'il est mentionné deux fois dans Gen. II (v. 10 et 14).

de la rive gauche de l'Euphrate est appelé, dans une inscription de Sanchérib, *Gugâna* ou *Guhâna* [1]). Dans les inscriptions, *pisana* (assyr. *pisanu)* signifie « bassin, canal. » Ce nom n'a pas encore été retrouvé comme nom propre; il conviendrait bien au Pallacopas, qu'on a déjà rapproché de l'hébreu *péleg* (assyr. *palgu)*, « canal » [2]). — V. Les traditions des peuples touchant un âge d'or sont connues. Les Indous ont leur montagne des dieux *(Méru)*, où croissent des arbres merveilleux et d'où coulent les cinq fleuves qui fertilisent la terre; les Iraniens, leur *Hara-Berezaiti* (plus tard *Al-Bordj)*, où jaillit « l'eau de la vie » qui féconde tout ce qui existe, et d'où coulent deux grands fleuves, l'un à l'Occident, l'autre à l'Orient (en Inde), et dix-huit autres fleuves, dont les deux premiers sont l'Euphrate et le Tigre. C'est sur cette montagne que se trouve le jardin de Jima, le premier homme, le roi de l'âge d'or. Les Egyptiens parlent du règne merveilleux du dieu Râ. On connaît la tradition des quatre âges successifs chez les peuples aryens. L'analogie de ces légendes avec la tradition biblique est plus apparente que réelle. Celle même qui se rapproche le plus de cette dernière, la conception iranienne, est infectée par le dualisme persan. « La tradition biblique est unique en son genre, dit Dillmann, pour ce qui concerne la nature primitive de l'homme et l'origine du péché. Sauf l'idée d'une déchéance morale graduelle, les traditions des peuples n'offrent aucune ressemblance avec elle. Un esprit absolument autre souffle ici [3]). » La tradition biblique n'a donc pas été puisée dans le grand courant de la tradition asiatique (iranienne et indoue), comme on l'a souvent affirmé. Ce serait plutôt l'inverse qui pourrait être vrai. Bien des éléments de la tradition iranienne peuvent provenir de Babylone et du fonds commun de la tradition chaldéo-israélite. Celle-ci ne dépend en tout cas pas de l'Inde; et quant au

[1]) Un catalogue assyrien de rivières le place immédiatement à la suite du Tigre et de l'Euphrate, et l'appelle « celui qui apporte la vie à Babylone. »

[2]) Un savant géologue a récemment affirmé, en se fondant sur des raisons scientifiques, que dans les temps préhistoriques, le Tigre et l'Euphrate se réunissaient au-dessus de Bagdad (par 62 degrés de longitude et 34 de latitude), pour se séparer de nouveau plus au sud (Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 82-83).

[3]) *Genesis*, p. 58.

parsisme, son influence n'aurait pu se faire sentir en Israël qu'après l'exil. Les mythes païens sont sans doute la corruption d'une tradition primitive plus pure, qui ne s'est conservée intacte que dans la Genèse. La tradition mosaïque, antique héritage de la race israélite, n'a nul besoin, pour être expliquée, de l'intervention d'influences étrangères [1]).

4. (Page 46.) LE ROLE DU SERPENT DANS LA CHUTE. — L'arbre de la connaissance ne figure pas dans les traditions de l'Orient païen. La seule trace qu'on en ait trouvée est une représentation découverte par G. Smith sur un ancien cylindre babylonien du Musée britannique, où l'on voit deux figures, l'une d'homme (reconnaissable au turban chaldéen qui couvre sa tête), l'autre de femme, assises auprès d'un arbre d'où pendent deux gros fruits, vers lesquelles elles tendent la main ; derrière la femme se dresse un serpent. Cette représentation, qui ne peut être qu'une illustration de l'histoire de la chute [2]), confirme ce qu'on devait supposer, c'est que les Chaldéens, qui avaient un récit de la création (voir plus haut note 1) et un récit du déluge (voir note 10), ne pouvaient manquer d'en avoir aussi un de la chute, transition nécessaire entre l'un de ces deux faits et l'autre. Ce récit, que nous ne possédons pas encore, a d'autant plus sa place marquée dans leur tradition, que le sentiment du péché était très-développé chez eux, comme le prouvent leurs psaumes de pénitence [3]). — G. Smith croyait avoir retrouvé un fragment de l'histoire babylonienne de la chute, contenant une malédiction prononcée sur le dragon et sur l'homme, et parallèle à Gen. III [4]). Mais ce morceau, dont M. Oppert a le premier donné une traduction acceptable, n'a absolument rien de commun avec l'histoire de la chute [5]).

[1]) Delitzsch, *Wo lag d. P.*, p. 28 et 113; Riehm, art. *Eden*, p. 303.

[2]) L'arbre qui y figure ne peut être l'arbre de vie, dont les représentations diffèrent beaucoup de celle-ci. Voyez la reproduction dans Smith, *Chald. Genesis*, p. 87, et la description dans Lenormant, p. 90-91.

[3]) Voyez Delitzsch, dans *Chald. Genesis*, p. 305, et *Wo lag d. P.*, p. 91.

[4]) *Chald. Genesis*, p. 78 et ss.

[5]) Lenormant, p. 73.

5. (Page 50.) La victoire sur le serpent. — La plupart des peuples ont vu, dans cet animal, quelque chose de mystérieux et de surnaturel. Beaucoup lui ont attribué une intelligence supérieure et même la puissance de prédire et de guérir. Les Indous l'adoraient; les Crétois l'appelaient divin. Il figure dans plusieurs mythologies (chez les Egyptiens, les Phéniciens) comme symbole bienfaisant. Mais le plus souvent cet animal, avec la rapidité de ses mouvements, sa puissance de fascination, son venin et le caractère rusé qu'on lui attribue, apparaît comme l'image de la puissance ennemie de l'humanité, et l'on trouve, dans les mystères grecs et dans les mythes persans, un reflet de l'idée qu'il a été le séducteur de l'homme [1]). Les traditions chaldéennes parlent de *Tiamat*, le dragon de la mer, — « le grand serpent, » « l'ennemi, l'adversaire des dieux (*aiub-ilani*), » personnification du chaos, — qui lutte contre les dieux et finit par être écrasé par Mérodac (Jupiter). Mais est-ce là un mythe cosmogonique ou une allusion au rôle du serpent dans la chute? Il faudrait, pour en décider, savoir si la lutte de Mérodac et de Tiamat est placée avant ou après la création de l'homme [2]). — On trouve chez les Egyptiens une lutte semblable entre le serpent *Apap* (les ténèbres) et le Dieu *Râ* (le soleil). La victoire de la vie sur la mort, du bien sur le mal — à la fois au sens physique et au sens moral — est le sujet du mythe d'Osiris et de Hôr [3]). — Le Zend-Avesta raconte la chute du premier homme Jima, qui est livré ensuite au pouvoir du serpent, du mauvais esprit. Dans le Rig-véda, Indra lutte contre le serpent *Ahi*, être rusé, avide, démonique, qu'il finit par vaincre (ce mythe est probablement météorologique). L'Avesta décrit des combats semblables [4]).

[1]) Dillmann, *Genesis*, p. 80. Schultz, *Alttest. Theol.*, 2e éd. (1878), p. 609-610.

[2]) Voir les fragments de cette épopée dans Smith, *Chald. Genesis*, p. 87 et suiv. (figures p. 90), et Lenormant, p. 507-516. Delitzsch (*Wo lag d. P.*, p. 88 et suiv.) pense que cette lutte n'est pas étrangère à l'histoire de l'homme; Lenormant, qu'il ne faut y voir qu'une mythe cosmogonique (p. 100).

[3]) Lenormant, p. 104. Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 2e éd. (1876), p. 30. Tiele, *Comp. der Religionsgesch.* p. 53 et 64.

[4]) Détails dans Grill, *Erzväter der Menschheit* (1875), I, p. 283-289.

— Le combat contre le serpent ou le dragon se retrouve dans plusieurs mythes grecs : la lutte de Zeus contre Typhon (le père de tous les monstres); celle d'Apollon (le dieu du soleil, le dieu pur, sauveur et révélateur) contre le serpent Python ; celle d'Hercule contre l'hydre de Lerne; celle d'Atlas ou d'Hercule contre le dragon Ladon, qui garde le jardin des Hespérides (le jardin des dieux). Le mythe d'Hercule — la personnification de la force morale et bienfaisante — est surtout remarquable : il est le bienfaiteur de son peuple, non seulement pendant sa vie, mais à toujours, et reçoit à ce titre le surnom de *Sôter* (sauveur)[1]. — Ce même combat joue un grand rôle dans la mythologie des Germains[2].

6. (Page 58.) LES ENFANTS D'ADAM. — D'après Gen. v. 4, Adam a eu d'autres enfants que Caïn, Abel et Seth, et cela sans doute, d'après IV, 17, déjà avant le meurtre d'Abel.

7. (Page 68.) LES FILS DE DIEU, GEN. VI. — Selon les uns, ces fils de Dieu sont des anges; selon les autres, les descendants de Seth. La première opinion a pour elle l'opposition de « filles *des hommes* » et le fait que les anges sont très-souvent appelés « fils de Dieu » (voy. p. ex. Job I, 6). Elle est adoptée par les livres apocryphes d'Hénoc et des Testaments des douze patriarches, par Philon, Josèphe, beaucoup de rabbins et de Pères (Justin, Clément, Tertullien, Cyprien, Ambroise, Lactance) et un grand nombre d'exégètes modernes[3]. La seconde a pour elle le contexte (les hommes seuls sont punis et par conséquent paraissent être coupables). le

[1]) Comp. aussi les légendes de Pandore (le mal introduit dans le monde par la première femme) et de Prométhée (l'homme, avide de science, franchissant la limite qui le sépare des dieux, puis puni de sa témérité, et ne pouvant être délivré que si un dieu veut mourir pour lui).

[2]) Grill, p. 292-294. Des légendes analogues existent chez d'autres peuples encore (Amérique, Océanie, etc.). Ebrard, *Die Anfänge des Menschengeschl.* (1876), p. 44-50.

[3]) Par ex. Delitzsch et Dillmann, dans leurs Commentaires sur la Genèse; Kurtz, *Gesch. des Alten Bundes*, 2ᵉ éd. (1853), I, p. 76-79; Schultz, *Alttest. Theol.*, p. 118-120.

le nom de « fils de Dieu » donné parfois à des hommes pieux (p. ex. Ps. LXXIII, 15; Prov. XIV, 26), et surtout les expressions de Gen. VI, 2, qui ne peuvent s'appliquer qu'à des mariages proprement dits et permanents, lesquels paraissent incompatibles avec la nature des anges telle que Jésus l'a définie (Luc XX, 35, 36). Elle est connue déjà de Josèphe et adoptée par une partie des rabbins, Julius Africanus (1re moitié du IIIe siècle), plusieurs Pères (Chrysostome, Augustin, Cyrille d'Alexandrie, Théodoret), Calvin, Luther et beaucoup de modernes [1]). Les passages 2 Pierre II, 4 et Jude v. 6 ne peuvent prouver ni pour ni contre l'une ou l'autre de ces deux opinions.

8. (Page 75.) L'ARCHE. — Le mot *théba* qui la désigne ne se trouve qu'ici et Exode II (pour désigner le coffret où Moïse fut exposé). Le bois de *gopher* est probablement le cyprès. Les dimensions qu'indique le texte (300 coudées de long, 50 de large et 30 de haut) donnent à l'arche une surface de 15,000 coudées carrées et un volume de 450,000 coudées cubes (la coudée = 48 ½ centim.). Un pareil bâtiment, n'étant pas fait pour naviguer, mais pour flotter simplement, n'avait sans doute pas la forme d'un vaisseau ordinaire et n'était pas à quille; ce devait être une maison flottante à trois étages, divisée en un grand nombre de cellules et supportée par un radeau. Le Mennonite P. Jansen, voulant vérifier l'exactitude du récit biblique, construisit en 1609, sur le modèle de l'arche, un bateau de 120 pieds de long, 20 de large et 12 de haut, qui fut mis à l'essai et reconnu propre à porter un poids trois fois plus considérable qu'un vaisseau de même cube et de forme ordinaire [2]). — L'arche de Xisuthrus, dans la tradition chaldéenne, a des dimensions beaucoup plus grandes que celle de Noé (600 coudées de long, 60 de

[1]) Ainsi Hengstenberg, Ebrard, Keil (voir son Comm. sur la Genèse, p. 100-107); Œhler, *Théol. de l'A. T.*, trad. par H. de Rougemont (1876), I, p. 191-193 (voir les passages cités par lui, p. 193, pour montrer que l'opposition de « filles des hommes » n'oblige pas à conclure que les « fils de Dieu » ne sont pas des hommes).

[2]) Kurtz, *Gesch. des A. B.*, I, p. 80. Riehm, art. *Noah*, p. 1099.

large et autant de haut); d'après Bérose elle a même 5 stades (près d'un kilom.) de long sur 2 de large [1]).

9. (Page 76.) L'ENTRÉE DES ANIMAUX DANS L'ARCHE. — On sait que les animaux ont un instinct beaucoup plus sûr et plus délicat que l'homme et souvent cherchent à échapper à des dangers dont ce dernier n'a encore aucun pressentiment. A l'approche de la grande catastrophe, les animaux peuvent s'être réfugiés d'eux-mêmes dans le voisinage de l'homme, sans que Noé ait eu à s'occuper de les rasssembler. On s'est souvent demandé comment ils trouvèrent place dans l'arche. Il va sans dire que plusieurs catégories d'animaux (poissons, insectes, etc.) restèrent en dehors. On a calculé que plus de 6000 espèces avec la nourriture nécessaire ont pu y entrer. Ce calcul n'est guères moins puéril que les objections tirées de l'impossibilité d'y renfermer toutes les espèces connues. Il n'est nullement nécessaire de presser le texte, comme si *toutes* sans exception y étaient entrées. Le sens du texte est suffisamment respecté si l'on admet que le monde animal, tel qu'il était connu de Noé, c'est-à-dire tel qu'il existait dans le voisinage immédiat de l'homme (qui n'occupait encore qu'une portion restreinte de notre terre), était représenté d'une manière complète dans l'arche. Réduite à ces termes, la tradition biblique n'offre plus rien d'inconcevable [2]).

10. (Page 80.) LE DÉLUGE. — I. Le texte sacré parait décrire un phénomène universel, puisque les plus hautes montagnes, l'Ararat, par ex. (16,000 pieds au dessus de la mer), sont couvertes par les eaux. Cuvier ne mettait pas en doute un déluge universel, ne remontant pas au-delà de l'apparition de l'homme sur la terre. Actuellement les savants se prononcent plutôt en sens contraire. On ne peut dire avec certitude si l'homme a été contemporain de l'époque géologique appelée diluvienne; son existence n'est pas démon-

[1]) Riehm, art. *Noah*, p. 1099. Keil, p. 113 et 120.

[2]) Voy. Kurtz, *Gesch des A. B.*, I, p. 81. Reusch, *Bibel und Natur*, p. 318-321.

trée au-delà de la période glaciaire [1]). On s'accorde à reconnaître que le déluge noachique ne peut être identifié avec le diluvium géologique, qui est une période plutôt qu'un fait unique [2]). Il se pourrait que le déluge biblique fût un phénomène local qui aurait anéanti la race humaine, encore peu disséminée, et dont l'une des causes aurait été un affaissement partiel du sol terrestre. Cette supposition n'est pas incompatible avec le récit sacré, qui est tout entier relatif à Noé et aux siens [3]). — II. La plus curieuse des *traditions païennes sur le déluge* est celle des Babyloniens, que nous connaissions déjà par le prêtre chaldéen Bérose (IIIe siècle av. J. C.) et dont G. Smith a retrouvé une version plus complète [4]). Ce récit, découvert sur des cylindres babyloniens du

[1]) C'est ce qu'affirment des savants comme Lyell et Vogt (Reusch, p. 278). Comp. Pfaff, *Alter und Ursprung des Menschengeschlechts* (1876), p. 18-20.

[2]) Discussion de toute la question dans Reusch, p. 270-282.

[3]) Voir sur ce point Reusch, p. 323, et les remarques judicieuses de Hugh Miller, citées en note. Les montagnes couvertes par l'eau peuvent, comme le remarque Reusch, ne désigner que « celles qui se trouvaient dans le champ de la vision de Noé. »

[4]) Voici le récit de Bérose (je cite d'après Lenormant, p. 387-389) : « Cronos (Ea) apparut à Xisuthrus (le dixième patriarche babylonien) dans son sommeil et lui annonça que, le 15 du mois de daisios, tous les hommes périraient par un déluge. Il lui ordonna donc de prendre le commencement, le milieu et la fin de tout ce qui était consigné par écrit, et de l'enfouir dans la ville du soleil, à Sippara; puis de construire un navire et d'y monter avec sa famille et ses amis les plus chers; d'y déposer des provisions pour la nourriture et la boisson, et d'y faire entrer aussi les animaux, volatiles et quadrupèdes; enfin, de tout préparer pour la navigation.... Xisuthrus obéit et construisit un navire long de cinq stades et large de deux; il réunit tout ce qui lui avait été prescrit et embarqua sa femme, ses enfants et ses amis intimes. Le déluge étant survenu et bientôt décroissant, Xisuthrus lâcha quelques-uns des oiseaux. Ceux-ci, n'ayant trouvé ni nourriture ni lieu pour se poser, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, il leur donna de nouveau la liberté; mais ils revinrent encore au navire avec les pieds pleins de boue. Enfin, lâchés une troisième fois, les oiseaux ne retournèrent plus. Alors Xisuthrus comprit que la terre était découverte; il fit une ouverture au toit du navire et vit que celui-ci était arrêté sur une montagne. Il descendit donc avec sa femme, sa fille et son pilote, adora la terre, éleva un autel et y sacrifia aux dieux; à ce moment, il disparut avec ceux qui l'accompagnaient. Cependant, ceux qui étaient restés dans le navire, ne voyant pas revenir Xisuthrus, descendirent à terre à leur tour et se mirent à le chercher en l'appelant par son nom. Ils ne le revirent plus, mais une voix du ciel se fit entendre,

Musée britannique, date de 2000 ans environ avant J.-C. Il n'a donc pas été emprunté à la Genèse, comme on aurait pu le soupçonner de celui de Bérose. Ce récit est mis dans la bouche de Xisuthrus, parlant à son descendant, le héros babylonien Izdubar [1]). « Je veux te raconter, ô Izdubar, l'histoire de ma délivrance et t'annoncer l'oracle des dieux. Tu connais la ville de Surripak, située sur l'Euphrate. Elle était déjà ancienne lorsque les dieux s'y décidèrent à envoyer un grand déluge; tous les grands dieux, leur père Anu, leur conseiller, le belliqueux Bel, le porteur de leur trône Adar, leur conducteur Ennugi. Le Seigneur de la sagesse insondable, Ea, était avec eux et m'annonça leur décret : « Homme de « Surripak, me dit-il, fils de Ubaratu, quitte ta maison et « bâtis un vaisseau; ils veulent détruire toute semence de « vie; conserve donc en vie et porte dans le vaisseau que tu « construiras toute espèce de semence de vie. Fais-le long « de *x* coudées, large et haut de *y* [2]), et couvre-le aussi d'un « toit. » Quand j'entendis cela, je dis à Ea, mon Seigneur: « O mon Seigneur, quand je construirai le vaisseau que tu « m'as commandé de faire, le peuple et les anciens se [riront] « de moi. » Mais Ea me commanda d'exécuter son ordre et dit à moi, son serviteur : « Ne ferme pas la porte du vaisseau « derrière toi, avant que le temps vienne où je t'avertirai. « Alors entre et transporte dans le vaisseau tes provisions de « blé, tous tes biens, ta famille, tes serviteurs et tes servantes, « et tes plus intimes amis. J'enverrai vers toi le bétail des

leur prescrivant d'être pieux envers les dieux; qu'en effet il recevait la récompense de sa piété en étant enlevé pour habiter désormais au milieu des dieux....; qu'ils devaient retourner à Babylone.... et déterrer les écrits enfouis à Sippara, pour les transmettre aux hommes. Elle ajouta que le pays où ils se trouvaient était l'Arménie. Ceux-ci, après avoir entendu la voix, sacrifièrent aux dieux et revinrent à pied à Babylone. Du vaisseau de Xisuthrus, qui s'était enfin arrêté en Arménie, une partie subsiste encore dans les monts Gordyéens, en Arménie, et les pèlerins en rapportent l'asphalte qu'ils ont râclé sur les débris....» — On trouvera une traduction littérale des différents extraits de la tradition chaldéenne, conservés par les écrivains grecs, dans Smith, *Chald. Genesis*, p. 38-50.

1) Je le cite d'après Haupt, qui en a donné la traduction la plus récente (*der Keilinschriftliche Sintfluthbericht*, 1881, p. 12-18). On le retrouvera dans Smith, *Chald. Genesis*, p. 223-232, et Lenormant, p. 393-403, 601-618.

2) Les chiffres sont effacés dans l'inscription.

« champs, les animaux sauvages de la campagne, afin qu'ils « soient gardés derrière la porte du vaisseau. » Suit la description (très-mutilée dans les fragments retrouvés) de la construction du bateau. Notons seulement qu'il y est question de bitume, dont il est enduit à l'extérieur et à l'intérieur. Le récit continue : « Tout ce que je possédais, je le réunis et je le portai sur le vaisseau, tout mon or, tout mon argent et toute sorte de semence de vie, tous mes serviteurs, mâles et femelles, le bétail des champs, les animaux sauvages de la campagne et mes plus intimes amis — je les y fis tous monter. Quand le dieu du soleil eut amené le moment déterminé, une voix dit : « Au soir les cieux pleuvront une « pluie de destruction ; monte dans le vaisseau et ferme la « porte derrière toi. Le temps marqué est venu, dit la voix ; « au soir les cieux pleuvront une pluie de destruction ! » J'attendis avec angoisse le coucher du soleil ce jour-là, le jour où je devais commencer ma navigation. J'avais peur, mais je montai dans le vaisseau et fermai la porte derrière moi pour clore le vaisseau. Je confiai à Buzurkurgal, le pilote, le grand bâtiment avec sa charge. Alors *Mûsêri-ina-namâri* [1]) s'éleva du fond du ciel ; un sombre nuage, du sein duquel le dieu de la tempête, Rimmon, fait éclater son tonnerre, pendant que Nébo et Serru se précipitent l'un contre l'autre. Ceux qui portent le trône passent sur la montagne et la plaine ; le puissant dieu de la peste déchaîne les ouragans, le dieu Adar fait déborder les canaux ; les dieux des grandes eaux amènent en haut des flots puissants ; ils agitent la terre par leur violence ; l'inondation du dieu de la tempête s'élève jusqu'au ciel ; toute lumière est changée en ténèbres. Le frère ne cherche pas son frère, les hommes ne s'inquiètent plus les uns des autres. Dans le ciel les dieux même s'effraient du déluge et fuient dans le ciel du dieu Anu ; les dieux s'accroupissent aux treillis du ciel comme un chien sur sa couche. La déesse Istar crie comme une femme en travail ; l'auguste déesse crie à haute voix : « Ainsi « tout est changé en limon, comme je l'ai prédit aux dieux.

1) « L'eau du crépuscule au lever du jour. » (Lenormant, p. 396 ; Delitzsch, dans *Chald. Genesis*, p. 319).

« J'ai prédit ce malheur aux dieux et annoncé ce combat de « destruction contre mes hommes. Mais moi je n'enfante « pas mes hommes pour qu'ils remplissent la mer comme « du fretin! » Alors les dieux pleurèrent avec elle à cause des esprits des grandes eaux, et ils pleuraient accroupis en un même lieu et tenaient leurs lèvres fermées. Six jours et sept nuits, le vent, les flots et l'ouragan se maintinrent. Mais le septième jour s'arrêta le déluge, qui avait combattu comme une puissante armée; la mer se retira dans son lit, et la tempête et l'inondation cessèrent. Et moi, je parcourais la mer, me lamentant de ce que les demeures des hommes étaient converties en limon ; les cadavres flottaient çà et là comme des troncs d'arbre. J'avais ouvert une fenêtre, et quand la lumière du jour frappa ma face, je palpitais et je m'assis en pleurant; mes larmes coulaient sur mon visage. Je naviguai par-dessus les pays, maintenant une mer effrayante; la terre parut à la hauteur de douze mesures [1]). Le vaisseau naviguait vers le pays de Nizir. La montagne du pays de Nizir l'arrêta et ne le laissa pas aller plus loin. J'attendis six jours. Au septième, je pris un pigeon et le laissai s'envoler; il vola çà et là, mais, ne trouvant point de lieu, il revint au vaisseau. Puis je pris une hirondelle et la fis envoler; elle vola çà et là, mais, ne trouvant point de lieu, elle revint au vaisseau. Ensuite je pris un corbeau et le fis envoler. Il s'envola, et quand il vit la diminution des eaux, il s'avança marchant avec précaution dans l'eau, mais il ne revint pas. Alors je fis tout sortir vers les quatre vents. J'offris un sacrifice et bâtis un autel sur le sommet de la montagne. Je rangeai, sept par sept, les vases mesurés et j'étendis dessous des roseaux, du bois de cèdre et de genévrier [2]). Les dieux sentirent le parfum, les dieux sentirent un doux parfum; les dieux s'assemblèrent comme des mouches autour du sacrifiant. Alors l'auguste déesse Istar vint... et dit: « Je me « souviendrai toujours de ces jours, je ne les oublierai pas. « Que tous les dieux viennent à l'autel; que Bel seul n'y « vienne pas, car il a, sans réflexion, amené le déluge et livré

[1]) Au-dessus du niveau de la mer.

[2]) Trad. de Lenormant.

« mes hommes à la destruction. » Quand le dieu Bel vint et vit le vaisseau, il s'étonna; son cœur se remplit de colère contre les dieux et les esprits du ciel. « Aucune âme n'échap- « pera, cria-t-il, aucun homme ne sortira vivant de la destruc- « tion! » Alors le dieu Adar ouvrit la bouche, et s'adressant au puissant Bel, dit: « Nul autre que le dieu Ea n'a fait cela; « Ea savait (notre décret) et lui a tout communiqué. » Le dieu Ea ouvrit la bouche et dit, s'adressant au puissant Bel: « Tu es le puissant prince des dieux; mais pourquoi as-tu « agi sans réflexion et amené le déluge? Laisse le pécheur « expier son péché, le malfaiteur son crime; mais lui, sois- « lui propice; qu'il ne soit pas détruit, et aie pitié de lui, afin « qu'il reste en vie. Au lieu que tu déchaînes un nouveau « déluge, que dorénavant les lions et les hyènes viennent et « déciment les hommes; que la famine arrive et dépeuple le « pays; que le Dieu de la peste vienne et décime les hom- « mes! Je n'ai pas révélé à Xisuthrus le décret des grands « dieux; je lui ai envoyé seulement un songe; c'est ainsi « qu'il a appris le décret des dieux. » Alors Bel se calma, et entra dans le vaisseau, prit ma main et me fit lever; il fit aussi lever ma femme et mit sa main dans la mienne; et il se tourna vers nous, se plaça entre nous et prononça cette bénédiction: « Jusqu'ici *Samas-napistim* a « été un homme mortel; mais maintenant qu'il soit avec sa « femme élevé parmi les dieux! Qu'il habite au loin, à l'em- « bouchure des fleuves! » Alors il m'emmena et me conduisit au loin à l'embouchure des fleuves. » — III. Le récit qu'on vient de lire présente des analogies si frappantes avec celui de la Genèse [1]), qu'ils doivent nécessairement provenir l'un de l'autre ou avoir une source commune. Les différences qui existent entre eux, à côté de l'accord général, ne permettent pas de penser qu'ils aient été copiés l'un sur l'autre; le récit chaldéen est ainsi un témoin indépendant et de la plus haute antiquité en faveur de la vérité du récit biblique. Ce dernier

1) Rem. entr'autres: le déluge présenté dans l'un et l'autre comme un châtiment divin; la mention du moment où l'arche fut fermée; l'envoi des oiseaux; le sacrifice accepté après le déluge; la promesse divine qu'il n'y aura plus de déluge, etc.

est strictement monothéiste, le premier tout pénétré de polythéisme. A cette divergence fondamentale s'en joignent d'autres de détail : divers traits du récit chaldéen (le pilote, etc.), qui révèlent un peuple navigateur ; les dimensions de l'arche plus grandes et la durée du déluge (14 jours) plus courte dans ce récit que dans la Genèse [1]) ; plusieurs personnes sauvées avec Xisuthrus et sa famille ; l'enlèvement de celui-ci (qui rappelle celui d'Hénoc dans la Genèse) ; l'hirondelle envoyée, outre le pigeon et le corbeau ; l'absence de la distinction entre animaux purs et impurs ; le mont *Nizir* substitué à l'*Ararat*. Quant à ce dernier point, il ne faut pas oublier qu'*Ararat* désigne toujours dans les inscriptions (sous la forme *Urarti*) comme dans la Bible un pays (Arménie) et non une montagne (Gen. VIII, 4 : « les montagnes d'Ararat »). Peut-être même ce mot signifiait-il primitivement un pays de montagne en général. Le mont *Nizir*, du récit chaldéen, était situé, d'après une inscription d'Assurbanipal, à l'est du Tigre, entre le 35e et le 36e degré de latitude, donc beaucoup plus au sud que l'Ararat [2]). — IV. On trouvera dans le livre de M. Lenormant (p. 418—490) une revue très-complète des traditions des autres peuples relatives au déluge. Je dois me borner à transcrire la conclusion de de l'illustre savant : « Nous n'hésitons pas à proclamer que le déluge biblique, loin d'être un mythe, a été un fait historique et réel, qui a frappé à tout le moins les ancêtres des rois races aryenne ou indo-européenne, sémitique ou syro-arabe, chamitique ou kouschite, c'est-à-dire des trois grandes races civilisées du monde ancien [3]), avant que les ancêtres de ces trois races ne se fussent encore séparés et dans la contrée de l'Asie qu'ils habitaient ensemble » (p. 491). (Comp. Delitzsch, *Genesis*, 2e éd. p. 238.)

11. (Page 82.) DURÉE DU DÉLUGE. — Le récit biblique la fixe à un peu plus d'une année (du 17e jour du 2me mois au 27e du

[1]) Le déluge de Deucalion, dans la tradition grecque, ne dure que 9 jours.

[2]) Smith, *Chald. Genesis*, p. 237.

[3]) Il ne paraît pas y avoir de tradition du déluge chez les peuples de race noire. Voy. cependant Ebrard, *Anf. des Menschengeschlechts*, p. 59.

même mois). Ces dates se rapportent sans doute à l'année économique, qui commençait vers l'équinoxe d'automne (Ex. XXIII, 16), plutôt qu'à l'année ecclésiastique, introduite par Moïse, qui commençait au printemps (Ex. XII, 2), avec le mois d'abib (nisan). Le déluge aurait donc commencé en automne, c'est-à-dire au moment où s'ouvre la saison des pluies. — La chronologie du déluge offre d'ailleurs des difficultés, dans lesquelles nous n'entrons pas [1]).

12. (Page 95.) LA TABLE DES PEUPLES, GEN. X. — L'unité de l'espèce humaine, si nettement affirmée par la Bible, peut invoquer en sa faveur quelques-uns des plus grands noms de la science. Alex. de Humboldt n'hésite pas à l'admettre et se range à l'opinion du grand naturaliste Jean Müller : « Les races humaines sont des formes d'une espèce unique, et non les espèces d'un genre.... Quant à savoir si les races existantes dérivent d'un ancêtre unique, c'est une question que l'expérience ne peut résoudre. » [2]) — La Bible n'explique pas comment les différentes races se sont formées. La table des peuples (Gen. x) n'a pas non plus la prétention d'être complète ; elle mentionne seulement les peuples connus des Israélites au temps de Moïse. Ce qui est certain, c'est que ce tableau n'est ni un produit mythique, ni une création de la fantaisie de l'auteur, mais un document historique, puisé dans l'antique tradition patriarcale [3]).

13. (Page 96.) L'EMPIRE DE NEMROD. — Les découvertes assyriologiques jettent un grand jour sur Gen. x, 8-12 et prouvent que ces versets renferment des souvenirs historiques très-précis. I. *Babylonie* [4]). Trois des quatre villes

[1]) Voir, sur ce sujet, Lenormant, p. 410-418.

[2]) Cité dans le *Cosmos*, I, p. 381. Reusch (*Bibel u. Natur*, p. 385-433) donne un exposé extrêmement clair et complet de toute la question et des opinions des savants à cet égard. Dans notre langue, il suffit de rappeler les travaux de M. de Quatrefages, en faveur de l'unité de notre espèce. Voy. le résumé qu'il en a donné lui-même, *Encyclopédie des sciences relig.* VI, p. 325-338.

[3]) Voir les Commentaires sur la Genèse, où l'on trouvera indiquée la très-riche littérature sur ce sujet.

[4]) Schrader, *Keilinschriften und Altes Test.* (1872), p. 18-19, 41-42. Riehm, art. *Babel*, *Erec*, *Accad*, *Calne*. Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 131-168.

mentionnées v. 10 sont bien connues par les inscriptions assyro-chaldéennes. *Babel:* dans les inscript. *Babilu* (grec Babylone); dès 2000 au moins avant J.-C., siége important de la civilisation proto-chaldéenne (accadienne); sur les deux rives de l'Euphrate, à la hauteur de Hillah. — *Erec:* inscr. *Uruk* ou *Arku* (gr. Orchoé); théâtre principal de l'histoire du héros babylonien Izdubar; pendant longtemps nécropole des rois babyloniens; aujourd'hui Warka, à 30 lieues au S. de Babylone, sur le canal Schatt-en-Nil (rive gauche de l'Euphrate); ruines de 14 kilom. de tour, où l'on a trouvé de nombreux sarcophages et des incriptions très-anciennes (entre autres du roi *Uruk*) [1]. — *Accad:* nom de ville, pays et peuple fréquent dans les inscr.; « rois de Sumir (Babylonie sud) et Accad (Babyl. nord) » est le titre constant des rois chaldéens et assyriens. Friedr. Delitzsch place la ville d'Accad vis-à-vis de Sippar sur le canal *Agadé* des inscr. (auj. Nahr-Isa), au N. de Babylone; le nom de Sippar aurait prévalu pour désigner la double ville de Sippar-Accad [2]. — *Calné:* situation inconnue. — *Sinéar* (inscr. *Sumir*)*:* nom de la Babylonie dans l'A. T. — *Nemrod* [3]*:* personnage certainement historique, bien qu'on n'ait pas retrouvé son nom dans les inscr.; fils de *Cus*, d'après v. 8. Les Babyloniens sémites ont été précédés en Chaldée par des non-sémites, les Accadiens-Sumériens, inventeurs de l'écriture cunéiforme. G. Smith identifie Nemrod avec le héros légendaire Izdubar, qui règne sur la même contrée (Erec, Babel), étend comme lui ses conquêtes vers le nord et reste célèbre par ses exploits de chasse [4]. — II. *Assyrie* [5]. Il faut traduire au v. 11: « De ce pays il s'en alla vers Assur. » (Assur n'est nulle part un homme.) Il est démontré par les monuments que l'empire assyrien est une fondation babylonienne; As-

[1]) Del. *Wo lag d. P.*, p. 221-223. Ménant, *Bab. et la Chaldée*, p. 65-70.

[2]) *Wo lag d. P.*, p. 198, 209.

[3]) Voy. Riehm, art. *Nimrod* et *Babylonien.*

[4]) *Chald. Genesis*, p. 150-157. Voy. Buddensieg, *die assyr. Ausgrabungen und das A. T.* (1876), p. 72-74. Cet ouvrage est un excellent résumé des résultats de l'assyriologie en rapport avec l'A. T.

[5]) Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 7, 20-24. Riehm, art. *Ninive*. Del., *Wo lag d. P.*, p. 260-261.

sur a emprunté à Babylone sa religion et sa culture et demeura fort longtemps sous sa dépendance avant de se l'asservir à son tour. *Assur:* nom du dieu suprême et de la première capitale des Assyriens (abandonnée dès le XIe ou Xe siècle; auj. Kileh-Schergat, sur la rive droite du Tigre, au S. de Mossul), puis de l'empire entier. — *Ninive:* ici, nom d'un quartier de la grande capitale (v. 12: « c'est la grande ville ») qui se composait des quatre villes, v. 11 et 12, et qui plus tard fut appelée dans son ensemble Ninive; dans les inscr. *Ninua;* auj. Koyoundjik et Nabi-Junus, vis-à-vis de Mossul; ruines de plusieurs palais. — *Réhobot-Ir* signifie « places de la ville, » c'est-à-dire faubourg. Friedr. Delitzsch l'identifie avec *Rebît-Nina* (« faubourg de Ninive ») qu'une inscription de Sargon place au N. de Ninive, dans le voisinage de Khorsabad. — *Calach:* résidence des souverains assyriens dès le IXe siècle; auj. Nimroud, ruines à 6 lieues au S.-E. de Koyoundjik, dans l'angle formé par le grand Zab et le Tigre. (Rem. dans ce nom le souvenir de Nemrod; comp. Mich. v, 6.) — *Résen:* inconnue dans les inscr.; située peut-être à Sélamieh (ruines), entre Nimroud et Nabi-Junus. Peut-être ces quatre villes étaient-elles entourées d'une enceinte qui en faisait une seule ville (la ville de 3 jours de marche dans Jonas III, 3; de 24 lieues de tour dans Diodore)[1].

14. (Page 99.) LES RUINES DE BABYLONE[2]. — Sur la rive gauche de l'Euphrate : Babîl (temple de Mérodac), colline de 40 m. de hauteur sur 180 m. de longueur; Al-Kasr (résidence de Nébucadnetsar); Amran-ibn-Ali (terrasses ou jardins suspendus, créés par ce prince); — sur la rive droite : Birs-Nimrud (« tour de Nemrod »), dans l'ancien quartier de Borsippa, à 2 lieues au S.-E. de Hillah. Cette ruine est celle de la tour à sept étages (consacrés aux dieux planétaires)

[1]) Sur les ruines et les inscriptions : Ménant, *Annales des rois d'Assyrie* (1874). Description populaire, dépassée par les nouvelles découvertes, dans L. Feer, *Les ruines de Ninive* (1864).

[2]) Ménant, *Babylone et la Chaldée* (1875), p. 177-194. Riehm, art. *Babel, babylonischer Thurm.* Herzog, *Enc*, art. *Babel.*

que Nébucadnetsar [1]) acheva et qu'Alexandre entreprit à son tour de restaurer. Cet édifice, haut primitivement de 250 pieds (aujourd'hui 150 p., sur une base de 270 p. de longueur), est sans aucun doute la fameuse « tour de Babylone. »

15. (Page 100.) LA TOUR DE BABEL. — Smith a découvert en 1875 un fragment, malheureusement très-mutilé, qui paraît faire partie d'un récit babylonien de l'événement raconté Gen. XI. En voici le principal passage: « .....Son cœur fut irrité.... impie contre le père de tous les dieux;.... de lui, son cœur fut irrité... Babel soumise...; ...et petits, il confondit leur [langue ?]. Ils fondaient pendant le jour leur puissant édifice (?); il détruisit entièrement pendant la nuit leur puissant édifice (?). Et dans sa colère, il parla ainsi; il tourna son regard pour disperser au dehors; il donna ce (?) commandement, leur conseil fut confondu.... il empêcha de continuer.... édifié le sanctuaire[2]). » — Rem. encore que les briques et l'asphalte (v. 3) sont les matériaux de construction qui ont été de tout temps employés en Babylonie.

16. (Page 105.) LA RELIGION PRIMITIVE. — Ebrard (*Anfänge des Menschengeschlechts*, 1876, p. 10-34) résume avec soin les nombreux faits qui attestent que le polythéisme n'est pas le point de départ du développement religieux de l'humanité, mais la dégradation d'une religion primitive plus pure. Il conclut: « Même chez les peuples les plus dégradés de toute les races on trouve les traces les plus certaines de la connaissance et de l'adoration primitives d'un Créateur unique, invisible et saint, et ce n'est qu'après la séparation des races qu'ils sont tombés dans le polythéisme et plus tard dans le culte des esprits et le fétichisme. Les faits prouvent que cette déchéance morale a été accompa-

[1]) Voir dans Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 37-41, la grande inscription où il raconte cette œuvre, et dans Ménant, *Bab. et la Chaldée*, p. 200 et suiv.

[2]) *Chald. Genesis*, p. 122-123. Comp. les remarques de Delitzsch, *ibidem*, p. 310. — On trouve chez quelques autres peuples un souvenir confus de cet événement.

gnée chez la plupart de la chute d'un degré de civilisation plus élevé dans la barbarie » (p. 35). [1])

17. (Page 111.) UR ET HARAN. — *Ur*[2]): inscr. *Uru*; ville de commerce et de navigation; capitale des plus anciens rois babyloniens connus (entre autres *Uruk,* prince qui dominait sur toute la Basse-Chaldée vers l'époque d'Abraham et qui a laissé partout de nombreuses inscriptions); auj. Mugheir (sur la rive droite de l'Euphrate, au S.-E. de Babylone, et au bord du Pallacopas), comme l'attestent sans aucun doute les inscr. trouvées dans les ruines. — *Haran*[3]): le Carrhae des Romains, où Crassus fut battu par les Parthes; en Mésopotamie, à 2 journées de chemin au S.-E. d'Edesse.

18. (Page 130.) L'EXPÉDITION DE KEDOR-LAOMER. — Le récit Gen. XIV a reçu des inscr. une remarquable confirmation. Elles nous font connaître la dynastie élamitique des *Kudur* qui a régné en Babylonie à une époque très-reculée (les rois mèdes de Bérose; Elam = la Susiane), entr'autres un *Kudur-Nahunti,* qui pilla la ville d'Erec, et un *Kudur-Mabuk,* qui se désigne (inscr. de Mugheir) comme « roi du pays occidental » (Syrie, Palestine). Les Kudurides avaient donc étendu leurs conquêtes jusqu'à la Méditerranée. Kédor-Laomer (LXX: Chodollogomor) appartenait certainement à cette dynastie. Le nom de *Lagamar* se retrouve dans les inscr. comme celui d'une divinité élamitique[4]). — *Ellasar*: le *Larsam* des inscr.; auj. Senkéreh, au S.-E. de Warka. — *Arjoc*: inscr. *Eriaku,* fils de Kudur-Mabuk et roi vassal de Larsam[5]).

19. (Page 130.) LA VALLÉE DE SIDDIM[6]): la partie sud du bassin actuel de la mer Morte, laquelle devait exister déjà,

[1]) Voir, en ce qui concerne spécialement la Babylonie, les excellentes remarques de Buddensieg, *Assyr. Ausgr. u. A. T.*, p. 28-31.

[2]) Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 383-4; *Keilinschr. u. Geschichtsforschung* (1878), p. 94-99. Ménant, *Bab. et la Chaldée*, p. 71-75.

[3]) Riehm, art. *Haran*.

[4]) Smith, *Chald. Gen.*, p. 160-164. Schrader, *Keilinschr. u. A. T.*, p. 47-48.

[5]) Del., *Wo lag. d. P.*, p. 224.

[6]) Winer, art. *Sodom*. Socin-Bädeker, *Palästina* (1875), p. 301.

mais sur une moindre étendue qu'aujourd'hui, avant la catastrophe racontée Gen. XIX. La montagne de sel qui s'élève jusqu'à une hauteur de 120 m. et sur une longueur de plus de deux lieues à l'O. de la mer Morte, près de son extrémité sud, a conservé dans son nom de *Djebel-Usdum* (Sodome), le souvenir de cette catastrophe.

20. (Page 137.) SALEM; LA VALLÉE ROYALE [1]). — *Salem* est certainement Jérusalem, nommée Salem Ps. LXXVI, 3, et non, comme quelques-uns l'ont pensé, le *Salim* près duquel Jean-Baptiste baptisait (Jean III, 23), dans la vallée du Jourdain. La *vallée royale* devait être voisine de Jérusalem; d'après Josèphe, à 2 stades de cette ville; c'est sans doute la vallée du Cédron. Comp. 2 Sam. XVIII, 18.

21. (Page 167.) LA CIRCONCISION [2]). — Ce rite, qui dans la règle se pratiquait chez les Israélites sur les garçons âgés de 8 jours, est une cérémonie de purification qui marquait la sainteté de tous les membres du peuple de l'alliance (le « peuple de prêtres ») et servait à le distinguer des populations cananéennes ses voisines. Il n'appartient cependant pas en propre aux Israélites. On le retrouve chez les Arabes et chez d'autres peuples descendant d'Abraham. Le Koran (aussi bien que la loi de Moïse) en parle comme d'un usage dès longtemps reçu; il se pratique chez les Arabes entre 6 et 15 ans, le plus souvent à 13 ans (comme pour Ismaël). Des Arabes ce rite a passé avec l'Islam aux Perses et aux Indous; c'est d'eux aussi sans doute que l'ont pris les Abyssins chrétiens. On ne le trouve ni en Assyrie, ni en Chaldée, mais bien en Egypte (circonc. de 6 à 14 ans), dès les temps les plus reculés et bien avant Abraham, comme l'attestent les monuments ainsi que les auteurs anciens. Il y était de rigueur pour les prêtres et pour le roi, toujours admis dans la caste sacerdotale. C'est sans doute d'Egypte que cette coutume a passé en Phénicie. On l'a trouvée également chez les Nègres du Congo et de la Cafrerie, au Mexique, en Océanie,

[1]) Riehm, art. *Melchisedec*, p. 975.

[2]) Art. *Beschneidung* dans Winer, Riehm et Herzog.

et chez quelques Indiens de l'Amérique du sud. On peut admettre qu'Abraham apprit à connaître cet usage en Egypte, sans diminuer en rien la valeur religieuse qu'il a eue pour Israël, ni contester qu'il ait été institué par Abraham à la suite d'une révélation positive.

22. (Page 188.) La mer Morte : dans l'A. T., la « mer salée » ; chez les anciens, le lac Asphaltite; chez les Arabes, la mer de Lot (Bahr-Loût); Pausanias et Justin lui donnent déjà le nom de mer Morte. Tout prouve que cette contrée (spécialement la partie sud du bassin, où devaient se trouver les cinq villes) a été le théâtre de phénomènes volcaniques, qui expliquent parfaitement la catastrophe Gen. XIX et dont les écrivains païens eux-mêmes (comme Tacite et Strabon) font mention[1]).

23. (Page 189.) La femme de Lot. — Les anciens (Josèphe, Clément Romain, Irénée, Tertullien) parlent d'une statue de sel qui existait de leur temps et devait cacher les restes de la femme de Lot. Aujourd'hui s'élève, non loin de la mer Morte, sur le versant oriental du Djébel-Usdum, une colonne isolée de pierre calcaire, couverte de sel cristallisé et haute de 40 pieds, à laquelle les Arabes donnent le nom de « fille de Lot[2]). »

24. (Page 206.) Le culte de Moloch. — Le dieu des Ammonites, Moloch, est identique avec le Chamos des Moabites et le Baal des Phéniciens. On l'envisageait comme une divinité cruelle à laquelle il fallait, pour la rendre propice, sacrifier ce que l'on avait de plus cher et de plus pur, par ex. ses enfants, de préférence un fils unique. Le sacrifice ainsi offert était un holocauste ; la victime n'était pas brûlée vive, comme on le croit souvent, mais égorgée d'abord et consumée ensuite.

1) Voir, sur la mer Morte, Socin-Bäd., p. 280-282, les art. de Winer et de Riehm; Raumer, *Palästina*, p. 61-69, et en général les géographies de la Palestine et les récits des voyageurs modernes (p. ex. F. Bovet, *Voyage en Terre-Sainte*, p. 461-463.)

2) Voir la gravure où elle est représentée dans Riehm, art. *Lot*, p. 926.

Ce culte horrible se pratiquait surtout en Phénicie et à Carthage, où on le célébrait en présence d'un grand danger (comp. le sacrifice de Mésa, 2 Rois III, 27) et à certains jours de fête déterminés. Les mères carthaginoises devaient assister au sacrifice de leurs enfants sans donner aucun signe extérieur de douleur; une musique bruyante avait pour but aussi bien de couvrir les cris des victimes que d'exalter le fanatisme des adorateurs. En Israël, Achab et Manassé sont signalés comme ayant offert de pareils sacrifices [1]).

25. (Page 221.) HÉBRON : ville très-antique (fondée 7 ans avant Tsoan d'Egypte; Nomb. XIII, 23), nommée par les Israélites au temps de la conquête de Canaan *Kiriat-Arba* (ville de l'Enakite Arba, un prince appartenant à la population primitive de Canaan; Jos. XIV, 15; XV, 13); ville sacerdotale et de refuge (Jos. XXI, 11); l'une des quatre cités saintes des Juifs; aujourd'hui *El-Khalîl* (« l'ami [de Dieu], » surnom d'Abraham chez les Mahométans; Jacq. II, 23) ,ville de 8-10,000 habit. (dont 500 Juifs et aucun chrétien; population très-fanatique, industries des peaux et du verre), sur la route de Jérusalem à Béerséba, à 8 lieues au S. de Jérusalem, dans une vallée qui se dirige du N.-O. au S.-E., au milieu d'une contrée très-fertile (entr'autres en vignes); c'est près d'Hébron que se trouve la vallée d'*Eskol* (frère de Mamré, Gen. XIV) ou « des raisins, » où vinrent les espions (Nomb. XIII, 23-25). — Abraham habitait sous les chênes de *Mamré*, probablement au S.-O. d'Hébron. La légende place à tort sa maison à Ramet-el-Khalîl, 1 lieue au N. d'Hébron. On montre à ½ lieue au N.-O. de la ville un antique térébinthe (de 10 m. de tour) dont la légende a fait le « chêne d'Abraham » (elle l'a placé successivement dans le cours des siècles en plusieurs localités différentes). — *Macpéla*, « vis-à-vis, au-devant de Mamré, » c.-à-d. à l'est de la propriété de l'Amorrhéen Mamré, se trouvait probablement près de la ville actuelle, sur la pente ouest du mont Rumeidi; rien n'empêche de regarder comme authentique la grotte sépulcrale qu'enferme le Harâm; au centre de la cour, fermée d'un mur de 50 à 60 p. et inaccessible aux

[1]) Art. *Moloch*, dans Riehm.

chrétiens, se trouve la mosquée, et au-dessous de celle-ci la crypte, dans laquelle quelques voyageurs qui y ont pénétré exceptionnellement (à la suite du prince de Galles, du prince de Prusse, etc.), croient avoir aperçu les sarcophages qui renferment les restes des patriarches. — Les 400 sicles payés par Abraham équivalent à environ 1200 fr. [1])

26. (Page 352.) L'ÉLÉVATION DE JOSEPH. — La dignité à laquelle il est élevé est celle de grand-vizir. On peut voir dans Riehm (art. *Joseph,* p. 760) un ancien dessin égyptien représentant l'investiture d'un haut fonctionnaire; on y retrouve tous les détails des v. 42-46 [2]). — Le nom de *Tsaphnat-Phanéach* (égypt. *Psontemphaneh*), que Jérôme rend par « sauveur du monde, » signifie probablement « conservateur de la vie. » Celui de la femme de Joseph, *Asnath,* est le nom de femme égyptien très-commun *Sant* ou *Snat,* et celui de son beau-père, *Potiphéra* (= Potiphar; ancien égyptien: *Pétapra),* signifie: « consacré à Râ (c.-à-d. au soleil). » *On* (égypt. *An*) est le nom vulgaire d'Héliopolis, la ville du soleil (égypt. *Esrâ* ou *Resrâ,* « trône ou siége du soleil »), où existait dès les temps les plus anciens un fameux temple du soleil, dont les prêtres occupaient la première place dans le sacerdoce égyptien (Hérod. II, 3). Joseph fut sans doute admis dans cette caste, à laquelle toutes les hautes charges appartenaient en Egypte.

27. (Page 374.) GOSCEN [3]) — LXX : *Gesen* ou *Gesem;* dans les monuments égyptiens *Kesem,* forme sémitiqué de l'égypt. *Kos* — était situé dans la partie orientale du Delta et formait le 20[me] nome (district) de la Basse-Egypte. Ce district; aujourd'hui encore le plus fertile du pays, était limité à l'O.

[1]) Sur Hébron-Macpéla, voyez les Commentaires sur la Genèse (entr'autres Keil, p. 215-217); Socin-Bäd., p. 291-295; et les art. de Winer et de Riehm.

[2]) Keil (p. 297, note) rappelle le cas (cité par Hérod. II, 121) d'un fils de maçon élevé au rang de gendre du roi, parce qu'il surpassait en intelligence tous les Egyptiens.

[3]) Ebers, dans Riehm, art. *Gosen* et *Ramsès.*

par le bras tanitique du Nil; au N. par les lagunes qui avoisinent la Méditerranée; au S. par le grand canal de Séti Ier qui devait probablement réunir le Nil à la mer Rouge; à l'E. par les lacs salés de l'isthme et les fortifications destinées à contenir les hordes du désert arabique. — *Ramsès* (Gen. XLVII, 11 : « la contrée de Ramsès ») est identique avec *Tanis (Tsoan*, auj. *San)*, sur l'une des embouchures du Nil. Cette ville, d'après les nombreuses inscriptions qu'on y a trouvées, portait aussi le nom de Ramsès, à cause des grandes constructions que Ramsès II y avait élevées, comme en plusieurs autres points du pays de Goscen. D'après les monuments et les papyrus égyptiens, la population de Goscen, et de Ramsès en particulier, était en grande partie sémitique. Les Egyptiens cultivaient les terres le long des canaux; les bergers, sémites d'origine et assez mal notés[1]), gardaient le bétail dans les excellents pâturages des marches du N.-E.

28. (Page 378.) Les réformes de Joseph. — Les écrivains profanes (Diodore, Strabon, Hérodote II, 109) et les monuments attestent que des institutions comme celles que la Bible attribue à Joseph ont réellement existé en Egypte. Le sol appartenait au roi et aux prêtres; les agriculteurs étaient simplement fermiers [2]). Les guerriers, dont la Genèse ne parle pas, n'étaient pas réellement propriétaires de leurs terres: le roi les leur cédait à titre de fiefs, comme une sorte de solde d'honneur (Hérod. II, 141, 168). — La *redevance du 5me* n'a rien d'exagéré dans un pays aussi extraordinairement fertile que l'Egypte. La réforme de Joseph était conçue dans l'intérêt du peuple aussi bien que dans celui du roi. Elle devait garantir le pays contre le retour du fléau et augmenter le bien-être de la population, bien loin de le dimi-

1) Le mépris des Egyptiens pour les bergers, et pour les nomades étrangers en particulier, est attesté par les monuments et par les écrivains anciens; les bergers formaient la caste la plus inférieure (Hérod. II, 47 et 164). Comp. Gen. XLVI, 34. Sur ce point, et en général sur les rapports entre la Genèse et les résultats de l'égyptologie, on peut consulter G. Rawlinson, *Illustrations historiques de l'A. T.*, trad. de l'anglais par C. de Faye (1881), p. 39-55.

2) Hérodote rapporte toute cette organisation au légendaire Sésostris, qui aurait partagé toutes les terres par parties égales entre les habitants.

nuer, en organisant une culture plus régulière du sol et sans doute aussi un système de canalisation pour distribuer l'eau du Nil partout d'une manière égale. En Egypte, où la fertilité de chaque coin de terre dépend des mesures prises pour l'ensemble, il fallait une puissance royale très-absolue et indépendante, pour supporter les immenses frais de la canalisation et de travaux comme le grand réservoir régulateur du lac Mœris. Aussi ne paraît-il pas que la propriété foncière privée y ait jamais été illimitée comme ailleurs[1]). « Dans aucun pays, a dit de l'Egypte Napoléon à Ste-Hélène, l'administration n'a autant d'influence sur la prospérité publique: si elle est bonne, les canaux sont bien creusés, bien entretenus...; si elle est mauvaise, les canaux sont obstrués de vase, les digues mal entretenues, les réglements de l'irrigation transgressés.... Le gouvernement n'a aucune influence sur la pluie ou la neige qui tombe dans la Beauce ou dans la Brie; mais en Egypte le gouvernement a une influence immédiate sur l'étendue de l'inondation qui en tient lieu. C'est ce qui fait la différence de l'Egypte administrée sous les Ptolémées, de l'Egypte déjà en décadence sous les Romains, et ruinée sous les Turcs. » *(Itinéraire de l'Orient,* par Joanne et Isambert 1861, p. 901.)

[1]) Voyez Hengstenberg, *Gesch. des Reiches Gottes unter d. A. B.*, I, p. 226-228. Riehm, art. *Egypten, Joseph*, p. 326-327, 762-763 (p. 327, la figure représentant des manœuvres remplissant un magasin de provisions; des distributions de blé sont mentionnées en temps de famine).



h